

HISTOIRE
DE LA DERNIERE
REVOLUTION
DES ETATS
DU GRAND MOGOL.

LE desir de voir le Monde m'aiant fait passer dans la Palestine & dans l'Egypte, ne me permit pas d'en demeurer là : je fis dessein de voir la Mer rouge d'un bout à l'autre. Je partis du grand Caire, aprés y avoir demeuré plus d'un an, & en 32. heures de chemin de Caravane, je me rendis à Suez, où je m'embarquai sur une galere, qui en dix-sept jours me porta terre à terre au port de Gidda à une demie journée de la Mecque. Je fus là contraint, contre mon esperance, & contre la promesse que le Beig de la Mer rouge m'avoit

fait, de débarquer dans cette pretenduë terre sainte de Mahomet, où un Chrétien qui n'est pas esclave n'oseroit mettre le pied : j'y demeurai trente-quatre jours, & puis je m'embarquai sur un petit bâtiment, qui en quinze jours me porta, le long de la côte de l'Arabie heureuse, à Moca proche du détroit de Bab-el-mandel. Je faisois état de passer de-là à l'Isle de Masovva & Arkiko, pour donner jusques à Gonder ville capitale du païs de l'Habech, ou Royume d'Ehiopie; mais on m'assura que depuis que les Portugais y avoient été tuez par l'intrigue de la Reine mere, ou chassez avec le Patriarche Jesuite qu'ils y avoient amené de Goa, les Catholiques n'y étoient point en seureté, jusques là qu'un pauvre Capucin avoit laissé sa tête à Suaken, pour avoir voulu entrer dans le Royaume, que veritablement en me disant Grec ou Armenien je ne courrois pas tant de risque, & que même quand le Roi auroit reconnu que je lui pourrois servir en quelque chose, il me donneroit des terres, que je ferois cultiver par des esclaves que j'acheterois si j'avois de l'argent, mais qu'infailliblement on m'obligeroit incontinent de me marier, comme l'on avoit fait depuis peu

à un certain Religieux qui y avoit passé sous le nom de Medecin Grec, & que jamais on ne me laisseroit sortir du païs. Ces considerations, & quelques autres encore que je pourrai dire ailleurs, me firent changer de dessein : Je m'embarquai sur un vaisseau Indien, je passai le Détroit, & en vingt-deux jours j'arrivai au Port de Souratte dans l'Hindoustan Empire du grand Mogol. Je trouvai là que celui qui regnoit pour lors s'apelloit Chah-Jehan, c'est à dire Roi du Monde, qui selon les Histoires du Païs étoit fils de Jehan-Guire, qui signifie preneur de monde, petit fils d'Exbar, que nous dirions le Grand, & qu'ainsi en remontant par Moumayons ou le Fortuné pere d'Exbar & ses autres predecesseurs, il étoit le dixiéme des décendans de ce Timur-Lengue, qui veut dire Seigneur ou Prince boiteux, & que par corruption de nom nous apellons communement Tamerlan, si celebre par ses conquêtes, qui épousa sa proche parente la fille unique du Prince des peuples de la grande Tartarie apellez Mogols, qui ont laissé & communiqué leur nom aux Etrangers qui gouvernent à present l'Indoustan, le païs des Indous ou Indiens ; quoi que ceux qui entrent dans les Charges &

Dignitez, & même dans la Milice, ne ſoient pas tous de la race des Mogols, mais que ce ſoient des Etrangers & gens ramaſſez de tous Païs, la plûpart étant Perſans, quelques-uns Arabes, & d'autres Turcs; car il ſuffit à preſent pour être eſtimé Mogol, d'être Etranger blanc de viſage, & Mahumetan, à la diſtinction des Indous, qui ſont bruns & Gentils, & des Chrétiens de l'Europe qui ſont appellez Franguis.

Je trouvai encore à mon arrivée que ce Roi du Monde Chah-Jehan, âgé de plus de ſoixante & dix ans, avoit quatre fils & deux filles, que quelques années auparavant il avoit fait ſes quatre fils Vice-Rois ou Gouverneurs de ſes quatre plus conſiderables Provinces, ou Royaumes: Qu'il y avoit prés d'une année qu'il étoit tombé dans une grande maladie dont on ne croyoit pas qu'il dût jamais relever, ce qui avoit mis de la diviſion entre ces quatre freres qui pretendoient tous à l'Empire, & avoit allumé entre eux une guerre qui a duré environ cinq ans, & que j'entreprens d'écrire, m'étant trouvé à quelques-unes des plus conſiderables occaſions, & ayant été huit ans à la Cour où la fortune & le peu d'argent qui me reſtoit de diverſes rencontres de voleurs,

& de la dépense d'un si long voyage, aprés quarante six jours de chemin qu'il y a depuis Sourate jusqu'à Agra & Dehli villes capitales de l'Empire, m'avoient obligé de m'engager à la solde du grand Mogol en qualité de Medecin, & peu de tems aprés, par une autre avanture, sous Danechmend-kan le plus sçavant homme de l'Asie, qui avoit été Bakchis ou grand Maître de la Cavalerie, & qui étoit un des plus puissans & des plus considerez Omrahs, ou Seigneurs de la Cour.

L'aîné de ces quatre fils de Chah-Jehan s'appelloit Dara, c'est à dire Darius. Le second se nommoit Sultan Sujah, qui veut dire le Prince ou le Seigneur courageux. Le troisiéme étoit Aureng-Zebe, qui signifie l'ornement du Trône. Le dernier s'appelloit Morad-Bakche, comme qui diroit, desir accompli. Des deux filles l'aînée s'appelloit Begum-Saheb, c'est à dire, la Princesse Maîtresse, & la cadette, Rauchenara-Begum, qui vaut autant que la Princesse lumineuse ou la lumiere des Princesses. C'est la coûtume du Païs de donner de semblables noms aux Princes & aux Princesses. Ainsi la femme de Chah-Jehan, si renommée pour sa beauté & pour avoir un tôbeau qui meriteroit

mieux d'être mis au nombre des Merveilles du monde que ces masses informes & ces monceaux de pierres d'Egypte, se nommoit Tage-Mehalle, c'est-à-dire la Couronne du Serrail, & celle de Jehan-Guire, qui a si long-tems gouverné l'Etat, pendant que son mari ne s'amusoit qu'a boire & à se divertir, s'appelloit premierement Nour-Mehalle, & depuis Nour-Jehan-Begum, la lumiere du Serrail, la lumiere du Monde. La raison pour laquelle on donne ces sortes de noms aux Princes & aux Princesses, & non pas des noms de terres & de seigneuries comme l'on fait dans l'Europe, est que toute la terre du Royaume étant en propre au Roi, il n'y a point de Marquisats, de Comtés & de Duchés dont les Grands puissent porter le nom, il n'y a que des pensions, ou en terre, ou en argent contant, que le Roi donne, augmente, retranche & ôte comme bon lui semble ; & c'est pour cela même que les Omrahs n'ont aussi que ces sortes de noms ; l'un (par exemple) s'appellant Raz-Andaze-Kan; l'autre Safe-Cheken-Kan, un autre Barc-Andaze-Kan, & d'autres Dianet-Kan, ou Danechmend-Kan, ou Fazel-Kan, ce qui veut dire, Lanceur de tonnerre,

Briseur de rangs, Lanceur de foudre, le Seigneur fidele, le Sçavant, le Parfait, & ainsi des autres.

Dara ne manquoit pas de bonnes qualitez. Il étoit galant dans la conversation, subtil en rencontres, trés-civil & extrémement liberal ; mais il avoit trop bonne opinion de lui-même, se croyant seul capable de tout, & ne se pouvant qu'à peine imaginer qu'il y eût personne qui lui pût donner conseil ; il nommoit même assez indiscretement ceux qui lui donnoient des avis, de sorte que ses plus affectionnez avoient de la peine à se hazarder à lui découvrir les secretes intrigues de ses freres. De plus il s'emportoit facilement, menaçoit, injurioit, & faisoit des affronts, même aux plus grands Omrahs ou Seigneurs, & puis tout cela passoit comme un feu de paille. Quoi qu'il fût Mahumetan, & qu'en public dans les exercices ordinaires de la Religion il témoignât de l'être, neanmoins en particulier il étoit Gentil avec les Gentils, & Chrétien avec les Chrétiens. Il avoit toûjours auprés de lui de ces Pendets ou Docteurs Gentils, à qui il donnoit des pensions trés-considerables, & qui l'avoient (à ce

qu'on dit s'imbû d'opinions contraires à la Religion du païs, desquelles je toucherai quelque chose ailleurs en parlant de la Religion des Indous, ou Gentils. Il écoutoit aussi trés-volontiers depuis quelque tems le Reverend Pere Buzée Jesuite, & commençoit fort à goûter ce qu'il lui disoit; il y en a neanmoins qui disent qu'au fonds il n'avoit point de Religion, & que ce qu'il en faisoit n'étoit que par curiosité & pour se divertir, ou comme d'autres disent, par politique, pour se faire aimer des Chrêtiens, qui étoient en assez grand nombre dans son Artillerie & sur tout pour gagner l'affection des Rajas ou Souverains Gentils tributaires de l'Empire & les avoir à son parti dans l'occasion. Quoi qu'il en soit, cela n'a pas beaucoup avancé ses affaires, au contraire on verra dans la suite de cette Histoire que le pretexte dont se servit Aureng-Zebe pour lui faire couper la tête, fut qu'il s'étoit fait Kafer, comme qui diroit, infidelle, sans Religion, idolatre.

Sultan Sujah étoit à peu prés de l'humeur de Dara, mais il étoit plus secret & plus ferme, & avoit plus de conduite & d'adresse, il étoit assez propre à conduire une intrigue, & se faisoit sous main

des amis à force de présens qu'il donnoit aux grands Omrahs, & sur tout aux plus puissans Rajas, comme Jessomseigne & quelques autres; mais il se laissoit un peu trop aller à ses plaisirs avec ce nombre extraordinaire de femmes qu'il avoit, & quand il étoit une fois parmi elles, les jours & les nuits se passoient à boire, à chanter, & à danser; il leur faisoit des présens de riches vestemens, il leur augmentoit ou retranchoit leurs pensions selon que la fantaisie lui en venoit, & ce n'étoit pas bien faire sa Cour que de le vouloir retirer de là, si bien que quelquefois les affaires languissoient & beaucoup de gens se rebutoient.

Il se jetta dans la Religion des Persans encore que Chah-Jehan & tous ses freres fussent de celle des Turcs: car le Mahumetisme est partagé en plusieurs Sectes, ce qui a fait dire en deux vers à ce fameux Cheik-Sady l'auteur du Goulistan: Je suis un Derviche bûveur; je semble être sans Religion; je suis connu des soixante & douze Sectes: Mais entre toutes ces Sectes il y en a deux principales dont les Partisans sont ennemis mortels les uns des autres. La premiere est celle des Turcs que les Persans appellent Osmanlous,

comme qui diroit Partisans d'Osman, parce qu'ils croyent que c'est lui qui étoit le vrai & legitime successeur de Mahomet, le grand Calife, ou souverain Pontife, à qui seul appartenoit d'interpreter l'Alcoran & de decider des difficultez qui se rencontrent dans la Loi. La seconde est celle des Persans, que les Turcs appellent Chias, Rafezys, Aly-Merdans ; sectaires, heretiques, Partisans d'Aly ; parce qu'ils croyent au contraire des Turcs que cette succession & autorité pontificale que je viens de dire n'étoit deuë qu'à Aly gendre de Mahomet. C'étoit par raison d'Etat que Sultan Sujah avoit embrassé cette derniere secte, car comme tous les Persans sont Chias, & que ce sont eux-là plûpart ou leurs enfans qui sont les plus puissans à la Cour du Mogol, & qui occupent les places les plus importantes du Royaume, il esperoit que dans l'occasion ils se jetteroient tous de son parti.

Aureng Zebe n'avoit pas cette galanterie d'esprit, ny cet abord surprenant qu'avoit Dara, il paroissoit plus judicieux, sçachant sur tout bien connoître son monde & choisir ceux dont il se vouloit servir, & appliquer fort à propos &

de bonne grace ses liberalitez. Il étoit secret, rusé & dissimulé au possible, jusques-là qu'il fit long tems comme profession d'être Fakire, c'est à dire pauvre, Derviche, ou Devot, qui a renoncé au monde, feignant de n'avoir aucune pretention à la Couronne, mais seulement de vouloir doucement passer sa vie dans la priere & dans la devotion. Cependant il ne laissoit pas de faire ses brigues à la Cour, principalement lors qu'il se vit Vice-Roi du Decan, mais il les faisoit avec tant d'adresse & de secret, qu'à peine s'en pouvoit on appercevoir. Il sçavoit même encore s'entretenir dans l'amitié de Chah-Jehan son pere, qui, bien qu'il eût beaucoup d'affection pour Dara, ne pouvoit neanmoins s'empêcher de témoigner qu'il estimoit Aureng-Zebe, & qu'il le croyoit capable de regner, ce qui donnoit assez de jalousie à Dara qui s'en apperceut, & qui même ne pût s'empêcher de dire quelquefois en particulier à ses amis: De tous mes freres je n'apprehende que ce Nemazi, comme qui diroit ce Bigot, ce grand faiseur d'oraison.

Morad-Bakche, qui étoit le plus jeune de tous, étoit aussi le moins adroit

& le moins judicieux. Il ne songeoit qu'à se rejoüir & à passer le tems à boire, à chasser & à tirer de l'arc; neanmoins il avoit quelques bonnes qualitez. Il étoit trés-civil & trés-liberal. Il faisoit gloire de ne rien tenir de caché; il méprisoit les intrigues du cabinet, & il se vantoit tout haut qu'il n'avoit esperance que dans son bras & dans son épée. En effet, il étoit tres-brave, & si cette valeur eût été accompagnée d'un peu plus de conduite, il l'eût emporté sur tous ses freres, & eût été Roi de l'Hindoustan, comme l'on verra dans la suite.

Pour ce qui est des filles, Begum-Saheb étoit tres-belle, avoit beaucoup d'esprit, & son pere l'aimoit passionnement: Le bruit couroit méme qu'il l'aimoit jusques à un point qu'on a de la peine à s'imaginer, & qu'il disoit pour excuse, que selon la decision de ses Mullahs, ou Docteurs de sa Loi, il seroit bien permis à un homme de manger le fruit d'un arbre qu'il auroit planté: il avoit si grande confiance en elle, qu'il l'avoit preposée pour veiller à sa seureté, & pour avoir l'œil sur ce que l'on servoit à sa table, aussi sçavoit elle parfaitement bien ménager l'esprit de son pere, & dans les plus grandes affai-

res même, le faire pancher du côté que bon lui sembloit. Elle étoit extremement riche des grandes pensions qu'elle avoit; & des grands presens qu'elle recevoit de toutes parts pour les afaires où elle s'employoit, & faisoit beaucoup de dépense, étant trés-liberale & trés-genereuse. Elle s'attacha entierement à Dara, s'interessa dans son parti & se déclara ouvertement pour lui; ce qui ne contribuoit pas peu à faire reüssir les affaires de Dara, & à le maintenir dans l'amitié de son pere; car elle le suportoit en tout & l'avertissoit de tout; neanmoins ce n'étoit pas tant à cause qu'il étoit l'aîné, & elle l'aînée, comme disoit le peuple, que parce qu'il lui promettoit que si-tôt qu'il seroit Roi, il la marieroit, ce qui est tout à fait extraordinaire & ne se voit presque jamais dans l'Hindoustan, parce que le mari d'une Princesse ne pouvant être que trés-puissant, seroit toûjours soupçonné d'avoir quelque pretension à la Couronne, outre que les Rois estiment si fort leur sang, qu'ils ne croyent pas qu'il se puisse trouver un parti digne de leurs filles.

Je ne craindrai pas de dire ici un mot en passant de quelques intrigues d'amour

de cette Princeſſe, quoi qu'enfermée dans un Serrail & bien gardée comme les autres femmes, & je n'apprehenderai pas qu'on diſe que je prepare de la matiere pour quelque faiſeur de Romans, car ce ne ſont pas des amourettes comme les nôtres, qui n'ont que des avantures galantes & comiques, elles ſont toûjours ſuivies de quelque choſe d'horrible & de funeſte. On dit donc que cette Princeſſe trouva moyen de faire entrer dans le Serrail un jeune homme, qui n'étoit pas de grande condition, mais bien fait & de bonne mine. Elle ne pût parmi tant de jalouſes & d'envieuſes conduire ſon affaire ſi ſecretement qu'elle ne fût découverte. Chah-Jehan en fut bien-tôt averti, & reſolut de la ſurprendre, ſous pretexte de l'aller viſiter. La Princeſſe voyant inopinement arriver Chah-Jehan n'eût le tems que de cacher le malheureux dans une de ces grandes chaudieres de bain; ce qui ne ſe pût faire que Chah-Jehan ne s'en doutât, neanmoins il ne la querela ni ne la menaça, il s'entretint même aſſez long-tems avec elle comme à l'ordinaire, & enfin il lui dit qu'il la trouvoit toute mal propre & toute negligée, qu'il falloit qu'elle ſe lavât & qu'elle prît le

bain plus ſouvent, il commanda fort ſeverement qu'on mit le feu à l'heure même ſous la chaudiere, & ne voulut point partir de là que les Eunuques ne lui euſſent fait comprendre que le miſerable étoit expedié. Quelque tems aprés elle prit d'autres meſures. Elle fit ſon Kane-Saman, qui eſt ce que nous dirions Homme d'affaires ou Maître d'hôtel, un Perſan nommé Nazer-kan ; c'étoit un jeune Omrah le mieux fait & le plus accompli de toute la Cour, qui avoit du cœur & de l'ambition, mais qui ne laiſſoit pas de ſe faire aimer de tout le monde, juſques là que Chah-Heſtkan qui étoit oncle d'Aureng-Zebe propoſa de le marier avec la Princeſſe, mais Chah-Jehan receut fort mal cette propoſition, & même, comme on lui découvrit une partie des intrigues ſecretes qui s'étoient faites, il reſolut & ne tarda guere de ſe défaire de Nazer-kan ; il lui preſenta, comme par honneur, un Betlai, qu'il fut honêtement obligé de macher à l'heure même, ſelon la coûtume du païs. Betlai eſt un petit paquet compoſé de feüilles fort delicates, & de quelques autres choſes avec un peu de chaux de coquilles de mer, ce qui rend la bouche & les levres vermeilles, & rend

l'haleine douce & agreable; ce jeune Seigneur ne ſongeoit en rien moins que d'être empoiſonné, il ſortit de l'Aſſemblée fort joyeux & fort content, & monta en ſon Palexy; mais la drogue étoit ſi puiſſante qu'avant qu'il fût arrivé en ſon logis il n'étoit plus en vie.

Rauchenara-Begum n'a jamais paſſé pour être ni ſi belle ni ſi ſpirituelle que Begum-Saheb, mais elle n'étoit pas moins gaye & moins enjoüée, & ne haiſſoit pas le plaiſir non plus que Begum-Saheb. Elle s'attacha entierement à Aureng-Zebe, & par conſequent ſe declara ennemie de Begum-Saheb & de Dara; cela étoit cauſe qu'elle n'avoit pas beaucoup de bien ni beaucoup de part aux affaires; neanmoins comme elle étoit dans le Serrail & qu'elle ne manquoit pas d'eſprit & d'eſpions, elle ne laiſſoit pas de découvrir beaucoup de choſes d'importance, dont elle donnoit ſecretement avis à Aureng-Zebe.

Chah-Jehan quelques années devant ſes troubles ſe voyant chargé de ces quatre Princes, tous âgez, tous mariez, tous pretendans au Royaume, tous ennemis les uns des autres, & chacun faiſant ſes brigues ſecrettes, ſe trouvoit aſſez embaraſſé de ce qu'il avoit à faire, craignant pour

ſa propre perſonne, & comme prevoyant ce qui lui eſt depuis arrivé; car de les reſſerrer dans Goüaleor, qui eſt une Forteresſe où l'on enferme ordinairement les Princes, & qui paſſe pour imprenable, parce qu'elle eſt ſituée ſur une roche inacceſſible, & qu'elle a dans ſon enclos de bonne eau & aſſez dequoi nourrir ſa garniſon; ce n'étoit pas une choſe facile. Ils étoient déja trop puiſſans, chacun ayant un train de Prince; & d'ailleurs il ne pouvoit honnêtement les éloigner d'auprés de lui ſans leur donner quelque gouvernement convenable à leur naiſſance, où il avoit peur qu'ils ne ſe cantonaſſent & ne fiſſent les petits Rois independans, comme ils firent effectivement aprés. Neanmoins craignant qu'ils ne vinſſent à s'égorger devant ſes yeux, s'il les retenoit toûjours à la Cour, il ſe reſolut enfin de les éloigner. Il envoya Sultan Sujah dans le Roïaume de Bengale, Aureng-Zebe dás le Decan, Marad-Bakche en Guzarate, & donna à Dara Caboul & Multan. Les trois premiers s'en allerent trés-contens dans leur gouvernement, & là faiſoient les Souverains, & retenoient tous les revenus du païs, entretenans force troupes, ſous pretexte de tenir en bride les ſujets & les voi-

sins. Pour ce qui est de Dara, parce qu'il étoit le fils aisné, & comme destiné à la Couronne, il ne s'écarta jamais de la Cour, aussi sembloit-il que c'étoit l'intention de Chah-Jehan, qui l'entretenoit dans l'esperance qu'aprés sa mort il lui succederoit. Il permettoit méme déja qu'on reçût les ordres de lui, & qu'il eût une espece de Trône au bas du sien entre les Omrahs, de sorte que c'étoit presque deux Roys ensemble : Mais comme il est trés-difficile que deux puissances Souveraines s'accordent, Chah-Jehan, quoi que Dara lui témoignât beaucoup d'affection & eût beaucoup de respect pour lui, avoit neanmoins toûjours quelque deffiance, craignant sur tout le Boucon; & méme parce qu'il connoissoit les qualitez d'Aureng-Zebe, & qu'il le croyoit plus capable de regner qu'aucun des autres, il avoit, dit-on, toûjours quelque correspondance particuliere avec lui. Voilà ce que j'ai creu devoir dire dans ce commencement touchant ces quatre Princes & leur pere Chah-Jehan, parce que cela est necessaire pour l'intelligence de tout ce qui suivra. J'ai crû méme ne devoir pas oublier ces deux Princesses, parce qu'elles ont été des plus importans personnages de la Tra-

gedie ; les femmes dans les Indes ayant fort souvent, aussi bien qu'à Constantinople & en beaucoup d'autres endroits, la meilleure part dans ce qui se passe de plus grand, quoi que bien souvent on n'y prenne pas garde & qu'on se rompe la tête à en chercher d'autres causes; mais pour expliquer nettement cette Histoire, il faut reprendre les choses de plus haut, & parler de ce qui se passa quelque tems avant les troubles entre Aureng-Zebe, le Roi de Golkonda & son Visir l'Emir-Jemla, parce que cela fera connoître le caractere & le genie d'Aureng-Zebe, qui doit être le Heros de la piece & le Roi des Indes. Voyons de quelle maniere l'Emir-Jemla se prit à jeter les premiers fondemens de la Royauté d'Aureng-Zebe.

Dans le tems qu'Aureng-Zebe étoit dans le Decan, le Roi de Golkonda avoit pour Visir & pour General de ses armées cet Emir-Jemla que j'ai dit, Persan de nation & trés-fameux dans les Indes. Ce n'étoit pas un homme de grande naissance, mais il étoit rompu aux affaires, homme de grand esprit & grand Capitaine ; il avoit seu amasser de grands tresors, non seulement dans le maniment des affaires de ce riche Royaume, mais

encore par le trafic des Vaisseaux qu'il envoyoit de tous costez, & par le moyen des mines de Diamans qu'il tenoit toutes à ferme luy seul sous des noms empruntez, y faisant travailler avec une diligence extraordinaire; desorte qu'on ne parloit que des richesses de l'Emir-Jemla, & de la quantité de ses Diamans que l'on ne contoit que par sacs: il avoit encore seu se rendre fort puissant & fort considerable, entretenant outre l'armée du Roi, de trés-bonnes troupes en son particulier, & sur tout une fort bonne artillerie avec force Franguis, ou Chrêtiens, pour la conduire. En un mot il devint si riche & si puissant, principalement aprés qu'il eut trouvé moyen d'entrer dans le Royaume de Karnates & piller tous les anciens Temples d'Idoles de ce pays-là, que le Roi de Golkonda en prit jalousie & se preparoit à lui joüer un mauvais tour, d'autant plus qu'il ne pouvoit souffrir ce qu'on luy rapportoit de luy, qu'il avoit eu trop de familiarité avec la Reine sa mere qui estoit encore belle, neanmoins il ne donnoit rien à connoistre à personne de son dessein, prenant patience & attendant que l'Emir fût à la Cour, car il étoit encore alors dans le Karna-

tes

tes avec ſon armée. Mais un jour qu'on lui donnoit de plus particulieres nouvelles de ce qui s'étoit paſſé entre ſa mere & lui, il n'eut pas la force de diſſimuler davantage, & ſe laiſſa emporter à la colere, aux injures, & aux menaces; dequoi l'Emir fut bien-tôt averti, d'autant qu'il avoit à la Cour quantité de parens du côté de ſa femme, que tous ſes parens & amis étoient dans les premieres charges, & que la mere du Roi, qui ne le haïſſoit pas, en eut bien-tôt des nouvelles: ce qui obligea l'Emir d'écrire promptement à ſon fils unique Mahmet Emir-kan, qui étoit pour lors auprés du Roi, & de lui mander qu'il fit tous ſes efforts pour ſe retirer au plûtôt de la Cour ſous quelque pretexte de chaſſe ou autrement, & enſuite l'aller joindre; Mahmet Emir-kan ne manqua pas de tenter pluſieurs moyens, mais comme le Roi le faiſoit obſerver de prés, pas un ne pût réüſſir: ce qui embaraſſa fort l'Emir, & lui fit prendre une reſolution tout-à-fait étrange, laquelle mit le Roi en grand danger de perdre ſa Couronne & ſa vie; tant il eſt vrai que qui ne ſçait pas diſſimuler ne ſçait pas regner. Il écrit à Aureng Zebe qui étoit pour lors dans Dau-

let-Abad la Capitale du Decan à quelques quinze ou ſeize journées de Golkonda, lui faiſant entendre que le Roi de Golkonda le vouloit perdre lui & ſa famille, nonobſtant les grands ſervices, qu'il lui avoit rendus, comme tout le monde ſçavoit, ce qui étoit une injuſtice & une ingratitude inoüie; que cela l'obligeoit d'avoir recours à lui & de le prier de le vouloir recevoir ſous ſa protection; qu'au reſte s'il vouloit ſuivre ſon conſeil & ſe fier en lui, il diſpoſeroit les affaires de telle ſorte qu'il lui mettroit tout d'un coup entre les mains & le Roi & le Royaume; il faiſoit la choſe facile. Vous n'avez, diſoit-il, qu'à prendre quatre à cinq mille chevaux de l'elite de vôtre Armée & avancer à grandes journées vers Golkonda, faiſant courir le bruit par le chemin que c'eſt un Ambaſſadeur de Chah-Jehan qui s'en va en diligence pour des affaires conſiderables trouver le Roi à Bagnaguer. Le Dabir, qui eſt celui auquel il faut premierement s'adreſſer pour faire ſçavoir quelque choſe au Roi, eſt mon allié, ma creature, & tout à moi, ne ſongez qu'à avancer en diligence, & je ferai en ſorte que ſans que vous ſoyez

connu, vous arriverez aux portes de Bag-naguer, & lors que le Roi sera sorti pour venir recevoir ses lettres selon la coûtume, vous vous pourrez facilement saisir de lui, & ensuite de toute sa famille, & en faire ce que bon vous semblera, d'autant que sa maison de Bag-naguer où il demeure ordinairement est sans murailles, sans fossez & sans fortifications. Il ajoûtoit qu'il feroit cette entreprise à ses dépens, & lui offrit 50000. roupies par jour (c'est environ 25000. écus) durant tout le tems de la marche. Aureng-Zebe, qui ne cherchoit que quelque ocasion semblable, n'eut garde d'en laisser perdre une si belle; il se mit aussi-tôt en chemin, & conduisit si heureusement son entreprise qu'il arriva à Bag-naguer sans être connu que comme Ambassadeur de Chah-Jehan. Le Roi de Golkonda aiant été averti de ce pretendu Ambassadeur, sortit pour venir dans un jardin, selon la coûtume, le recevoir avec honneur, & s'étant malheureusement mis entre les mains de son ennemi, dix ou douze esclaves Gurgis s'alloient jetter sur lui & se saisir de sa personne comme il avoit été projetté, lors qu'un Omrah touché de tendresse ne pût s'empêcher de lui

dire brusquement, quoi qu'il fût de la partie & creature de l'Emir; Vôtre Majesté ne voit-elle pas là Aureng-Zebe? ôtez-vous d'ici, vous êtes pris: sur quoi le Roi tout effraié, sort & saute sur le premier cheval qu'il rencontre, & s'en va à toute bride se jetter dans la Forteresse de Golkonda, qui n'est qu'à une petite lieuë de là. Aureng-Zebe voiant son coup manqué, ne s'étonna pas pour cela, sçachant bien que l'Emir avec l'armée ne viendroit pas donner sur lui; il se saisit en même tems de la maison Roïale, prend tout ce qu'il y trouve de beau & de bon, renvoïant neanmoins au Roi toutes ses femmes (car dans toutes les Indes cela s'observe trés-religieusement) & s'en va l'assieger dans sa forteresse; mais comme le siege, faute d'avoir amené les choses necessaires, traîna en longueur & dura plus de deux mois, il reçût ordre de Chah-Jehan d'abandonner ce siege & de se retirer dans le Decan: de sorte qu'encore que la forteresse fût aux abois faute de vivres & de munitions de guerre, il se vit obligé d'abandonner son entreprise. Il savoit trés-bien que c'étoit Dara & Begum qui avoient porté Chah Jeham à donner ces ordres, dans l'aprehension qu'ils a-

voient qu'il ne se fit trop puissant, & cependant il n'en témoigna jamais aucun ressentiment, disant simplement qu'il faloit obeïr aux ordres de Chah-Jehan; il ne se retira pas neanmoins sans se bien faire païer sous main des frais de son voïage; il maria même son fils Sultan Mahmoud avec la fille aînée du Roi avec promesse qu'il le fairoit son successeur, lui faisant donner cependant pour dot la forteresse & les apartenances de Ram-guire. Il fit outre cela consentir au Roi que toute la Monnoïe d'argent qui se fairoit desormais dans le Roïaume porteroit d'un côté la marque de Chah-Jeham, & que l'Emir-Jemla se retireroit avec toute sa famille, ses biens, ses troupes, & son artillerie.

Ces deux grands hommes ne furent pas long-tems ensemble sans former de grands desseins; en chemin faisant ils assiegerent & prirent Bider, une des plus fortes & importantes places du Visapour, & de là s'en vinrent à Daulet-Abad, où ils lierent une amitié si étroite qu'Aureng-Zebe ne pouvoit vivre sans voir l'Emir deux fois le jour, ni l'Emir sans voir Aureng-Zebe. Leur union commença à donner le branle aux choses, & jetta les premiers fondemens de la Roïauté d'Aureng-Zebe.

Ce Seigneur aprés avoir eu l'adresse de se faire apeller plusieurs fois, s'en alla avec de grands & riches presens à Agra trouver Chah-Jehan pour lui faire offre de son service & le porter à faire la guerre au Roi de Golkonda, à celui de Visapour, & aux Portugais. Il lui presenta d'abord ce grand diamant qu'on estime sans pareil, lui faisant entendre que les pierres de Golkonda étoient bien autres que ces rochers de Kandahar où il pensoit pour lors, & que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit songer à faire la guerre & à s'en rendre maître jusques au Cap de Comori. Chah-Jehan, soit qu'il fût ébloui des diamans de l'Emir, soit qu'il trouvât à propos, comme quelques-uns tiennent plus vraisemblable, d'avoir une armée en campagne pour tenir un peu en bride Dara, qu'il voioit se faire si puissant auprés de lui, & qui avec insolence avoit mal-traité le Visir Sadullah-Kan, que Chah-Jehan aimoit passionnement & consideroit comme le plus grand homme d'Etat qui eût jamais été dans les Indes, l'aiant même fait empoisonner ensuite parce que ce Visir sembloit n'être pas de son parti & avoir inclination pour Sultan Sujah; ou plutôt parce qu'il le voioit trop puissant & en état

d'être l'arbitre de la Couronne, si Chah-Jehan fût venu à manquer; ou enfin parce que n'étant ni Persan, ni originaire de Perse, mais Indien, il ne manquoit pas d'envieux qui faisoient courir le bruit qu'il entretenoit force troupes de Patans en divers endroits, bien lestes & bien paiées, à dessein de faire Roi, ou lui, ou son fils, ou du moins chasser les Mogols & de remettre sur le Trône la nation des Patans dont étoit sa femme; quoi qu'il en soit Chah-Jehan resolut d'envoyer une armée vers le Decan sous la conduite de l'Emir-Jemla.

Dara, qui voioit l'importance de l'affaire, & que d'envoier des Troupes de ce côté là, c'étoit donner des forces à Aureng-Zebe, s'y oposa fortement & fit son possible pour l'empêcher; neanmoins, quand il vit que Chah-Jehan s'y opiniâtroit, il y fallut enfin consentir. Ce fut pourtant à cette condition qu'Aureng-Zebe se tiendroit dans Daulet-Abad, comme Gouverneur du païs seulement, sans se mêler aucunement de la guerre, ni pretendre de gouverner l'Armée: que l'Emir seroit General absolu, & que pour gage de sa fidelité il laisseroit à la Cour toute sa famille; l'Emir eut bien de la peine à se

resoudre à cette derniere condition; mais comme Chah-Jehan le prioit de donner cette satisfaction à Dara, & lui promettoit que dans peu de tems il lui renvoieroit sa femme & ses enfans, il s'y resolut, & s'en vint dans le Decan vers Aureng-Zebe avec une fort belle Armée, & sans tarder, entra dans le Visa-pour, où il assiegea une forte place qu'on apelle Kaliane,

Les affaires de l'Hindoustan étoient à peu prés dans l'état que je viens de dire lors que Chah-Jehan tomba extrêmement malade; je ne parlerai point ici de sa maladie, & je n'en raporterai pas les particularitez. Je dirai seulement qu'elle étoit peu convenable à un vieillard de soixante-dix ans & plus, qui devoit plûtôt songer à conserver ses forces qu'à les ruïner comme il fit.

Cette maladie mit d'abord l'alarme & le trouble dans tout l'Hindoustan. Dara leve de puissantes Armées dans Dehli & Agra les capitales du Royaume; Sultan Sujah fit le même dans le Bengale; Aurang-Zebe dans le Decan, & Morad Bakche dans le Guzarate; tous quatre assemblent auprés d'eux leurs alliez & leurs amis; tous quatre écrivent, promettent & font diverses intrigues: Dara aiant surpris

quelques-unes de leurs lettres, les montra à Chah-Jehan, & en fit beaucoup de bruit, & Begum sa sœur ne manqua pas de se servir de cette ocasion pour animer le Roi contre eux ; mais Chah-Jehan se défioit de Dara, & craignant d'être empoisonné, donna ordre qu'on prît particulierement garde à tout ce que l'on servoit sur sa table. On dit même qu'il écrivît à Aureng-Zebe, & que Dara en aïant été averti, ne pût s'empêcher de menacer & de fulminer. Cependant la maladie de Chah-Jehan traînoit, & le bruit couroit par tout qu'il étoit mort; aussi-tôt la Cour fut en desordre, on prit l'alarme dans la Ville, les boutiques furent fermées pendãt plusieurs jours, & les 4. fils du Roi firent ouvertement de grands preparatifs, chacun de son côté ; & à dire le vrai, ce n'étoit pas sans raison qu'ils se disposoient à la guerre ; car ils savoient tous fort bien qu'il n'y avoit point de quartier à esperer, qu'il falloit, comme on dit, vaincre ou mourir, être Roi ou se perdre, & que celui qui auroit le dessus se défairoit de tous les autres, comme autrefois avoit fait leur pere Chah-Jehan de ses freres.

Sultan Sujah, qui avoit amassé de grands tresors dans ce riche païs de Bengale, rui-

nant quelques-uns des Rajas ou Roitelets qui sont en ces quartiers-là, & tirant de grandes sommes des autres, se mit le premier en campagne avec une puissante Armée, & sur la confiance qu'il avoit en tous les Omrahs Persans, parce qu'il s'étoit declaré de leur Secte, il avança hardiment vers Agra, disant hautement que Chah-Jehan étoit mort, que Dara l'avoit empoisonné, qu'il vouloit vanger la mort de son pere, & en un mot qu'il pretendoit être Roi. Dara lui fit écrire par Chah-Jehan même qui lui fit défense d'avancer plus avant, l'assurant que sa maladie n'étoit rien, & qu'il se portoit déja beaucoup mieux; mais comme il avoit des amis à la Cour qui l'assuroient que la maladie de Chah-Jehan étoit mortelle, il dissimuloit, & ne laissoit pas d'avancer, disant toûjours qu'il savoit trés-bien que Chah-Jehan étoit mort, & qu'en tout cas, s'il étoit vivant, il desiroit lui venir baiser les pieds & recevoir ses commandemens.

Aureng-Zebe incontinent aprés, & presque dans le même tems, se met aussi en campagne du côté du Decan, fait grand bruit & se prepare à avancer vers Agra; on lui fait aussi-tôt les mêmes deffenses tant de la part de Chah-Jehan que de la part de

Dara qui le menace, mais il dissimule pour la même raison que Sultan Sujah & dône la même réponse. Cependant voiant que ses finances n'étoient pas trop abondantes, & que ce qu'il avoit de gens de guerre en son particulier n'étoit que fort peu de chose, il s'avisa de deux artifices, qui lui reüssirent admirablement; l'un au regard de Morad-Bakche, & l'autre au regard de l'Emir-Jemla. A Morad-Bakche il écrit en diligence une belle Lettre, lui témoigne qu'il a toûjours été son veritable & intime ami, que pour lui il ne pretend en aucune façon à la Roïauté, qu'il pouvoit savoir & se souvenir que toute sa vie il avoit fait profession de Fakire; mais que Dara étoit un homme incapable de gouverner un Roiaume, que c'étoit un Kafer, un idolatre & haï de tous les plus grands Omrahs; que Sultan Sujah étoit un Rafezi, un heretique, & par consequent ennemi de l'Hindoustan & indigne de la Couronne, tellement qu'en un mot il n'y avoit que lui qui y pût raisonnablement pretendre; qu'à la Cour on l'atendoit, que toute la Cour qui n'ignoroit pas sa valeur seroit pour lui, & que pour son particulier, s'il lui vouloit promettre qu'étant Roi il le laisseroit vivre douce-

ment dans quelque coin de son Roïaume pour y prier Dieu le reste de ses jours, il étoit prêt de se joindre à lui, l'aider de son conseil & de ses amis, & lui mettre en main toute son Armée pour combatre Dara & Sultan Sujah; que cependant il lui envoioit 100000. roupies, qui font environ 50000. écus de nôtre monnoie, qu'il le prioit d'acepter comme un gage de son amitié, & lui conseilloit de venir au plutôt se saisir du Château de Sourate, où il savoit qu'étoit encore tout le tresor du Païs. Morad-Bakche, qui n'étoit pas trop riche ni trop puissant, reçût avec beaucoup de joie la proposition que lui faisoit Aureng-Zebe & les 100000. roupies qu'il lui envoioit, & montra la Lettre d'Aureng-Zebe à tout le monde, pour obliger la jeunesse à prendre les armes pour lui, & les gros Marchands à lui prêter plus volontiers l'argent qu'il leur demandoit avec beaucoup de rigueur; il commença tout de bon à trancher du Roi, fit de grandes promesses à tout le monde, & enfin fit si bien qu'il mit sur pied une Armée assez raisonnable, de laquelle il détacha environ 3000. hommes, qui sous la conduite de Chah-Abas, Eunuque, mais vaillant homme, allerent assieger le Château de Sourate.

Aureng-Zebe envoia ſon fils aîné Sultan Mahmoud,celui qu'il avoit marié avec la fille du Roi de Golkonda,à l'Emir Jemla qui étoit encore ocupé au ſiege de Kaliane,pour le perſuader de le venir trouver à Daulet-Abad, ſous pretexte d'avoir à lui communiquer des affaires de trés-grande importance. L'Emir, qui ſe doutoit bien de ce que c'étoit, s'en excuſa,diſant tout franchement que Chah-Jehan n'étoit pas mort, qu'il en avoit de nouvelles certaines,& qu'outre cela toute ſa famille étant encore à Agra entre les mains de Dara,il ne pouvoit en aucune maniere aider Aureng-Zebe ni ſe declarer pour lui: de ſorte que Sultan Mahmoud retourna à Daulet-Abad ſans rien faire,& fort mécontent de l'Emir:Mais Aureng-Zebe ne ſe rebuta pas pour cela,il envoia une ſeconde fois vers l'Emir, non pas Sultan Mahmoud, mais ſon ſecond fils, Sultan Mazun, qui lui preſenta les lettres de ſon pere, & le menagea avec tant d'adreſſe,tant de douceur & de proteſtations d'amitié,qu'il ne fut pas poſſible de reſiſter. Il preſſa donc le Siege de Kaliane,força les aſſiegez de ſe rendre à compoſition, prit l'élite de ſon armée,& s'en vint en diligence avec Sultan Mazum. A ſon arrivée Aureng-Zebe

lui fit toutes les caresses possibles, ne le traitant pas moins que de Baba & de Babagy, de Pere, de Seigneur Pere; & aprés l'avoir embrassé cent fois, il le tira un peu à l'écart & lui dit, selon ce que j'en ai pû aprendre des personnes qui en devoient savoir quelque chose, qu'il n'étoit pas juste qu'aiant sa famille à la Cour proche de Dara, il se hazardât de faire quelque chose en sa faveur qui pût être sçuë, & dont on se pût apercevoir, mais qu'aprés tout, il n'étoit rien de si dificile où l'on ne pût trouver quelque expedient; permettez moi, dit-il, de vous proposer un dessein qui d'abord vous surprendra peut-être, mais comme vous craignez pour vôtre femme & vos enfans qui sont en ôtage, le moyen de pourvoir à leur seureté, seroit que vous voulussiez bien souffrir que je fisse semblant de me saisir de vôtre personne & de vous mettre en prison. Il est sans doute que tout le monde croiroit que ce seroit tout de bon; car qui est celui qui s'imagineroit qu'un homme comme vous eût pris plaisir à se laisser emprisonner? Cependant je me pourrois servir d'une partie de vos troupes & de vôtre artillerie, selon que vous le jugeriez plus à propos: Vous pourriez aussi m'avancer quel-

que ſomme d'argent, comme vous m'avez tant de fois offert, & avec cela, il me ſemble que je pourrois tenter la fortune, & nous pourrions prendre enſemble nos meſures pour voir de quelle façon je m'y pourrois conduire; ſi vous ſouffriez outre cela que je vous fiſſe transporter dans la forteresse de Daulet-Abad où vous ſeriez le maître, & que je vous y fiſſe garder par mon propre fils Sultam Mazum, ou Sultan Mahmoud, l'affaire auroit encore plus de couleur; & je ne vois pas ce que Dara pourroit juſtement dire là-deſſus, ni comment il ſe pourroit prendre raiſonnablement à maltraiter vôtre femme & vos enfans. L'Emir, ſoit à cauſe de l'amitié qu'il avoit jurée à Aureng-Zebe, ſoit pour les grandes promeſſes qu'il lui faiſoit, ſoit enfin par l'aprehenſion qu'il avoit de voir auprés de lui Sultan Mazum qui étoit là tout penſif & bien armé, & Sultan Mahmoud qui lui faiſoit fort mauvais viſage de ce qu'il étoit bien venu pour ſon frere, n'aiant pas voulu venir pour lui, & que même en entrant il avoit levé le pied comme pour le fraper, conſentit à tout ce que vouloit Aureng-Zebe, & aprouva l'expedient de ſe laiſſer empriſonner : ſi bien qu'Aureng-Zebe ne ſe fut pas plûtôt

retiré, qu'on vit le grand Maître de son Artillerie s'aprocher fort fierement de l'Emir, lui faire commandement de la part d'Aureng Zebe de le suivre & le resserrer dans une chambre, lui donnant de fort bonnes gardes, tout ce qu'Aureng-Zebe avoit là de gens de main se rangeans sous les armes autour de la maison. Le bruit de la detention de l'Emir Jemla ne fut pas si-tôt répandu qu'il se fit un grand tumulte, & alors tous ceux qu'il avoit amené avec lui, quoi qu'étonnez, se mirent en devoir de le délivrer, & l'épée à la main, acoururent pour forcer les gardes & les portes de sa prison, ce qui leur étoit facile, car Aureng Zebe n'avoit pas assemblé assez de troupes pour une entreprise si hardie, le seul nom de l'Emir Jemla faisoit tout trembler: Mais comme tout n'étoit qu'artifice, tous ces remuemens furent incontinent apaisez par les choses qu'on fit entendre adroitement aux premiers Oficiers de l'Armée de l'Emir, & par la presence d'Aureng-Zebe qui s'y trouva fort resolu avec ses deux enfans, & qui parloit tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & enfin par les promesses & presens qu'on leur fit, de maniere que toutes les Troupes de l'Emir, & même la plûpart de celles de

Chah-Jehan voiant les affaires broüillées, n'aiant plus de General, croiant Chah-Jehan mort, ou malade à l'extrémité, & considerant les grandes promesses qu'on leur faisoit de leur augmenter leur solde, & de leur donner dès l'heure même trois mois d'avance, prirent bientôt parti sous Aureng-Zebe; qui s'étant emparé de tout l'équipage de l'Emir, jusqu'à ses chameaux & ses tentes, se mit en campagne à dessein de s'en aller au Siege de Sourate, & d'en hâter la prise, où Morad-Bakche étoit fort embarrassé à cause que ses meilleures Troupes y étoient ocupées, & qu'il y trouvoit plus de resistance qu'il ne s'étoit imaginé: mais Aureng-Zebe, aprés quelques journées de marche, aprit que le Gouverneur avoit rendu la place, dequoi il envoia feliciter Morad-Bakche, & en même tems l'informer de tout ce qui s'étoit passé avec l'Emir Jemla, & lui dire qu'il avoit assez de forces & assez d'argent, & d'intelligences à la Cour; que rien ne leur manquoit; qu'il s'en alloit couper droit vers Brampour & Agra; qu'il l'atendroit sur le chemin, & qu'il se depêchât de le venir joindre.

Il est vrai que Morad-Bakche ne trou-

va pas tant d'argent dans la forteresse de Sourate qu'il s'étoit imaginé, soit qu'éfectivement il n'y en eût pas tant que l'on disoit, soit que le Gouverneur en eût diverti une partie comme quelques-uns ont crû : neanmoins le peu qu'il y trouva ne laissa pas de lui servir pour paier les Soldats, qui s'étoient enrôlez sur l'esperance de profiter de ce grand tresor de Sourate. Il n'est pas moins vrai qu'il n'avoit pas non plus grand sujet de se glorifier de la prise de cette place, d'autant qu'il n'y avoit aucune fortification reguliere; & cependant ses gens y demeurerét plus d'un mois, & ne l'eussent jamais reduite sans les Hollandois qui leur donnerent l'invention de faire jouër une mine, qui renversant un grand pan de muraille, jetta les assiegez dans la derniere consternation, & les obligea de se rendre. La reduction de cette ville avança beaucoup son dessein, la Renommée publiant incontinent par tout que Morad-Backche avoit pris Sourate, qu'il avoit fait jouër des mines ce qui sonnoit fort haut parmi les Indiens, qui n'entendent encore guere ce métier là ; & qu'il y avoit trouvé des tresors immenses. Nonobstant tout ce grand bruit & tous ces premiers avantages, joints à tou-

tes ces lettres frequentes & grandes promesses d'Aureng-Zebe, l'Eunuque Chah-Abas, homme de bon sens, de grand cœur & fort affectionné au service de son Maître, n'étoit pas d'avis que Morad-Baxche se liât si fort d'interêt avec Aureng-Zebe & se pressât tant de l'aller joindre, mais qu'il le falloit entretenir de parole & le laisser avancer seul vers Agra; que cependant il lui viendroit des nouvelles certaines de la maladie de Chah-Jehan; qu'il pourroit voir quel train les affaires prendroient; qu'il pourroit faire fortifier Sourate qui est un trés-bon poste, & qui le rendroit maître d'un Païs de fort grande étenduë & de grand revenu; & que peut-être même avec le tems il pourroit se saisir de Brampour, qui est un passage trés-considerable, & comme la barriere du Decan: Mais les lettres & protestations continuelles d'Aureng-Zebe, jointes au peu de forces, d'artillerie & de finances qu'il avoit, & qu'il acompagnoit d'une aveugle & demesurée ambition de regner, le firent passer sur toute sorte de considerations, sortir de la ville d'Amed-Abad, abandonner le Guzarate, & prendre son chemin par les bois & par les montagnes pour se trouver en diligence au Rendez-

vous où Aureng-Zebe l'atendoit depuis deux ou trois jours.

L'on fit grande fête & grande réjoüissance à la jonction des deux Armées ; les Princes se visiterent ; Aureng-Zebe fit cent amitiez & cent belles promesses à Morad-Bakche ; lui protesta de nouveau & solemnellement qu'il n'avoit aucune pretention sur le Royaume, & qu'il n'étoit là que pour l'assister contre Dara leur ennemi commun, & pour le mettre sur le Trône qui l'atendoit. Ensuite de cette entrevûë & de cette confirmation d'amitié, les deux Armées avancerent ensemble de même pas, Aureng-Zebe continuant toûjours pendant la marche dans ses protestations d'amitié, & dans ses civilitez envers Morad-Bakche, ne le traitant jamais, soit en public, soit en particulier, que de Hazeret, de Roi & de Majesté; de sorte que Morad-Bakche se laissa entierement persuader qu'Aureng-Zebe agissoit sincerement & par un excez d'amitié qu'il avoit pour lui, souffrant même volontiers & sans ceremonie les soûmissions & les respects qu'il lui rendoit, au lieu de se souvenir de ce qui s'étoit passé naguere en Golkonda, & de considerer que celui qui s'étoit hazardé ainsi avec tant de har-

dieſſe pour uſurper un Roïaume, ne devoit guere être d'humeur à vivre & mourir en Fakire.

Ces deux Armées ainſi jointes faiſoient un corps aſſez conſiderable, ce qui fit grand bruit à la Cour, & donna beaucoup à penſer, non ſeulement à Dara, mais à Chah-Jehan même qui connoiſſoit la force de l'eſprit & la conduite d'Aureng-Zebe, & le courage de Morad-Bakche, & qui prévoïoit bien qu'il s'alloit allumer un feu qui ſeroit trés-dificile d'éteindre. Il a beau écrire lettres ſur lettres, qu'il ſe porte mieux, qu'ils aïent à s'en retourner chacun dans ſon Gouvernement, & qu'il aprouve & oubliera tout ce qui s'eſt fait juſques à preſent; toutes ces lettres n'empêchent pas qu'ils n'avancent; & comme la maladie de Chah-Jehan, paſſe toûjours pour mortelle, & qu'ils ne manquent pas de gens qui les en avertiſſent, ils continuent toûjours à diſſimuler, diſant toûjours (& peut-être même qu'ils le croïoiēt ainſi) que ce ſont lettres contrefaites par Dara, que Chah-Jehan eſt mort ou ſur le point de mourir, & qu'enfin, en cas qu'il ſoit encore vivant, ils veulent aller lui baiſer les pieds, & le delivrer des mains de Dara.

Que fera donc Chah-Jehan, ce Roi malheureux, qui voit que ses fils n'ont point de respect pour ses ordres, qui aprend à toute heure qu'ils avancent à grandes journées vers Agra à la tête de leurs Armées, & qui cependant se voit malade entre les mains de Dara, c'est à dire d'un homme qui ne respire que la guerre, qui s'y prepare avec tout l'empressement imaginable, & avec toutes les marques d'un furieux ressentiment contre ses freres ? Mais que pourroit-il faire en cette extremité ? il faut qu'il leur abandonne ses tresors, qu'il souffre qu'ils en disposent à leur gré; il faut qu'il fasse venir ses anciens & ses plus afidez Capitaines, qu'il sçait pour la plûpart n'être pas trop affectionnez à Dara, qu'il leur commande d'aller combatre pour Dara, contre son sang, contre ses enfans, & contre ceux enfin pour qui il a plus d'estime que pour Dara. Il faut tout à l'heure qu'il envoie une Armée contre Sultan Sujah, parce que c'est lui qui s'est le plus avancé, & qu'il se dispose d'en envoyer une autre contre Aureng-Zebe & Morad-Bakche qui s'avancent.

Soliman-Chekouh le fils aîné de Dara, jeune Prince d'environ vingt-cinq ans,

fort bien fait de corps, homme d'esprit & de conduite, genereux, liberal, & generalement aimé de tout le monde, principalement de Chah-Jehan, qui l'avoit déja fort enrichi & qui le consideroit plûtôt pour son successeur que Dara, fut celui qu'on fit General de cette Armée contre Sujah; neanmoins Chah-Jehan, qui eût bien mieux aimé que Sujah s'en fût retourné dans le Bengale, que venir à quelque combat sanglant qui ne lui pouvoit être que funeste, & où il couroit risque de perdre quelqu'un de ses fils, lui donna pour l'acompagner un vieux Raja nommé Jesseingue, qui est à present un des plus puissans & des plus riches Rajas de tout l'Hindoustan & un desplus habiles qui soit dans tout le Roiaume, avec ordre secret de n'en venir au combat qu'à l'extremité, & de tâcher en toutes façons de porter Sujah à se retirer & à reserver ses forces pour une meilleure ocasion; c'est à dire aprés qu'il auroit vû la fin de la maladie de Chah-Jehan, & le succez d'Aureng-Zebe & de Morad-Bakche: mais comme ce jeune Prince Soliman-Chekouh plein d'ardeur & de courage ne respiroit qu'à se signaler par quelque grande action, & que Sultan Sujah avoit peur

qu'Aureng-Zebe gagnant une bataille, ne s'emparât le premier des Capitales de l'Etat, Agra & Dehli; il fut impossible au Raja Jesseingue d'empêcher qu'on n'en vint au combat. Les deux Armées ne furent pas plûtôt à la vûë l'une de l'autre, qu'elles se preparerent à donner, & ne furent pas long-tems sans se saluër de quelques volées de canon. Je ne dirai pas les particularitez de ce combat ; car outre que ce recit seroit trop long & de peu d'importance, dans la suite de cette Histoire nous serons obligez d'en décrire de plus considerables, par lesquels on pourra juger de celui-ci; il sufit qu'on sçache en general que le premier choc fut fort rude & fort opiniâtré de part & d'autre, mais qu'enfin Soliman-Chekouh poussa Sujah avec tant de force & de vigueur, qu'il le mit en desordre, l'obligea à lâcher le pied & enfin à fuïr, en sorte que si Jesseingue & le Platá Delil-kan qui étoit un des premiers Capitaines, vaillant homme, mais ami intime du Raja & qui n'agissoit que par son mouvemẽt, eussent voulu le seconder de bonne foi, l'on tient que toute l'armée de Sujah étoit défaite & lui-même en danger d'être pris; mais ce n'étoit pas le dessein du Raja de le perdre, non plus
que

que celui de Chah-Jehan qui lui avoit ordonné le contraire ; ajoûtez à cela qu'il étoit trop politique pour vouloir mettre la main sur un Prince du Sang le fils de son Roi : Sujah eut le tems de se retirer, & même sans perdre beaucoup de monde ; neanmoins parce que le champ de bataille, & quelques pieces d'artillerie demeurerent à Soliman-Chekouh, le bruit vint incontinent à la Cour que Sujah avoit été entierement défait. Cette défaite aquit beaucoup de reputation à Soliman-Chekouh, rabatit beaucoup de l'estime qu'on faisoit du Sultan Sujah & refroidit fort tous les Persans qui avoient inclination pour lui.

Aprés qu'on eut employé quelques jours à la poursuite de Sujah, Soliman-Chekouh, qui recevoit tous les jours des nouvelles de la Cour, & qui aprenoit qu'Aureng-Zebe & Morad-Bakche s'aprochoient en grande resolution, sçachant assez que Dara son pere avoit peu de prudence & beaucoup d'ennemis cachez, se resolut d'abandonner la poursuite de Sultan-Sujah & de s'en retourner promptement vers Agra, où aparemment Dara devoit donner bataille contre Aureng-Zebe & Morad-Bakche : C'étoit le meilleur con-

ſeil qu'il eut pû prendre ; car perſonne ne doute que s'il eût pû s'y trouver à tems, qu'Aureng-Zebe n'auroit pas eu l'avantage, & on tient même qu'il n'eût jamais oſé hazarder le combat, la partie étant trop inégale, mais la mauvaiſe fortune de Dara ne le permit pas.

Cependant que tout cela ſe paſſe ainſi vers Elabas, qui eſt le lieu où le Gemna ſe joint au Gange, la Scene du côté d'Agra eſt bien differente. A la Cour on fut fort ſurpris d'aprendre qu'Aureng-Zebe avoit paſſé la riviere de Brampour & tous les autres paſſages les plus dificiles qui ſont entre les montagnes ; de ſorte qu'on envoya en diligence quelques troupes pour lui diſputer le paſſage de la riviere d'Eugenes, pendant que toute l'Armée ſe preparoit. Pour cét effet on choiſit deux des plus conſiderables & des plus puiſſans du Royaume pour la commander ; l'un fut Kaſem-Kan Capitaine fameux & très-affectionné à Chah-Jehan, mais qui avoit peu d'inclination pour Dara, qui n'alloit là que contre ſa volonté, & pour obliger Chah-Jehan qu'il voyoit entre les mains de Dara. L'autre fut Jeſſomſeingue trés-puiſſant Raja, qui ne le cede point à Jeſſomſeingue, & qui eſt gen-

dre de ce Raja Rana qui étoit du tems d'Ekbar ſi puiſſant & comme l'Empereur des Rajas. Dara à leur départ leur fit de grandes amitiez & des preſens trés-magnifiques, & cependant avant qu'ils partiſſent, Chah-Jehan trouva moyen de leur dire en ſecret ce qu'il avoit dit au Raja Jeſſomſeingue lors qu'il partit pour l'expedition de Sultan-Sujah avec Soliman-Chekouh ; auſſi ne manquerent-ils pas pendant leur marche d'envoyer pluſieurs fois vers Aureng-Zebe & Morad-Bakche pour les porter à ſe retirer, mais ce fut inutilement ; leurs Envoyez ne revenoient point, & l'Armée avança avec tant de diligence qu'ils la virent paroître bien plûtôt qu'ils ne penſoient ſur une eminence peu éloignée de la riviere.

Comme c'étoit l'été & dans les plus grandes chaleurs, la riviere ſe trouvoit guayable, ce qui fit qu'à l'heure même Kaſem-Kam & le Raja ſe preparerent à combatre ; outre qu'ils connurent incontinent par la reſolution d'Aureng-Zebe qu'il les vouloit forcer, parce que ſon Armée n'étoit pas encore toute arrivée qu'il les fit ſalüer de quelques volées de canon, ſon deſſein étant de les amuſer un peu, dans la crainte qu'il avoit qu'ils ne

voulussent eux-mêmes passer la riviere, non seulement afin de lui couper l'eau, mais aussi pour empêcher que son Armée ne se reposât, & ne prît un poste avantageux; en effet elle étoit toute en desordre & tellement fatiguée du chemin & abatuë de la chaleur, que si d'abord on l'eût assaillie & qu'on lui eût disputé l'eau, il est sans doute qu'elle eût été défaite sans faire beaucoup de resistance. Je ne me trouvai pas en cette premiere rencontre, mais c'est ainsi que tout le monde en parloit, & même ce que me dirent du depuis plusieurs de nos François qui servoient le canon dans l'Armée d'Aureng-Zebe; Mais ils se contenterent de se tenir sur le bord de la riviere pour en empêcher le passage à Aureng-Zebe selon l'ordre qu'ils avoient reçu.

Aprés qu'Aureng-Zebe eut fait reposer son Armée deux ou trois jours seulement, & qu'en amusant l'Ennemi, il l'eut disposée pour passer la riviere, il fit joüer toute son artillerie qui étoit très-bien placée, & commanda qu'à la faveur du canon on se jettât dans l'eau. Kasem-kan & le Raja de leur côté firent aussi joüer la leur, se tenant en état de repousser l'Ennemi & de s'oposer à son passage.

Le combat fut assez rude au commencement & fort opiniâtré par la valeur extraordinaire que fit paroître Jessomseingue : car pour ce qui est de Kasem-kan, quoi que d'ailleurs grand Capitaine & homme de cœur, il ne donna pas de grandes preuves de sa valeur dans cette ocasion, quelques-uns même l'acusoient de trahison, en lui imputant d'avoir fait cacher sous le sable pendant la nuit la poudre & les boulets, parce qu'aprés les deux ou trois premieres décharges il ne s'en trouva plus; Quoi qu'il en soit, le combat ne laissa pas, comme j'ai dit, d'être fort opiniâtré, & le passage bien disputé. Il y avoit des rochers dans le lit de la riviere, qui embarassoient fort ; & la rive en plusieurs endroits étoit fort haute & fort dificile à grimper : Mais enfin Morad-Bakche se jetta dans l'eau avec tant d'impetuosité & de force, & il fit paroître tant de cœur & de courage qu'on ne lui pût resister; il passa & ensuite une bonne partie de l'Armée ; ce qui fit que Kasem-kan lâcha le pied, & que Jessomseingue fut en grand danger de sa personne, car il se vit bientôt tous les ennemis sur les bras, & sans la resolution extraordinaire de ses Ragipous, qui moururent presque

tous autour de lui, il y seroit demeuré. On peut juger du grand peril où il se trouve en cette ocasion, de ce qu'aprés qu'il se fut dégagé le mieux qu'il lui fut possible & qu'il retourna sur ses terres, n'ayant pas osé retourner à Agra à cause de la grande perte qu'il avoit faite, de sept à huit mille Ragipous qu'il avoit amenez avec lui, il n'en avoit plus que cinq à six cens qui l'acompagnoient.

Ces Ragipous qui tirent ce nom des Rajas, comme qui diroit fils de Rajas, sont de pere en fils des gens qui ne se mêlent que de porter l'épée; les Rajas dont ils sont sujets leur assignent des terres pour leur entretien, à condition d'être toûjours prêts pour aller à la guerre quand on les mande, si bien qu'on pourroit dire que ce seroit une espece de Noblesse Gentile, si les Rajas leur donnoient les terres en proprieté pour leurs enfans. Ils sont grands preneurs d'Opium, & je me suis quelquefois étonné de la quantité que je leur en voyois prendre; aussi ils s'y acoûtument dés la jeunesse; le jour d'une bataille ils ne s'oublient pas de doubler la dose; cette drogue les anime ou plûtôt les enyvre,

& les rend insensibles au danger, de sorte qu'ils se jettent dans le combat comme des bêtes furieuses, ne sçachant ce que c'est de fuir, mais bien de mourir aux pieds de leur Raja quand il tient ferme ; il ne leur manque que de l'ordre, car pour de la resolution ils en ont assez : c'est un plaisir de les voir ainsi avec leur fumée d'Opium dans la tête s'entr'embrasser quand on est prêt de combatre, & se dire adieu les uns aux autres, comme gens qui sont resolus de mourir. Et c'est à raison de cette Milice que le Grand Mogol quoi que Mahumetan,& par consequent ennemi des Gentils, ne laisse pas d'entretenir toûjours à son service quantité de Rajas, qu'il considere comme ses autres Omrahs, & dont il se sert dans ses Armées comme s'ils étoient Mahumetans. Je ne puis m'empêcher de dire ici la fiere reception que la fille de Rana fit à son mari Jessomseingue, ensuite de sa défaite & de sa fuite. Quand on lui eut apris que Jessomseingue étoit proche, & qu'on lui eut fait entendre ce qui s'étoit passé à la bataille ; qu'il avoit combatu avec toute la valeur possible ; qu'il ne lui restoit plus que quatre à cinq cens hommes ; & qu'enfin ne pouvant plus resis-

ter aux ennemis il avoit été obligé de se retirer ; au lieu d'envoyer quelqu'un pour le recevoir, & pour le consoler dans son infortune, elle commanda sechement qu'on fermât les portes du Château, & qu'on ne laissât point entrer cét infame ; qu'il n'étoit point son mari ; qu'elle ne le vouloit jamais voir ; que le gendre du grand Rana ne pouvoit avoir l'ame si basse ; qu'il devoit bien se souvenir qu'étant entré dans une maison si illustre, il en falloit imiter la vertu, & qu'en un mot il falloit qu'il vainquît ou qu'il mourût : Un moment aprés la voilà dans d'autres mouvemens ; elle commande qu'on lui prepare le bucher ; qu'elle se veut brûler ; qu'on l'abuse ; qu'il faut que son mari soit mort ; que cela ne peut être autrement : & un peu aprés on la voit changer de face, entrer en colere, & vomir contre lui mille injures ; en un mot elle demeura dans ces transports huit ou neuf jours sans pouvoir se resoudre à voir son mari, jusques à ce que sa mere arriva, qui la remit un peu, & la consola, lui promettant que si tôt que le Raja se seroit rafraichi, il remettroit une Armée sur pied pour combatre Aureng-Zebe, & re-

parer ſon honneur à quelque prix que ce fût. On peut voir par cette Hiſtoire un échantillon du courage des femmes de ce païs là, & j'y pourrois ajoûter quelque choſe de ce que j'ai vû faire à pluſieurs qui ſe faiſoient brûler toutes vives aprés la mort de leur mari ; mais il faut reſerver ce diſcours pour un autre endroit, où en même tems je ferai voir qu'il n'y a rien que ne puiſſe l'opinion, la prevention, la coûtume, l'eſperance, le point d'honneur, &c.

Dara ayant apris tout ce qui s'étoit paſſé à Eugenes entra en une ſi grande colere contre Kaſen-kan, qu'on crût qu'il lui auroit fait trancher la tête s'il eût été preſent; il s'emporta auſſi furieuſement contre l'Emir-Jemla, comme celui qui étoit la premiere & principale cauſe de tout le malheur, & qui avoit fourni des hommes, de l'argent, & de l'artillerie à Aureng-Zebe; il veut tuer ſon fils Mahmet Emir-kan, & veut envoyer ſa femme & ſa fille au Bazar ou marché des femmes publiques pour être proſtituées : & il eſt ſans doute qu'il ſe ſeroit laiſſé emporter à quelque choſe de pareil, ſi Chah-Jehan avec beaucoup d'adreſſe & de douceur n'eût moderé ſon emportement,

en lui remontrant que l'Emir Jemla n'avoit point si peu de conduite ni tant d'amitié pour Aureng-Zebe, que pour ses interêts il eût voulu hazarder, & pour ainsi dire sacrifier sa famille ; qu'il falloit absolument qu'Aureng-Zebe l'eut trompé & l'eut fait donner dans le piege par ses artifices ordinaires.

Quand à Aureng-Zebe & Morad-Baxche, l'heureux succez de cette premiere rencontre leur enfla si fort le cœur, & anima tellement toute leur Armée qu'ils se crurent desormais invincibles, & capables de venir à bout de toutes choses. Aureng-Zebe outre cela pour encourager davantage ses Soldats se vantoit hautement qu'il avoit trente mille Mogols à sa devotion dans l'Armée de Dara; & il en étoit bien quelque chose, comme il parût par la suite ; Morad-Baxche sur tous ne demandoit qu'à combatre & vouloit qu'on marchât en toute diligence ; mais Aureng-Zebe pour moderer cette ardeur lui remontroit qu'il étoit bon que l'Armée se rafraichit quelque tems sur le bord de cette belle riviere ; que cependant il écriroit à tous ses amis & prendroit une connoissance certaine

de l'état de la Cour & de la disposition des affaires. Tellement qu'il n'avança vers Agra qu'aprés avoir campé quelques jours, & encore ne marchoit-il que fort lentement pour se mieux informer de tout & prendre son tems & ses mesures.

Pour ce qui est de Chah-Jehan, comme il voyoit clairement la resolution d'Aureng-Zebe & de Morad-Bakche, & qu'il n'y avoit plus d'esperance de les pouvoir faire retourner, il étoit dans un tel embarras qu'il ne sçavoit à quoi se resoudre, & prevoyant quelque grand malheur, il eût bien voulu empêcher cette bataille decisive, où il voyoit que Dara se preparoit avec une extrême chaleur; mais que pouvoit-il faire pour s'y oposer? Il étoit encore trop foible de sa maladie, & se voyoit toûjours entre les mains de Dara, auquel, comme j'ai dit, il ne se fioit pas beaucoup; si bien qu'il se vit obligé d'acquiescer à tout ce qu'il vouloit & à lui remettre entre les mains toutes les forces de l'Etat, & commander à tous les Capitaines de lui obeir. Incontinent tout fut en armes; je ne sçais si l'on vit jamais dans l'Hindoustan une plus belle Armée; l'on tient qu'il n'y avoit guere moins de cent mille

chevaux, & plus de 20000. hommes de pied, avec 80. pieces d'artillerie, ſans conter ce nombre incroyable de valets, & ces gens de Bazar ou marché qui ſont neceſſaires pour la ſubſiſtance des Armées dans la paix & dans la guerre, & que les Hiſtoriens mettent, à mon avis, bien ſouvent au nombre des combatans, quand ils parlent de ces épouvantables Armées de trois à quatre cens mille hommes dont leurs Livres ſont pleins : quoi que celle-ci fût trés-belle & trés-leſte, & aſſez forte pour en tailler en pieces deux ou trois comme celle d'Aureng-Zebe, qui n'avoit que trente cinq ou quarante mille hommes en tout, & encore laſſez & haraſſez d'une trés longue & trés-penible marche durant le fort de la chaleur, avec peu d'artillerie au regard de celle de Dara; neanmoins, (le pourroit-on croire?) on ne voyoit preſque perſonne qui conçût rien de bon pour Dara, parce que l'on ſavoit que la plûpart des principaux Omrahs ne lui étoient point affectionnez, & que tout ce qu'il avoit de bons Soldats à lui, & à qui il eût pû ſe fier, étoient dans l'Armée de Soliman-Chekouh; & c'étoit pour cela que les plus Prudens & les plus fideles de ſes amis, &

Chah-Jehan même étoient d'avis, & lui conseilloient premierement de ne se point hazarder à donner la bataille, Chah-Jehan s'offrant, tout foible qu'il étoit, de sortir en campagne & de se faire porter au devant d'Aureng-Zebe, ce qui étoit un bon expedient pour la paix & pour les affaires de Chah-Jehan; car il est certain qu'Aureng-Zebe & Morad-Bakche n'eussent jamais eu l'audace de combatre contre leur propre pere, & que quand ils auroient été capables de l'entreprendre, ils s'en seroient mal trouvez; parce qu'outre que la partie n'étoit pas égale, & que tout ce qu'il y avoit de grands Omrahs étoient si affectionnez à Chah-Jehan, qu'ils n'auroient pas manqué de combatre genereusement s'ils l'eussent vû à la tête de l'Armée; les Capitaines même d'Aureng-Zebe & de Morad-Bakche avoient beaucoup d'affection & de respect pour ce Prince, dont ils étoient pour la plûpart les creatures, & toute l'Armée, pour ainsi dire, étoit à lui. De sorte que pas un aparemment n'eût eu la hardiesse de mettre l'épée à la main contre lui, ni lui la peine de la tirer. Secondement ils lui conseilloient qu'au cas qu'il ne voulût entendre à aucun expedient, il ne se preci-

pitât au moins pas, & qu'il tirât un peu la guerre en longueur afin de donner tems à Soliman-Chekoud qui venoit à grand' hâte se joindre avec lui, ce qui étoit encore un trés bon avis, vû qu'il étoit generalement aimé de tout le monde; qu'il revenoit victorieux, & que tout ce que Dara avoit de plus fideles serviteurs & de plus braves soldats étoit avec lui, comme j'ai dit; mais il ne voulut jamais entendre à aucune proposition qu'on lui pût faire, & il ne pensoit qu'à donner la bataille au plus vîte & aller en personne au devant d'Aureng-Zebe: Et peut-être qu'il ne faisoit pas mal pour son honneur & pour son interêt particulier, s'il eût été le maître de la fortune & qu'il eût sçû faire reussir les choses comme il les pouvoit projetter, car voici à peu prés quels étoient ses raisonnemens, dont il ne pût s'empêcher de découvrir quelque chose.

Il se regardoit comme maître de la personne de Chah-Jehan, qu'il en pouvoit disposer à sa volonté, qu'il étoit en même tems maître de tous ses tresors & de toutes les forces du Royaume; que Sultan Sujah étoit à demi perdu; que ses deux autres freres avec

une Armée foible & fatiguée s'étoient venus jetter d'eux-mêmes entre ses mains, que s'il gagnoit la bataille ils ne lui pourroient échaper ; qu'il seroit tout d'un coup le maître absolu, à la fin de toutes ses affaires, au comble de ses souhaits, sans que personne lui pût en rien contredire, ou disputer la Royauté : Au lieu que si Chah-Jehan sortoit en campagne, toutes les affaires s'acommoderoient, ses freres retourneroient dans leurs gouvernemens, Chah-Jehan qui revenoit en convalescence reprendroit comme auparavant le gouvernement du Royaume, & qu'enfin toutes les choses retomberoient au premier état : que s'il atendoit Soliman-Chekouh, Chah-Jehan pourroit prendre quelque dessein à son desavantage ou tramer quelque chose avec Aureng-Zebe ; que quoi qu'il pût faire pour le gain de la bataille, la reputation que Soliman-Chekouh s'étoit aquise lui en donneroit toûjours tout l'honneur & toute la gloire. Aprés cela que ne seroit-il point capable d'entreprendre, enflé de tant de gloire & de si grands avantages, & principalement étant apuyé, comme il étoit, de l'amitié & de la faveur de

Chah Jehan & de la plus grande partie des Omrahs ? que sçavoit-il s'il garderoit encore quelque retenuë & quelque respect pour lui, & jusques où le pourroit porter son ambition ?

Ces considerations firent resoudre Dara à se roidir contre le conseil de tout le monde & à suivre sa pointe. En effet il commanda incontinent que toute l'Armée sortit en campagne, & s'en vint prendre congé de Chah-Jehan qui étoit dans la fortteresse d'Agra : Ce bon vieillard fondoit tout en larmes en l'embrassant, mais il ne laissa pas de lui dire avec beaucoup de severité. Hé bien Dara, puisque tu veux que tout se fasse comme tu l'as resolu, va, Dieu te benisse : mais souviens toi bien de ces trois mots: Si tu perds la bataille, donne toi bien de garde de paroître jamais devant moi. Cela ne fit pas grande impression sur son esprit, il sortit brusquement, monte à cheval & s'en vint ocuper le passage de la riviere de Tchembel, qui est à quelque vingt lieuës d'Agra, où il se fortifia, atendant de pied ferme son ennemi ; mais le fin & rusé Fakire, qui ne manquoit pas de bons espions & de gens qui l'avertissoient de tout, & qui sçavoit que le passage étoit

là trés-dificile, se donna bien de garde d'entreprendre de le forcer : Il vint bien se camper prés de là, en sorte que du côté du camp de Dara l'on pouvoit découvrir ses tentes ; mais que fait-il cependant ? Il pratique un certain rebelle de Raja nommé Chempet, lui fit de grands presens & lui promit mille belles choses s'il lui vouloit donner passage par ses terres, afin qu'il pût aller promptement gagner un certain endroit où il sçavoit que la riviere se pouvoit facilement passer à gué ; Chempet en tomba d'acord & s'offrit de lui venir montrer lui-même le chemin au travers des bois & des montagnes de son païs. Aureng-Zebe décampa la même nuit sans faire du bruit, laissant quelques-unes de ses tentes pour amuser Dara, & marchant jour & nuit fit une telle diligence, qu'il se trouva quasi aussi tôt au delà de la riviere que Dara en pût avoir des nouvelles ; si bien que ce fut à lui à quiter là sa riviere & abandonner toutes ses fortifications & venir aprés son ennemi, qu'on lui dit incontinent avancer à grande hâte vers Agra, pour gagner la riviere de Gemna, & là sans peine & à son aise joüir de l'eau, se fortifier, se bien placer

& atendre Dara : Le lieu où il campa n'eſt qu'à cinq lieuës d'Agra, il s'apelloit autrefois Samonguer & à preſent Fatcabad, qui veut dire lieu de Victoire. Peu de tems aprés Dara vint auſſi ſe camper là proche ſur le bord du même fleuve entre Agra & l'Armée d'Aureng-Zebe.

Les deux Armées furent là trois à quatre jours à la vuë l'une de l'autre ſans combatre. Cependant Chah-Jehan écrivit pluſieurs fois à Dara que Soliman-Chekouh n'étoit pas loin ; qu'il ne precipitât rien ; qu'il s'aprochât d'Agra, & qu'il choiſit un lieu avantageux pour ſe bien fortifier en l'atendant ; mais Dara lui fit réponſe que trois jours ne ſe paſſeroient pas qu'il ne lui amenât Aureng-Zebe & Morad-Baxche pieds & mains liées pour en prendre telle ſatisfaction qu'il jugeroit à propos, & ſans atendre davantage il commença à l'heure même à ordonner ſon Armée & à la mettre en bataille.

Il fit ranger de front tous ſes Canons, les faiſant atacher les uns aux autres avec des chaines pour fermer le paſſage à la Cavalerie : Derriere ces pieces de Canon il plaça auſſi de front un grand nombre de Chameaux legers, ſur le devant deſ-

quels on atache une petite piece de la grosseur d'un double mousquet (à peu prés de la façon que nous atachons nos perriers sur le bord de nos barques) un homme qui est sur le derriere du Chameau pouvant charger & décharger sans mettre pied à terre. Derriere ces Chameaux étoit placée la plus grande partie de la mousqueterie. Du reste de l'Armée, qui consistoit principalement en Cavalerie, avec l'épée, l'arc & le carquois, comme sont ordinairement les Mogols, c'est à dire à present hommes blancs, Mahumetans, Etrangers, comme Persans, Turcs, Arabes & Usbeks, ou avec l'épée & cette espece de demi picque, comme sont ordinairement les Ragipous ; de tous ces gens-là, dis-je, il en fut fait trois corps differens. L'aile droite fut donnée à Calilullah-kan avec trente mille Mogols sous son commandement; car il fut grand Bakchis, comme qui diroit à peu prés grand Maître de la Cavalerie en la place de Danechmend-kan qui fut depuis mon Agah, lequel se demit volontairement de cette Charge, sur ce qu'il voyoit que n'étant pas trop aimé de Dara, pour avoir toûjours soûtenu hautement contre lui, les interêts & l'autorité de Chah-

Jehan qui n'en étoit pas fâché, il faudroit qu'il s'en défit par force. L'aîle gauche fut donnée à Rustam-kan Dakni trés-fameux & très vaillant Capitaine avec le Raja Chatresa, & le Raja Ramseingue Routlé.

Aureng-Zebe & Morad-Baxche de leur côté disposerent aussi leur Armée à peu prés de la même maniere, sinon qu'au milieu des troupes de quelques Omrahs qui étoient sur la droite & sur la gauche, ils avoient fait cacher quelques petites pieces de campagne, ce qui étoit, à ce qu'on dit, de l'artifice de l'Emir-Jemla, & qui ne reüssit pas mal: On ne chercha guere davantage d'artifice que ce que je viens de dire, si ce n'est qu'on disposa deçà delà des jetteurs de bannes, qui est une espece de grenade atachée à une baguette qui se jette fort loin au travers de la cavalerie, qui épouvante fort les chevaux, & même qui blesse & tuë quelquefois. Veritablement toute cette cavalerie se tourne avec beaucoup de facilité & tire ses flêches avec une merveilleuse vitesse; un homme en peut tirer six avant qu'un mousquetaire puisse avoir fait deux déchargesde son mousquet: elle se tient même fort serrée de gros en gros

ſous ſes chefs particuliers, principalement quand on eſt prêt d'en venir à mettre la main au ſabre ; mais aprés tout je ne voi pas que ce ſoit grand'choſe, en comparaiſon de nos Armées bien ordonnées, comme je marquerai par aprés.

Tout étant ainſi diſpoſé, l'artillerie commença à joüer de part & d'autre ; car c'eſt toûjours le canon qui fait le prelude parmi eux, & on voyoit déja les fléches voler, quand il arriva inopinément un orage de pluye ſi forte qu'elle interrompit le combat. La pluye ceſſée le canon recommença à ſe faire entendre, & ce fut pour lors que parut Dara, qui monté ſur un ſuperbe Elephant de Ceilan commandoit qu'on donnât de toutes parts, & avançoit lui même au milieu d'un gros de cavalerie droit vers l'artillerie ennemie, qui le reçut vertement, tua force monde autour de lui, & mit le deſordre non ſeulement dans le gros qu'il commandoit, mais encore dans les autres gros de cavalerie qui le ſuivoient ; neanmoins comme on le vit demeurer ferme ſur l'Elephant ſans faire aucune mine de reculer, & qu'on le voyoit regarder avec aſſurance de tous côtez, & faire ſigne de la main d'avancer & de le ſuivre, ce deſordre

cessa bien-tôt, chacun reprenant son rang & avançant de même pas avec lui, mais il ne put joindre l'Ennemi sans essuyer auparavant une autre décharge de l'artillerie, qui causa encore beaucoup de desordre, & fit reculer une bonne partie de ses gens; lui neanmoins sans perdre contenance tient toujours ferme, animoit ses gens & faisoit toûjours signe de la main qu'on eût à le suivre, & qu'on avançat vîte sans perdre de tems; ainsi poussant vigoureusement il força l'artillerie, rompit & debarrassa les chaînes, entra dans le Camp, & mit en deroute & les chameaux & l'infanterie, & tout ce qu'il rencontra de ce côté-là, & fit un beau passage au reste de la cavalerie qui le suivoit. Et ce fut alors qu'ayant en tête la cavalerie ennemie il y eut un rude combat. Une grêle de flêches vola premierement de part & d'autre; Dara lui même mettant la main au carquois; mais à dire le vrai toutes ces flêches ne font pas grand effet, il s'en perd plus en l'air ou s'en rompt plus en terre dix fois, qu'il n'y en a qui portent. Les premieres décharges de flêches faites, on s'aproche de prés, & enfin on en vient au sabre, on donne, on se mêle, le combat s'opi-

niâtre des deux côtez ; Dara paroît toûjours ferme sur son Elephant, encourageant, criant & faisant signe de tous côtez, & avança enfin avec tant de resolution & de force sur tout ce qui s'oposa à sa marche qu'il renversa la cavalerie, & la contraignit de reculer & de prendre la fuite.

Aureng-Zebe, qui n'étoit pas loin de là & qui étoit aussi monté sur un Elephant, voyant ce grand desordre, se trouva fort en peine & tâcha par tous moyens, mais sans grand succez, d'y remedier ; il fit avancer un gros de sa meilleure cavalerie pour voir s'il pourroit tenir tête à Dara, mais il ne se passa pas encore longtems que ce gros là même fut contraint de plier & de se retirer en grand desordre, quoi qu'Aureng-Zebe pût dire & faire pour l'empêcher. Remarquons cependant son courage & sa resolution, il voyoit que presque tout le corps de son Armée étoit en desordre & en fuite, de telle sorte qu'il n'avoit pas auprés de soi mille hommes qui tinssent ferme, (quelques-uns même me dirent qu'à peine en avoit-il cinq cens) il voyoit que Dara, nonobstant la dificulté du chemin qui étoit inégal & plein de fossez en divers

droits, faisoit mine de vouloir venir fondre sur lui ; si est-ce qu'il ne perdit point courage pour tout cela ; & bien loin de prendre l'épouvante & de penser à faire retraite, il tint toûjours ferme & apellant nom par nom la plûpart de ses premiers Capitaines qui s'étoient rangez autour de lui, il leur cria *Deliranè*, ce furent ses propres mots, comme qui diroit courage, mes anciens amis, Koda-hé, Dieu est ; quelle esperance y a-t-il en la fuite ? Ne sçavez-vous pas où est nôtre Decan ? Koda-hé, Koda-hé, Dieu est, Dieu est ; & afin que personne ne doutât de sa resolution, & qu'il ne songeoit à rien moins qu'à la fuite (étrange extrêmité) il commanda devant eux tous, qu'on mît sur l'heure des chaînes aux pieds de son Elephant, & les alloit faire mettre effectivement sans qu'ils lui témoignerent tous leur courage & leur resolution.

Dara cependant tâchoit bien d'avancer sur Aureng-Zebe, quoi qu'il fût encore assez loin, & que la dificulté du chemin l'embarrassât beaucoup & le retardât, & même que tous ces hauts & bas fussent encore couverts de Cavalerie, qui toute en desordre qu'elle étoit n'auroit pas laissé de faire quelque resistance ;

aussi

auſſi étoit cela ſeul qui lui devoit aſſeurer la victoire, & faire la déciſion de la bataille; car enfin il eſt ſans doute qu'il auroit ſurmonté toutes ces difficultez, & qu'Aureng-Zebe avec le peu de monde qui lui reſtoit autour de ſa perſonne n'étoit pas en état de ſoûtenir le faix de cette Armée victorieuſe. Mais Dara ne ſceut pas profiter de ſon avantage, & voici ce qui l'en empêcha, & qui fut la cauſe du ſalut d'Aureng-Zebe.

Dara apperceut que ſon aîle gauche étoit en grand deſordre, & on lui aprit que Ruſtam-kan & Chatreſale avoient été tuez, que Ramſeingue Routlé avoit trop avancé; qu'il avoit veritablement forcé l'ennemi & qu'il s'étoit fait paſſage tout au travers, mais qu'il étoit à preſent entouré de toutes parts & en trés-grand danger, c'eſt ce qui lui fit quitter le deſſein de pouſſer droit à Aureng-Zebe pour aller au ſecours de ſon aîle gauche: Là le combat d'abord fut encore aſſez rude, mais enfin Dara l'emportoit, forçant tout, & mettant tout en deſordre, ne laiſſant pas neanmoins de trouver toûjours quelque choſe qui lui faiſoit reſiſtance, & qui le retardoit. Cependant Ramſeingue Routlé combatoit avec

autant de courage & de vigueur qu'il est possible ; il blessa Morad-Bakche & s'en approcha de si prés qu'il commençoit à couper les sangles de son Elephant pour le jetter par terre ; mais la valeur & la fortune de Morad-Bakche ne lui en donna pas le tems ; car enfin jamais homme ne combattit plus genereusement que Morad-Bakche dans cette occasion ; tout blessé & pressé qu'il étoit des Ragipous de Ramseingue Routlé qui s'étoient acharnez autour de lui, jamais il ne s'effraya ny ne recula d'un pas, & il sceut si bien prendre son tems qu'encore que de son bouclier il eût à couvrir son fils âgé de sept à huit ans qu'il tenoit assis à son côté, il porta un coup de fléche à Ramseingue Routlé qui le jetta mort par terre.

Dara ne fut pas long-tems à recevoir cette fâcheuse nouvelle, & en même tems on l'asseura que Morad-Bakche étoit en très-grand danger, les Ragipous s'étant mis en fureur & combatans comme des lions pour vanger la mort de leur maître ; & quoi qu'il vit que de ce côté là le chemin étoit fort difficile & qu'il trouvât toûjours quelque petit corps qui lui faisoit tête, & qui le

retardoit, on le vit neanmoins determiné à pousser vers Morad-Bakche ; & c'étoit aussi sans doute le parti qu'il y avoit à prendre, & qui eût été capable de reparer la faute qu'il avoit faite de ne pousser pas Aureng-Zebe ; mais sa mauvaise fortune l'en empêcha ; ou pour mieux dire, l'une des plus noires trahisons qu'on ait jamais imaginée, & la plus grande beveuë qui se soit jamais faite, causerent la perte & la ruine entiere de Dara.

Calil-ullah-kan, celui qui commandoit les trente mille Mogols qui faisoient l'aile droite, & qui seuls étoient capables de deffaire toute l'Armée d'Aureng-Zebe, pendant que Dara & son aîle gauche combatoient avec tant de force & même avec tant de bonheur, se tient à l'écart les bras croisez comme s'il n'eût point été de la partie, sans permettre qu'aucun de ses Cavaliers tirât un seul coup de fléche ; sous pretexte qu'ils faisoient le corps de reserve, & disant qu'il avoit ordre exprés de ne combattre que dans la derniere extrémité : Mais la veritable cause étoit ce qu'il tenoit caché dedans le cœur, sçavoir cet ancien affront que Dara lui avoit fait quand il lui fit don-

ner des coups de Babouche, c'est la chaussure des Mogols, mais aprés tout, cette trahison eût été de peu d'importance, si cet infame se fut contenté de ce premier effet de son ressentiment, Dara n'en remportoit pas moins la victoire. Voici jusques où il poussa sa rage & l'envie qu'il avoit de se vanger. Il se détacha de son gros & se faisant suivre de peu de monde, piqua à toute bride vers Dara au même tems qu'il tournoit ses pas vers Morad-Bakche, & de tant loin qu'il se pouvoit faire entendre, lui cria de toute sa force Hohbarex-bad, le bien vous soit, Hazaret, Salamet, que vôtre Majesté demeure saine & sauve, elle a remporté la victoire; Elhamd-ul-ellah, mais mon Dieu, que voulez-vous faire là haut sur cet Elephant? N'est-ce pas assez de vous être exposé & hazardé si long-tems? Si le moindre de ces coups qui ont donné dans vôtre Dais eût atteint vôtre personne, où en serions-nous maintenant? Manque-t-il de traitres dans cette Armée? Au nom de Dieu descendez promptement & montez à cheval, que reste-t-il à faire sinon que de poursuivre ces fuyars? Allons, ne souffrons pas qu'ils nous échapent.

Si Dara eût eu l'esprit assez present pour découvrir la fourbe, & pour bien reconnoître sur l'heure ce qui pouvoit arriver de ne paroître plus sur l'Elephant,& de ne se faire plus voir à toute l'Armée qui avoit toujours les yeux sur lui, ou que plûtôt il eût fait couper la tête sur le champ à ce traitre flateur il étoit le maître de toutes choses; mais le bon Prince se laissa flatter & aveugler à ces douces paroles; il écouta ce conseil comme s'il eût été fort veritable & fort sincere, il descendit de son Elephant &monta à cheval;mais je ne sçais s'il se passa un quart d'heure qu'il s'aperceut de la trahison de Calil-ullah-kan, & qu'il se repentit de la faute qu'il avoit faite. Il regarde,il cherche,il demande où il est,que c'est un traitre, qu'il le tuëra;mais le perfide est déja bien loin, l'occasion est perduë. Croiroit-on bien que si tôt que l'Armée s'aperceut qu'il n'étoit plus sur l'Elephant, elle s'imagina qu'il y avoit trahison,que Dara avoit été tué, & tout le monde fut saisi d'une telle terreur qu'un chacun ne songeoit plus qu'à ce qu'il avoit à faire, comment il echaperoit des mains d'Aureng-Zebe, & comment il se sauveroit: Que dirai je:tout se débande & s'enfuit;

ſubite & étrange revolution ! Il faut que celui qui vient de ſe voir victorieux ſe trouve tout d'un coup vaincu, abandonné, & obligé de s'enfuir lui même, s'il veut ſauver ſa vie. Il faut qu'Aureng-Zebe, pour avoir tenu ferme un quart d'heure ſur un Elephant, ſe voye la couronne de l'Hindouſtant ſur la tête, & que Dara, pour en être décendu un moment trop tôt, ſe voye comme precipité du haut en bas du Trône, & le plus malheureux Prince du Monde : La fortune ayant ainſi pris plaiſir de faire dependre le gain ou la perte d'une bataille, & la deciſion d'un grand Empire, d'une choſe de neant.

Ces grandes & prodigieuſes Armées font quelques fois de grands effets, mais quand la terreur & le deſordre s'y mettent, quel moyen d'en arréter le branle ? C'eſt un grand fleuve qui a rompu ſes digues, il faut qu'il ſe répande de toutes parts dans la campagne, il n'y a point de remede. Auſſi combien de fois conſiderant l'état de ces Armées ſans ordre qui vaille, & quaſi marchant comme des troupes de moutons ; me ſuis-je perſuadé que ſi on voyoit dans ces quartiers là vingt-cinq mille hommes de ces vieilles

troupes de Flandres conduites par Monsieur le Prince, ou par Monsieur de Turenne, je ne fais aucun doute qu'ils ne passassent sur le ventre à toutes ces Armées, quelques nombreuses qu'elles puissent être. Et c'est ce qui fait qu'à present je ne trouve plus si étrange & si incroyable ce qu'on nous dit des dix mille Grecs, & de ce que ces cinquante mille Soldats d'Alexandre firent contre les six ou sept cens mille de Darius, (s'il est vrai qu'il y en eût tant & qu'on ne contât point les valets, & toute cette grande quantité de gens qu'on fait suivre l'Armée pour la fournir de fourage, de bétail, de grains & de toutes les autres choses qui lui sont necessaires.) Soûtenez seulement le premier choc ce qui ne nous seroit pas trop difficile, les voilà tous étonnez; ou bien comme fit Alexandre, poussez vertement un endroit, s'il ne soûtient pas, ce qui lui seroit bien difficile, soyez certain que c'en est fait, tout le reste prendra incontinent l'épouvante & la fuite.

Aureng-Zebe encouragé par un si merveilleux succés, ne manque pas de mettre tout en œuvre, adresse, ruses, finesses & courage, pour profiter de tous les avantages que lui donne une si favorable

occasion ; Calil-ullah-kan incontinent le vint trouver, lui offrant son service & tout ce qu'il pourroit retenir de troupes: Il lui fit mille remercîmens & mille belles promesses, mais il se donna bien de garde de le recevoir en son nom ; il le mena sur l'heure & le presenta à Morad-Bakche, qui, comme on peut penser, le receut à bras ouverts ; Aureng-Zebe cependant congratulant & loüant Morad-Bakche d'avoir si genereusement & si valeureusement combatu, lui attribuant tout l'honneur de la victoire, le traittant de Roi & de Majesté devant Calil-ullah-kan, lui rendant des respects & lui faisant des soûmissions comme de sujet & de serviteur. Cependant il travaille jour & nuit, il écrit de tous côtez à tous les Omrahs, s'assurant aujourd'hui de l'un & demain de l'autre. Chah-hest-kan son Oncle, le grand & l'ancien ennemi de Dara ; à raison d'un affront qu'il en avoit receu, fit le même pour lui de son côté, & comme il est celui qui écrit le mieux & le plus finement de l'Hindoustan, il ne contribua pas peu à ses affaires par ses intrigues, briguant fortement de toutes parts contre Dara. Cependant remarquons toujours l'artifice &

la dissimulation d'Aureng-Zebe ; tout ce qui se fait, tout ce qui se traitte, tout ce qui se promet n'est point pour Aureng-Zebe ; ce n'est point en son nom ; il a toujours dessein de vivre en Fakire ; tout est pour Morab-Bakche ; c'est lui qui commande ; Aureng-Zebe ne fait rien c'est Morad-Bakche qui fait tout, qui est destiné Roi.

Pour ce qui est de l'infortuné Dara, il s'en vint en diligence en Agra comme désesperé & sans oser aller trouver Chah-Iehan, se souvenant sans doute de ces severes paroles qu'il lui avoit dites lors qu'il prit congé de lui pour la bataille ; Souviens-toi, Dara, si tu és vaincu, de ne pas revenir vers moi, neanmoins le bon vieillard ne laissa pas de lui envoyer secrettement un Eunuque affidé pour le consoler l'assurer de la continuation de son affection, lui témoigner le deplaisir qu'il avoit de son infortune, & lui remontrer qu'il n'y avoit rien encore à desesperer, vû qu'il avoit une bonne Armée avec Soliman-Chekouk ; qu'il prît la route de Dehly, qu'il trouveroit là mille chevaux dans les Escuries Royales, & que le Gouverneur de la Forteresse auroit ordre de lui fournir de l'argent avec des Elephans;

qu'au reste il ne devoit s'écarter que le moins qu'il pourroit, qu'il lui écriroit souvent, & qu'enfin il sçauroit bien attraper & châtier Aureng-Zebe. J'ai appris que Dara pour lors étoit dans une telle confusion & si abatu qu'il n'eut pas la force de répondre un mot à l'Eunuque, ni le courage d'envoïer personne à Chah-Jehan, mais seulement, qu'aprés avoir envoyé plusieurs fois vers Begum-Saheb, il partit à minuit emmenant avec soy sa femme, ses filles & son petit fils Sepé-Chekouh; & ce qui est quasi incroyable, qu'il ne se trouva pas acompagné de plus de trois à quatre cens personnes. Laissons le poursuivre son chemin vers Dehli, & nous arrêtons en Agra pour y considerer l'adresse avec laquelle Aureng-Zebe se va prendre aux affaires.

Il sçavoit bien que Dara & ceux de son parti pouvoient encore fonder quelque esperance sur l'Armée victorieuse de Soliman-Chekouh; c'est pourquoi il se proposa de la lui ôter, ou du moins de la lui rendre inutile. Pour cet effet il écrivit lettres sur lettres au Raja Iessomseingue & à Delil-kan qui étoient les premiers Chefs de l'Armée de Soliman-Chekouh, qu'il n'y avoit plus rien à

esperer dans le parti de Dara ; qu'il avoit perdu la bataille ; que toute son Armée s'étoit renduë à lui ; que tout le monde l'avoit abandonné ; qu'il s'en étoit enfui lui seul vers Dehli ; qu'il ne pourroit jamais échaper de ses mains ; & qu'il y avoit ordre par tout pour l'arrêter : pour ce qui étoit de Chah-Jehan, qu'il étoit dans un état où l'on ne pouvoit rien esperer de sa vie ; qu'ils prissent bien garde à ce qu'ils avoient à faire, & que s'ils étoient gens d'esprit & qu'ils voulussent suivre sa fortune & être de ses amis, qu'ils fissent en sorte de se saisir de Soliman-Chekouh & de le lui amener

Jessomseingue se trouva assez empêché de ce qu'il avoit à faire aprehendant encore beaucoup Chah-Iehan & Dara, & plus encore de mettre la main sur une personne Royale, sçachant bien qu'il lui en pourroit arriver quelque malheur tôt ou tard, quand ce ne seroit que de la main même d'Aureng-Zebe ; outre qu'il sçavoit que Soliman-Chekouh avoit trop de courage pour se laisser prendre de la force, & qu'il mourroit plutôt en se défendant : Voici à quoi enfin il se resolut. Aprés avoir pris conseil avec Celil-kan son

grand ami, & s'être de nouveau jurez l'un à l'autre fidelité; il s'en alla droit à la tente de Soliman-Chekouh qui l'attendoit avec grande impatience; car il avoit aussi des nouvelles de la deroute de Dara, & l'avoit déja plusieurs fois envoyé chercher; il lui découvrit franchement toutes choses; lui montra les lettres d'Aureng-Zebe; lui fit remarquer l'ordre qu'il avoit de le prendre; lui remontra le danger où il étoit; qu'il n'y avoit point d'aparence qu'il se dût fier à Delil-kan, ny à Daoud-kan, ni au reste de son Armée, & lui conseilla en ami de tâcher au plûtot de gagner les montagnes de Serenaguer; que c'étoit-là le meilleur expedient qu'il pût prendre, que le Raja de ce païs-là étant dans des lieux inaccessibles, & n'apprehedant point Aureng-Zebe, le recevroit sans doute à bras ouverts: qu'au reste il verroit de là quel train prendroient les choses, & qu'il seroit toûjours en état de décendre des montagnes quand bon lui sembleroit. Le jeune Prince comprit assez par cette sorte de discours, qu'il n'y avoit point d'apparence de se fier desormais au Raja, & qu'il n'y avoit plus de seureté pour sa persone, d'autant qu'il sçavoit que Delil-kan étoit

tout à lui, & vit asses qu'il se faloit resoudre à prendre ce parti ; si bien qu'il commanda dés lors qu'on chargeât son bagage, & qu'on prit la route des montagnes. Quelques-uns de ses plus affectionnez, comme quantité de Manseb-Dars, de Saïeds, & autres se mirent en devoir de le suivre, le reste de l'Armée toute étonnée demeura avec le Raja, & ce qui fut assez lâche pour un grand Raja, & une cruauté fort sordide, c'est que lui & Delil-kan envoyerent sous main des gens donner sur son bagage, & lui prirent entre autres choses un Elephant chargé de Roupies d'or, ce qui fit un grand desordre dans ce peu de troupes qui le suivoient, & qui fut cause que plusieurs retournerent & l'abandonnerent, & donna même occasions aux Païsans de se jetter sur ses gens, qu'ils pillerent, depoüillerent, & même en assassinerent quelques-uns; neanmoins il fit tant qu'il gagna enfin la montagne avec sa femme & ses enfans, où le Raja de Serenaguer le receut avec tout l'honneur & les civilitez qu'il pouvoit souhaiter, l'assurant qu'il étoit en seureté comme s'il eût été Roi du Païs, & qu'il le protegeroit & l'assisteroit de toutes ses forces. Cependant voici ce qui se passoit du côté d'Agra.

Trois ou quatre jours aprés cette bataille de Samonguer, Aureng-Zebe avec Morab-Bakche s'en vint droit à la porte de la Ville dans un jardin qui peut être à une petite lieuë de la forteresse, & envoya de là un Eunuque habile, & de ceux dont il étoit le plus asseuré, vers Chah-Jehan, le salüer de sa part avec mille belles protestations d'affection & de soumission, qu'il étoit extrémement faché de ce qui s'étoit passé, & d'avoir été obligé pour l'ambition & pour les mauvais desseins de Dara d'en venir à toutes ces extrémitez ; qu'au reste il avoit une extréme joye d'apprendre qu'il commençoit à se mieux porter, & qu'il n'étoit là que pour recevoir ses commandemens. Chah-Jehan ne manqua pas de témoigner beaucoup de satisfaction à l'Eunuque sur le procedé d'Aureng-Zebe, & de recevoir les soumissions de ce fils avec toutes les apparences possibles de joye, quoi qu'il vît bien qu'on avoit poussé les choses trop loin, & qu'il connût bien l'humeur cachée & rusée d'Aureng-Zebe, & la passion secrete qu'il avoit de regner, & qu'ainsi il ne falloit guere se fier en lui ni en ses belles paroles ; & cependant avec tout cela il se va laisser

leurer, & au lieu de joüer au plus ſeur, de faire effort, de ſe remuer, de ſe montrer, de ſe faire porter par la Ville, d'aſſembler tous ſes Omrahs (car il étoit encore aſſez tems) il s'en va tâcher de joüer au plus fin avec Aureng Zebe lui qui étoit le maître des fineſſes, & entreprend de l'attirer dans ſes filets où il demeura pris lui-même. Il envoye auſſi un Eunuque vers lui, pour lui témoigner qu'il connoiſſoit aſſez la mauvaiſe conduite, & même l'incapacité de Dara; qu'il ſe devoit bien ſouvenir qu'il avoit toûjours eu une inclination particuliere pour lui; qu'il ne pouvoit douter de ſon affection; & pour concluſion, qu'il le vint trouver au plûtôt pour aviſer à tout ce qu'il y avoit à faire dans ces deſordres, & qu'il ſouhaitoit avec paſſion de l'embraſſer. Aureng-Zebe de ſon côté voyoit bien auſſi qu'il ne ſe devoit pas trop fier aux paroles de Chah-Jehan, d'autant plus qu'il ſçavoit que Begum Sahed ſon ennemie étoit jour & nuit auprés de lui, & que ſans doute il n'agiſſoit que par ſon mouvement, & il apprehendoit qu'étant dans la fortereſſe, on ne l'arreſtât, & qu'on ne lui fit un mauvais parti: Auſſi, dit-on, qu'eſ-

fectivement la resolution en étoit prise, & qu'on avoit armé de ces grosses femmes Tartares qui servent dans le Serrail, qui se devoient jetter sur lui si-tôt qu'il seroit entré ; quoi qu'il en soit, il ne se voulut jamais hazarder, & cependant il ne laissa pas de faire courir le bruit que de jour à autre il s'en alloit voir Chah-Iehan;mais quand le jour étoit venu, il remettoit la partie au lendemain, & ainsi de demain à demain il alloit alongeant le tems : sans qu'on pût voir le jour de cette visite. Cependant il continuoit ses brigues secrettes & sondoit l'esprit de tous les plus grands Omrahs ; jusqu'à ce qu'enfin aprés avoir bien & secrettement disposé toutes choses pour son dessein, l'on fut fort étonné qu'un jour qu'il avoit envoyé Sultan Mahmoud son fils aîné à la forteresse sous pretexte d'aller parler à Chah-Iehan de sa part,ce jeune Prince hardi & entreprenant se met d'abord en entrant à donner sur les gardes qui étoient à la porte, & pousse vertement tout ce qui se trouve devant lui,pendant qu'un grand nombre de gens apostez qui étoient là tous prêts entrerent dedans avec furie,& se rendirent maîtres des murailles.

Si jamais homme fut étonné, ce fut Chah-Iehan, voyant qu'il étoit tombé dans le piege qu'il preparoit aux autres; que lui-même se trouvoit emprisonné & Aureng Zebe maître de la forteresse, l'on dit qu'il envoya sur l'heure sonder l'esprit de Sultan Mahmoud, lui promettant sur sa Couronne & sur l'Alcoran, que s'il lui vouloit être fidele & le servir dans cette conjonctu-re, il le feroit Roi; qu'il le vint trou-ver à l'heúre même dans le dedans, & qu'il ne laissât pas perdre cette occasion; qu'au reste c'étoit un coup qui lui attire-roit les benedictions du Ciel & une gloi-re immortelle, puis qu'il seroit dit à ja-mais que Sultan Mahmoud auroit de-livré Chah-Jehan son grand Pere de pri-son: Et certes, si Sultan Mahmoud eût eu assez de cœur pour faire le coup, & que Chah-Jehan eût pû sortir, se faire voir par la ville, & se mettre en campagne, personne ne doute que tous les grands Omrahs ne l'eussent suivi, & Aureng-Zebe même n'auroit pas eu ni l'audace ni la dureté de combattre contre son Pere en personne; d'autant plus qu'il eût apre-hendé de se voir abandonné de tout le monde & peut-être même de Morad-

Bakche. Aussi est-ce là la grande faute qu'on remarque que fit Chah-Jehan aprés la bataille & la fuite de Dara, de n'être pas sorti de la forteresse ; neanmoins j'en ai veu plusieurs qui soutiennent que Chah-Jean en avoit usé trés-prudemment ; car ç'à été une question fort agitée entre les politiques ; & ils ne manquent pas de raisons pour appuyer leur sentiment ; disans enfin qu'il est étrange qu'on ne juge quasi jamais des choses que par l'évenement ; qu'on voit souvent de trés-folles entreprises qui ne laissent pas de reüssir, & qui pour cela sont approuvées de tout le monde, que si Chah-Jehan eût reüssi dans son dessein, c'eût été le plus prudent & le plus adroit homme du monde ; mais qu'étant pris, c'étoit un bon vieillard qui se laissoit conduire par sa Begum, par une femme que la passion aveugloit ; qui avoit la vanité de croire qu'Aureng-Zebe la viendroit voir, que l'oiseau viendroit de lui-même se mettre dans la cage, ou que du moins Aureng-Zebe n'auroit jamais la hardiesse de tenter de se rendre maitre de la forteresse, ni le pouvoir de le faire ; ces mêmes raisonneurs soûtenans encore opiniâtrement

que la plus grande faute que pouvoit jamais faire Sultan Mahmoud, c'étoit de n'avoir pas ſceu prendre l'occaſion de s'aſſeurer la Couronne par une action la plus rare & la plus genereuſe qui fût jamais ; mettre ſon grand Pere Chah-Jehan en liberté, & ſe faire ainſi de droit & de juſtice comme l'Arbitre ſouverain des choſes, au lieu qu'il lui faudra enfin quelque jour aller mourir dans Goüaleor. Quoi qu'il en ſoit, Sultan Mahmoud (ſoit qu'il craignît que Chah-Jehan ne lui tient pas parole & d'être retenu lui-méme dans le dedans, ou qu'il n'oſât ſe ĵoüer à ſon pere Aureng-Zebe) ne voulut jamais entendre à aucune choſe ni entrer dans l'appartement de Chah-Jehan, répondant fort froidement qu'il n'avoit point ordre de ſon pere de l'aller voir, mais bien de ne s'en pas retourner ſans lui porter les clefs de toutes les portes de la forteresſe, afin qu'il y pût venir en toute ſeureté baiſer les pieds de ſa Majeſté. Prés de deux jours ſe paſſerent ſans qu'il ſe pût reſoudre à donner les clefs, pendant leſquels Sultan Mahmoud ſe tint toûjours là opiniâtrement jour & nuit en bonne garde avec tout ſon monde, juſqu'à ce

qu'enfin voyant que tout ce qu'il avoit de gens à la garde de la petite porte défiloient peu à peu, & qu'il n'y avoit plus de seureté en ses affaires, il les lui donna, avec ordre de dire à Aureng-Zebe qu'il le vînt donc voir à present s'il étoit sage, & qu'il avoit des choses tout à fait importantes à lui dire ; mais, comme il pouvoit assez penser, Aureng-Zebe étoit trop habile homme & en sçavoit trop pour faire une si lourde faute ; bien loin de cela, il fit aussi-tôt son Eunuque Etbarkan Gouverneur de la forteresse, lequel resserra incontinent Chah-Jehan tout à fait dans le dedans avec Begum-Saheb & toutes ses femmes, faisant murer plusieurs portes, afin qu'il ne pût ni parler, ni écrire à personne, ni même sortir de son appartement sans permission.

Aureng-Zebe lui écrivit cependant un petit billet qu'il fit voir à tout le monde, avant que de le cacheter, par lequel, entre autres choses, il lui disoit assez sechement qu'il sçavoit de bonne part que nonobstant toutes ces grandes protestations d'estime qu'il avoit pour lui, & de mépris qu'il avoit pour Dara, & nonobstant cette grande affec-

tion qu'il lui témoignoit, il n'avoit pas laissé d'envoyer à Dara deux Elephans chargez de Roupies d'or pour le remettre sur pied & recommencer la guerre ; & qu'ainsi, à bien prendre les choses, ce n'étoit pas lui qui l'emprisonnoit, mais bien Dara, & que c'étoit proprement à lui à qui il s'en devoit prendre, puis qu'il étoit la cause de tous ses malheurs & que sans lui il seroit venu le voir dés le premier jour, & lui rendre tous les devoirs qu'il pouvoit attendre d'un bon fils ; qu'au reste il le supplioit de lui pardonner, & de ne s'impatienter point ; & que dessors qu'il auroit mis Dara hors du pouvoir d'executer ses mauvais desseins, il viendroit lui-même aussi-tôt lui ouvrir les portes. J'ai entendu dire sur ce billet qu'effectivement Chah-Jehan, dés la nuit même que partit Dara, lui avoit envoyé ces Elephans chargez de Roupies d'or, & que ce fut Rauchenara-Begum qui trouve moien d'en donner avis à Aureng-Zebe, comme elle avoit aussi fait de ce mauvais tour qu'on lui preparoit avec ces femmes Tartares ; & que même Aureng-Zebe avoit surpris quelques lettres de Chah-Jehan à Dara.

J'en ai veu d'autres qui soûtiennent qu'il n'est rien de tout cela, & que ce billet qu'Aureng-Zebe fit ainsi voir à tous n'étoit que pour jetter un peu de poudre aux yeux du peuple, & tâcher de se justifier en quelque façon d'une si étrange action, & en jetter la faute sur Chah-Jehan & sur Dara, comme ayant été forcé d'en user de la sorte: Ce sont choses qu'il est assez difficile de bien découvrir au vrai; quoi qu'il en soit si-tôt qu'on vit Chah Jehan reserré, quasi tous le Omrahs furent obligez de venir faire la Cour à Aureng-Zebe & à Morad-Baxche, & ce qui est presque incroyable, il n'y en eut pas un qui eût le cœur de branler ni d'entreprendre la moindre chose pour leur Roi, pour celui qui les avoit fait tels qu'ils étoient, & qui les avoit tirez de la poussiere & peut-être de l'esclavage même comme il est assez ordinaire à cette Cour, pour les élever aux richesses & aux grandeurs. Veritablement il y en eut quelques-uns, comme Danechmend-kan & quelques autres, qui ne prirent aucun parti, mais tout le reste se declara pour Aureng-Zebe.

Il faut neanmoins remarquer en paf-

ſant, ce que j'ai dit qu'ils y avoient été obligez ; car il n'en eſt pas des Indes comme en France & dans les autres Etats de la Chrétienté, où les Seigneurs ont de grandes Terres en propre & de grand revenu, qui leur donnent moyen de pouvoir ſubſiſter quelque tems d'eux-mêmes. Ils n'ont là que des penſions, comme j'ai déja touché ci-deſſus, que le Roi leur peut ôter à toute heure & les faire ainſi tomber tout d'un coup, ſans qu'on les conſidere davantage que s'ils n'avoient jamais été, & ſans pouvoir trouver un double à emprunter.

Aureng-Zebe s'étant donc ainſi aſſuré de Chah-Jehan & de tous les Omrahs, prit de l'argent du Treſor ce que bon lui ſembla, puis ayant laiſſé Chah-heſt-kan ſon Oncle Gouverneur de la Ville, il partit enfin avec Morad-Bakche pour s'en aller à la pourſuite de Dara.

Le jour que l'Armée devoit ſortir d'Agra, les amis particuliers de Morad-Bakche & principalement ſon Eunuque Chah-Abas, qui ſçavoient que l'excez de civillité & de reſpect eſt ordinairement un ſigne de tromperie, lui con-

seilloient, puis qu'il étoit Roi, que tout le monde le traitoit de Majesté & qu'Aureng-Zebe le reconnoissoit pour tel, qu'il le laissât aller poursuivre Dara, & que pour lui il demeurât avec ses troupes autour d'Agra & Dehli. S'il eût suivi ce conseil, il est certain qu'il n'auroit pas peu embarrassé Aureng-Zebe, mais il faut qu'il le neglige; Aureg-Zebe a trop de bonheur; Morad-Bakche se fie entierement à ses promesses & aux sermens de fidelité qu'ils s'étoient jurez l'un l'autre sur l'Alcoran; ils partirent ensemble & marcherent de meme pas vers Dehli.

Quand ils furent arrivez à Maturas à trois ou quatre petites journées d'Agra les amis de Morad-Bakche qui s'appercevoient de quelque chose, tenterent derechef de faire un effort sur son esprit, l'assurant qu'Aureng-Zebe avoit de mauvais desseins, & que sans doute il se tramoit quelque chose; qu'on les en avertissoit de tous côtes & qu'absolument pour ce jour-là du moins il n'étoit pas à propos qu'il l'allât visiter dans sa tente; que ce seroit bien mieux fait de prevenir le coup & au plûtôt; qu'il ne falloit que s'abstenir de l'aller voir ce jour-là sous pretex-

te de quelque indiſpoſition ; qu'il ne manqueroit pas auſſi-tôt de le venir viſiter, & que même à l'ordinaire il n'ameneroit que peu de monde : Mais quoi qu'on lui pût dire, il n'en crût rien, il eut les oreilles bouchées à tous les bons avis qu'on lui donna ; & comme s'il eût été enchanté de l'amitié d'Aureng-Zebe, il ne laiſſa pas dés le ſoir même de l'aller viſiter & de demeurer à ſouper avec lui: Si-tôt qu'il fut arrivé, Aureng-Zebe, qui l'attendoit & qui avoit déja preparé toutes choſes avec Minxan & trois ou quatre de ſes plus familiers Capitaines, ne manqua pas de l'embraſſer, & de redoubler ſes careſſes, ſes civilités & ſes ſoumiſſions, juſqu'à lui paſſer doucement ſon mouchoir ſur le viſage pour lui eſſuyer la ſueur & la pouſſiere, ne le traitant toûjours que de Roi & de Majeſté. Cependant on ſert le ſouper, on mange, la converſation s'anime, on parle de toutes choſes à l'ordinaire, & ſur la fin on apporte une grande bouteille d'excellent vin de Chiraz & quelques autres de vin de Caboul pour faire debauche ; alors Aureng-Zebe, qui eſt ſerieux & qui affecte de paroître grand Mahumetan & fort regulier, ſe leva gaye-

ment de table, & conviant agreablement Morad-Baxche à se réjoüir avec Mircan & les autres Officiers qui étoient là tous prêts, se retira doucement delà, comme pour s'aller reposer. Morad-Baxche, qui aimoit fort à boire & qui trouvoit le vin bon, ne manqua pas d'en prendre avec excés;en un mot il s'enyvra & s'endormit ensuite; c'étoit justement ce qu'on demandoit, car on fit aussi-tôt retirer quelques serviteurs qu'il avoit là, comme pour le laisser dormir à son aise, & on lui ôta d'auprés de lui son sabre & son Iemder ou poignard; mais Aureng-Zebe ne fut pas long-tems sans le venir reveiller lui-même: Il entra dans la chambre, le poussa rudement du pied, & comme il commençoit un peu à ouvrir les yeux, il se mit à lui faire cette courte & surprenante exhortation. Quoi, dit-il, quelle honte & quelle infamie est celle-ci? Un Roi comme toi avoir si peu de retenuë que de s'enyvrer de la sorte? Qu'est-ce qu'on dira & de toi & de moi? qu'on me prenne cet infame, cet yvrogne; qu'on me le lie pieds & mains & qu'on me le jette là-dedans reposer son vin. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait, il a beau appeller, & beau

crier, cinq ou six personnes se jettent sur lui, qui lui mettent les fers aux pieds & aux mains. La chose ne se pût faire que quelque-uns de ses gens qui étoient là autour n'en eussent quelque nouvelle, ils firent quelque bruit & voulurent entrer de force; mais Allah-Couly un de ses premiers Officiers, & le Maître de son Artillerie, qui étoit gagné de longue main, les menaça & les fit retirer; l'on ne manqua pas à l'instant d'envoyer par toute l'Armée des gens qui tâcherent d'appaiser ce premier mouvement qui pouvoit être dangereux, ils soûtinrent que ce n'étoit rien; qu'ils y étoient presens; que seulement Morad-Bakche s'étoit enyvré; qu'en cet état là il s'étoit mis à dire des injures à tout le monde, jusqu'à Aureng-Zebe même, en sorte qu'on avoit été obligé le voyant yvre & en furie de le reserrer à part; que demain au matin on le verroit sortir quand il auroit cuvé son vin. Cependant les Persens marcherent toute la unit chez les Chefs & les Officiers de l'Armée; on leur augmenta leur paye sur l'heure; on leur donna de grandes esperances; & comme il n'y avoit personne qui ne se doutât déja depuis long-tems qu'il arri-

veroit quelque chose de la sorte, on ne fut pas fort étonné de voir que le lendemain matin tout étoit presque appaisé, de sorte que dés la nuit suivante on enferma ce pauvre Prince dans un Embary, qui est une sorte de petite maison fermée qu'on met sur les Elephans pour porter les femmes, & on le conduisit droit à Dehli dans Slim-ger qui est une petite forteresse ancienne au milieu de la riviere.

Aprés qu'on eut ainsi appaisé tout le monde, excepté l'Eunuque Chah-Abas qui fit assez de peine, Aureng-Zebe receut toute l'Armée de Morad-Bakche à son service, & s'en alla aprés Dara qui avançoit à grandes journées vers Lahor, à dessein de se bien fortifier en ce lieu là & d'y attirer ses amis; mais Aureng-Zebe le suivit avec tant de vitesse qu'il n'eut pas le tems de faire grand' chose, & qu'il se trouva obligé de se retirer & de prendre la route de Multan, où il ne put encore rien faire de considerable, parce qu'Aureng-Zebe nonobstant la grande chaleur marchoit jour & nuit; jusques là que pour encourager tout le monde à faire diligence, il avançoit quelquefois quasi tout seul deux ou trois lieuës devant

toute l'Armée, se trouvant souvent obligé à boire de mauvaises eaux comme les autres, à se passer d'un morceau de pain sec, & à dormir sous un arbre en attendant son Armée au milieu du chemin, la tête sur son bouclier comme un simple soldat, de sorte que Dara se vit encore contraint d'abandonner Multan, afin de ne se trouver pas aprés d'Aureng Zebe auquel il n'étoit pas en état de resister. C'est ici que les politiques du païs ont encore raisonné fort diversement; car on dit que si au sortir de Lahor Dara se fût jetté dans le Roiaume de Caboul comme on le lui conseilloit, il auroit là trouvé plus de dix mille hommes de guerre qui sont destinez contre les Augans, les Perses & les Usbecs & pour la garde du païs, dont étoit Gourverneur Mohabet-kan, un des plus puissans & anciens Omrahs de l'Hindoustan, & qui n'avoit jamais été ami d'Aureng-Zebe: que de plus il eût été à la porte de la Perse & de l'Usbec: qu'il étoit vrai-semblable que ne manquant pas d'argent, toute cette Milice & Mohabet-kan même auroient embrassé son parti, & que même il auroit pû tirer secours non seulement de l'Usbec, mais encore de Perse, aussi bien que

Houmayon que les Perses remirent dans son Etat contre Zaher-kan Roi des Patans qui l'en avoit chassé ; mais Dara étoit trop malheureux pour suivre un bon conseil ; au lieu de cela il s'en alla vers le Scimdy & se fut jetter dans sa forteresse de Tara-bakar cette forte & fameuse place située au milieu du fleuve Indus.

Aureng-Zebe le voyant prendre cette route ne trouva pas à propos de le suivre plus loin, étant ravi qu'il n'eût pas pris le chemin de Caboul. Il se contenta d'envoyer aprés lui sept ou huit mille hommes sous la conduite de Mir-baba son frere de lait, & s'en retourna tout court sur ses pas avec la même vîtesse qu'il étoit venu, apprehendant beaucoup qu'il n'arrivât quelque chose du côte d'Agra; que quelqu'un de ces puissãs Rajas, comme Jesseingue ou Jessomseingue, n'entreprissent en son absence de tirer Chah-Jehan de prison, ou que Soliman Chekouh avec le Raja de Serenaguer décendît de ses montagnes ; ou enfin que Sultan Sujah ne s'aprochât trop d'Agra; Voici un petit accident qui lui arriva un jour pour se vouloir trop precipiter.

Lors qu'il s'en retournoit ainsi de

Multan vers Lahor, & qu'il marchoit avec cette vitesse ordinaire, il vid venir à sa rencontre le Raja Jesseingue accompagné de quatre ou cinq mille de ses Ragipous en fort bon équipage; Aureng-Zebe, qui avoit laissé son Armée derriere, & qui sçavoit d'ailleurs que ce Raja étoit fort affectionnné à Chah-Jehan, se trouva assez surpris comme on peut bien se l'imaginer, dans la crainte que ce Raja ne se servît de l'occasion & ne fit un coup d'Etat, qui étoit de se saisir de lui pour tirer Chah-Jehan de prison, ce qui lui étoit pour lors trés-facile; on ne sçait pas même si ce Raja n'avoit point quelque dessein de cette nature, car il avoit marché avec une vitesse tout à fait extraordinaire, jusques-là qu'Aurég-Zebe n'en avoit eu aucunes nouvelles le croyant encore vers Dehli: Mais que ne fait point la fermeté & la presence d'esprit: Aureng-Zebe, sans s'émouvoir & sans perdre contenance marcha droit vers le Raja, & de si loin qu'il le vid lui fit signe de la main de s'aprocher vite, lui criant Salamet Bached Rajagi, Salamet Bached Baba-gi, le traitant de Seigneur Raja & de Seigneur Pere: Quand le Raja se fut aproché de lui, je t'atendois

avec grande impatience, lui dit-il, c'en est fait, Dara est perdu; il est tout seul; j'ai envoyé Mir-baba aprés, il ne peut pas échaper; & ce qui fut un excez de courtoisie, il tira son colier de perles & le mit au col du Raja, & pour se defaire au plûtôt de lui de bonne grace (car il l'eût déja voulu voir bien loin) va-t'en Raja, lui dit-il, le plus vîte qu'il se pourra à Lahor, mon Armée est fatiguée, va vîte m'y attendre; j'aprehende qu'il n'y arrive quelque chose; je te fais Gouverneur de la ville; je te remets tout entre les mains, au reste je te suis extrémement obligé de ce que tu as fait avec Soliman-Chekoub; où as-tu laissé Delil-kan? je m'en sçaurai revanger; fais diligence; Salamet Bacchest, adieu.

Dara étant arrivé à Tatabakar y mit pour Gouverneur de la place un Eunuque fort entendu, brave & genereux, avec une trés-bonne garnison de Patans, de Sayeds, & pour canoniers bon nombre de Franguis, Portugais, Anglois, François & Allemans, qui s'étoient mis à le suivre pour les grandes esperances qu'il leur avoit donné (car si ses affaires eussent réussi & qu'il eût pû être Roi, il nous falloit resoudre à être Omrahs tous tant

que nous étions de Franguis. (Il y laissa aussi la plûpart de son tresor ; il ne manquoit point encore d'or & d'argent ; & sans s'arrêter là que fort peu de jours, il partit avec deux ou trois mille hommes seulement, s'en alla descendre le long du fleuve Indus vers le Scimdy, & traversant de là avec une vitesse incroyable toutes ces terres du Raja Katche, fut se rendre dans le Guzarate & arriva aux portes d'Amed-Abad. Chah-Navaze-kan beau-pere d'Aureng-Zebe étoit là pour Gouverneur avec une fort bonne garnison bien capable de resister ; neanmoins soit qu'il fût surpris ou qu'il manquât de cœur (car quoi qu'il fût de la race de ces anciens Princes de Machate, il n'étoit pas pour cela grand homme de guerre, mais homme de plaisir, fort galant & fort civil) il ne s'opposa point à Dara ; au contraire il le reçut trés-honorablement & le seut même traiter depuis avec tant d'adresse que Dara fut assez simple pour se confier à lui, & pour lui communiquer ses desseins jusques à faire voir les lettres qu'il recevoit du Raja Jessomseingue & de quantité d'autres de ses amis qui se preparoient à le venir trouver; quoi qu'il ne fût que trop vrai ce que tout

le monde lui disoit, & ce que ses amis mêmes lui écrivoient qu'infailliblement Chah-Navaze-kan le trahissoit.

Jamais homme ne fut plus surpris qu'Aureng-Zebe, quand il apprit que Dara étoit dans Amed-Abad, car il sçavoit bien qu'il ne manquoit pas d'argent & que tous se amis & tous les mécontens qui étoient en grand nombre ne manqueroient pas de se retirer peu à peu vers lui; & d'ailleurs il ne voyoit point de seureté à l'aller chercher lui-même en ce lieu là, s'éloignant si fort d'Agra & de Chah-Jehan, & d'aller s'embarasser dans toutes ces terres des Rajas Jesseingue, Jessomseingue & autres qui sont en ces Provinces là; outre qu'il apprenoit que Sultan Sujah avançoit avec une forte Armée qu'il étoit déja vers Elabas, & que le Raja de Serenaguer se preparoit à décendre des montagnes avec Soliman-Chekouh; de sorte qu'il se trouva assez embarassé & assez en peine de quel côté il pousseroit. Enfin il crut qu'il seroit plus à propos de laisser là Dara en repos pour quelque tems avec Chah-Navaze kan, & d'aller au plus pressant, c'est à dire vers Sultan Sujah qui avoit déja passé le Gange à Elabas.

Sultan Sujah s'étoit venu camper dans un petit village qui s'appelle Kadjoüé, & s'étoit fort à propos saisi d'un grand Talab ou reservoir d'eau qui est là sur le chemin, & Aureng-Zebe se vint placer sur le bord d'un petit torrent à une lieuë & demie de là du côté d'Agra ; entre les deux est une fort belle plaine & bien propre pour une bataille. Aureng-Zebe ne fut pas plûtôt arrivé que dés le jour d'aprés, impatient de finir cette guerre; il fut affronter Sujah, laissant son bagage de l'autre côté du torrent. Il fit là des efforts contre Sujah qui ne sont pas imaginables ; l'Emir-Jemla prisonnier du Decan & qui arriva justement le jour de la bataille, n'ayant plus de peur de Dara parce que sa famille étoit en sûreté, montra là tout ce qu'il avoit de force, de cœur & d'adresse ; mais comme Sultan Sujah s'étoit fort bien fortifie, & qu'il avoit une assez bonne Artillerie & fort âvantageusement placée, il ne fut pas possible à Aureng-Zebe de le forcer, ni de le faire retirer de là pour lui faire perdre l'eau comme il l'esperoit ; au contraire il fut obligé lui-même de reculer plusieurs fois, tant il étoit vertement repoussé, de sorte qu'il se trouva fort embarassé,

Sultan Sujah ne voulant point trop s'avancer dans la plaine ny s'éloigner du lieu avantageux où il étoit, ne pretendant que se défendre, ce qui étoit fort judicieusement fait; car il prevoyoit qu'Aureng-Zebe ne pouvoit pas demeurer là long-tems, & que dans la chaleur qu'il faisoit, il seroit absolument obligé de retourner en arriere vers le torrent chercher de l'eau, & que ce seroit en ce tems-là qu'il lui donneroit tout de bon à dos: Aureng-Zebe prevoyoit bien aussi la même chose, & c'étoit la raison pourquoi il se pressoit tant, mais voici bien un autre sucroît d'embarras.

Dans ce même tems on lui apprend que le Raja Jessomseingue, qui en apparence s'étoit accommodé avec lui, donne sur l'arriere-garde & qu'il pille le bagage & le tresor. Cette nouvelle l'étonna fort & d'autant plus qu'il s'apperçut que son Armée, qui en avoit appris quelque chose, prenoit l'épouvante & s'en alloit déja la plûpart se debandant & fuyant deça delà: Neanmoins il ne perd pas le jugement pour cela, & voiant bien que retourner en arriere c'étoit se mettre au hazard de tout perdre, il

se resolut comme à la bataille de Dara de soûtenir le plus qu'il pourroit & d'attendre de pied ferme toute sorte d'évenement. Cependant le desordre se mit de plus en plus dans son Armée; Sujah quil veut profiter de l'occasion prend son tems, & le pousse vigoureusement; le conducteur de l'Elephant d'Aureng-Zebe est tué d'un coup de fléche, il le conduit lui-même le mieux qu'il peut jusqu'à ce qu'un autre soit remonté, les fléches pleuvent sur lui, il ne s'épargne pas d'en tirer lui-même, l'Elephant a peur & recule: le voilà dans une grande extrémité, & jusqu'à tel point qu'il mit un pied hors de son siege, comme s'il eût voulu se jetter à terre, & l'on ne sçait pas même dans ce trouble ce qu'il auroit fait, n'eût été que l'Emir-Jemla, qui en étoit tout proche & qui faisoit au-delà de tout ce qu'on devoit attendre d'un grand homme comme lui, lui cria en haussant la main, Decankou, Decankou, où est le Decan? Voilà ce semble la derniere extrémité où pouvoit être reduit Aureng-Zebe; on diroit que c'est à ce coup que la fortune l'abandonne, & l'on ne voit presque pas qu'il en puisse échapper, mais son bon-heur est plus fort que tout

cela; il faut que Sultan Sujah soit mis en déroute, & qu'il s'enfoye comme Dara pour sauver sa vie, il faut qu'Aureng-Zebe demeure victorieux, qu'il l'emporte par tout & qu'il soit Roi des Indes.

Il faut se souvenir de la bataille de Samonguer, & de cette rencontre si petite en apparence qui ruina Dara : c'est la même beveuë ou pour mieux dire une semblable trahison qui s'en va perdre Sultan Sujah. Allah-verdi-kan un de ses principaux Capitaines, qui (à ce que quelques uns dirent) avoit été gagné, va se servir du même artifice que Calil-ullah-kan avoit fait envers Dara : Il y en eut pourtant qui crurent qu'il n'y eut point de malice, & que ce fut seulement une simple flaterie ; car voyant que toute l'Armée d'Aureng-Zebe étoit en desordre, il courut vers Sultan Sujah, lui disant de loin les mêmes Mohbarek que Calil ullah-kan, & le supliant à mains jointes de ne se tenir plus là en si grand danger sur son Elephant, descendez au nom de Dieu, lui dit-il, montez à cheval, Dieu vous a fait Souverain des Indes, poursuivons ces fuyarts ; qu'Aureng-Zebe ne nous échape pas : Mais

pourquoi taire plus long-tems l'étrange fortune d'Aureng-Zebe & l'incroyable conjoncture qui va remettre en si bon état des affaires déseſperées? Sultan Sujah, qui n'étoit pas plus aviſé que Dara, fit la même faute, il ne fut pas plûtôt decendu de deſſus ſon Elephant, que l'Armée ne le voyant plus, fut épouvantée, dans la croyance qu'il y avoit de la trahiſon, qu'on l'avoit pris ou tué, & ſe débanda ſans remede, comme celle de Dara à la bataille de Samonguer, la déroute fut ſi grande, que le Sultan fut bien-heureux de ſe pouvoir ſauver.

Ieſſomſeingue entendant ces étranges nouvelles, & voyant bien qu'il ne faiſoit pas là trop bon pour lui, ſe contenta de ce qu'il avoit pillé, & s'en alla en diligence droit en Agra pour de là paſſer en ſes Terres; le bruit étoit déja en Agra qu'Aureng-Zebe avoit perdu la bataille; qu'il étoit pris avec l'Emir-Iemla, & que Sultan Sujah les amenoit priſonniers; juſques là que Chah-heſt-kan, qui étoit le Gouverneur de la ville & Oncle d'Aureng-Zebe, voyant aux portes de la ville Ieſſomſeingue, dont il avoit apris la trahiſon, & deſeſperant déja de ſa vie, avoit pris dans la main une coupe de poiſon

pour se faire mourir, & l'auroit, dit-on, effectivement avalé sans que ses femmes se jetterent sur lui pour l'en empécher; si bien qu'on tient que si Jessomseingue eût eu l'esprit & le courage de demeurer plus long-tems dans Agra; qu'il eût ménacé hardiment, promis & agi vigoureusement pour la liberté de Chah-Jehan; il l'auroit pû tirer de prison, avec d'autant plus de facilité que tout Agra demeura deux jours entiers dans la croyance qu'Aureng-Zebe étoit vaincu. Mais Jessomseingue qui sçavoit comme tout s'étoit passé, & qui n'osa rester là si long-tems, ni rien entreprendre, ne fit que passer, & se retirer en diligence sur ses terres.

Aureng Zebe, qui apprehendoit tout du côté d'Agra, & qui craignoit que Jessomseingue n'entreprit quelque chose pour Chah-Jehan, ne s'arrêta pas long-tems à la poursuite de Sultan Sujah; il s'en retourna tout court en Agra avec toute son Armée, où il demeura long-tems donnant ordre à tout & s'assurant de tout. Cependant il eut nouvelles que Sultan Sujah n'avoit pas perdû grand monde dans sa déroute pour n'avoir pas été poursuivi fort loin; que même de toutes

ces terres de Rajas qui sont dans ces quartiers-là, à droite & à gauche du Gange, il tiroit de grandes forces pour être en reputation d'être fort riche & fort liberal, & qu'il se fortifioit dans Elabas, cet important & fameux passage du Gange, qui est avec sa forteresse comme la premiere porte du Bengale : D'ailleurs il considera proche de soi deux personnes qui étoient à la verité trés-capables de le servir, Sultan Mahmoud son fils aîné & l'Emir-Jemla, mais il savoit que ceux qui ont rendu de grands services à leur Prince en deviennent souvent insolens, dans la croyance que tout leur est deu, & qu'on ne sauroit trop les recompenser : Il s'apperçût même déja que ce premier commençoit fort à s'émanciper & qu'il devenoit tous les jours plus arrogant pour s'être saisi de la forteresse d'Agra, & avoir par ce moyen rompu tous les desseins qu'auroit pû former Chah-Jehan ; Et pour ce qui est de l'Emir, il connut à la verité assez la force de son esprit, sa conduite & sa valeur, mais c'étoit cela même qui le lui faisoit d'autant plus aprehender, car sachant qu'il étoit trés-riche, que sa renommée étoit grande, qu'il passoit pour le premier mobile dans les afaires &

pour le plus habile homme des Indes, il ne doutoit point qu'à l'exemple de Sultan Mahmoud il ne se promît de grandes esperances. Tout cela certes eût été capable d'embarasser un esprit mediocre ; mais Aureng-Zebe trouva remede à tout ; il les seut éloigner tous deux avec tant de conduite & même de si bonne grace, que ny l'un ny l'autre n'eut aucun sujet de s'en plaindre. Il les envoya tous deux contre Sultan Sujah avec une puissante Armée, faisant secretement entendre à l'Emir que le Gouvernement de Bengale, qui est le meilleur poste de l'Hindoustan, étoit destiné pour lui tant qu'il vivroit, & pour son fils aprés sa mort, & que c'étoit par là qu'il vouloit commencer à lui témoigner la reconnoissance qu'il avoit des grands services qu'il lui avoit rendus, & qu'enfin il n'apartenoit qu'à lui de défaire Sujah, & que si tôt qu'il en seroit venu à bout il le feroit Mir-ul Omrahs, qui est la premire & la plus honorable charge de l'Hindoustan, puisque c'est comme qui diroit le Prince des Omrahs. Il ne dit à Sultan Mahmoud que ces trois ou quatre paroles, souvien-toi que tu és l'aîné de mes enfans, que c'est pour toi que tu vas combattre, que tu as fait

beaucoup, mais que tu n'as pourtant rien fait si tu ne te rends maître de Sujah, qui est nôtre plus grand & plus puissant ennemi, j'espere bien, Dieu aidant, venir facilement à bout des autres; & avec cela il les congedia tous deux avec les honneurs ordinaires, c'est à dire de riches Seraphas, ou Vestes, quelques chevaux & quelques Elephans superbement enharnachez, faisant cepandant doucement consentir l'Emir-Jemla à lui laisser son fils unique Mahmet Emir-kan pour sa consolation, pour en avoir soin & l'élever, ou bien plûtôt pour le tenir comme un gage de sa fidelité, & Sultan Mahmoud de laisser sa femme en Agra, cette fille du Roi de, Golkonda, comme une chose trop embarassante dans une Armée & dans une telle expedition.

Sultan Sujah, qui étoit toûjours dans l'apprehension qu'on ne fit soulever contre lui les Rajas du bas Bengale, qu'il avoit si mal traitez, & qui ne craignoit rien tant que d'avoir à faire à l'Emir-Jemla, n'eut pas plûtôt apris ces nouvelles, que craignant qu'on ne lui coupât le chemin de Bengale, & que l'Emir ne passât en quelque autre part le Gâge ou plus bas ou plus haut qu'Elabas, décampa &

fut descendre à Benarés & Patna, d'où il se rendit à Moguiere petite Ville située sur le Gange, lieu qui est communement appellé la clef du Royaume de Bengale, étant comme une espece de détroit entre les montagnes & les bois qui n'en sont pas loin. Il trouva à propos de s'arrêter en ce lieu là & de s'y fortifier, & pour plus grande seureté fit tirer une grande tranchée, que j'ai vûë quelques années aprés passant par là, depuis la Ville & la Riviere jusqu'à la montagne, en bonne resolution d'attendre de pied ferme l'Emir-Jemla, & de lui disputer ce passage; mais il fut bien étonné quand on lui vint donner avis que les troupes de l'Emir, qui descendoient lentement le long du Gange, n'étoint sans doute que pour l'amuser; qu'il n'étoit point là; qu'il avoit gagné les Rajas de ces montagnes qui sont à la droite du fleuve, & que lui & Sultan Mahmoud s'en alloient par dessus leurs terres à grandes journées avec toute la fleur de l'Armée tirant droit à Rage-Mehalle pour lui couper chemin; de sorte qu'il fut contraint de laisser au plûtôt toutes ses fortifications; neanmoins il fit si grande diligence, que quoi qu'il fût obligé de suivre ce grand détour que fait par là le Gange vers la

gauche, il prevint l'Emir de quelques jours& se rendit le premier à Rage-Mehalle où il eut le tems de se fortifier, parce que l'Emir ayant eu ces nouvelles, prit à gauche vers le Gange par de fort mauvais chemins, pour attendre là ses troupes qui descendoient avec la grosse artillerie & le bagage le long du fleuve. Si-tôt que tout fut arrivé il s'en alla attaquer Sultan Sujah, qui se defendit trés-bien cinq ou six jours durant;mais voiant que l'artillerie de l'Emir qui jöuoit sans cesse ébouloit toutes ses fortifications, qui n'étoient que de terre mouvante, de sable & de facines, & qu'il ne pouvoit que difficilement resister dans ce poste là, outre que la saison des pluyes commençoit;il se retira à la faveur de la nuit, laissant deux grosses pieces de Canon. L'Emir n'osa le suivre la nuit de peur de quelque embuscade, reservant cela pour le lendemain; mais le bon heur voulut pour Sujah qu'à la pointe du jour il survint une pluye qui dura plus de trois jours, de sorte que l'Emir non seulement ne pût sortir de quelque jours de Rage-Mehalle, mais se vit obligé d'y passer l'hyver, à cause des pluyes qui sont excessives dans ce pays-la, & qui

rendent les chemins si incommodes pendant plus de quatre mois, sçavoir Juillet, Août, Septembre & Octobre, que les Armées n'y sçauroient marcher; Ainsi Sultan Sujah eut le moyen de se retirer & de choisir quelle place il voulut, & eut assez de tems pour fortifier son Armée, & pour faire venir du bas Bengale plusieurs pieces de canon & plusieurs Portugais de ceux qui s'y sont refugiez, à cause de la grande fertilité du païs; car il faisoit de grandes caresses à tout ces Peres Missionnaires Portugais qui sont dans cette Province, & il ne leur promettoit pas moins que de les faire tous riches &de leur faire bâtir des Eglises par tout où ils voudroient; aussi étoient-ils bien capables de le servir; étant certain que dans le Royaume de Bengale il ne se trouvera pas moins de huit à neuf mille familles de Franguis, Portugais natifs, ou mestics.

Sultan Mahmoud, qui pour la raison que j'ai dite étoit devenu fier & aspiroit peut-être à de plus grandes choses qu'il ne devoit pour lors, pretendoit de commander l'Armée absolument, & que l'Emir-Jemla suivroit ses ordres, laissant même de tems en tems écha-

per des paroles pleines de fierté à l'égard de son pere Aureng Zebe, comme s'il lui eût été obligé de sa Couronne, & pleines de mépris & de menaces à l'égard de l'Emir Jemla, ce qui causa de grandes froideurs entre eux, & qui durerent même assez long-tems ; jusqu'à ce qu'enfin Sultan Mahmoud apprenant que son Pere étoit fort mécontent de sa conduite, & aprehendant que l'Emir n'eût ordre de se saisir de sa personne, se retira vers Sultan-Sujah, accompagné de fort peu de monde ; il lui fit de grandes promesses & lui jura fidelité; mais Sujah, qui aprehendoit que ce ne fût quelque ruse d'Aureng-Zebe & de l'Emir-Jemla pour l'attraper, ne se pouvoit fier en lui, ayant toûjours l'œil sur ses actions sans lui donner aucun commandement considerable, ce qui le dégoûta tellement, que quelques mois aprés ne sachant que devenir il résolut d'abandonner Sultan-Sujah, & s'en retourna vers l'Emir, comme il s'en étoit retiré : l'Emir le reçût assez bien, l'asseurant qu'il écriroit en sa faveur à Aureng-Zebe, & qu'il feroit tout son possible auprés de lui pour lui faire oublier cette faute.

Je croi devoir marquer ici en passant ce que plusieurs m'ont dit; que toute cette escapade de Sultan Mahmoud ne s'étoit faite que par les artifices & par les ressors d'Aureng-Zebe, qui ne se soucioit guere de hazarder ce fils pour tâcher de perdre Sujah, & qui étoit bien aise qu'en tout cas ce lui fût un pretexte specieux pour le mettre en lieu de seureté: Quoi qu'il en soit, il témoigna aprés être fort degoûté de lui, & lui écrivit enfin une lettre fort desobligeante par laquelle il lui ordonnoit de revenir en Dehli, donnant cependant bon ordre qu'il ne vînt pas jusques là; car il n'eut pas plûtôt passé le Gange qu'il trouva des gens qui l'arrêterent, l'enfermerent dans un Embary comme on avoit fait Morad-Bakche, & l'emmenerent à Goüaleor, d'où on ne croit pas qu'il sorte jamais, Auréng-Zebe se tirant d'un grand embarras, & donnant à entendre à son second fils Sultan Mazum que le point de regner est quelque chose de si delicat que les Rois doivent quasi avoir de la Ialousie de leur ombre, que, s'il n'est sage, il lui en peut autant arriver qu'à son frere, & qu'il ne faut pas qu'il pense qu'Aureng-Zebe soit homme à s'en laisser faire

au

autant que Chah-Jehan fit à son Pere Jehan-Guyre & qu'il en a veu faire ces derniers jours à Chah-Jehan: Aussi dirons nous en passant au sujet de ce fils, que s'il cõtinuë d'en user comme il a fait jusques à present, Aureng-Zebe n'aura pas sujet de le soupçonner & de s'en mécontenter, car jamais esclave ne sçauroit être plus souple, & jamais Aureng-Zebe n'a paru plus degagé d'ambition ny plus Faxire que lui ; neanmoins j'ay veu des gens d'esprit qui croyent que ce n'est pas tout de bon ; mais par une Politique rafinée & cachée comme celle de son pere ; c'est ce que le tems nous apprendra, passons outre.

Pendant que toutes ces choses se passerent ainsi dans le Bengale, & que Sultan Sujah resistoit du mieux qu'il pouvoit aux forces de l'Emir Jemla, passant tantôt d'un côté du Gange, d'un canal, ou d'une riviere, car tout en est plein dans ce païs là, & tantôt d'un autre ; Aureng-Zebe se tenoit autour d'Agra allant & venant deça, delà, & enfin aprés avoir aussi fait conduire Morad-Baxche à Goüaleor, il s'en vint à Dehli, où il commença à faire tout de bon & tout hautement le Roi, donnant ordre à toutes les af-

faires du Royaume, & songeant sur tout aux moyens d'attraper Dara & de le faire sortir de la Guzarate, ce qui étoit une chose trés-difficile pour les raisons que j'ai déja dites, mais la grande fortune & la grande adresse d'Aureng-Zebe l'en tireront bien-tôt, & voici comme la chose se passa.

Jessomseingue, qui s'étoit retiré dans ses terres, s'étant accommodé de ce qu'il avoit pillé à la bataille de Kadjoüé, fit une puissante armée, & écrivit à Dara qu'il vint au plûtôt vers Agra, & qu'il le joindroit sur le chemin. Dara, qui avoit déja fait une armée assés nombreuse (quoi qu'elle ne fût pourtant pour la plûpart que de gens ramassez) & qui esperoit qu'en approchant d'Agra plusieurs de ses anciens mis, qui le verroient avec Jessomseingue, viendroient infailliblement le joindre, part aussitôt d'Amed-Abad, & s'en alla en grande diligence à Asmire sept à huit journées d'Agra; Mais Jessomseingue ne lui tint par parole; le Raja Jesseingue alla s'entremettre pour faire son accord avec Aureng-Zebe & l'attirer tout de bon à son parti; ou du moins empêcher son dessein, qui étoit capable de le perdre lui-même & de fai-

re remuer tous les Rajas ; & lui écrivit plusieurs fois, lui faisant connoître le grand danger où il s'alloit mettre en épousant un parti ruïné comme étoit celui de Dara ; qu'il prît bien garde à ce qu'il alloit faire ; qu'il joüoit à se perdre entierement lui & toute sa famille ; que jamais Aureng-Zebe ne lui pardonneroit ; qu'il étoit Raja comme lui ; qu'il songeât à épargner le sang des Ragipous ; que s'il pensoit attirer les Rajas à son parti, il trouveroit qui l'empêcheroit, & qu'en un mot c'étoit une affaire qui concernoit generalement tous les Indous, c'est à dire toute la Gentilité, & la mettoit en danger, si on laissoit allumer un feu qui ne s'éteindroit pas quand on voudroit ; qu'au reste s'il vouloit laisser Dara demêler ses affaires lui seul, Aureng-Zebe oublieroit tout ce qui s'étoit passé lui fairoit present de tout ce qu'il lui avoit pris, & des l'heure même lui donneroit le Gouvernement de Guzarate, ce qui lui seroit extrémement commode, à cause que ce pais là est proche de ses terres ; qu'il y pourroit demeurer en pleine liberté & seureté, & tant qu'il voudroit, & qu'il se feroit caution de tout ; en un mot, ce Raja fit tant qu'il fit retourner

Jessomseingue vers ses terres, pendant qu'Aureng-Zebe s'aprocha avec toute son armée d'Asmire & vint camper à la veuë de celle de Dara.

Que peut faire Dara ce pauvre Prince ? il se voit abandonné & frustré de son esperance;il considere que de retourner sur ses pas en Amed-Abad sain & sauf avec son armée, c'est une chose impossible, veu qu'il lui faudroit plus de trente-cinq jours de marche, que c'étoit le cœur de l'Eté, que les eaux lui manqueroient, que c'étoient toutes terres de Rajas, amis ou alliez de Jessomseingue, que l'Armée d'Aureng-Zebe, qui n'étoit point harassée comme la sienne, ne manqueroit pas de le suivre. Il vaut autant, dit-il, perir ici, & quoi que la partie soit tout à fait inegale, risquons tout, & donnons encore une fois bataille; Mais que pretend il faire ? non seulement il est abondonné de tous côtez, mais il a encore Chah-Navaze-Kan avec lui auquel il se fie, & qui le trahit & découvre tous ses desseins à Aureng-Zebe. Il est vrai que Chah-Navaze-Kan fut tué dans la bataille, soit par la main de Dara même, comme plusieurs m'ont dit, soit (ce qui est plus vrai-sem-

blable) par des gens de l'armée d'Aureng-Zebe, qui étans partisans secrets de Dara trouverent moyen de l'aborder & de s'en défaire, aprehendans qu'il ne les découvrit & qu'il n'eût quelque connoissance des lettres qu'ils avoient écrites à Dara: mais de quoi lui servoit alors que Chah-Navaze-kan mourût? c'étoit autrefois qu'il falloit songer à suivre le conseil de ses amis & à ne se fier jamais en lui.

Le combat commença sur les neuf à dix heures du matin, l'artillerie de Dara, qui étoit bien placée sur une petite éminence, se fit assez entendre, mais, à ce qu'on dit, la plûpart sans boulets, tellement il étoit trahi de tout le monde. Il n'est pas necessaire de raporter les autres particularitez de cette bataille; ce ne fut proprement pas une bataille, ce ne fut qu'une déroute; Je dirai seulement qu'à peine eut-on commencé de donner, que Jesseingue se trouva tout proche & à la veuë de Dara, auquel il envoya dire de s'enfuir au plûtôt s'il ne vouloit être pris; si bien que le pauvre Prince tout surpris fut contraint de s'enfuïr sur l'heure même, & avec tant de désordre & de precipitation qu'il n'eut pas seule-

ment le loisir de faire charger son bagage ; ce ne fut pas peu de se pouvoir tirer de là avec sa femme & le reste de sa famille ; encore est-il certain, que si le Raja Jesseingue eût voulu faire tant soit peu de diligence, il n'eût jamais pû échaper, mais il a toûjours eu du respect pour la famille Royale, ou plûtôt il étoit trop fin & trop politique, & songeoit trop bien à l'avenir pour se hazarder de mettre la main sur un Prince du Sang.

Ce malheureux Prince abandonné de tout le monde, & qui ne se voyoit accompagné que de deux mille hommes au plus, se trouva contraint au cœur de l'été de traverser sans tentes ny bagage toutes ces terres de Rajas qui sont quasi depuis Asmire jusques en Amed-Abad. Cependant les Koullys, païsans de ce païs là, qui sont les plus méchans de toute l'Inde & les plus grands voleurs, le suivoient jour & nuit, pilloient & assassinoient les soldats avec tant de cruauté, qu'on ne pouvoit demeurer deux cens pas en arriere du gros qu'on ne fût sur l'heure dépoüillé tout nud, ou tué si on faisoit la moindre resistance ; neanmoins avec tout cela, il fit tant qu'il se rendit

à une journée d'Amed-Abad, esperant le lendemain ou aprés entrer dans la ville pour se rafraichir & tâcher encore une fois d'y ramasser quelques forces ; mais tout devient contraire aux vaincus & aux malheureux.

Le Gouverneur qu'il avoit laissé dans le Château d'Amed-Abad, avoit déja reçû des lettres de menaces & de promesses tout ensemble de la part d'Aureng-Zebe ; il avoit perdu cœur, & s'étoit laissé lâchement gagner. De sorte qu'il écrivit à Dara qu'il n'aprochât pas davantage ; qu'il trouveroit les portes fermées, & que tout y étoit en armes. Il y avoit déja trois jours que j'avois rencontré ce Prince par le plus grand hazard du monde, & qu'il m'avoit obligé de le suivre, parce qu'il n'avoit point de Medecin, & le soir de devant le jour qu'on lui aporta cette nouvelle, il avoit eu la bonté de me faire entrer dans le karavanserrax, où il étoit, craignant que les koullys ne m'assommassent la nuit ; & ce qui est assez difficile à croire dans l'Hindoustan, où les Grands principalement sont si jaloux de leurs femmes, j'étois si proche de celle de ce Prince que les cordes des Kanates ou paravents

qui les enfermoient) car il n'avoit pas seulement une miserable tente) étoient attacheés aux roües de la charette. Je rapporte cette circonstance en passant seulement pour faire remarquer à quelle extrémité il devoit être reduit. Quand ces femmes entendirent cette triste nouvelle ; il me souvient que c'étoit au point du jour ; voilà que tout d'un coup elles jettent des cris & des lamentations si étranges & si pitoyables qu'elles tiroient les larmes des yeux. Nous voilà tous en trouble & en une étrange confusion, chacun se regarde l'un l'autre & personne ne sçait que faire ny que devenir. Incontinent aprés nous vîmes sortir Dara demi mort, parlant tantôt à l'un tantôt à l'autre, jusqu'aux moindres Soldats. Il voit que tout le monde est étonné, & le va abandonner, que deviendra t-il; où peut-il aller ? il faut partir sur l'heure. Jugez encore par ce petit incident de l'extrémité ou il devoit être. De trois grands bœufs de Guzarate que j'avois pour charette, le jour precedent il m'en étoit mort un, pendant la nuit, un autre qui mouroit, & le troisiéme n'en pouvoit plus (car depuis ces trois jours que j'étois avec lui il nous a-

voit fallu marcher quasi jour & nuit avec une chaleur & une poussiere insuportable) cependant quelque chose qu'il pût dire & qu'il pût commander pour lui, pour une de ses femmes qui étoit blessée à la jambe, & pour moi, il ne lui fut pas possible de me faire trouver ny bœufs, ny chamaux, ny chevaux ; si bien qu'il fut obligé pour ma bonne fortune de me laisser là. Je le vis partir, & certes les larmes aux yeux, accompagné tout au plus de quatre à cinq Cavaliers avec deux Elephans qu'on disoit être chargez d'or & d'argent, & j'entendis dire qu'on s'en alloit prendre la route de Tatabakar, car il ne voyoit rien de meilleur à faire, quoi que cela semblât comme impossible, veu le peu de gens qui lui restoient & ces grands deserts sabloneux, la plûpart sans eau bonne à boire, qu'il avoit à traverser au plus fort de l'Eté : aussi la plus grande partie de ceux qui le suivirent, & même plusieurs de ses femmes, y perirent ou de soif ou de mauvaises eaux, ou de fatigue & de mauvaise nourriture, ou enfin dépoüillez par les koullys ; Neanmoins il fit encore tant d'efforts qu'il gagna enfin les terres du Raja karche ; malheureux de

n'être pas peri lui même dans cette route là.

Ce Raja lui fit d'abord trés-bon accueil, lui promettant même de l'assister de toutes ses forces moyennant qu'il donnât sa fille en mariage à son fils; mais Jesseingue en fit bien-tôt autant auprés de ce Raja, qu'il en avoit fait auprés de Jessomseingue; De sorte que Dara voyant un jour l'amitié de ce Barbare tout d'un coup refroidie, & que par consequent sa personne étoit là en danger; il se met sur l'heure à poursuivre son chemin vers Tatabakar.

De dire comme je me démélai d'avec ces messieurs les Koullys ou voleurs, de quelle façon je les excitai à compassion, comme quoi je sauvai la meilleure partie de mon petit tresor, comme nous fûmes incontinent bons amis par le moyen de ma Medecine dont je faisois grande montre, mon chartier & mon valet bien étonnez & bien embarrassez aussi bien que moi, jurans de tout leur cœur que j'étois le plus grand Medecin du monde, & que les gens de Dara en s'en allant m'avoient fort mal-traité & pillé ce que j'avois de meilleur; comme aprés m'avoir retenu avec eux

ſept ou huit jours, ils eurent la bonté & la generoſité de me prêter un bœuf, & de me conduire juſques à la veuë des Tours d'Amed-Abad : Et enfin comme delà à quelques jours je retournai à Dehly ayant trouvé l'occaſion d'un Omrah qui s'y en alloit, rencontrant de tems en tems par le chemin des cadavres d'hommes, d'Elephans, de bœufs, de chevaux & de chameaux, le debris de cette malheureuſe Armée de Dara ; ce ſont choſes qui ne valent pas la peine que je m'amuſe ici à les décrire.

Pendant que Dara s'avance vers Tatabacar, la guerre continue en Bengale, & bien plus long-tems qu'on ne croyoit, Sultan-Sujah faiſant des efforts incroyables & joüant de ſon reſte contre l'Emir-Jemla : neanmoins cela n'embaraſſoit pas tant Aureng-Zebe, qui ſçavoit qu'il y a bien loin de Bengale en Agra, & connoiſſoit bien la prudence & la valeur de l'Emir-Jemla: ce qui l'inquietoit beaucoup plus c'étoit de voir Soliman Chekouh comme à ſa porte (car d'Agra aux montagnes il n'y a pas huit jours de chemin) dont il ne pouvoit venir à bout, & qui lui donnoit de perpetuelles alarmes par les bruits qui couroiẽt à

toute heure qu'il descendoit des montagnes avec le Raja:il est certainement difficile de le tirer de là. Voyons de quelle maniere il s'y prend pour en venir à bout.

Il fait écrire coup sur coup le Raja Jesseingue au Raja de Serenaguer,lui faisant force grandes promesses s'il lui vouloit mettre en main Soliman-Chekouh, & le menaçant en même tems de la guerre s'il s'opiniâtroit à le garder : le Raja fait réponse qu'il perdroit plûtôt son Estat que de faire une si lâche action & Aureng-Zebe voyant sa resolution se met en campagne & s'en va droit aux pieds des montagnes, & avec une infinité de pionniers fait couper les rochers & élargir les chemins;mais le Raja se moque de tout cela, aussi n'a-t'il pas beaucoup à craindre de ce côté-là; Aureng Zebe auroit eu beau couper,ce sont comme j'ai dit des montagnes inaccessibles à une Armée, & les pierres suffiroient pour arrêter les forces de quatre Indoustans , de sorte qu'il fut obligé de s'en retourner sans rien faire.

Dara cepēdant s'aproche de sa forteresse de Tatabakar,& quand il n'en fut qu'à deux ou trois petites journées, nouvelles lui vīrent que Mir-Baba, qui l'assiegoit depuis long-tems , l'avoit enfin reduite à

l'extrémité, comme je l'ai appris depuis de nos François & autres Franguis qui y étoient; la livre de ris & de chair y ayant valu plus d'un écu, & ainsi des autres vivres à proportion; neanmoins le Gouverneur tenoit toûjours bon, faisoit des sorties qui incommodoient extrémement l'Ennemi, & montroit toute la prudence le courage & la fidelité possible, se moquant des éforts du General Mir-Baba, & de toutes les menaces & promesses d'Aureng-Zebe.

C'est ainsi que je l'ai aussi appris depuis de nos François de tous ces autres Franguis qui étoient avec lui, ajoûtans que quand il entendit que Dara n'étoit pas loin il redoubla ses liberalitez, & sçut si bien gagner le cœur de tous les Soldats, & les animer à bien faire, qu'il n'y en avoit pas un qui ne fût en resolution de sortir sur l'Ennemi, & de tout risquer pour faire lever le siege & faire entrer Dara: & qu'il avoit si bien sçû mettre la crainte & l'épouvante dans le camp de Mir-Baba, y faisant adroitement passer des espions qui assuroient qu'ils avoient veu Dara aprocher en grande resolution & avec de fort bonnes troupes, que s'il fût venu, comme on le croyoit à chaque moment, l'Armée

ennemie étoit pour se débander le voyant paroître, & pour passer même une partie de sont côté ; mais il est toûjours trop malheureux pour entreprendre quelque chose qui puisse reüssir. Croyant donc que faire lever le siege avec ce peu de monde qu'il avoit, c'étoit une chose impossible, il délibera de passer le fleuve Indus & tacher de gagner la Perse; quoi que ce n'eût pas été sans des difficultez & des incommoditez terribles, à cause des deserts & du peu de bonnes eaux qu'il y a dans ces endrois-là, outre que sur ces frontieres ce ne sont que petits Rajas & Patans qui ne reconnoissent quasi personne ni le Persan ni le Mogol ; mais sa femme l'en dissuada fort par cette foible raison, qu'il falloit donc qu'il se resolut de voir sa femme & sa fille esclaves d'un Roi de Perse, que c'étoit une chose indigne de la grandeur de sa famille, & qu'il valloit mieux mourir que de souffrir cette infamie; comme si autrefois la femme de Houmayon fût devenuë ou eût demeuré esclave du Roi de Perse.

Comme il étoit dans cette peine, il se souvint qu'il y avoit là autour un Patan assez puissant, nommé Gion-kan, auquel il avoit autrefois sauvé la vie

par deux fois, Chah-Jehan ayant commandé qu'on le jettât sous Elephant, pour s'être revolté plusieurs fois; il se resolut de l'aller trouver esperant qu'il lui pourroit donner du secours assez considerablement pour faire lever le siege de Tatabakar, faisant son conte qu'il prendroit là son tresor, & que delà gagnant vers Kandahar il se pourroit jetter dans le Royaume de kaboul, ayant grande esperance dans Mohabet-kan qui en étoit Gouverneur, parce qu'il étoit puissant & vaillant, fort aimé des gens du païs, & qu'il avoit obtenu ce Gouvernement par sa faveur. Son petit fils Sepe-Chekouh, quoique peu âgé, voyant son dessein se vint jetter à ses pieds, le suppliant au nom de Dieu de n'entrer point sur les terres de ce Patan; sa femme, sa fille firent la même chose, lui rémontrant que c'étoit un voleur, un revolté qu'infailliblement il le trahiroit, qu'il ne falloit point s'opiniâtrer à faire lever ce siege, mais bien tâcher de gagner vers Kaboul; que la chose ne seroit pas impossible, d'autant que Mir-Beba apparemment ne quitteroit pas ce siege pour le suivre & l'empécher d'y arriver.

Dara comme entraîné par la force de

ſon malheureux Deſtin rebuta ce conſeil, & ne voulut rien entendre de tout ce qu'on lui propoſoit, diſant, comme il étoit vrai, que la marche ſeroit trés-difficile & trés-dangereuſe, & ſoutenant toûjours que Gion-kan ne ſeroit pas ſi lâche que de le trahir aprés le bien qu'il lui avoit fait. Il partit malgré tout ce qu'on lui pût dire, & s'en alla éprouver aux depens de ſa vie, qu'il ne faut jamais ſe fier à un méchant homme.

Ce voleur qui croyoit d'abord qu'il eût beaucoup de gens qui le ſuiviſſent, lui fit le meilleur accueil du monde,& le receut avec beaucoup d'amitié & de civilité en apparence, plaçant ſes ſoldats deçà & delà chez ſes ſujets, avec ordre de les bien traiter & de leur donner tous les rafraichiſſemens qui ſe pourroient; mais dés qu'il ſçeut qu'il n'avoit pas plus de deux à trois cens hommes en tout, il montra auſſi-tôt quel il étoit; l'on ne ſçait pas s'il n'avoit point receu quelques lettres d'Aureng Zebe, ou ſi ſon avarice ne fut point tentée à cauſe de quelques mules qu'on diſoit être chargées d'or, qui étoit tout ce qui s'étoit pû ſauver juſques-là, tant de la main des voleurs que de

celle de ceux qui les conduisoient ; Quoi qu'il en soit, un matin qu'on ne pensoit à rien, tout ce pauvre monde ne songeant qu'à se rafraichir, & croyant bien être en seureté ; voilà que ce Traitre qui avoit travailé toute la nuit à faire venir des gens armez de tous côtez, se jetta sur Dara & Sepe-Chekouh ; tuë quelques-uns de ses gens qui se voulurent metre en défence n'oublia pas de faire serrer ces charges de mulets & se saisir de tous les joyaux des femmes, le lia & le garota sur un Elephant, faisant asseoir un bourreau derriere avec ordre de lui couper la tête au moindre signe, si l'on voyoit qu'il voulût resister, ou que quelqu'un voulût entreprendre de le délivrer; & dans cette étrange posture l'emmena à l'Armée de Tarabakar, où il le mit entre les mains de Mir-Baba le General, qui le fit conduire accompagné de ce même Traitre jusqu'à Lahor & de là à Dehli.

Lors qu'il fut à la porte de Dehli, Aureng-Zebe mit en deliberation si on le feroit passer par le milieu de la ville, ou non, pour le mener de là à Goüaleor ; plusieurs furent d'avis qu'il s'en falloit bien garder ; qu'il pourroit ar-

river quelque desordre; qu'on le pourroit faire sauver & qu'outre cela ce seroit faire un deshonneur bien grand à la famille Royale : les autres soutinrent le contraire, qu'il étoit absolument necessaire qu'il passât par la ville, afin d'étonner le monde, de montrer la puissance absoluë d'Aureng-Zebe & desabusser le peuple, qui pourroit toûjours douter que ce fût lui méme, comme plusieurs Omerahs en avoient encore quelque doute, & ôter toute esperance à ceux qui conservoient encore quelque affection pour lui. L'opinion de ces derniers fut suivie; on le mit sur un Elephant son petit fils Sepe-Chekouh à son côté, & derriere eux étoit assis Bhadur-Kan au lieu de bourreau. Ce n'étoit plus un de ces superbes Elephans de Ceilan ou de Pegu qu'il avoit accoûtumé de monter, avec des harnois dorez & des couvertures en broderie, & des sieges avec leurs Dais tous peints & dorez pour se parer du Soleil; ce n'étoit qu'un vieil & miserable animal tout sale & tout vilain, avec une vieille couverture toute déchirée & un pauvre siege tout découvert; on ne lui voyoit plus ce collier de grosses

perles que les Princes ont accoûtumé de porter au col, & ces riches Turbans & Cabaies ou Vestes en broderie ; il n'avoit pour tout vestement qu'une Veste de grosse toile blanche toute sale & un Turban de même, avec une miserable Chale ou Escharpe de Kachemire sur la tête comme un simple valet, son fils Sepe-Chekouh étant en même équipage. Dans cette miserable posture on le fit entrer dans la ville & on le fit traverser les plus grands Bazars, ou ruës marchandes, afin que tout le peuple le vît & ne doutât plus que ce ne fût lui-même. Pour moi, je m'imaginois que nous allions voir quelque étrange tuërie, & m'étonnois de la hardiesse qu'on avoit de le faire ainsi passer au travers de la ville, d'autant plus que je sçavois qu'il étoit fort mal gardé, & que je n'ignorois pas qu'il étoit fort aimé du menu peuple, qui en ce tems là crioit hautement contre la cruauté & la tyrannie d'Aureng-Zebe, comme tenant son Pere en prison, son propre fils Sultan Mahmoud & son frere Morad-Bakche : Je m'étois bien preparé pour cela, & avec un bon cheval & deux bons valets je m'étois allé rendre avec deux personnes de mes amis dans

le plus grand Bazar par où il devoit passer : mais il ne se trouva pas un homme qui eût la hardiesse de mettre la main à l'épée ; seulement y eut-il quelques Fakires, & avec eux quelques pauvres gens du Bazar, qui voyant cet infame Patan monté à cheval à son côté, se mirent à lui chanter des injures, à l'appeller traitre, & à lui jetter quelques pierres ; Veritablement toutes les terrasses & toutes les boutiques rompoient de monde qui pleuroit à chaudes larmes, & l'on n'entendoit que cris & que lamentations, qu'injures & maledictions qu'on donnoit à ce Gionkan ; Et en un mot, hommes & femmes, grands & petits (comme les Indiens ont le cœur fort tendre) fondoient en larmes & témoignoient grande compassion ; mais pas un qui osât remuer, pas un qui osât tirer son épée. Aprés l'avoir donc ainsi fait traverser la ville, on le mit dans un sien jardin nommé Heider-Abad.

L'on ne manqua pas d'abord de raporter à Aureng-Zebe comme tout le peuple voyant passer Dara fondoit en larmes donnant mille maledictions au Patan qui l'avoit pris; qu'on l'avoit pensé assommer à coups de pierres, & qu'il y avoit

eu grand danger de quelque sedition & de quelque grand malheur : Sur cela il se tint un autre Conseil de ce qu'on avoit à faire, & si on le conduiroit à Goüaleor comme l'on avoit auparavant déterminé, ou bien s'il ne seroit pas plus expedient de le faire mourir sans aller plus loin. Quelques-uns furent d'avis qu'on le fit conduire à Goüaleor avec une forte escorte, que cela suffiroit ; Danech-Mend-kan, quoi qu'ancien ennemi de Dara, insistant fort à cela ; mais cette Rauchenara-Begum suivant ses mouvemens de haine contre son frere incita fort Aureng-Zebe de le faire mourir sans se hazarder à le conduire à Goüaleor, comme aussi firent tous ses anciens ennemis Kalil-Gullah-kan & Chah-hest-kan, & sur tous un certain flateur de Medecin qui s'étoit enfuy de Perse, nommé premierement Hakim Daoud, & qui du depuis étoit devenu grand Omrah, Takarrub-kan : Ce méchant homme se leva effrontement en pleine assemblée, & se mit à crier qu'il étoit expedient pour la seureté de l'Etat de le faire mourir sur l'heure d'autant plûtôt qu'il n'étoit point Musulman, qu'il y avoit long-tems qu'il étoit devenu Ka-

fier, Idolatre, ſans Religion, & qu'il en prenoit le peché ſur ſa tête : & bien certes en prit il le peché & la malediction ſur lui ; car il ne ſe paſſa pas long-tems qu'il ne fût diſgracié & traité comme un infâme, & qu'il ne mourût miſerablement; ſi bien qu'Aureng-Zebe ſe laiſſant aller à toutes ſes inſtances, commanda qu'on l'allât faire mourir & que pour Sepe-Chekouh il fût conduit à Goüaleor.

L'on donna la charge de cette horrible execution à un eſclave nommé Nazer qui avoit été élevé par Chah-Jehan,& qu'on ſçavoit avoir autrefois été maltraité de Dara. Ce bourreau, acompagné de trois ou quatre autres ſemblables aſſaſſins,s'en va trouver Dara, qui cuiſoit lui-même pour lors quelques lentilles avec Sepe-Chekouh, de peur qu'il avoit encore d'être empoiſonné;de tant loin qu'il aperçût Nazer,il crie à Sepe-Chekouh, mon fils voilà qu'on nous vient tüer, ſe ſaiſſant en même tems d'un petit couteau de cuiſine, qui étoit toutes les armes qu'on lui avoit laiſſées. L'un de ces bourreaux ſe jetta incontinnent ſur Sepe-Chekouh;les autres ſe jettérent aux bras &aux pieds de Dara & le renverſerent par terre,le tenant ſous,eux pendant que Nazer lui coupa le

col. La tête fut incontinent portée à la forteresse devant Aureng-Zebe, qui commanda en même tems qu'on la mît dans un plat & qu'on aportât de l'eau : Il demanda un mouchoir, & aprés lui avoir bien fait laver le visage, fait essuïer le sang, & fort bien reconnu que c'étoit la veritable tête de Dara, il se mit à pleurer, disant ces paroles, Ah Bed baktlah malheurenx! qu'on m'ôte cela de devant moi, & qu'on l'aille enterrer au Sepulchre de Houmayon.

Le soir on fit entrer dans le Serrail la fille de Dara, qui fut par aprés envoyée à Chah-Jehan & à Begum-Saheb qui la demanderent à Aureng Zebe. Pour ce qui est de la femme de Dara, elle avoit déja fini ses jours à Lahor ; elle s'étoit empoisonnée, prevoyant les extrémitez où elle alloit tomber avec son mari; & Sepe-Chekouh fut conduit à Goüaleor ; & enfin à quelques jours delà l'on fit venir Gion-kan à l'Assemblée devant Aureng-Zebe; on lui fit quelques presens & on le renvoya; mais étant proche de se terres il fut payé comme il meritoit, on le tua dans un bois, Le cruel Barbare ne sçachant pas que si les Rois souffrent quelquefois de semblables actions pour leurs interêts, ils les ont

pourtant en horreur, & que tôt ou tard ils les sçavent punir.

Cependant le Gouverneur de Tatabakar, par ordre même qu'on avoit exigé de Dara, fut obligé de rendre la forteresse; veritablement ce fut à telle composition qu'il voulut, mais c'étoit bien aussi à condition qu'on ne lui tiendroit point parole; car le pauvre Eunuque arrivant à Lahor fut mis en pieces avec le peu des ses gens qui se trouverent pour lors auprés de lui par Kalil-Vullah-kan qui en étoit Gouverneur: mais ce qui fut cause que la capitulation ne fut point observée, c'est qu'on eut avis qu'il se preparoit secretement à s'en aller droit à Soliman-Che-kouh, n'épargnant pas les pieces d'or qu'il faisoit couler sous main à nos Franguis & à tous ceux qui étoient sortis avec lui de la forteresse pour le suivre, sous pretexte de l'accompagner jusqu'à Dehli devant Aureng-Zebe, qui plusieurs fois avoit dit qu'il seroit bien aise de voir un si galant homme, & qui s'étoit défendu si vaillamment.

Il ne restoit donc plus de la famille de Dara que Soliman-Che-kouh, qu'il n'étoit pas facile de tirer de Serenaguer si le Raja eût tenu ferme dans ses premiers

sentimens ; mais les secretes negociations du Raja Jesseingue, les promesses & les menaces d'Aureng-Zebe, la mort de Dara, & les autres Rajas des montagnes ses voisins, qu'on avoit gagnez, & qui se preparoient par ordre & aux dépens d'Aureng-Zebe à lui faire la guerre, ébranlerent enfin la foi de ce lâche Protecteur, & le firent consentir à ce qu'on lui demandoit : Soliman-Chekouh qui en fut averti s'enfuit au travers de ces païs perdus & de ces deserts de montagnes vers le grand Tibet ; mais le fils du Raja, qui courut incontinent aprés, le fit attaquer à coups de pierres; le pauvre Prince fut blessé, fut saisi & amené à Dehli, où il fut emprisonné dans Selinguer cette petite forteresse où l'on avoit mis d'abord Morad-Bakche.

Aussi tôt Aureng-Zebe pour observer ce qu'il avoit pratiqué à l'égard de Dara, & afin que personne ne pût douter que ce ne fût Soliman-Chekouh lui même, commanda qu'on le lui amenât en presence de tous les Seigneurs de la Cour. (Il me doit souvenir que j'eus là un peu trop de curiosité.) A l'entrée de la porte on lui ôta les chaînes qu'il avoit aux pieds, lui laissant celles des mains qui

paroiſſoient dorées: Quand on vit entrer ce grand jeune homme ſi beau & ſi bien fait, il y eut quantité d'Omrahs qui ne pûrent tenir leurs larmes; comme auſſi, à ce qu'on diſoit, toutes ces grandes Dames de la Cour qui avoient eu permiſſion de le venir voir, cachées au travers de certaines jalouſies. Aureng-Zebe, qui témoignoit lui-même être fort touché de ſon malheur, ſe mit à lui donner de tres-bonnes paroles pour le conſoler, lui diſant entre autres choſes, qu'il n'apprehendât point, qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal; qu'au contraire il ſeroit tres-bien traité, qu'il eût bonne eſperance, que Dieu eſt grand; qu'il ſe conſolât, & qu'il n'avoit fait mourir Dara ſon pere, que parce qu'il étoit devenu Kafer, homme ſans Religion; ſur quoi le Prince lui fit le Salam, ou le ſalur de remerciment; abaiſſant ſes mains en terre & les hauſſant du mieux qu'il pouvoit ſur ſa tête ſelon la coûtume du païs, & lui dit avec beaucoup d'aſſurance, que s'il avoit à lui faire boire le Pouſt, il le ſuplioit de le faire mourir dés à preſent, qu'il s'en étoit tres-content: mais Aureng-Zebe lui promit tout haut qu'il ne lui en feroit point boire,

qu'il fût en repos de ce côté-là, & qu'il ne songeât qu'à ne s'attrister point : cela dit, on lui fit encore une fois faire le Salam, & aprés qu'on lui eut fait quelques demandes de la part d'Aureng-Zebe sur cét Elephant chargé de roupies d'or qu'on lui avoit pris lors qu'il passa à Serenaguer, on le fit retirer, & dés le lendemain on le fit conduire à Goüaleor avec les autres. Ce Poust n'est autre chose que du pavot écrasé qu'on laisse la nuit tremper dans de l'eau ; c'est ce qu'on fait ordinairement boire à Goüaleor, à ces Princes ausquels on ne veut pas faire couper la tête ; c'est la premiere chose qu'on leur porte le matin, & on ne leur donne point à manger qu'ils n'en ayent beu une grande tasse, on les laisseroit plûtôt mourir de faim ; cela les fait devenir maigres & mourir insensiblement, perdant peu à peu les forces & l'entendement, & devenans comme tout endormis & étourdis, & c'est par là qu'on dit qu'on s'est défait de Sepe-Chekouh, du petit fils de Morad-Baxche, & de Soliman-Chekouh même.

Pour ce qui est de Morad-Baxche, on s'en est défait d'une autre maniere bien plus violente ; car Aureng-Zebe voyant

qu'encore qu'il fût en prison, tout le monde ne laissoit pas d'avoir inclination pour lui, & de faire courir des poësies à sa loüange sur sa vaillance & son courage: Il ne crut pas que ce fût assez pour sa seureté de le faire mourir en cachette par le Poust comme les autres, apprehendant qu'on ne doutât toûjours de sa mort, & que cela ne pût donner un jour quelque pretexte de remuëment: voici une accusation, qu'on dit qu'il lui suscita.

Les enfans d'un certain Sayed fort riche, qu'il avoit fait mourir en Amed-Abad pour avoir son bien, lors qu'il faisoit là ses preparatifs de guerre, & qu'il empruntoit ou prenoit de force de l'argent de tous les riches Marchands, se vinrent plaindre en pleine assemblée, demandans justice, & la tête de Morad-Bakche pour le sang de leur pere; pas un des Omrahs n'osa contredire; tant parce que c'étoit un Sayed, c'est à dire un des parens de Mahomet, auquel par consequent on portoit grand respect, que parce que chacun s'apercevoit assez du dessein d'Aureng-Zebe, & que tout cela n'étoit qu'un pretexte pour pouvoir avec quelque aparence de justice se défaire de

lui avec éclat, si bien que la tête de celui qui avoit tué leur pere, sans autre forme de procez, leur fut accordée, & ils s'en allerent aussi-tôt avec les ordres necessaires la lui faire couper dans Goüaleor.

Il ne restoit plus d'épine au pied à Aureng-Zebe que Sultan Sujah, qui se maintenoit toûjours dans le Bengale; mais il fallut enfin qu'il cedât à la force & à la fortune d'Aureng-Zebe. L'on envoya tant de troupes de toutes sortes à l'Emir-Jemla, qu'enfin on l'entoura de tous côtez deça & delà le Gange, dans toutes ces Isles qu'il forme prés de son embouchure, en sorte qu'il fut obligé de s'enfuir à Daké, qui est la derniere ville du Bengale sur le bord de la Mer; & c'est ici la conclusion de toute cette tragedie.

Ce Prince n'ayant point de Navires pour se mettre sur mer, & ne sçachant plus où fuïr, envoya son fils aîné Sultan Banque vers le Roi de Racan ou Mog Roi Gentil ou Idolatre, sçavoir s'il trouveroit bon qu'il se refugiât en son païs pour quelque tems seulement, & s'il lui feroit la grace, quand la moisson ou saison du vent seroit venuë, de

lui fournir un Navire pour Moka, qu'il avoit envie d'aller à la Mecque & qu'il pourroit passer de là quelque part en Turkie ou en Perse. Ce Roi fit réponse qu'il seroit le tres-bien venu, & qu'on l'assisteroit en tout ce qui seroit possible, & en même tems Sultan Banque s'en retourna à Daké avec quantité de galeasses qu'ils appellent ou demies galeres de ce Roi, conduites par des Franguis (je veux dire ces fugitifs de Portugais & autres Chrêtiens ramassez, qui se sont jettez au service de ce Roi là, ne faisant autre métier que de ravager tout ce bas Bengale) sur lesquelles Sultan Sujah s'embarqua avec toute sa famille, sa femme, ses trois fils & ses filles: On les receut assez bien, tout ce qui étoit necessaire pour la vie selon le pays leur étant fourni de la part du Roi. Quelques mois se passent, la moisson du vent vient, mais de Navire il ne s'en parla point, quoi qu'il ne le demandât que pour son argent, car il ne manquoit pas encore de Roupies d'or, & d'argent, & de pierreries; il n'en avoit que trop, ses richesses ont été vrai-semblablement la cause de sa perte; ou du moins y ont beaucoup contribué; ces sortes de Rois

barbares n'ont aucune veritable generosité, & ne sont gueres retenus par la foi qu'ils ont promise, ne regardant qu'à leurs interêts presens, sans songer même aux malheurs qui leur peuvent arriver de leur perfidie & de leur brutalité; pour se tirer de leurs mains il faut être ou le plus fort, ou n'avoir rien qui puisse exciter leur avarice. Sultan Sujah a beau presser pour le Navire, c'est en vain, il n'avance rien, au contraire le Roi commence à témoigner beaucoup de froideur & à se plaindre de lui de ce qu'il ne le venoit point voir. Je ne sçai si Sultan Sujah croyoit être chose indigne & trop basse pour lui de l'aller visiter, ou si plûtôt il ne craignoit point qu'étant dans la maison du Roi on ne se saisit de sa personne pour avoir tout son tresor, & qu'on ne le mit entre les mains de l'Emir-Jemla qui promettoit pour cela de la part d'Aureng-Zebe de grandes sommes de deniers & plusieurs autres grands avantages; quoi qu'il en soit il n'y voulut point aller & se contenta d'y envoyer Sultan Banque, qui étant proche de la maison du Roi se mit à faire largesse au peuple, lui jettant quantité de demi Roupies & même des Roupies entieres

d'or & d'argent ; étant ensuite venu devant le Roi, il lui fit present de quantité de ce brocars & de pieces rares d'orfevreries couvertes de pierreries de grand prix; excusant son pere Sultan Sujah, sur ce qu'il étoit incommodé, & le supliant de sa part de se souvenir du Navire & de la promesse qu'on lui en avoit faite: Mais tout cela n'avança point les affaires, au contraire, voilà que le Roi cinq ou six jours aprés envoya vers Sultan Sujah, lui demander une de ses filles en mariage, qu'il ne se pût jamais resoudre de lui accorder, ce qui aigrit beaucoup ce barbare. Que fera t-il donc enfin? voilà la saison qui se passe, que deviendra-t-il? quelle resolution peut-il prendre, si ce n'est de faire quelque coup de desesperé? Voici une étrange entreprise qui a pensé donner un grand exemple de ce que peut le desespoir.

Quoique ce Roi de Rakan soit Gentil, il y a neanmoins dans ses Estats quantité de Mahumetans mêlez qui s'y sont jettez, ou qui la plus part ont été pris esclaves deça ou delà par ces Franguis que j'ai dit : Sultan Sujah gagna sous main ces Mahumetans & avec deux à trois cens hommes qu'il avoit encore de

ceux qui l'avoient suivi de Bengale, se resolut de s'en aller un jour fondre tout d'un coup sur la maison de ce Barbare, joüer des couteaux, tuer tout & se faire sur l'heure proclamer Roi de Rakan; c'étoit une entreprise bien hardie & qui paroit plûtôt d'un desesperé que d'un homme de bon sens; neanmoins selon que j'en ai ouï parler & ce que j'en ai pû apprendre de quantité de Mahumetans; de Portugais & d'Hollandois qui étoient là presens pour lors, la chose étoit assez possible; mais le jour de devant qu'on devoit faire le coup, l'entreprise fut decouverte, ce qui ruina entierement les affaires de Sujah, & fut bien-tôt cause de sa ruïne; car ne voyant plus aprés cela de resource, il voulut tâcher de s'enfuir & se sauver vers le Pegu, ce qui étoit une chose comme impossible à cause des montagnes & des grandes forêts qu'il y a à passer, & qu'il n'y a plus de chemin comme il y avoit autrefois: Et puis on le poursuivit incontinant de si prés, qu'on l'eut atteint dés le même jour. On doit bien penser qu'il se defendit sans doute aussi courageusement qu'on peut faire il tua un si grand nombre de barbares qu'à peine le sçauroit on

croire, mais il survint tant de monde qu'il fut à la fin accablé par la multitude & obligé de quitter le combat. Sultan Banque, qui n'étoit pas si avancé que son pere, se défendit aussi comme un Lion, mais enfin aprés avoir été blessé de coups de pierres dont il étoit accablé de tous côtés, on se jetta sur lui, on l'arrêta & on l'emmena avec ses deux petits freres, ses sœurs & sa mere. Pour ce qui est de la personne méme de Sultan Sujah, voici ce qu'on en a pû sçavoir; que lui avec une femme, un Eunuque & deux autres personnes gagnerent le haut de la montagne, qu'il receut un coup de pierre par la teste qui le renversa, mais qu'on le releva aussi-tôt, que l'Eunuque lui banda la téte avec son Turban & qu'ils se mirent à fuir au travers des bois; j'ai oui raconter la chose de trois ou quatre autres manieres differentes par des personnes mémes qui s'étoient trouvez en ce lieu ; j'en ai veu qui assuroient qu'on l'avoit trouvé entre les morts, mais qu'il n'avoit pas été trop bien connu, & j'ai veu une Lettre du Chef de la Facturie que les Hollandois y tiennent, qui confirmoit cela, de sorte qu'il est asses difficile de sçavoir au vrai ce qu'il est devenu; & c'est ce qui a donné sujet à ces al-

larmes si frequentes qu'on nous a données depuis à Dehli; car tantôt on le faisoit arrivé à Massipatan se joindre avec le Roi de Golkonda & celui de Visapour : tantôt on assuroit qu'il avoit passé à la veuë de Sourate avec deux Navires qui avoient les Etendars rouges que le Roi de Pegu ou celui de Siam lui avoient fournis ; & tantôt qu'il étoit en Perse & qu'on l'avoit veu dans Chiras, & puis dans Kandahar même, tout prêt d'entrer dans le Royaume de Caboul ; Aureng-Zebe même dit un jour, en riant, ou autrement, que Sultan Sujah étoit enfin devenu Agy, ou pelerin; comme voulant dire qu'il avoit passé à la Mecque; & encore à present il y a une infinité de personnes qui veulent qu'il soit en Perse retourné de Constantinople, d'où il a aporté beaucoup d'argent; mais ce qui ne confirme que trop qu'il n'est rien de tous ces bruits là, c'est cette lettre des Hollandois, & qu'un sien Eunuque avec lequel j'ai passé de Bégale à Massipatan, & son grand Maître de l'artillerie que j'ai veu au service du Roi de Golkonda, m'ont assuré qu'il n'étoit plus, sans toutefois m'en vouloir dire d'avantage ; & qu'enfin nos Marchands François qui venoient nouvellement de Perse & de Hi-

pahan lors que j'étois encore à Dehli n'en avoient eu de ce côté-là aucunes nouvelles ; outre que j'ai oüi dire que quelque tems aprés sa deroute ; son épée & son Kanger ou poignard s'étoient trouvez; de sorte qu'il est à croire que s'il ne fut pas tué sur l'heure,il faut qu'il soit mort par aprés & qu'il ait été la proye de quelques voleurs, ou des Tygres,ou des Elephans dont les Forêts de ce païs là sont pleines.Quoi qu'il en soit,aprés cette derniere affaire l'on mit toute sa famille en prison,femmes & enfans,ou on les traitoit fort rudement ; neanmoins quelque tems aprés on les élargit,& on les traita un peu plus doucement , & pour lors le Roi se fit amener la fille aînée qu'il épousa , la mere même du Roi poursuivant aussi pour se marier avec Sultan Banque.

Sur ces entrefaites quelques serviteurs de Sultan Banque , avec quelques uns de ces Mahumetans dont j'ai parlé,s'allerent mettre en tête de faire une autre Conjuration semblable à la premiere ; mais le jour determiné pour cela étant venu , un des conjurez qui étoit à demi yvre commença trop tôt à donner.On m'a encore fait mille contes là dessus tous differens de sorte qu'il n'y a pas moïen de sçavoir à

quoi on s'en doit tenir. Ce qu'il y a de veritable & qui n'est que trop certain, c'est que le Roi s'aigrit enfin si fort contre cette malheureuse famile de Sujah, qu'il commanda qu'on l'exterminât entierement; aussi n'en est-il pas demeuré un seul qui n'ait perdu la vie jusqu'à cette fille qu'il avoit épousée, quoi qu'on dit qu'elle fût grosse, Sultan Banque & ses freres ayant eu la tête tranchée avec de malheureuses haches toutes émoussées, & les femmes, ayant été enfermées dans des chambres où elles sont mortes de faim & de misere.

C'est ainsi que finit cette guerre, que le desir de regner avoit allumée entre ces quatre freres, aprés avoir duré cinq à six ans, c'est-à-dire depuis 1655. ou environ jusques en soixante, ou soixante un, qui laissa Aureng-Zebe dans la paisible possession de ce puissant Etat.

EVENEMENS
PARTICULIERS.

Ou ce qui s'est passé de plus considerable aprés la guerre, pendant cinq ans ou environ, dans les Etats du Grand Mogol.

LA Guerre étant finie, les Tartares d'Usbec songerent à envoyer des Ambassadeurs vers Aureng Zebe; ils l'avoient veu combatre dans leur païs lors qu'il n'étoit encore que Prince, Chah-Jehan l'ayant envoyé commander le secours que lui demanda le Kan de Samarcande contre celui de Balk ; ils avoient reconnu sa conduite & sa valeur en beaucoup de rencontres, & ils jugerent bien qu'il devoit avoir encore sur le cœur l'affront qu'ils lui firent lors qu'il étoit sur le point de prendre Balk Ville capitale de l'ennemi ; car les deux Kans s'accorderent ensemble & l'obligerent à se retirer, disans qu'ils craignoient qu'il ne s'emparât de tout leur Etat de la même façon qu'Ekbar avoit fait autrefois du Royaume de Kachemire. De plus

ils avoient des nouvelles certaines de tout ce qu'il venoit de faire dans l'Hindoustan, de ses combats, de sa fortune & de ses avantages, d'où ils pouvoient assez juger qu'encore que Chah Jehan fût vivant, Aureng-Zebe ne laissoit pas d'être le maître, & le seul qu'on devoit reconnoistre pour Roi des Indes; soit donc qu'ils apprehendassent ses justes ressentimens, soit que dans leur avarice & sordidité naturelle ils en esperassent quelque present considerable, les deux Kans lui envoyerent leurs Ambassadeurs avec ordre de lui faire offre de leur service, & de lui donner le Mobarek, c'est à dire lui souhaiter un heureux avenement à la Couronne: Aureng-Zebe voyoit bien que la guerre étant finie, cét offre de service n'étoit plus de saison, & que ce n'étoit que la crainte ou l'esperance, ainsi que j'ai dit, qui les faisoit venir; il ne laissa pas neanmoins de les recevoir honorablement, & comme j'étois present lors qu'ils furent admis à l'Audience devant Aureng-Zebe, j'en puis raporter les particularitez avec certitude. Ils firent de fort loin le Salam, ou salut à l'Indienne, mettant trois fois la main sur la teste & l'abaissant autant de fois jusques en terre;

ils s'aprocherent ensuite de si prés, qu'Aureng-Zebe eût bien pû prendre leurs lettres immediatement de leurs mains, & neanmoins ce fut un Omrah qui les prit, qui les ouvrit, & qui les lui donna : il les leut en même tems d'un air fort serieux, leur fit donner à chacun une veste de brocard, un turban & une écharpe ou ceinture de soye en broderie qui est ce qu'on appelle communement Ser-Apah, comme qui diroit vestement depuis la tête jusques aux pieds; aprés cela on fit venir leur present, qui consistoit en quelques boites de Lapis lazuli ou azur choisi, en quelques chameaux à long poil, en plusieurs tres-beaux chevaux, quoique d'ordinaire les chevaux Tartares soient plûtôt bons que beaux ; en quelques charges de Chameaux de fruits frais comme pommes, poires, raisins & melons, car c'est principalement l'Usbec qui fournit ces sortes de fruits qu'on mange tout l'hyver à Dehly ; & en plusieurs charges de fruits secs comme prunes de Bokara, abricots-kichmiches ou raisins sans pepins au moins qui paroissent, & deux autres sortes de raisins noirs & blancs fort gros & fort bons. Aureng-Zebe ne manqua pas de leur témoigner qu'il étoit tres

satisfait de la generosité des kans, & exagera la beauté & la rareté des fruits, des chevaux, & des chameaux, & aprés les avoir entretenu un moment de l'état de l'Academie de Samarcande & de la fertilité de leur païs qui abonde en tant de choses si rares & si excellentes ; il leur dit qu'ils s'allassent reposer, & qu'il seroit bien aise de les voir souvent. Ils sortirent fort joyeux & contens de cette Audience, car ils ne s'étoient guere mis en peine de ce qu'ils étoient obligez de faire le Salam à l'Indienne, quoi qu'il ressente un peu l'esclave, & ne s'étoient guere piquez de ce que le Roi ne prit pas leurs lettres de leur main. Si on leur eût demandé de baiser la terre & quelque chose de plus bas, je croi qu'ils l'auroient fait ; il est vrai qu'en vain ils eussent pretendu de ne salüer qu'à la façon de leur pays, & de donner eux mêmes leurs lettres au Roi en main propre ; car cela n'appartient qu'aux Ambassadeurs de Perse, & on ne leur accorde même cette faveur qu'avec beaucoup de difficulté. Ils demeurerent plus de quatre mois à Dehly, quelque diligence qu'ils pussent faire pour être congediez, ce qui les incommoda fort,

car ils tomberent presque tous malades, & il en mourut même quantité, parce qu'ils n'étoient pas accoûtumez aux chaleurs de l'Hindoustan, ou plûtôt parce qu'ils étoient mal propres & qu'ils se nourrissoient tres-mal. Je ne sai s'il y a au monde une nation plus avare & plus sordide que celle-là ; ils mettoient en reserve l'argent que le Roi leur avoit ordonné pour leur depence & faisoient une vie tres-miserable & tout à fait indigne d'Ambassadeurs: on les congedia neanmoins avec beaucoup d'honneur : Le Roi en presence de tous les Omrahs leur fit present de deux riches Sarapahs à chacun,& ordonna qu'on leur portât à leur maison huit mille Roupies, ce qui montoit à prés de deux mille écus pour chacun : il leur donna aussi, pour presenter aux Kans leurs Maîtres, de tres-beaux Serapahs, quantité de brocars des plus riches & des mieux travaillez, quantité de fines toilles & d'Alachas ou étoffes de soye à rayes d'or ou d'argent,quelques tapis & deux poignars couverts de pierreries.

Pendant leur sejour je les allai voir trois fois, je leur fus presenté comme Medecin par un de mes amis fils d'un

Usbec qui a fait fortune à cette Cour; j'avois dessein d'apprendre d'eux quelque chose de particulier de leur pays; mais je trouvai des gens si ignorans qu'ils ne connoissoient pas seulement les confins de leur Etat, & qui ne me purent jamais donner aucun éclaircissement sur ces Tartares qui ont conquis la Chine depuis quelques années; enfin, ils ne me dirent presque rien que je ne sceusse déja d'ailleurs. J'eus même la curiosité de dîner avec eux, ce qui me fut assez facile; ce ne sont pas gens à grandes ceremonies; le repas étoit fort extraordinaire pour un homme comme moi; car ce n'étoit que chair de cheval; je ne laissai neanmoins pas de dîner; il y avoit un certain ragoust que je trouvai assez passable, aussi falloit il bien faire honneur à une viande si exquise & dont ils sont si frians. Pendant le dîner ce fut un silence merveilleux, ils ne songeoient qu'à enfourner du Pelau à pleines mains; car ils ne savent ce que c'est que de cuillieres; mais quand cette chair de cheval eut un peu operé dans l'estomac, la parole leur revint, & ils s'efforcerent de me persuader qu'ils étoient les plus adroits à tirer de l'arc, les plus robustes

hommes du monde;ils se faisoient apporter des arcs qui étoient de beaucoup plus gros & grands que ceux de l'Hindoustan : & vouloient gager qu'ils perceroient un bœuf ou mon cheval de part en part. Ils passerent ensuite à la force & à la valeur de leurs femmes qu'ils me depeignoient tout autres que des Amazones ; ils m'en dirent plusieurs histoires fort étranges,une entre autres admirable, si je la pouvois rendre avec une éloquence Tartaresque comme eux. Ils conterent que dans le tems qu'Aureng-Zebe faisoit la guerre dans leur païs,un parti de vingt cinq ou trente Cavaliers Indiens vint donner sur un petit village.Pendant qu'ils pilloient & qu'ils lioient tous ceux qu'ils pouvoient atraper pour les faire esclaves,une bonne Vieille leur dit, mes enfans ne faites point tant les mechans, ma fille n'est pas ceans,elle viendra bientôt,retirez-vous si vous êtes sages, vous êtes perdus si elle vous rencontre ; ils se moquerent de la vieille & de son avis, & ne laisserent pas de charger,de lier & de l'emmener elle même ; mais ils ne furent pas à demi lieuë de là que la vieille, qui regardoit toûjours derriere elle,jetta un grand cri de joye reconnoissant sa fille

à la grande poussiere & au bruit que faisoit son cheval ; & d'abord cette genereuse Tartare montée sur un cheval furieux, son arc & son carquois pendu à son côté, leur cria de loin qu'elle étoit encore prête à leur donner la vie, s'ils vouloient ramener au village tout ce qu'ils avoient pris,& se retirer sans bruit, l'avis de la fille les émeut aussi peu qu'avoient fait ceux de la mere;neanmoins ils furent bien étonnez quand ils la virent decocher en un moment trois ou quatre grosses fléches qui jetterent autant de leurs gens par terre, ce qui les obligea de mettre la main au carquois ; mais elle se tenoit si éloignée qu'aucun d'eux ne pouvoit l'atteindre;elle se moquoit de leurs efforts & de leurs fléches, ayant sceu les attaquer de la portée de son arc,& les mesurer selon la force de son bras qui étoit tout autre que les leurs; si bien qu'aprés en avoir tué la moitié à coup de fléches,& les avoir mis en desordre, elle vint fondre le sabre à la main sur le reste qu'elle tailla en pieces.

Les Ambassadeurs de Tartarie n'étoient pas encore sortis de Dehli qu'Aureng Zebe tomba extremement malade; une fiévre violente & continuë lui faisoit perdre quelquefois le jugement ; Il

fut saisi d'une telle paralysie à la langue qu'elle lui ôtoit presque la parole, & les Medecins desesperoient de sa santé; on entendoit dire à toute heure que c'en étoit fait, & que Rauchenara-Begum faisoit celer sa mort pour ses desseins; le bruit couroit même que le Raja Jessomseingue, qui étoit Gouverneur en Guzarate, venoit à grandes journées pour délivrer Chah-Jehan, que Mohabet-kan qui avoit enfin obeï aux ordres d'Aureng-Zebe, quittant le Gouvernement de Kaboul, & qui étoit déja en deçà de Lahor pour s'en revenir, se hâtoit aussi avec trois ou quatre mille Cavaliers à même dessein, & que l'Eunuque Etbar-kan, qui gardoit Chah-Jehan dans la forteresse d'Agra, vouloit avoir l'honneur de le délivrer: Nous voyions d'un côté Sultan Mazum briguer fortement, & tâcher par promesses de s'assurer des Omrahs, jusques là qu'une nuit il s'en alla déguisé chez le Raja Jesseingue le prier & comme se jetter à ses pieds pour l'obliger de prendre ses interêts en main; Nous savions d'ailleurs que Rauchenara-Begum avec Fedai-kan grand Maître de l'artillerie & plusieurs Omrahs briguoient & se declaroient pour le jeune Prince Sultan Ekbar le troisiéme

fils d'Aureng-Zebe, quoi qu'il ne fût encore âgé que de sept à huit ans, les Concurrens des deux partis se vantans cependant qu'ils n'avoient point d'autre dessein que de délivrer Chah-Jehan ; de sorte que le peuple croyoit qu'il alloit être mis en liberté, quoique pas un des Grands n'y pensât tout de bon, & qu'ils ne fissent courir ces bruits que pour se donner plus de credit, & parce qu'il craignoit que par le moyen d'Etbar-Kan ou par quelqu'autre intrigue secrete & inconnuë on ne le vît un jour sortir en campagne, & en effet de tous tant qu'ils étoient, il n'y en avoit pas un qui eût eu sujet de souhaitter sa liberté & de le revoir sur le Trône : excepté Jessomseingue, Mohabet-kan, & quelques autres qui encore n'avoient pas fait grand' chose; n'avoient-ils pas tous été contre lui ? du moins l'avoient-ils lâchement abandonné. Ils sçavoient bien qu'il seroit un Lion déchainé s'il sortoit ; qui donc eût pû s'y fier ? & que pouvoit esperer Etbar-Kan qui l'avoit si rudement referré ? Je ne sai quand, par quelque hazard il eût pû sortir de captivité, s'il ne se seroit point encore trouvé tout seul de son parti; mais quoi qu'Aureng-Zebe fût extréme-

ment malade, il ne laissoit pas de mettre ordre aux affaires & à la sureté de Chah-Jehan, & quoi qu'il eût conseillé à Sultan Mazum d'aller au plûtôt ouvrir les portes à Chah-Jehan en cas qu'il vint à mourir, il ne laissoit pourtant pas de faire écrire incessamment à Etbar-kan; & le cinquiéme jour dans le fort de sa maladie il se fit porter dans l'Assemblée des Omrahs pour se faire voir, afin de desabuser ceux qui pourroient croire qu'il seroit mort, & pour obvier à quelque tumulte populaire ou à quelque accident qui auroit pû causer la sortie de Chah-Jehan. Le 7. le neuf & le dixiéme il se fit encore porter dans l'Assemblée pour la même raison; & ce qui est quasi incroyable, le treiziéme aprés être revenu d'un évanoüissement qui avoit fait dire par toute la ville qu'il étoit mort, il fit entrer deux ou trois des plus grands Omrahs & le Raja Jesseingue pour leur faire voir qu'il étoit vivant, se fit lever en son seant, demanda de l'encre & du papier pour écrire à Etbar-kan, & se fit apporter le grand Seau qu'il avoit donné en garde à Rauchenara-Begum, & qu'il avoit enfermé à l'ordinaire dans un petit sac cacheté du cachet qu'il portoit toûjours attaché

au

au bras, craignant qu'elle ne s'en fût déja servie pour ses desseins. J'étois alors proche de mon Agah quand on lui donna toutes ces nouvelles, & je m'aperceus qu'il dit en levant les mains au Ciel; quelle force d'ame ? quel courage! Dieu te reserve Aureng-Zebe à de plus grandes choses, il ne veut pas que tu meures; & en effet depuis cet accident il revint peu à peu en convalescence.

Aureng Zebe n'eut pas plûtôt repris sa santé qu'il essaya de tirer des mains de Chah-Jehan & de Begum-Saheb la fille de Dara, pour assurer le mariage de Sultan Ekbar son troisiéme fils avec cette Princesse, à dessein de l'autoriser par là, & de lui donner même plus de droit à l'Empire; car c'est celui qu'on croit qu'il y déstine; il est encore fort jeune, mais il a beaucoup de parens à la Cour tres-puissans, & il est né de la fille de Chah-Navaze-kan, & par consequent du sang des anciens Souverains de Machate, Sultan Mahmoud & Sultan Mazum n'étant fils que de Ragipoutnys ou de filles de Rajas. Ces Rois, quoique Mahumetans, ne laissent pas de prendre des filles de Gentils pour quelque interêt

d'Etat, ou quand elles ſont extraordinairement belles : mais Aureng-Zebe ſe trouva cour dans cette entrepriſe. On ne ſçauroit croire de quelle hauteur & avec quelle fierté Chah-Jehan & Begum rejetterent la propoſition, & même la jeune Princeſſe, qui, dans la crainte qu'on n'entreprît de l'enlever, demeura pluſieurs jours inconſolable, & proteſta qu'elle ſe tüeroit plûtôt cent fois que d'épouſer le fils de celui qui avoit fait mourir ſon pere. Il n'eut pas davantage de ſatisfaction de Chah-Jehan ſur certaines pierreries qu'il lui demandoit pour achever un ouvrage qu'il faiſoit ajoûter à ce fameux Trône qu'on eſtime tant; car il répondit fierement qu'Aureng-Zebe ne ſe mêlât que de gouverner ſon Royaume mieux qu'il ne faiſoit, qu'il laiſſât là ſon Trône, qu'il étoit las d'entendre parler de ces pierreries, & que les marteaux étoient prêts pour les mettre en pouſſiere à la premiere fois qu'on l'en importuneroit.

Les Hollandois ne voulurent pas être les derniers à donner le Mohbarec à Aureng-Zebe; ils ſongerent auſſi à lui envoyer un Ambaſſadeur. Ce fut Monſieur Adrican Commandeur de leur Facturie

de Sourate qu'ils choisirent pour l'Ambassade, & comme c'étoit un vrai honnête homme, de bon sens & de bon jugement, & qui ne negligeoit pas de prendre conseil de ses amis, il s'acquita bien de cet emploi. Aureng-Zebe, quoi qu'il le porte extrémement haut, & que d'ailleurs il affecte de paroître Mahumetan zelé, & de mépriser par consequent les Franguis ou Chrétiens, ne laissa pas de le recevoir avec beaucoup d'honneur & de civilité; il affecta même de lui voir faire le Salam ou reverence à la Frangui, aprés qu'on le lui eut fait faire à l'Indienne; il est vrai qu'il receut ses lettres par la main d'un Omerah, mais cela ne devoit point passer pour mépris, car il n'avoit pas fait plus d'honneur à l'Ambassadeur d'Usbec; il lui fit entendre aprés cela qu'il pouvoit faire venir son present, & lui fit vestir en même tems un Ser-Apah de brocar & à quelques-uns de sa suite. Le present qu'il apporta consistoit en quantité d'Ecarlate tres-fine, verte & rouge, quelques grands miroirs, & quantité de beaux travaux de la Chine & du Japon, entre lesquels il y avoit un Paleky & un Tack-Ravan, ou Trô-

ne de campagne d'un ouvrage qui fut admiré. L'Ambassadeur ne fut pas dépeché si-tôt qu'il eût souhaité, parceque c'est la coûtume des Mogols de retenir les Ambassadeurs le plus qu'ils peuvent, dans la croyance qu'ils ont qu'il y va de leur honneur & de leur grandeur de se faire faire long-tems la Cour par des Etrangers; on ne l'arrêta neanmoins pas si long-tems que les Ambassadeurs d'Usbec, & bien lui en prit, car son Secretaire y mourut & le reste de ses gens commençoit déja à tomber malade. Lors que le Roi le congedia, il lui fit vestir une autre Sera-Pah de brocar comme le premier, & lui en donna même un tres-riche pour porter au General de Batavia avec un poignard couvert de pierreries & une lettre fort obligeante.

Le principal but des Hollandois dans cette Ambassade étoit de se faire connoître immediatement au Roi, s'autoriser par là, & intimider les Gouverneurs des ports de Mer & autres lieux où ils ont leurs Factories, afin qu'ils n'entreprennent pas, quand il leur plaira, de leur faire des insultes & de les troubler dans leur trafic, & pour leur faire connoître qu'ils auroient à faire à

une Nation puiſſante & capable de s'adreſſer & de ſe plaindre immediatement au Roi. Leur but étoit encore de faire voir l'interêt que le Roi avoit dans leur Commerce; c'eſt pour cela qu'ils montroient de grands rolles des marchandiſes qu'ils achettent par tout le Royaume, & des ſommes conſiderables d'or & d'argent qu'ils y apportent tous les ans: ſans parler neanmoins de celles qu'il en tirent par le cuivre & le plomb, la canelle, le clou de giroffe, la muſcade, le poivre, le bois d'aloës, les Elephans & autres marchandiſes de Hollande.

Environ ce tems-là un des plus anciens & des plus conſiderables Omrahs d'Aureng-Zebe s'ingera un jour de lui remontrer que ce grand embaras d'affaires de toutes ſortes, & cette activité perpetuelle d'eſprit pourroit bien encore alterer ſon temperament & incommoder ſa ſanté: Mais Aureng-Zebe ſans faire preſque ſemblant de l'écouter, ſe tourna d'un autre côté, le laiſſa là, & s'adreſſant à un des premiers Omrahs de la Cour homme de bon ſens & homme de lettres, il lui parla à peu prés de cette maniere, ſelon que je l'ai peu apprendre du fils de ce Seigneur qui étoit un jeune Mede-

cin de mes Amis. Vous autres Sçavans n'êtes-vous pas tous d'accord qu'il est des tems & des conjonctures si pressantes qu'un Roi doit hazarder sa vie pour ses Sujets, & se doit sacrifier pour leur défense les armes à la main? Cependant ce delicat ne veut pas que je me peine l'esprit, & que je sois obligé de consacrer mes veilles, & mes soins & quelques jours de ma vie, pour le bien public; & semble me vouloir porter par ses raisons de santé à ne songer qu'à la passer doucement & à abandonner entierement les affaires & le gouvernement entre les mains de quelque Visir, & ne sçait-il pas que la Providence m'ayant fait naître fils de Roi & m'ayant destiné à la Couronne, elle m'a par consequent fait naître, non pas pour moi seul, mais pour le bien & le repos du public, & pour procurer une vie tranquile & heureuse à mes Sujets, autant que la justice. l'authorité Royale & la seureté de l'Estat le peuvent permettre? Il ne voit pas la consequence de ses conseils, & combien de malheurs trainent d'ordinaire les Vizirats: Pense-t-il que ce soit sans raison que nôtre grand Sadi ait si hardimēt prononcé; Cessez Rois, cessez d'être Rois,

ou ſachez gouverner vos Royaumes vous mémes. Va, dis à ton compatriote que j'agréerai toûjours les ſoins qu'il prendra à l'ordinaire dans l'exercice de ſa Charge, mais qu'il ne s'émancipe plus juſques à ce point : C'eſt bien aſſez de cette inclination naturelle que nous avons tous à vivre longuement & agreablement ſans ſouci & ſans embarras, elle ne nous donne que trop ſouvent de ces ſortes de conſeils ſans qu'il ſoit beſoin d'autres Conſeillers, & nos femmes ne ſçavent que trop ſouvent nous faire pancher de ce côté là.

En ce méme tems l'on vit arriver un accident bien funeſte qui fit grand bruit dans Dehli, & principalement dans le Serrail, & qui deſabuſa quantité de perſonnes qui avoient de la peine à croire comme moi que les Eunuques, quoique coupez tout ras, devinſſent amoureux comme les autres hommes. Didar-kan l'un des premiers Eunuques du Serrail, & qui avoit fait bâtir une maiſon où il venoit ſouvent coucher & ſe divertir, devint amoureux d'une tres-belle femme, ſœur d'un de ſes voiſins qui étoit un Ecrivain Gentil. Ces amourettes durerent aſſez long-tems ſans que per-

ſonne y trouvât beaucoup à redire, parce qu'enfin c'étoit un Eunuque qui a droit d'entrer par tout, & une femme; mais la familiarité devint ſi grande & ſi extraordinaire entre les deux Amans, que les voiſins ſe douterent de quelque choſe & en railloient l'Ecrivain, ce qui le picqua tellement, que par pluſieurs fois il menaça ſa ſœur & l'Eunuque de les tuër s'ils continuoient leur commerce; & effectivement une nuit qu'il les trouva couchez enſemble, il poignarda l'Eunuque & laiſſa ſa ſœur pour morte. Tout le Serrail, femmes & Eunuques ſe liguerent contre lui pour le faire mourir, mais Aureng-Zebe ſe mocqua de toutes leurs brigues & ſe contenta de le faire faire Mahumetan. On ne croît pas neanmoins qu'il puiſſe long-tems éviter la puiſſance & la mechanceté des Eunuques, car il n'en eſt pas, dit-on ici communement, des hommes comme des animaux, ces derniers deviennent plus doux & plus traitables quand on les coupe, & les hommes plus vicieux & plus méchans, arrogans pour l'ordinaire & inſupportables, ſi ce n'eſt que ces vices, comme il arrive quelquefois, ſe changent, je ne ſçais comment, en une fidelité, en une bravou-

re & en une generosité merveilleuse.

Ce fut encore environ le même tems, ce me semble, qu'on vit Aureng-Zebe un peu degouté de Rauchenara-Begum à cause qu'elle fut soupçonnée d'avoir fait entrer deux hommes à diverses fois dans le Serrail, qui furent découverts & menez devant Aureng-Zebe; neanmoins comme ce n'étoit qu'un soupçon, il ne lui en témoigna pas un grand ressentiment, & il n'en usa pas avec tant de rigueur & de cruauté envers ces miserables qu'avoit fait Chah-Jehan. Voici de quelle façon une vieille Mestice de Portugais, qui avoit été long-tems esclave dans le Serrail & qui y entroit & en sortoit, me conta la chose. Elle me dit que Rauchenara-Begum, aprés avoir tiré d'un jeune homme tout ce qu'il avoit pû pendant quelques jours qu'elle l'avoit tenu caché, le donna à quelques femmes pour le conduire pendant la nuit au travers de quelques jardins, & le faire sauver; mais soit qu'elles eussent été decouvertes, ou qu'elles eussent eu peur de l'être, ou autrement, elles s'enfuirent & le laisserent là errant parmi ces jardins sans qu'il sceût de quel côté tourner, enfin ayant été rencontré, & mené de-

vant Aureng-Zebe qui l'interrogea beaucoup sans en pouvoir presque tirer autre chose, sinon qu'il étoit entré par dessus les murailles. Aureng-Zebe commanda simplement qu'on le fit sortir par où il étoit entré ; mais les Eunuques en firent peut-être plus que ne pretendoit Aureng-Zebe, car ils le jetterent du haut des murailles en bas. Pour ce qui est du second, cette même femme me dit qu'il fut trouvé errant dans les jardins comme le premier, & qu'ayant confessé qu'il étoit entré par la porte, Aureng-Zebe commanda de même simplement qu'on le fasse sortir par la porte, se reservant neanmoins de faire un grand & exemplaire châtiment sur les Eunuques, parce que c'est une chose qui non seulement regarde l'honneur de la maison du Roi, mais aussi la seureté de sa personne.

Quelques mois aprés on vit arriver à Dehly cinq Ambassadeurs presque en même tems. Le premier fut celui du Cherif de la Mecque, dont le present consistoit en quelques chevaux Arabes, & un Balai dont avoit été balayée cette espece de petite Chapelle qui est au milieu de la grande Mosquée de la

Mecque ; car les Mahumetans ont une grande veneration pour ce lieu, qu'ils appellent Beit-Allah, qui veut dire Maison de Dieu, dans la croyance qu'ils ont que c'est le premier Temple qui ait jamais été dedié au vrai Dieu, & que ce fut Abraham qui le lui dedia. Le second & le troisiéme Ambassadeur furent celui du Roi de l'Hyeman ou Arabie heureuse, & celui du Prince de Bassora qui presenterent aussi des chevaux Arabes. Les deux autres Ambassadeurs étoiét envoyez par le Roi de l'Ebeche ou Ethiopie. L'on ne tint pas grand conte des trois premiers, ils paroissoient si miserables & si mal en ordre qu'on voyoit assés qu'ils ne venoient que pour attraper une piece d'argent par le moyen de leur present, & par le moyen de plusieurs chevaux & autres marchandises, que sous pretexte d'Ambassadeurs ils faisoient entrer dans le Royaume sans payer de Doüane pour les vendre, & de l'argent en acheter des étoffes des Indes, & se retirer sans payer encore le droit de sortie

Pour ce qui est de l'Ambassade des Ethiopiens, elle merite d'être prise de plus loin. Le Roi d'Ethiopie ayant eu nouvelle de la Revolution des Indes fit

dessein de faire passer son nom en ces quartiers & d'y faire connoitre sa grandeur & sa magnificence par quelque celebre Ambassade, ou comme veut la medisance, ou plûtôt la pure verité, pour profiter de quelque present comme les autres. Et voici quelle étoit cette admirable Ambassade: il choisit pour ses Ambassadeurs deux personnages qu'on doit croire des plus considerables de sa Cour, & estimés capables de faire reüssir un si beau dessein. Le premier étoit un Marchand Mahumetan, que j'avois veu il y avoit quelques années à Moka lors que j'y passai venant d'Egypte par la Mer Rouge, où il étoit de la part de ce Prince pour vendre quantité d'Esclaves, & de l'argent qui en provient, acheter de marchandises des Indes. C'est là le beau trafic de ce grãd Roi Chrétien d'Afrique. Le 2. étoit un Marchand Chrétien Armenien, né & marié en Alep, connu en Ethiopie par le nom de Murat; je l'avois aussi veu à Moka, où il m'avoit donné la moitié de sa chambre & de tres-bons avis, dõt j'ai parlé dans le commencement de cette Histoire, pour me detourner de passer en Ethiopie selon le dessein que j'en avois fait. Il venoit aussi en ce lieu

tous les ans de la part du Roi pour le méme sujet que le Mahumetan, & aportoit le present que ce Roi faisoit tous les ans à Messieurs de la Compagnie Angloise & Hollandoise des Indes Orientales, & emportoit le leur. Or le Roi suivant son dessein & l'envie qu'il avoit que ses Ambassadeurs parussent par tout avec éclat, fournit largement aux frais de l'Ambassade ; Il leur donna trente-deux petits esclaves, filles ou garçons, pour vendre à Moka, & en faire un beau fonds de dépence pour le reste du voyage; voilà cette admirable largesse, car on les vend là ordinairement vingt-cinq ou trente écus la piece l'un portant l'autre, ce qui devoit par consequent faire une sommes tres considerable. Il leur donna de plus pour faire present au Grād Mogol vingt-cinq Esclaves choisis, entre lesquels il y en avoit neuf ou dix fort jeunes, propres à être faits Eunuques. Je laisse à penser si c'étoit un present fort digne d'un Roi, & principalement d'un Roi Chrétien à un Prince Mahumetan; mais le Christianisme des Ethiopiens est bien different du nôtre. Il leur donna encore pour le Grand Mogol quinze chevaux qu'ils estiment autant que ceux d'Arabie ; une espece

de petite Mule dont j'ai veu la peau, qui étoit une chose tres-rare; il n'y a Tigre si bien marqueté ni Alacha des Indes ou étoffe de soye à rayes, si bien rayée, ni avec tant de varieté, d'ordre & de proportion qu'elle l'étoit. De plus deux dents d'Elephant si prodigieuses, qu'ils assuroient que c'étoit tout ce que pouvoit faire un homme bien fort que d'en enlever une de terre; & enfin une Corne de bœuf pleine de civete; c'étoit aussi une prodigieuse corne, j'en mesurai l'ouverture lors qu'ils vinrent à Dehli, elle avoit plus de demi-pied de diametre. Toutes choses, étant ainsi Roialement preparées, les ambassadeurs partirent de Gonder Capitale d'Ethiopie, située dans la Province de Dumbia, & s'en vinrent par de tres mauvais païs, étans en chemin plus de deux mois à Beiloul, qui est un port de Mer desert vis à vis de Moka, proche de Babel-Mandel, n'osans venir, pour des raisons que je pourrai dire ailleurs, par le chemin ordinaire des Caravanes qui se fait aisément en quarante jours à l'Arkiko, & de là passer à l'Isle de Masouva où le grand Seigneur tient garnison. Pendant le tems qu'ils furent à Beiloul, attendans une barque de Moka pour traverser la

Mer Rouge, il leur mourut quelques Esclaves, parce que la barque tarda trop à venir, & qu'ils n'y trouvoient pas tous les rafraîchissemens qui leur étoient necessaires. Quand ils furent à MOKA, ils ne manquerent pas de vendre leurs marchandises pour faire ce fonds d'Ambassade selon l'ordre qu'ils en avoient, mais ils eurent le malheur que les Esclaves se trouverent cette année à bon marché, parce que plusieurs autres Marchands y en avoient amené; neanmoins ils ne laisserent pas d'en faire ce fonds considerable & de poursuivre leur entreprise. Ils s'embarquerent sur un vaisseau des Indes pour passer à Sourate; leur navigation fut assez heureuse; ils ne furent pas vingt cinq jours en Mer; mais, soit qu'ils n'eussent pas donné trop bon ordre aux provisions, soit que leurs finances fussent déja épuisées ou autrement; il leur mourut plusieurs chevaux & plusieurs Esclaves avec la Mule dont ils sauverent la peau. Ils ne furent pas plûtôt arrivez à Sourate, qu'un certain Revolté du Visapour nommé Seva-Gi vint piller & brûler la ville, & en même tems leur maison, sans qu'ils pussent sauver autre chose que leurs lettres, quelques

Esclaves qui étoient malades, ou que Seva-Gi ne pût atraper, leurs habits à l'Ethiopienne qu'il ne leur envia point, la peau de la Mule dont il ne se mettoit je crois guere en peine, & la Corne de bœuf qu'il trouva déja vuide de civette. Ils exageroient fort leur malheur, mais ces méchans Indiens qui les avoient veu arriver délabrez comme ils étoient sans provisions, sans habits, sans argent & sans lettres de change, disoient qu'ils étoient bien-heureux & qu'ils devroient conter le pillage de Sourate pour une des meilleures fortunes de leur vie, parce que Seva-Gi leur avoit épargné la peine de conduire à Dehly leur miserable present, & leur avoit fourni un tres-beau pretexte de faire les gueux, & les Kaimans, de vendre la civette, & quelques Esclaves qu'ils disoient être à eux en propre, & demander dequoi vivre au Gouverneur de Sourate, qui les nourrit quelque tems, & leur fournit même enfin de l'argent & quelques charettes pour continuer leur voiage jusques à Dehli. Monsieur Adrican, Chef de la Facturie des Hollandois qui étoit de mes Amis, donna à l'Armenien Murat une lettre de recommandation pour moi qu'il m'apor-

ta lui-même à Dehli sans sçavoir que je fusse son hôte de Moka. Ce nous fut une assez plaisante & agreable rencontre lors que nous nous reconnûmes l'un l'autre depuis cinq ou six ans que nous ne nous étions veus ; je l'embrassai tendrement & lui promis que je le servirois en tout ce qui seroit en mon pouvoir;mais quoi que j'eusse des connoissances à la Cour, il m'étoit presque impossible de les servir, car comme ils n'avoient rien eporté de leur present,sinon la peau de la Mule & la Corne de Bœuf toute vuide où ils gardoient leur Arac ou eau de vie de sucre noir dont ils étoient tres-frians, & qu'on les voyoit aller par les ruës sans Palcky,& sans chevaux,si ce n'étoit celui de nôtre Pere Missionnaire,ou un des miens qu'ils penserent tuër, ou quelque miserable charette de loüage, avec des habits de vrais Bedoüins, & une suite de sept ou huit de leurs Esclaves nuds pieds, nuds tête, & qui pour tout habillement n'avoient qu'une vilaine écharpe bridée entre les cuisses,avec un demi linceul sur l'épaule gauche passé par dessous l'aisselle droite,en façon de manteau d'Esté;j'avois beau parler pour eux, on ne les prenoit que pour des gueux, &

l'on ne faisoit pas semblant de les regarder neanmoins je préchai tant la grandeur de leur Roi auprés de mon Agah Danechmend-Kan qui avoit interêt à m'entendre, parce qu'il avoit les affaires Etrangeres entre les mains, qu'Aureng-Zebe leur donna Audience, reçût leurs lettres, leur fit donner un Ser-apah qui étoit une Veste de brocar, une Echarpe ou ceinture de soye en broderie & un Turban de même, fit donner ordre pour leur subsistance, & les dépécha bien-tôt, & même avec beaucoup plus d'honneur qu'ils ne devoient esperer;car en les congediant il leur fit encore vestir à chacun un Ser-apah, & leur fit present pour eux en leur particulier de six mille Roupies, ce qui monte à prés de trois mille écus, dont le Mahumetan en eut quatre & Murat deux, parce qu'il étoit Chrêtien. Il leur donna pour presenter au Roi leur Maistre un Ser-apah fort riche, deux grands Cornets ou Trompettes d'argent doré, deux Timbales d'argent, un Poignard couvert de Rubis,& la valeur à peu prés de vingt mille francs en Roupies d'or ou d'argent pour faire voir, disoit-il, à leur Roi de la Monnoye commè chose rare, n'y

en ayant point dans son païs ; mais il sçavoit bien que ces Roupies ne sortiroient pas du Royaume, & qu'ils en acheteroient des marchandises des Indes ; aussi les employerent-ils en fines toiles de coton pour faire des chemises à leur Roi, à la Reyne & à son Fils unique legitime qui doit être son successeur, en Alachas ou étoffes de soye à rayes d'or ou d'argent pour faire des Vestes & des calsons d'Eté, en Escarlatte d'Angleterre verte & rouge pour faite aussi deux Abbs ou Vestes à l'Arabe pour leur Roi; en Espiceries, & en quantité de toiles plus grossieres pour plusieurs Damoiselles de son Serrail & pour les enfans qu'il a eu d'elles, le tout sans payer de Doüanes.

Avec toute l'amitié que j'avois pour Murat, trois choses me firent presque repentir de les avoir servi. La premiere est que Murat m'ayant promis de me laisser pour cinquante Roupies un sien petit Fils qui étoit fort bien fait, d'un noir fin, & qui n'avoit point ce gros nez écaché, ni ces grosses levres ordinaires aux Ethiopiens ; il me manqua de parole & me fit presenter qu'il n'en vouloit pas

moins de trois cens ; avec tout cela je pensai l'acheter pour la rareté du fait, & pour qu'il fût dit qu'un pere m'avoit vendu son enfant. La seconde, c'est que je découvris que Murat aussi bien que le Mahumetan s'obligea à Aureng-Zebe de faire en sorte envers leur Roi qu'il permettroit qu'on fit rebâtir dans l'Ethiopie une vieille Mosquée ruinée du tems des Portugais, & qui avoit été bâtie pour Tombeau d'un certain Cheix ou Derviche qui y passa de la Mecque pour la Propagation du Mahumetisme & y fit de grands progrez ; ils receurent d'Aureng-Zebe deux mille Roupies pour cela. Cette Mosquée avoit été jettée par terre par les Portugais lors qu'ils porterent de Goa le secours en Ethiopie, que le Roi qui se fit Catholique leur avoit demandé contre un Prince Mahumetan qui envahissoit le Royaume. La troisiéme, c'est qu'ils prierent Aureng-Zebe de la part de leur Roi de leur donner un Alcoran & huit autres livres dont j'ai le memoire, des plus renommez qui soient dans la Religion Mahumetane; ce procedé me sembla bien lâche & bien vilain pour un Ambassadeur & pour un Roi Chrétien, & me cõfirma ce

qu'on m'avoit dit des Moka, qu'il faut que ce Christianisme d'Ethiopie soit quelque chose d'admirable;que tout cela sent fort le Mahumetisme,& que les Mahumetans s'y vont multiplians par tout, principalement depuis le tems que les Portugais,qui y avoient penetré pour la raison que je viens de dire,furent tués aprés la mort du Roi par l'intrigue de la Reine mere,ou chassés avec le Patriarche Jesuite qu'ils avoient amené de Goa.

Pendant le tems que les Ambassadeurs furent à Dehli,mon Agah qui est extraordinairement curieux les faisoit venir souvent chez lui en ma presence pour s'instruire de l'Etat & du Gouvernement de leur païs, & principalement pour s'informer de la source du Nil qu'ils appellent Abbabile,dont ils nous parloient comme d'une chose si connuë que personne n'en doutoit: Murat même & un Mogol qui étoit retourné d'Ethiopie avec lui, y avoient été & nous en dirent à peu prés ces particularités qui conviennent avec ce que j'en avois apris à Moka. Que le Nil avoit son origine dans le païs des Agaus;qu'il sortoit de terre par deux sources boüillonnantes proches l'une de l'autre qui formoient un petit Lac

d'environ trête ou quarante pas de long; qu'au sortir de ce Lac il étoit déja une riviere raisonnable; & que d'espace en espace il recevoit de petites rivieres qui le grossissoient: Ils ajoûtoient qu'il s'en alloit tournant & formant comme une grande Isle, & qu'aprés avoir tombé de plusieurs rochers escarpez, il se jettoit dans un grand Lac où il y a plusieurs Isle fertiles, quantité de Crocodiles, & ce qui seroit assez remarquable, s'il étoit vrai, quantité de Veaux Marins, qui n'ont d'autre issüe pour les excremens de ce qu'ils mangent, que la gueule par où ils les vomissent: ce Lac étant dans le païs de Dumbia à trois petites journées de Gonder, & à quatre ou cinq journées de la source du Nil; & qu'enfin il sortoit de ce grand Lac chargé de beaucoup d'eaux des rivieres & des torrens, qui y tombent principalement dans la saison des pluyes qui commencent reglement comme dans les Indes(ce qui est tout-à-fait considerable & convainquant pour l'inondation du Nil) sur la fin de Juillet, pour s'en aller passer par Sonnar Ville Capitale du Roi des Funges tributaire du Roi d'Ethiopie, & de là se jetter dans les plaines de Mesr a qui est l'Egypte. Les Ambas-

ſadeurs n'avoient garde de manquer d'en dire plus qu'on n'en vouloit ſur la grandeur de leur Roi & ſur la force de ſon armée ; mais ce Mogol n'en convenoit pas trop, & en leur abſence nous repreſentoit cette armée qu'il avoit veüe deux fois en campagne le Roi à la tête, comme la plus miſerable choſe du monde. Il nous racontoit auſſi pluſieurs particularitez du païs, que j'ai miſes dans mes Memoires que je tacherai peut-être quelque jour de débroüiller ; cependant je rapporterai trois ou quatre choſes que me dit Murat, parce que je les trouve fort extravagantes pour un Royaume Chrêtien. Il me diſoit donc qu'il n'y avoit guere d'hômes en Ethiopie qui outre leur femme legitime n'en euſſent pluſieurs autres, & le bon homme avoüoit lui-même en avoir deux, ſans conter celle qu'il avoit laiſſée à Alep ; Que les femmes Ethiopiennes ne ſe cachoient pas ainſi que dãs les Indes entre les Mahumetans ni même entre les Gentils: Que celles du menu Peuple filles ou mariées, eſclaves ou libres, ſe trouvoient ſouvent pêle mêle jour & nuit dans une même chambre ſans toutes ces jalouſies des autres Païs: Que celles des Seigneurs ne ſe

cachoient pas beaucoup pour entrer dans la maison d'un simple Cavalier qu'elles sçavoient être homme d'execution: Que si je fusse allé en Ethiopie on m'auroit d'abord obligé à me marier comme on avoit fait depuis quelques années un certain Européen qui se disoit Medecin Grec, quoi qu'il fût Padry, avec la fille duquel il pretendoit marier un de ses fils: Qu'un vieillard d'environ quatre-vingt-ans presenta un jour au Roi vingt-quatre fils tous en âge de porter les armes, que le Roi lui demanda s'il n'avoit que cela d'enfans, & que lui ayant répondu que non, si ce n'étoit quelques filles, le Roi le renvoya fort rudement en lui disant, Va va vieux veau, tu devrois avoir honte dans l'âge où tu es de n'avoir que cela d'enfans, manque-t-il de femmes en mon Royaume? Que le Roi avoit du moins quatre-vingt fils ou filles qui couroient pêle mêle dans son Serrail, & que c'étoit pour eux qu'il faisoit faire quantité de bâtons ronds vernissez faits comme une petite massuë, parce que ces enfans étoient ravis d'avoir cela à la main comme un Sceptre qui les distinguoit de ceux qui étoiet fils de quelques esclaves ou autres gens du Serrail. Aureng Zebe

les

fit aussi venir deux fois devant lui pour la même raison que mon Agah, & principalement pour s'enquerir de l'état du Mahumetisme du Païs : il eut même la curiosité de voir la peau de la Mule qui demeura je ne sçai comment à la forteresse entre les Officiers, ce qui me fut une mortification bien grande, parce qu'ils me l'avoient destinée pour les bons services que je leur avois rendus, je faisois mon compte que j'en ferois present un jour à quelqu'un de nos curieux d'Europe : J'insistois fort qu'avec la peau de la Mule ils portassent la grande Corne à Aureng-Zebe, pour la lui faire voir, mais nous trouvions ce grand inconvenient, qui peut-être il leur eût fait cette demande qui les auroit embarassez ; comment il s'étoit pû faire qu'ils eussent sauvé la Corne du pillage de Sourate & perdu la Civette.

Dans le tems que les Ambassadeurs d'Ethiopie étoient à Dehli, Aureng-Zebe fit assembler son Conseil Privé & les plus Doctes personnes de sa Cour, pour determiner du nouveau Maître qu'il donneroit à son troisiéme fils Sultan Ekbar celui qu'il destine pour son successeur. Il fit voir dans ce Côseil la passion qu'il a de

faire instruire ce jeune Prince & d'en faire quelque grand homme ; Aureng-Zebe n'ignore pas de quelle importance est la chose & qu'il seroit à souhaiter que comme les Rois surpassent le reste des hommes en grandeur, ils les surpassassent aussi en vertu & en Sience. Il n'ignore pas encore sans doute qu'une des principales sources de la misere, du mauvais gouvernement, du depeuplement & de la decadence des Empires d'Asie, vient de ce que les enfans des Rois n'étant élevez que parmi des femmes & des Eunuques, qui ne sont souvent que de miserables esclaves de Russie, Circasie, Mingrelie, Gurgistan, Ethiopie, Ames basses & serviles, ignorantes & superbes; ces Princes deviennent Rois, étant âgez sans avoir receu l'instruction & sans sçavoir ce que c'est d'être Rois, étonnez quand ils commencent à sortir du Serrail comme des gens qui viendroient d'un autre monde, ou qui sortiroient de quelque caverne soûterraine où ils auroient été nourris toute leur vie, admirans tout comme de grands innocens, croyans tout & craignans tout comme des enfans, ou rien du tout comme de fiers étourdis, tout cela suivant leur na-

turel & ſuivant les premieres idées qu'on leur donne, orgueilleux pour l'ordinaire, arrogans & graves, mais d'une certaine façon d'orgueil & de gravité ſi fade & ſi dégoutante & qui leur ſied ſi mal, qu'on voit clairement que tout cela n'eſt que brutalité ou barbarie ou la ſuitte de quelque leçon mal étudiée & affectée ou bien donnans dans de certaines civilitez pueriles qui ſont encore plus fades & plus dégoutantes, ou dans les cruautez, mais dans ces cruautez aveugles & brutales & dans une yvrognerie baſſe & groſſiere, ou dans un luxe ſans meſure & ſans raiſon, ou ſe ruinant le corps & l'eſprit avec leurs Concubines, ou abandonnans tout pour ſe jetter dans les plaiſirs de la chaſſe comme des animaux carnaciers, priſans plus une mutte de chiens que la vie de tant de pauvres gens qu'ils font trainer par force à leurs chaſſes, & qu'ils y laiſſent mourir de faim, de chaud, de froid & de miſere; ſe jettans en un mot quaſi toûjours dans quelque extrémité tout à fait déraiſonnable & extravagante ſelon que les porte, comme j'ai déja dit, leur naturel ou les premieres idées qu'on leur donne, & demeurans ainſi preſque tous dans une ignorance de

ce qui concerne l'Etat du Royaume, les Rénes du Gouvernement abandonnées entre les mains d'un Visir, qui les entretient dans leur ignorance & dans leurs passions, qui sont les plus puissans apuis qu'il ait pour pouvoir toûjours gouverner à sa fantaisie avec plus de sûreté & moins de contradiction, & entre les mains de ces esclaves leurs meres, de leurs Eunuques qui ne sçavent souvent que tramer des intrigues de cruauté, se faisant étrangler ou chasser les uns les autres & souvent les Visirs mêmes & les plus grands Seigneurs, sans que qui que ce soit qui a un peu de bien puisse être en seureté de sa vie.

Aprés tous ces Ambassadeurs dont nous avons parlé, l'on eut enfin nouvelle que celui de Perse étoit sur la frontiere. Les Omrahs Persiens qui sont au service du Mogol faisoient courir le bruit qu'il venoit pour des affaires de tres-grande importance, quoi que les personnes intelligentes se doutassent assez qu'il ne devoit pas y avoir grand' chose, que le tems des grands coups étoit passé, & que ce qu'en faisoient les Omrahs & autres Persiens c'étoit plûtôt pour se faire de fête & pour faire valoir leur nation qu'autrement. Ces mêmes Persiens ajoûtoient

que l'Omrah, qu'Aureng-Zebe envoïa au devant de lui pour le récevoir & pour le faire traiter honorablement sur les chemins, avoit ordre exprés de ne rien épargner pour découvrir de l'Ambassadeur quel pouvoit être le principal sujet de l'Ambassade, & de plus lui faire entendre que c'étoit une ancienne & generale coûtume de tous les Ambassadeurs de faire le Salan ou la reverence à l'Indienne & de ne donner les Lettres au Roi que par main tierce ; cependant on a vû qu'il n'y avoit guere d'aparence en ce qu'ils disoient & qu'Aureng-Zebe se mettoit bien au dessus de tout cela. Le jour de son entrée il reçut tout l'honneur possible ; les Bazars par où on le fit passer se trouverent tous peints de nouveau, & bordez de Cavalerie, durant plus d'une lieuë ; plusieurs Omrahs l'acompagnerent avec la Musique, les Timbales & les Trompettes, & lors qu'il entra dans la forteresse ou Palais du Roi, on fit tirer l'artillerie ; Aureng-Zebe le reçut avec beaucoup de civilité, ne trouva point mauvais qu'il lui fit le Salam à la Persienne & reçut immediatement de sa main les Lettres de son Roi sans aucune dificulté ; il les éle-

va même presque jusques sur sa teste par honneur, un Eunuque lui ayant aidé à les décacheter, il les leut avec un visage grave & serieux, aprés quoi il se fit aporter une Veste de brocar avec un Turban & une écharpe ou ceinture de soye en broderie d'or & d'argent qu'il lui fit vestir en sa presence, qui est ce que j'ai dit qu'on apelle Ser-apah ou vêtement depuis la teste jusques aux pieds. Un moment aprés on lui fit entendre qu'il pouvoit faire venir son present qui consistoit en vingt-cinq chevaux aussi beaux que j'en eusse jamais veu; on les menoit en main, & ils avoient des housses de brocar en broderie; il y avoit aussi vingt Chameaux de Race qu'on eût pris pour de petits Elephans, tant ils étoient grands & puissans : On aporta ensuite quantité de Caisses qu'on disoit être pleines d'eau Rose trés-excellente, & d'une certaine eau distilée qu'on apelle Beidmehk, qui est fort chere, & qu'on croit être fort cordiale. On déplia par aprés cinq ou six Tapis qui étoient trés beaux & d'une prodigieuse grandeur, & puis quelques pieces de brocar que je trouvai moyen de voir de prés ailleurs qui étoient trés-riches, & d'un tra-

vail à petites fleurs, si fin & si delicat, que je ne sçais si en Europe on en pourroit trouver de semblables. On aporta encore quatre Coutelas damasquinez avec autant de Poignards, le tout couvert de pierreries ; & on aporta enfin cinq ou six harnois de cheval qu'on estimoit beaucoup, qui étoient aussi trés-beaux & trés-riches ; l'étoffe étoit relevée de riche broderie avec de petites perles & de trés-belles turquoises de la vieille Roche. On remarqua qu'Aureng-Zebe considera attentivement tout ce present ; qu'il admiroit la beauté & la rareté de chaque piece, & qu'il exaltoit de tems en tems la generosité du Roi de Perse. Il assigna ensuite un lieu à l'Ambassadeur entre les premiers Omrahs, & aprés l'avoir entretenu un moment sur les fatigues de son voyage, il le congedia, lui repetant plusieurs fois qu'il le vint voir tous les jours.

Pendant quatre ou cinq mois que l'Ambassadeur demeura dans Dehli, il fut toûjours traité splendidement aux dépens du Roi, les plus grands Omrahs le regalans à leur tour, & il fut enfin congedie trés-honorablement ; car Aureng-Zebe lui fit encore vestir un riche Ser-

raph, lui fit des presens considerables pour lui en particulier, se reservant d'en envoyer à son Maître par un Ambassadeur exprés ; comme il le fit quelque tems aprés.

Nonobstant tous les honneurs & toutes les caresses qu'Aureng-Zebe avoit faites à l'Ambassadeur, les mêmes Persiens que j'ai dit pretendoient que le Roi de Perse le piquoit sensiblement dans ses lettres sur la mort de Dara, & sur l'emprisonnement de Chah-Jehan comme des actions indignes d'un Frere, d'un Fils, & d'un Musulman ou fidele, & qu'il le piquoit même sur ce mot d'Além-Guire ou preneur de monde, qu'Aureng-Zebe avoit fait graver sur sa Monnoye ; Ils disoient que c'étoient ceci les propres termes de la lettre. Puisque tu es donc cet Alem-Guire Besin-Illah, au nom de Dieu, je t'envoye une épée & des chevaux, aprochons-nous l'un de l'autre ; ce qui eût été lui faire une espece de defi ; s'il en est ainsi, je m'en raporte: Quoi qu'il ne se passe guere de choses à cette Cour qu'un homme qui a de bonnes connoissances, qui sçait la langue & qui n'épargne point non plus que moi l'argent pour satisfaire sa

curiosité, ne puisse sçavoir facilement, neanmoins je ne l'ai jamais pû découvrir au vrai. Mais j'ai bien de la peine à croire que le Roi de Perse en ait usé de la sorte, cela sentiroit un peu trop à mon avis la Rodomontade, encore que les Persiens n'en soient pas chiches quand il est question de se faire valoir & de faire montre de leur grandeur & de leur puissance : Je croirois bien plûtôt, & je ne suis pas seul de mon sentiment, que la Perse n'est guere en état de faire d'entreprise sur l'Hindoustan, & qu'elle fera bien assez de garder son Kandahar du côté de l'Hindoustan, & ses frontieres du côté du Turc ; ou connoit ses forces & ses richesses, elle ne produit pas tous les jours de ces grands Chah-Abas, courageux, instruits, fins & rusez, qui sçavent se servir de tout, & faire beaucoup de chose à peu de frais ; que si elle se sentoit en état d'entreprendre quelque chose contre l'Hindoustan, ou qu'elle se piquât, ainsi qu'ils disent, de ces sentimens de Pieté & de Musulman, pourquoi est-ce donc que pendant ces derniers troubles & guerres civiles qui ont duré si long-tems dans l'Hindoustan, elle s'est tenuë les bras croisez à regarder

le jeu, lors que Dara, Chah-Jehan, Sultan Sujah, & peut-être le Gouverneur de Caboul lui tendoient les mains, elle qui eût pû avec une mediocre armée & de mediocre dépense s'emparer du plus beau de l'Inde, du Royaume de Caboul jusques à l'Indus & au delà, & se faire ainsi Arbitre de toutes choses? Neanmoins il falloit bien qu'il y eût des termes piquans dans ces lettres du Roi de Perse, ou que l'Ambassadeur eût fait ou dit quelque chose qui deplût à Aureng-Zebe, car deux ou trois jours après qu'il l'eut congedié il fit courir le bruit qu'il avoit fait couper les jarrets aux chevaux qu'il lui avoit presentez, & lors qu'il fut sur la Frontiere il lui fit rendre tous les Esclaves Indiens qu'il emmenoit. Il est vrai qu'il en avoit une prodigieuse quantité; il les avoit eu presque pour rien à cause de la famine, & on acusoit même ses gens d'avoir dérobé plusieurs enfans.

Au reste Aureng-Zebe ne s'est point tant piqué d'honneur, ni si fort embarassé avec cet Ambassadeur comme fit autrefois Chah-Jehan en pareille rencontre, avec celui que lui envoyoit le grand Chah-Abas. Quand les Persiens sont

en humeur de railler les Indiens, ils en font ces trois ou quatre petits contes. Ils disent que Chah-Jehan voyant que les caresses & promesses qu'il avoit fait faire à l'Ambassadeur n'avoient pû fléchir sa fierté, & qu'il ne vouloit en aucune façon saluer à l'Indienne, il s'avisa de cet artifice; qu'il commanda qu'on fermât la grande porte de la cour de l'Am-Kas où il le devoit recevoir, & qu'on ne laissât que le guichet ouvert par où un homme ne pouvoit passer qu'à toute peine en se courbant beaucoup & en s'abaissant la tête vers la terre comme l'on fait quand on saluë à l'Indienne, afin que du moins il fût dit qu'il avoit fait mettre l'Ambassadeur en une posture qui étoit quelque chose de plus bas que le Salam Indien, mais que l'Ambassadeur qui s'aperçût de l'artifice entra le dos le premier. Ils encherissent là dessus; que Chah-Jehan piqué de se voir ainsi attrapé, lui dit, Eh-Bed-bakt, Eh malheureux, crois tu entrer dans une Ecurie d'ânes comme toi? Et que l'Ambassadeur sans s'émouvoir répondit, qui ne le croiroit à voir une si petite porte? ils font encore le conte, qu'une autrefois Chah-Jehan trouvant mauvais quelques

réponses rudes & fieres qu'il lui faisoit ne se pût empêcher de lui dire, Eh-bed-Bakt, Chah-Abas n'a-t'il point d'honnêtes gens à sa Cour sans m'envoyer un fou comme toi? & que l'Ambassadeur répondit, si fait, il y a de bien plus honnêtes gens que moi à sa Cour & quantité, mais à tel Roi tel Ambassadeur. Ils ajoûtent, qu'un jour Chah-Jehan, qui lui avoit fait aporter à dîner en sa presence, & qui tâchoit toûjours de trouver quelque chose pour le démonter, voyant qu'il s'amusoit à ronger des os, s'avisa de lui dire en riant, Eh Eltchy-Gy, Seigneur Ambassadeur, que mangeront donc les chiens? & qu'il répondit sans heziter, du Kicheri, qui est un mélange de legumes, le manger ordinaire du menu peuple, & dont il voyoit manger Chah-Jehan parce qu'il l'aimoit. De plus, que Chah-Jehan lui demanda un jour ce qui lui sembloit de son nouveau Dehli qu'il faisoit bâtir au respect de Hispan, & qu'il répondit hautement & en jurant, Billah, Billah Hispan ne vient pas à la poussiere de vôtre Dehli, ce que Chah-Jehan prit pour une loüange de sa nouvelle ville, quoi que l'Ambassadeur pretendit s'en moquer à cause de la pous-

ſiere qui y eſt ſi importune. Enfin ils content que Chah-Jehan le preſſant de dire ce qui lui ſembloit de la grandeur des Rois de l'Hindouſtan en comparaiſon de ceux de Perſe, il répondit qu'on ne ſçauroit mieux comparer les Rois des Indes qu'à une grande Lune de quinze ou ſeize jours, & ceux de Perſe à une petite Lune de deux ou trois jours; que cette réponſe agréa ſur l'heure à Chah-Jehan, mais qu'il s'aperçût incontinent aprés que la comparaiſon ne lui étoit pas trop avantageuſe, & que l'Ambaſſadeur vouloit dire que les Rois des Indes alloient en diminuant, & ceux de Perſe en augmentant comme un croiſſant.

Que ces pointilles ſoient ſi fort à eſtimer, & des marques d'un ſi grand Eſprit comme ils pretendent, chacun eſt libre d'en juger, je croirois bien plûtôt qu'une gravité modeſte & reſpectueuſe ſieroient beaucoup mieux à un Ambaſſadeur que la fierté & la raillerie, & que ſur tout avec les Rois il n'y a jamais guere à railler, témoin l'accident qui en penſa arriver à ce même Ambaſſadeur, car Chah-Jehan en fut enfin ſi las & ſi ennuyé qu'il ne l'apelloit plus que le

dely, le fou ; & il commanda secretement un jour que quand on le verroit entrer dans une ruë assez longue & étroite qui est dans la forteresse pour venir à la sale de l'Assemblée, on lâchât au devant de lui un Elephant qui étoit en humeur & trés-vicieux, & que bien prit à l'Ambassadeur de sauter promptement en bas de son Paleky, & d'avoir des gens bien adroits qui avec lui sceurent tirer des fléches dans la trompe de l'Elephant qui lui firent rebrousser chemin.

Ce fut dans le tems que l'Ambassadeur de Perse s'en retournoit, qu'Aureng-Zebe fit cet admirable acueil à son Precepteur Mullah Salé ; l'Histoire est rare. Ce vieillard, qui depuis fort long tems s'étoit retiré vers Kaboul dans des terres que Chah Jehan lui avoit autrefois données, n'eut pas plûtôt entendu les avantures d'Aureng-Zebe son disciple, qu'il l'avoit emporté sur Dara & sur tous ses freres & qu'il étoit Roi de l'Hindoustan, qu'on le vit arriver à la Cour en grande esperance d'être incontinent fait Omrah ; il fait sa Cour, il brigue, il fait parler tous ses amis ; il n'y a pas jusques à Rauchenara-Begum qui ne s'employe dans son affaire ; & ce-

pendant trois mois entiers se passent sans qu'Aureng-Zebe fasse seulement semblant de le regarder ; jusques à ce qu'enfin ennuyé de l'avoir ainsi toûjours devant ses yeux, il se le fit amener dans un endroit retiré où il n'y avoit que Hakim-ul-Moulouk, Danech-mend-kan, & trois ou quatre de ces Omrahs qui se piquent de Science, & lui parla pour le congedier & s'en défaire, à peu prés de cette façon. Je dis à peu prés, car il est impossible qu'on puisse sçavoir & raporter ces sortes de choses mot pour mot, & qu'on n'y mêle rien du sien ; quand j'y aurois été present, aussi bien que mon Agah qui est celui de qui j'ai appris ce que j'en sçais, je ne le ferois pas avec certitude, mais je puis assûrer en verité que je n'ai rien obmis de la substance de la chose ; c'est donc ainsi que commença Aureng-Zebe ; Que pretens-tu de moi Mullah-gy, Monsieur le Docteur ? que je te fasse un des premiers Omrahs de ma Cour ? Certainement si tu m'avois instruit comme tu devois, il n'y auroit rien de plus raisonnable, car pour moi je suis dans ce sentiment qu'un enfant bien élevé est autant ou plus obligé à son Maître qu'à son

Pere ; mais où sont ces beaux enseignemens que tu m'as donnez ? tu m'as d'abord apris que tout ce Frangistan n'étoit que je ne sai quelle petite Isle dont le plus grand Roi étoit autrefois celui de Portugal, & aprés celui de Hollande, & qu'ensuite venoit celui d'Angleterre; & pour ce qui est des autres Rois, comme celui de França & celui d'Andalous, tu me les as figurez comme de nos petits Rajas, me faisant entendre que les Rois d'Hindoustan étoient bien au dessus de tout cela, que c'étoient les vrais & uniques Houmayons, les Ekbars, les Jehan-Guires, les Chah-Jehans, les Fortunez, les Grands par excellence, les preneurs du monde, les Rois du monde ; & que la Perse & l'Usbec, Kachguer, Tatar, & Catay-Pegu, Siam, Tchine & Matchine trembloient au nom des Rois de l'Hindoustan ; admirable Geographie ! Tu me devois bien plûtôt faire distinguer exactement tous ces divers Etats du monde, & me faire bien entendre leur force, leur façon de combatre, leurs coûtumes, leurs religions, leurs gouvernemens, leurs interêts ; & par une solide lecture de l'Histoire me faire remarquer leur commencement, leur

progrez, leur décadence, d'où, comment, par quels accidens & par quelles fautes ces grands changemens & revolutions ſont arrivées ; à peine ai-je apris de toi le nom de mes ayeuls les fameux Fondateurs de cet Empire ; c'eſt bien loin de m'avoir apris l'Hiſtoire de leur vie ; & comme ils ſe ſont pris à de ſi illuſtres conquêtes : Tu m'as voulu aprendre l'Arabe, à lire & à écrire ; je te ſuis fort obligé de m'avoir tant fait perdre de tems ſur une langue qui demande des dix & des douze années pour en venir à quelque perfection ; comme ſi le fils d'un Roi ſe devoit jamais piquer de paſſer pour Grammairien ou pour quelque Docteur de la Loi, & d'aprendre au plus d'autres langues que celles de ſes voiſins, lors qu'il ne s'en peut que dificilement paſſer ; lui à qui le tems eſt ſi cher pour tant d'autres choſes d'importance qu'il doit aprendre de bonne heure ; comme s'il y avoit aucun eſprit qui ne ſe rebutât & ne ſe ravalât même dans un exercice ſi triſte & ſi ſec, ſi long & ſi importun, comme eſt celui d'aprendre des mots. Voilà ce que dit Aureng-Zebe avec beaucoup de reſſentiment ; mais quelques-uns des ſçavans, ſoit pour le flu-

ter & amplifier ce qu'il avoit dit, soit par jalousie qu'ils eussent contre Mullah ou autrement, firent courir le bruit qu'il n'en étoit pas demeuré là, & qu'aprés s'être diverti quelque tems à parler de plusieurs choses, il poursuivit encore de cette maniere.

Ne sçavois-tu pas que l'enfance bien menagée, avec cette heureuse memoire qui l'accompagne pour l'ordinaire, est capable de mille beaux preceptes, de mille belles connoissances, qui demeurent fortement imprimées tout le reste de la vie, & qui tiennent toûjours l'esprit ouvert & élevé pour les grandes choses? La Loi, les Prieres & les Sciences ne se peuvent-elles pas aussi bien ou mieux aprendre dans nôtre langue naturelle que dans l'Arabe? Tu faisois entendre à mon Pere Chah-Jehan que tu m'aprenois la Philosophie, certainement il me souvient assez que tu m'as entretenu plusieurs années de questions en l'air, de choses qui ne donnent aucune satisfaction à l'esprit, & qui ne viennent jamais dans l'usage commun de la vie, a de vrayes & seches réveries qui n'ont

a Ils ont encore beaucoup plus de fatras dans leur Philosophie que nous.

que cela de bon en elles, qu'elles ne se conçoivent que trés-difficilement, & s'oublient trés-facilement, qui ne sont capables que d'ennuyer & gâter un bon esprit, & en faire un opiniâtre insuportable. Il me souvient bien encore qu'aprés que tu m'eus ainsi entretenu je ne sçais combien de tems dans ta belle Philosophie, ce qui m'en demeura de science, ce fut quantité de mots barbares & obscurs, propres à effaroucher, embroüiller & rebuter les meilleurs esprits, a & qui n'ont été inventez que pour mieux couvrir la vanité & l'ignorance des gens faits comme toi, qui nous veulent faire acroire qu'ils sçavent tout, & que sous ces paroles obscures & ambiguës il y a de grandes choses & de grands mysteres cachez qu'eux-seuls sont capables d'entendre: Si tu m'avois apris cette Philosophie qui forme l'esprit au raisonnement, & l'acoûtume insensiblement à ne se payer que de raisons solides; si tu m'avois donné ces beaux preceptes & enseignemens qui élevent l'ame au dessus des atteintes de la fortune & la mettent dans une assiete inébranlable, toûjours égale, toûjours

a *Ils ont encore bien plus que nous de cette sorte de jargon.*

la méme, sans permettre qu'elle s'éleve insolemment par la prosperité, ou qu'elle s'abate lâchement par l'adversité; Si tu t'étois pris d'une bonne maniere à me faire connoitre ce que nous sommes, quels sont les premiers principes des choses, & que tu m'eusses aidé à former quelque belle idée de la grandeur de cet Univers, de l'ordre & des mouvemens admirables de ses parties; si, dis-je, tu m'avois apris cette sorte de Philosophie, je te serois infiniment plus obligé, que ne fut Alexandre à son Aristote, & je croirois qu'il seroit de mon devoir de te recompenser tout autrement qu'il ne le fit. Ne devois-tu pas, flateur que tu es, m'aprendre quelque chose de ce point si important à un Roi, quels sont les devoirs reciproques d'un Souverain envers ses Sujets, & des Sujets envers leur Souverain? Du moins ne devois-tu pas considerer que je serois un jour obligé de disputer avec l'épée ma vie & la Couronne entre mes freres? n'est-ce pas là le destin de presque tous les Enfans des Rois de l'Hindoustan? & cependant as-tu jamais eu le soin de me faire aprendre ce que c'est que d'assieger une ville & de ranger

une armée en bataille : que bien m'en a pris d'avoir consulté d'autres gens que toi ! Va retire toi dans ton Village, que personne ne sçache plus qui tu es, ni ce que tu seras devenu.

Il s'éleva en ce tems là une petite tempête sur les Astrologues que je ne trouvai pas déplaisante. La plûpart des Asiatiques sont tellement infatuez de l'Astrologie Judiciaire qu'ils croyent que rien ne se fait ici bas qui ne soit écrit là haut, (c'est leur façon ordinaire de parler) dans toutes leurs entreprises ils consultent les Astrologues; quand deux armées sont prêtes pour donner bataille, ils se donneront bien de garde de combatre que l'Astrologue n'ait pris le Sahet, c'est-à-dire qu'il n'ait pris & determiné le moment qui doit être propice & heureux pour commencer le combat ; ainsi s'il est question de choisir un General d'Armée, de dépêcher un mariage, de commencer un voyage, faire la moindre chose, acheter un Esclave, vêtir un habillement neuf ; rien de tout cela ne se peut faire sans l'Arrêt de Monsieur l'Astrologue ; ce qui est une gêne incroyable, & une coûtume qui traine même avec soi des consequences si importantes que je ne sçai comment elle peut subsister si long-tems ; car

enfin il faut que l'Astrologue ait connoissance de tout ce qui se passe & de tout ce qui s'entreprend depuis les plus grandes affaires jusques aux plus petites. Or il arriva malheureusement que le premier Astrologue du Roi vint à se noyer, ce qui fit grand bruit à la Cour, & decredita beaucoup l'Astrologie ; car comme on sçavoit que c'étoit lui qui donnoit le Saher au Roi & aux Omrahs, chacun s'étonnoit comme quoi un homme si experimenté, & qui depuis si longtems donnoit la bonne avanture aux autres, n'eût pas sceu prevoir son malheur : Il y en avoit même de ceux qui faisoient lesplus entendus, qui disoient que dans le Franguistan où les Sciences fleurissent, les Grands tiennent ces sortes de gens suspects, & que quelques uns même les prennent pour des Charlatans; qu'on doute fort si cette science est fondée sur de bonnes & solides raisons, & que ce pourroit bien être quelque prevention ou imagination des Astrologues, ou plûtôt un artifice pour se rendre necessaires auprés des Grands & les tenir en quelque sorte de dependance. Tous ces discours deplaisoient beaucoup aux Astrologues, mais rien ne les fâchoit

tant que ce conte qui s'est rendu fameux : Que le grand Chah-Abas Roi de Perse avoit fait becher & preparer un petit lieu dans son Serrail pour faire un jardin ; les petits arbres étoient tout prêts, & le Jardinier pretendoit de les planter le lendemain ; cependant l'Astrologue faisant l'homme d'importance, dit qu'il falloit prendre le Sahet favorable pour les planter, afin qu'ils peussent bien réussir ; Chah-Abas en fut content, l'Astrologue prit ses instrumens, feuilleta ses livres, fit ses calculs, & conclut qu'à raison de telle & telle conjoncture & regards des Planettes, ils étoit necessaire de les planter à l'heure même : le maître Jardinier qui ne songeoit à rien moins qu'à l'Astrologue ne se trouva pas là present, mais on ne laissa pas de mettre la main à l'œuvre, l'on fit des trous & on planta tous ces arbres, Chah-Abas lui même les posant dans leur place pour qu'on pût dire que c'étoit des arbres plantez de la propre main de Chah-Abas ; le maître Jardinier qui revint sur le soir fut bien étonné de trouver la besogne faite, & voyant que cela n'étoit point selon le lieu propre, & l'ordre qu'il avoit destiné ; qu'un abricotier par

exemple étoit dans le foulage d'un pomier, & un poirier dans celui d'un amandier, bien fâché contre l'Astrologue fit arracher tous les arbrisseaux, & les coucha comme il les avoit laissez avec un peu de terre sur la racine pour le lendemain; incontinent on en donna nouvelle à l'Astrologue, & lui à Chah-Abas qui fit aussi-tôt venir le Jardinier, & qui en colere lui demanda pourquoi il avoit été si osé que d'arracher ces arbres qu'il avoit lui-même plantez de sa main; qu'au reste on avoit pris trés-exactement le Sahet; que jamais on n'y reviendroit, qu'on n'en sçauroit jamais trouver un si bon, & qu'ainsi il avoit tout gâté, & tout perdu: Le rustau de Jardinier qui avoit un peu de vin de Chiras dans la tête regarde l'Astrologue, de travers & lui dit ces trois mots en grondant & en jurant, Billah, Billah qu'il falloit bien que ce fût un admirable Sahet, celui que tu as pris pour ces arbres, Astrologue de malheur; ils ont été plantez aujourd'hui à midi & ce soir ils ont été arrachez: quand Chah-Abas entendit ce raisonnement il se mit à rire, tourna le dos à l'Astrologue & se retira.

J'ajouterai ici deux choses, quoi qu'er-

qu'arrivées du tems de Chah-Jehan, parce qu'il en arrive assez souvent d'aprochantes, & qu'elles feront remarquer cette ancienne & barbare coûtume qui fait que les Rois des Indes se portent heritiers des biens de ceux qui meurent à leur service. La premiere fut à l'égard de Neiknam-Kan un des plus anciens Omrahs qui fût à la Cour, & qui pendant quarante ou cinquante ans qu'il avoit toujours eu des emplois considerables, avoit amassé beaucoup d'or & d'argent. Ce Seigneur se voyant sur la fin de ses jours, considerant cette déraisonnable coûtume qui fait que la femme d'un grand Seigneur se trouve souvent tout d'un coup aprés la mort de son mari pauvre & miserable, obligée de presenter requête pour avoir quelque petite pension pour vivre, & ses enfans contraints de prendre parti comme de simples Soldats sous quelque Omrah, distribua secretement tous ses tresors à de pauvres veuves & à de pauvres Cavaliers, remplit ses coffres de vieille ferraille, de vieilles savates, d'os & de haillons, les fit bien fermer & bien sceller, disant à tout le monde que c'étoit là le bien de Chah-Jehan; ces cofres aprés sa mort furent aportez devant Chah-

Jehan lors qu'il étoit en l'Assemblée & furent par son commandement ouverts à l'heure même devant tous les Omrahs, qui virent tous ces beaux tresors, ce qui fâcha & deconcerta tellement Chah-Jehan, qu'il se leva & se retira à l'heure même.

La seconde n'est rien qu'un mot de galanterie. Un riche Baniane ou Marchand Gentil, grand usurier, comme ils sont la plûpart, & qui avoit toûjours été dans les emplois & à la paye du Roi, vint à mourir; quelques années aprés sa mort son fils tourmentoit extremement la veuve sa mere pour avoir de l'argent, elle qui voyoit que c'étoit un dépencier & un débauché, ne lui en donnoit que le moins qu'elle pouvoit; Ce jeune fou à la persuasion d'autres gens comme lui fut se plaindre à Chah-Jehan, & lui decouvrit fortement tout ce qu'avoit laissé de bien son pere; ce qui pouvoit monter à deux cens mille Ecus; Chah-Jehan, qui eût déja voulu tenir l'argent de cet usurier, fit venir la veuve, & lui ordonna en pleine Assemblée de lui envoyer cent mille Roupies, & cinquante mille à son fils, commandant en même tems qu'on la mît vite dehors;

la Vieille, quoi que bien étonnée de ce commandement, & bien embarassée de se voir ainsi poussée dehors si vite & si rudement sans pouvoir dire ses raisons, ne perdit neanmoins pas le jugement; elle se mit à se debatre, & cria tout haut qu'elle avoit encore quelque chose à découvrir au Roi, ce qui fut cause qu'on la ramena; quand elle se vit assez proche pour se bien faire entendre, voici la belle harangue qu'elle commença de faire. Hazret Salamet, Dieu garde vôtre Majesté, je trouve que mon fils a quelque raison de me demander le bien de son pere, parce qu'enfin il est son sang & le mien, & par consequent nôtre heritier; mais je voudrois bien sçavoir quelle parenté vôtre Majesté pouvoit avoir avec mon defunt mari pour s'en porter heritier. Quand Chah-Jehan entendit cette naïve harangue & ce discours de parentage du Roi des Indes avec un Banyane ou Marchand idolatre, il ne se put tenir de rire, & dit qu'on ne lui demandât rien.

Je ne raporterai pas toutes les autres choses considerables qui sont arrivées depuis la fin de la guerre, c'est-à-dire depuis environ 1660. jusques à mon dé-

part, qui fut plus de six ans aprés, quoi que je ne doute point que cela ne fit beaucoup pour le dessein que j'ai eu en raportant les autres, qui est de faire connoître le genie des Mogols & des Indiens ; c'est ce que je pourrai faire ailleurs, je dirai seulement cinq ou six choses, pour lesquelles ceux qui auront lû cette Relation auront sans doute quelque curiosité.

La premiere, que veritablement Aureng-Zebe a fait garder Chah-Jehan dans la forteresse d'Agra avec toute la diligence & toutes les precautions imaginables, mais neanmoins il l'a toûjours laissé dans son ancien apartement avec Begum-Saheb, toutes ses femmes, chanteuses, danseuses, cuisinieres & autres. Rien ne lui a manqué de ce côté-là ; Il y avoit même certains Mullahs qui le pouvoient voir pour lui lire l'Alcoran (car il s'étoit fait merveilleusement devot) & quand bon lui sembloit, on lui amenoit des chevaux de parade, des gazelles aprivoisées pour les faire battre l'une contre l'autre, des oiseaux de chasse de plusieurs sortes, & divers autres animaux curieux pour le divertir comme autrefois. Aureng-Zebe a même sçu vaincre en-

fin cette fierté insuportable & cette aigreur qu'il gardoit toûjours, quoi-que prisonnier, sans qu'on le pût fléchir en quoi que ce fût, & ç'a été l'effet des lettres obligeantes pleines de respect & de soumission, qu'il lui écrivoit souvent, le consultant comme son Oracle, lui rendant mille petits soins & lui faisant sans cesse de petits presens; jusques à tel point que Chah-Jehan lui écrivoit aussi fort souvent touchant les affaires d'Etat & le Gouvernement, & lui envoïa de lui même quelques pierreries qu'il lui avoit refusées avec tant d'aigreur, répondant que les marteaux étoient prêts pour les mettre en poudre la premiere fois qu'on les lui demanderoit: Il consentit en suite de lui envoyer la fille de Dara qu'il lui avoit hautement refusée, & il lui octroya enfin ce pardon & cette benediction paternelle qu'il lui avoit tant de fois demandée sans la pouvoir obtenir. Ce n'est pas pourtant qu'Aureng-Zebe le flatât toûjours, au contraire il lui faisoit quelquefois des réponses trés-fortes, lors qu'il trouvoit que ses lettres tenoient un peu trop de ce naturel altier & plein d'autorité qui ne le pou-

voit quiter, & qu'elles étoient un peu trop rudes ou trop piquantes : On en pourroit juger par la lettre que je sçais de trés bonne part qu'il lui écrivit un jour à peu prés en ces termes. Vous voulez que je suive indispensablement ces anciennes coûtumes, & que je me porte heritier de tous ceux qui sont à ma solde avec cette rigueur acoûtumée ; un Omrah, & même un de nos Marchands n'étant pas plûtôt mort, & quelquefois ne l'étant pas encore, que nous faisons sceller ses coffres, nous nous emparons de ses biens, & nous faisons une recherche exacte de ce qu'il peut avoir, faisant emprisonner & mal-traiter les Oficiers de la maison pour les contraindre à nous découvrir tout, jusques aux moindres joyaux ; je veux croire qu'il y ait quelque politique en cela, mais on ne sçauroit aussi nier qu'il n'y ait bien de la rigueur & bien souvent de l'injustice, & à dire sincerement la verité, nous meriterions assez qu'il nous en arrivât tous les jours autant qu'à vous au sujet de vôtre Neik-Nam-kan, & de la veuve de vôtre riche Marchand Indou. De plus (ajoûtoit-il) il semble que je passe dans vôtre esprit pour un superbe & pour

an orgueilleux presentement que je suis Roi. Comme si vous ne sçaviez pas par une experience de plus de quarante ans que vous avez regné, quel pesant ornement c'est qu'une Couronne, & combien de tristes & inquietes nuits elle traîne avec elle, comme si je pouvois ignorer ce beau trait de Mir-Timur que nous propose si serieusement nôtre Grand Ayeul Ekbar dans ses Memoires, afin de nous faire entendre quelle estime nous en devons faire, & si nous avons sujet de nous en tant orgueillir; vous sçavez bien qu'il dit que le même jour que Timur prit Bajazet il le fit amener devant soi, & que le considerant atentivement au visage, il se mit à rire, de quoi Bajazet tout indigné lui dit fierement; Ne te ris point de ma fortune Timur; sçache que c'est Dieu qui est le distributeur des Royaumes & des Empires, & qu'il t'en peut autant arriver demain qu'il m'en arrive aujourd'hui; que sur cela Mir-Timur lui fit cette serieuse & galante réponse; Je sçais aussi bien que toi Bajazet, que Dieu est le distributeur des Royaumes & des Empires; je ne ris pas de ta mauvaise fortune, à Dieu ne plaise, mais c'est qu'en considerant ainsi ton

visage, ceci m'est tombé en pensée; qu'il faut que ces Royaumes & ces Empires soient devant Dieu & peut-être en eux-mêmes bien peu de chose, puis qu'il les distribuë à des gens si mal faits que nous sommes tous deux, à un vilain borgne comme toi, & à un miserable boiteux comme moi. Vous voulez encore qu'abandonnant tous mes autres Emplois, que je crois être trés-necessaires pour l'afermissement & le bon-heur de cet Etat, je ne songe qu'aux Conquêtes & à étendre les bornes de l'Empire. Il faut avoüer que c'est-là l'emploi d'un grand Monarque, d'une ame veritablement Royale; & que je ne meriterois pas d'être du Sang du grand Timur si je n'entrois dans ces sentimens, & si je ne m'y sentois point porté; toutefois il me semble que je ne me tiens pas les bras croisez, & que mes Armées ne sont pas inutiles dans le Decan & dans le Bengale; mais il faut aussi avoüer que les plus grands Conquerans ne sont pas toûjours les plus grands Rois, qu'on ne voit que trop souvent un Barbare conquêter, & que ces grands corps de Conquêtes tombent ordinairement d'eux-mêmes, peu d'années assez souvent nous

en faisant voir la decadence : Celui-là est un grand Roi qui se sçait dignement aquiter de ce grand & auguste métier & devoir des Rois, de faire rendre la Justice à leurs Sujets, &c.... *Le reste ne m'est pas tombé entre les mains.*

La seconde est au regard de l'Emir-Jemla. Ce seroit faire tort à ce grand homme que de taire de quelle façon aprés la guerre il se comporta avec Aureng-Zebe, & de quelle façon il a couronné ses derniers jours. Ce grand homme aprés avoir achevé l'affaire de Bengale avec Sultan Sujah, non pas comme un Gionkan cet infame Patan au regard de Dara, ou comme le Raja de Serenaguer à l'égard de Soliman-Chekouh, mais comme un grand Capitaine & adroit Politique, le poussant jusques à la Mer & le contraignant de s'enfuir, & de s'échaper de ses mains; envoya un Eunuque vers Aureng-Zebe le suplier de permettre qu'il lui amenât sa famille à Bengale; qu'à present que la guerre étoit finie, & qu'il se voyoit cassé de vieillesse, il esperoit qu'il lui donneroit la consolation qu'il pût passer le reste de ses jours avec sa femme & ses enfans. Mais Aureng-Zebe est trop clair-voyant pour ne

penetrer pas dans les desseins d'Emir; il le voit triomphant de Sujah, il sçait quelle est sa reputation, & qu'il passe pour un homme tres-intelligent, entreprenant, courageux & riche, & que le Royaume de Bengale est non seulement le meilleur de l'Hindoustan, mais qu'il est fort de soi-même, & qu'il est à la tête d'une Armée aguerrie, qui l'honore & le respecte autant qu'elle le craint; de plus il connoît de longue main quelle est son ambition, & prevoit assez, que s'il avoit son fils Mahmet Emir-kan il aspireroit à la Couronne, & à s'établir absolu du Bengale, s'il n'étoit même capable de pousser les choses plus avant & cependant il voit bien aussi qu'il y a danger de le refuser, & qu'il seroit peut-être bien homme à se jetter dans quelque extremité bien dangereuse, comme il avoit fait dans Golkunda. De quelle façon se doit il donc comporter avec lui? Il lui renvoye sa femme & sa fille, & tous les enfans de son fils, Il le fait Mir-ul Omrah qui est dans cet Etat le souverain degré d'honneur où puisse être élevé un Favori; & pour ce qui est de Mahmet Emir-Kan, il le fait grand Balechis, qui est approchant de ce que nous

dirions grand Maître de la Cavalerie, la ſeconde ou la troiſiéme Charge de l'Etat, qui cependant atache abſolument à la Cour celui qui la poſſede, ſans pouvoir que dificilement s'éloigner de la Perſonne du Roi. L'Emir de ſon côté connoît bien qu'Aureng-Zebe a ſçu parer le coup; & que ce ſeroit en vain de lui redemander ſon fils; qu'il ne le ſçauroit faire ſans le choquer, & qu'ainſi le plus ſeur eſt de ſe contenter de tous ces témoignages d'amitié, & de tous ces honneurs avec le Gouvernement de Bengale, ſe tenant toûjours cependant ſi bien ſur ſes gardes & en tel état que s'il ne peut rien atenter contre Aureng-Zebe, Aureng-Zebe auſſi ne puiſſe rien atenter contre lui. Voila à peu prés comme nous avons vû agir ces deux grands perſonnages l'un avec l'autre, & les choſes ont demeuré prés d'un an dans ces termes, juſques à ce qu'Aureng-Zebe pour ſçavoir trop bien qu'un grand Capitaine ne ſçauroit long-tems ſe tenir en repos, & que ſi on ne l'ocupe dans une guerre étrangere, il en ſuſcitera enfin quelqu'une s'il peut dans le Roïaume même; lui propoſa de faire la guerre à ce riche & puiſſant Raja d'Acham

dont les terres ſont au Nort de Daké ſur le Golfe de Bengale. L'Emir qui aparemment avoit déja fait ce projet, & qui croyoit que la conquête de ce païs lui ouvriroit le chemin à une gloire immortelle, & à porter ſes armes & ſon nom juſques à la Chine, ſe trouva auſſitôt prêt pour cette entrepriſe, il s'embarqua dans Daké, avec une puiſſante armée ſur une Riviere qui vient de ces quartiers-là, ſur laquelle aprés avoir fait environ cent lieuës de chemin tirant au Nort inclinant à l'Orient, il arriva à un Château qui s'apelle Azo, que le Raja d'Acham avoit uſurpé ſur le Royaume de Bengale & le tenoit depuis long-tems. Il ataqua cette place, & la força en moins de quinze jours, prenant de là ſa route vers Chamdara, qui eſt l'entrée & la porte du païs du Raja, où il arriva aprés vingt-huit journées de chemin par terre, toûjours vers le Nord: Là il ſe donna une bataille, où le Raja d'Acham n'eut pas du bon, & il fut obligé de ſe retirer à Guerguon qui eſt la Capitale de ſon Royaume à quarante lieuës de Chamdara: l'Emir le ſuivit de ſi prés qu'il ne lui donna pas le tems de ſe fortifier dans Guerguon comme il eſperoit, car il ar-

riva à la vuë de la Ville en cinq jours; Ce qui obligea le Raja, voyant l'armée de l'Emir, de s'enfuir vers les montagnes du Royaume de Lassa, & d'abandonner Guerguon qui fut pillé comme avoit été Chamdara. On y trouva de trés-grandes richesses, c'est une grande Ville fort belle & fort marchande & où les femmes sont extraordinairement belles. Cependant pour son malheur la saison des pluyes survint plûtôt qu'à l'ordinaire, & comme elles sont excessives en ce Païs & qu'elles couvrent toute la terre pendant plus de trois mois, hormis les Villages qui sont situez sur des eminences; l'Emir se trouva extrêmement embarassé; Car alors le Raja faisoit descendre des gens des montagnes de toutes parts qui connoissoient le Païs & qui en peu de tems sçurent tirer les vivres de la campagne, de sorte que l'armée se trouva avec toutes ses richesses, avant que les pluyes fussent passées, en trés-grande disette & sans pouvoir avancer ni reculer; elle ne pouvoit avancer à cause des montagnes qui sont trés-dificiles, & où il faisoit de grandes pluyes; elle ne pouvoit retourner pour les mêmes pluyes & à cause des boües, & parce que le Raja

avoit fait en plusieurs endroits couper le chemin qui est une digue relevée jusques à Chamdara; si bien qu'il fut obligé de passer en ce lieu dans cette misere tout le tems des pluyes, aprés lesquelles comme il vit que son armée étoit dégoutée, fatiguée & à demi morte de faim, il se trouva contraint d'abandonner le dessein qu'il avoit de passer plus avant & s'en retourna sur ses pas. Mais ce fut avec tant de fatigues & de si grandes incommoditez pour les boués, pour les vivres & pour être suivi en queuë par le Raja, que tout autre que lui qui n'auroit pas sceu remedier au desordre de la marche & qui n'eût pas eu la patience d'être quelquefois cinq ou six heures à un passage pour faire défiler ses Soldats sans embaras, y auroit entierement peri & laissé toute son armée; si bien qu'avec tous ces empêchemens il ne laissa pas de revenir avec beaucoup de gloire & de tres-grandes Richesses; Il avoit dessein de retourner l'année suivante pour suivre son entreprise; supposé qu'Azo, qu'il avoit fortifié & où il laissa une forte garnison, pût tenir le reste de l'année contre le Raja : Mais jusques à quand un corps lassé de vieillesse peut-il resister à

tant de fatigues ? il ne fut pas plûtôt arrivé que les dissenteries se mirent dans son armée ; il n'étoit pas de bronse lui même non plus que les autres ; il tomba malade, il mourut ; la fortune voulant comme terminer par là les justes apprehensions d'Aureng-Zebe;je dis les justes apprehensions;car il n'y eut personne de ceux qui connoissoient ce grand homme & l'état des affaires de l'Hindoustan qui ne dit, C'est à present qu'Aureng-Zebe est Roi de Bengale, & il ne pût lui même s'empêcher d'en témoigner quelque chose, car il dit franchement en public à Mahmet Emir-Kan, Vous avez perdu vôtre pere, & moi le plus grand & le plus dangereux ami que j'eusse : il ne laissa pas neanmoins sur l'heure de le consoler & de l'asseurer qu'à jamais il lui serviroit de pere;& au lieu qu'on croyoit qu'il lui alloit du moins retrancher sa paye,& faire recherche de ses tresors, il le confirma dans son office de Bakchis; lui augmenta sa pension de mille Roupies par mois,& le laissa heritier de tous les biens de l'Emir,quoi que la coûtume du païs lui permit de s'en emparer.

La troisiéme est au regard de Chalihestkan, qu'Aureng-Zebe fit premiere;

ment Gouverneur d'Agra lors qu'il s'en alla à la bataille de Kadjoüé contre Sultan Sujah, & depuis Gouverneur & General d'Armée dans le Decan, & puis enfin aprés la mort de l'Emir-Jemla, Gouverneur & General d'armée dans le Bengale avec la charge de Mir-ul Omrahs qu'avoit ocupée l'Emir-Jemla : c'est celui là que nous avons dit dans nôtre Histoire être Oncle d'Aureng-Zebe & avoit tant contribué à sa fortune par son éloquente & adroite plume, par ses intrigues & par ses conseils. Ce seroit aussi faire tort à sa renommée que de taire l'importante entreprise qu'il fit d'abord en entrant dans son Gouvernement ; d'autant plus que l'Emir-Jemla, soit par Politique ou autrement, ne l'avoit point voulu tenter, & que les particularitez que je raporterai feront connoître non seulement l'Etat passé & present du Royaume de Bengale & de celui de Rakan, que personne jusques à present ne nous a guere bien debroüillé, mais encore quelques autres choses qui meritent d'être sçuës.

Afin donc de bien comprendre l'importance de l'entreprise de Chah-hest-ká, & prendre une idée de ce qui se passe vers

ce Golfe de Bengale, il faut ſçavoir que depuis longues années il y a toûjours eu dans le Royaume de Rakan ou Mog quelques Portugais, & avec eux grand nombre de leurs Meſtices ou Eſclaves Chrétiens & autres Franguis ramaſſez de toutes parts. C'étoit-là la retraite des fugitifs de Goa, de Ceilan, de Cochin, de Malague & de toutes ces autres places que tenoient autrefois les Portugais dans les Indes, ceux qui avoient abandonné leur Convent, les gens mariez deux ou trois fois, les aſſaſſins, & en un mot les gens de ſac & de corde y étoient les mieux venus & les plus conſiderez, & y menoient une vie deteſtable & tout à fait indigne de Chrétiens, juſques à ſe maſſacrer & empoiſonner impunément les uns les autres, & aſſaſſiner leurs propres Eccleſiaſtiques qui ſouvent ne valloient pas mieux qu'eux. Le Roi de Rakan dans l'aprehenſion qu'il a toûjours euë du Mogol les tenoit à la garde de ſa frontiere dans un Port qu'on apelle Chatigon, leur donnant des terres & les laiſſant vivre & faire à leur fantaiſie. Leur ocupation & métier ordinaire étoit celui de Voleur & de Pirate: Avec de certaines petites demi Ga-

letes legeres qu'on apelle Galeaſſes, ils ne faiſoient autre choſe que roder la Mer de ce côté là, & entrans dans toutes ces rivieres, canaux & bras du Gange, & entre toutes ces Iſles du bas Bengale, & penetrans même ſouvent en remontant juſques à quarante ou cinquante lieuës dans le païs, ſurprenoient & enlevoient les Villages entiers, les Aſſemblées, les Marchez, les Fêtes & les Nôces des pauvres Gentils & autres de ce quartier là, faiſans Eſclaves hommes & femmes, grands & petits, avec des cruautez étranges, & brûlans tout ce qu'ils ne pouvoient emporter; Et c'eſt de là qu'on voit à preſent dans cette embouchure du Gange tant de belles Iſles deſertes qui avoient été trés-peuplées, & où il ne ſe trouve plus que des bêtes ſauvages & principalement des Tigres pour habitans.

De cette grande quantité d'Eſclaves qu'ils prenoient ainſi de tous côtez, voici ce qu'ils en faiſoient. Ils avoient bien la hardieſſe & l'effronterie de venir vendre ſur le païs même les vieilles gens dont ils ne ſçavoient que faire; ceux qui étoient échapez du danger par la fuite & en ſe jettant dans les bois, tâchans

de racheter aujourd'hui leurs peres ou leurs meres qu'ils avoient vû prendre hier ; tout le reste ils le gardoient pour leur service, & pour en faire des rameurs & des Chrétiens comme eux, les élevans dans le vol, dans le sang & dans le carnage; ou bien ils les vendoient aux Portugais de Goa, de Ceilan, de San Thomé & autres, & à ceux même qui étoient demeurans dans le Bengale à Ogouli, qui s'y étoient venus établir sous le bon plaisir de Jehan-Guire le Grand-pere d'Aureng Zebe qui les souffroit là à raison du commerce, & parce qu'il ne haïssoit pas les Chrétiens, & parce qu'ils lui promettoient de tenir le Golfe de Bengale net de tout Corsaire; & c'étoit vers l'Isle de Galles proche du Cap das Palmas que se faisoit ce beau trafic; ces Pirates atendoient là les Portugais au passage qui en remplissoient leurs Vaisseaux à trés bon marché (comme ont encore fait quelques autres Européens depuis la decadence des Portugais) cette infame canaille se vantant éfrontement de faire plus de Chrétiens en un an que tous les Missionnaires des Indes en dix, ce qui eût été une étrange maniere d'étendre le Christianisme.

Ce furent ces Pirates qui furent cause que Chah Jehan, qui étoit plus zelé Mahumetan que son pere Jehan-Guire, jetta enfin sa colere non seulement sur les Reverends Peres Jesuites Missionnaires d'Agra, faisant jetter par terre la meilleure partie d'une fort belle & grande Eglise qui avoit été bâtie, aussi bien que celle de Lahor, par la faveur de Jehan-Guire, qui, comme j'ai dit, ne haïssoit pas le Christianisme, & sur laquelle il y avoit une haute tour avec une cloche qui se faisoit entendre de toute la Ville; mais encore sur les Chrétiens d'Ogouli; car lassé de voir qu'ils connivoient avec les Pirates pour faire redouter le nom de Franguis & remplir leurs maisons d'Esclaves qui étoient ses propres sujets, il les desola & les ruina entierement, leur tirant premierement par belles paroles & par menaces le plus d'argent qu'il pût; & sur ce qu'ils s'opiniâtrerent indiscretement à lui refuser ce qu'il leur demandoit, il les fit assieger, & les fit tous amener à Agra jusques aux petits enfans, jusques aux Prêtres & aux Religieux: il y en avoit des centaines; ce fut une misere & une desolation sans pareille, une pe-

tite transmigration de Babilone; là ils furent tous faits Esclaves; ce qu'il y avoit de belles femmes & de belles filles étant resserrées dans le Serrail, les vieilles & autres distribuées à divers Omrahs; ce qu'il y avoit de petits enfans mâles faits pages & circoncis, & les hommes d'âge renians leur foi la plûpart, épouvantez par les menaces qu'on leur faisoit tous les jours de les faire jetter sous l'Elefant, ou atirez par de belles promesses: Il est vrai qu'il y eut quelques Religieux entre eux qui tinrent ferme, & que les Missionnaires d'Agra, qui nonobstant tous les malheurs demeurerent dans leur maison, trouverent moyen par aprés, partie par amis & partie par argent, d'en tirer beaucoup & de les faire conduire à Goa & dans les autres places des Portugais.

Ce furent encore ces mêmes Pirates qui quelques tems avant la desolation d'Ogouli firent offre au Vice Roi de Goa de lui mettre tout le Royaume de Rakan entre les mains pour le Roi de Portugal, mais il refusa, dit-on, cette offre par arrogance & par jalousie, & ne voulut pas envoïer le secours que lui demandoit pour cela un certain Bastian Con-

ſalve qui s'étoit fait Chef de ces gens-là, & qui étoit devenu ſi puiſſant & ſi conſiderable qu'il épouſa une des filles du Roi ; ne voulant pas qu'il fût qu'un homme de ſi peu de naiſſance comme étoit ce Baſtian Conſalve eût fait un ſi grand coup ; mais on peut dire en paſſant qu'il ne faut pas trop s'étonner de cela ; les Portugais des Indes pour une ſemblable conduite ont bien manqué d'autres ocaſions que celle-là dans le Japon, dans le Pegu, dans l'Ethiopie & autres endroits, ſans dire que c'eſt par ce chemin là joint peut-être à un juſte châtiment de Dieu, comme ils avoüent tout franchement eux-mêmes, qu'ils ſont devenus la proye de leurs Ennemis, & tombez ſi bas dans les Indes que je ne ſçai ſi jamais ils s'en releveront, au lieu qu'autrefois avant qu'ils ſe fuſſent corrompus dans le vice & abatardis dans les delices, comme ils ont fait depuis, ils faiſoient tout trembler, ce n'étoit que bravoure, que generoſité, que zele pour le Chriſtianiſme, que grands exploits & que richeſſes immenſes, tous les Rois des Indes recherchans leur amitié.

Ce fût encore les mêmes Pirates qui en ce tems-là s'emparerent de l'Iſle de

Sondiva, Poste avantageux pour commander une partie de l'embouchure du Gange, dans laquelle un certain Religieux de S. Augustin trés-fameux nommé Fra-Johan fit le petit Roi plusieurs années, ayant sçu, Dieu sçait comment, se défaire du Commandant de la place.

Ce fut encore les mêmes qui vinrent prendre Sultan Sujah à Daka pour l'emmener sur leurs Galeasses à Rakan, comme nous avons dit, & qui trouverent moyen d'ouvrir quelques-uns de ses coffres & de lui piller quantité de pierreries qui se sont depuis venduës dans le Rakan en cachette & quasi pour rien, étant tombées la plûpart entre les mains de gens qui ne sçavoient ce que c'étoit, & puis en celles des Hollandois & autres qui les sçurent bien-tôt ramasser, faisant entendre à ces voleurs ignorans que c'étoient, des diamants mols, & qu'ils leur payoient à proportion de leur dureté.

Enfin ce sont eux qui depuis tant d'années ont perpetuellement donné de l'exercice au Grand Mogol dans le Bengale; l'ont obligé à y tenir toûjours quantité de corps de gardes de tous côtez dans

les passages, quantité de milice & une petite armée navale de Galeasses pour s'oposer à leurs courses ; & qui nonobstant tout cela n'ont pas laissé de faire souvent d'étranges ravages, & d'entrer comme j'ai dit, bien avant dans le païs, & se moquer de toute cette armée de Mogols, s'étans faits si hardis & si adroits aux armes & à conduire ces Galeasses, que quatre ou cinq des leurs ne se feignoient point d'en ataquer quatorze ou quinze de celles du Mogol, & effectivement en venoient à bout, les ruinoient, les prenoient ou les couloient à fonds. Et c'est sur ces Pirates que Chah-hestkan a jetté les yeux d'abord qu'il est entré dans le Bengale ; il a pris resolution de délivrer le païs de cette peste de gens qui le ruinoient depuis si long-tems ; son dessein étant aprés cela de passer outre, & d'ataquer à son aise le Roi de Rakan, suivant l'ordre d'Aureng-Zebe, qui à quelque prix que ce soit veut vanger le sang de Sultan Sujah & de toute sa famille qui a été si cruellement traitée, & aprendre à ce Barbare de quelle façon on doit respecter le sang Royal en quelque ocasion que ce soit. Voici avec quelle

le adresse Chah-hestkan va conduire son dessein.

Comme il sçavoit qu'il est impossible de faire passer par terre de la Cavalerie, ni même de l'Infanterie, du Bengale dans le Rakan, à cause de la quantité de Canaux & de Rivieres qui se trouvent sur la frontiere ; & que d'ailleurs ces Pirates de Chatigon que je viens de dire seroient assez puissans pour l'empécher d'en transporter par Mer, il s'avisa d'interesser les Hollandois dans son dessein ; il envoya à Batavie une espece d'Ambassadeur, lui donnant pouvoir de traiter, à certaines conditions avec le General de la Compagnie pour s'emparer conjoinctement de tout le Royaume de Rakan, comme fit autrefois Chah-Apas d'Ormus avec les Anglois ; le General de Batavie, qui voyoit que la chose étoit possible, que c'étoit un moyen d'aneantir toûjours d'avantage le nom de Portugais dans les Indes, & que la Compagnie y trouveroit de trés grands avantages, d'épêcha deux Vaisseaux de Guerre pour Bengale afin de favoriser le transport des troupes du Mogol contre les Pirates ; mais voici ce que fit Chah-hestkan avant que les Vaisseaux de guer-

re fussent arrivez. Il prepara grand nombre de ces Galeasses, & plusieurs grands bâtimens pour transporter l'armée ; menaça les Pirates de les ruiner & de les perdre entierement ; leur fit entendre le dessein qu'Aureng-Zebe avoit sur le Rakan qu'une puissante armée d'Holandois étoit proche ; qu'ils songeassent à eux & à leurs familles s'ils étoient sages, & qu'au reste s'ils vouloient quitter le service du Roi de Rakan & venir servir Aureng-Zebe, il leur feroit trés-bon parti, leur distribueroit tant de terres qu'ils en voudroient dans le Bengale, & leur feroit des payes le double de celles qu'ils avoient. L'on ne sçait si ce fut ces menaces & ces promesses qui firent impression sur leur esprit, ou si ce ne fut point par un coup de hazard, pour avoir en ce tems là assassiné un des premiers Officiers du Roi de Rakan, & pour apprehender de là quelque châtiment, mais quoi qu'il en soit, ils donnerent dans le paneau, & furent un jour saisis d'une terreur panique si grande que tout d'un coup ils se jetterent dans quarante ou cinquante de leurs Galeasses, & s'en vinrent en Bengale trouver Chah-hestkan, & cela avec tant de

precipitation, qu'à peine se donnerent-ils le tems d'emparquer leurs femmes & leurs enfans & ce qu'ils pouvoient avoir de plus precieux. Chast-hestkan les receut à bras ouverts, leur fit mille caresses, plaça leurs familles dans Daka, leur fit des payes tres-considerables, & sans les laisser ralentir, leur fit conjontement avec toute son armée attaquer & prendre l'Isle de Sondina qui étoit tombée entre les mains du Roi de Rakan, & passer de là avec toute l'armée, Cavalerie & Infanterie à Chatigon. Sur ce tems-là les deux Vaisseaux de guerre des Hollandois arriverent, mais Chah-hestkan, qui crut qu'il lui seroit desormais facile de venir à bout de son dessein sans eux, les remercia; je vis ces Vaisseaux en Bengale & les Commandans qui n'étoient guere contens de ce remerciment, ni des liberalitez de Chah-hestkan: pour ce qui est des Pirates, à present qu'il lés tient eux & leurs femmes sans esperance de se pouvoir jamais plus rétablir dans Chatigon, & qu'il voit qu'il n'a plus à faire d'eux, il se mocque de toutes ces grandes promesses qu'il leur a fait, & les traite non pas peut-être comme il devroit, mais comme ils meritent

assez, les laissant les mois entiers sans les payer, & sans les considerer que comme des traitres & des infames à qui on ne se doit point fier, aprés avoir lâchement abandonné celui dont ils avoient mangé le sel tant d'années. C'est ainsi que Chah-hest-kan a mis fin à cette canaille; qui comme j'ai dit a ruiné & depeuplé tout le bas Bengale: Le tems apprendra s'il sera aussi heureux dans le reste de son entreprise contre le Roi de Rakan. La quatriéme est à l'égard des deux fils d'Aureng-Zebe Sultan Mahmoud & Sultan Mazum; il tient toûjours le premier dans Goüaleor, mais si l'on croit le bruit commun, sans lui faire prendre le Poust, breuvage ordinaire de ceux qu'on met dans ce lieu-là. Pour ce qui est de Sultan Mazum, quoi qu'il ait toûjours été un exemple de retenuë & de moderation, l'on ne sçait neanmoins s'il ne se seroit point un peu trop emporté dans ses brigues, lors que son pere fut malade à l'extremité; ou si Aureng-Zebe de quelque autre part ne se seroit point apperceu de quelque chose qui lui pût donner de l'ombrage, ou s'il n'auroit point voulu faire une épreuve authentique de son obéis-

fance & de fon courage. Quoi qu'il en foit, il lui commanda un jour tout féchement en pleine affemblée des Omrahs, qu'il s'en allât tuer un Lion qui étoit defcendu des montagnes & faifoit beaucoup de dégats dans la campagne, fans ordonner qu'on lui donnât ces grands filets dont on a accoûtumé de fe fervir dans cette perilleufe chaffe, répondant froidement au grand Maître des Chaffes qui les demanda fur l'heure, que quand il étoit Prince il n'y cherchoit point tant de façon: Le bonheur de Sultan Mazum fit qu'il réüffit dans cette chaffe, fans y perdre que deux ou trois hommes & quelques chevaux qui furent bleffez, quoi que l'affaire ne fe paffât pas, je crois, fans belle peur, le Lion bleffé ayant fauté jufques fur la tête de l'Elephant du Sultan; Neanmoins Aureng-Zebe n'a pas laiffé depuis ce tems-là de lui témoigner beaucoup d'affection, il lui a même donné le gouvernement de Decan, mais c'eft avec fi peu de pouvoir & fi peu de finances, qu'il n'a pas beaucoup de fujet d'apprehender de ce côté-là.

La cinquiéme eft au regard de Mohabet-kan le Gouverneur de Kaboul qu'-

Aureng-Zebe tira enfin de son gouvernement, & auquel il pardonna genereusement; ne voulant pas, disoit-il, perdre un si brave Capitaine & qui avoit tenu si ferme pour son bienfacteur Chah-Jehan, le faisant même Gouverneur de Guzarate en la place de Jessomseingue, qu'il envoya faire la guerre dans le Decan; il est vrai que quelques bons presens qu'il fit à Rauchenara-Begum, & quantité de fort beaux chevaux & chameaux de Perse dont il fit present à Aureng-Zebe avec quinze ou seize mille Roupies d'or, pourroient bien avoir contribué à son accommodement.

A propos du Gouvernement de Kaboul qui confronte avec le Royaume de Kandahar, qui est à present entre les mains des Perses, j'ajoûterai ici en peu de mots quelques particularitez qui servent à l'Histoire, & qui feront toûjours d'autant plus connoître le païs & les interêts qui peuvent être entre l'Hindoustan & la Perse, ce que personne que je sçache n'a guere encore demélé. Kandahar cette forte & importante place, qui est la capitale & la maîtresse de ce beau & riche Royaume de même nom, a été depuis ces derniers siecles

le sujet de grandes guerres entre les Mogols & les Persans, chacun ayant ses pretentions dessus. Ekbar ce grand Roi des Indes la prit de force sur ces derniers jours, & la garda tant qu'il vécut; & Chah-Abas ce fameux Roi de Perse la reprit sur Jehan Guyre fils d'Ekbar : Elle retourna depuis entre les mains de Chah-Jehan fils de Jehan-Guire, non pas par la force des armes, mais par le moyen du Gouverneur Aly-merdankan qui la lui livra, & se retira auprés de lui, aprehendant la Cabale de ses ennemis qui l'avoit mis mal auprés du Roi de Perse, qui le rapella pour lui faire rendre compte & le tirer de son Gouvernement : Elle fut encore assiegée & reprise depuis par le fils de Chah-Abas, & depuis encore assiegée deux fois sans être prise par Chah-Jehan : la premiere fois elle échapa d'être prise par la mauvaise intelligence & la jalousie des Omrahs Persiens qui sont à la solde du grand Mogol & les plus puissans de sa Cour, & par le respect qu'ils portent à leur Roi naturel; car ils se comporterent tous trés-mollement dans le siege, & ne voulurent pas suivre le Raja-Roup qui avoit déja arbordé ses Etendars sur

la muraille du côté de la montage. La seconde fois ce fut par la jalousie d'Aureng-Zebe, qui ne voulut pas donner à la breche que nos Franguis, Anglois, Portugais, Allemans & François avoient faite à coup de canon, quoi qu'elle fût assez raisonnable; ne voulant pas qu'il fût dit que du tems de Dara, qui étoit comme le premier mobile de cette entreprise, & qui étoit pour lors dans la ville de Kaboul avec son pere Chah-Iehan, la forteresse de Kandahar eût été prise. Chah-Iehan quelques années avant les derniers troubles étoit encore sur le point de l'assieger pour la troisiéme fois, n'eût été que l'Emir-Iemla l'en divertit, lui conseillant de porter ses Armes du côté du Decan, comme j'ai dit, & qu'Alimerdankan même l'en dissuada fortement, jusques à lui dire ces paroles que je rapporte pour avoir quelque chose d'extravagant; Vôtre Majesté ne prendra jamais Kandahar à moins d'un traitre comme moi, si ce n'est qu'elle se resolût à n'y mener pas un Persien, & à faire les Bazars ou marchez entierement libres; c'est à dire à ne prendre aucun impôt sur ceux qui font venir les vivres à l'Armée. Enfin Aureng-Zebe comme les

autres s'estoit preparé ces dernieres années à l'assieger ; soit qu'il fust piqué des lettres que luy avoit écrit le Roy de Perse, ou des affronts & du mauvais traittement qu'il avoit fait à Tarbiet kan son Ambassadeur, mais aprenant la mort du Roy de Perse il rebroussa chemin; disant (ce qui n'est pas trop croyable) qu'il ne vouloit pas avoir a faire à un Enfant, à un nouveau Roy, quoy que Chah-Soliman, qui a succedé à son pere, aproche à mon avis de vingt-cinq ans.

La sixiéme est au regard de ceux qui ont fidellement servi Aureng-Zebe, qu'il a presque tous puissamment eslevez ; il a fait premierement, comme nous avons dit, Chah-hest kan son Oncle, Gouverneur & General d'armée dans le Decan, & du depuis Gouverneur du Bengale ; Mir-kan Gouverneur de Kaboul ; Kalilullah-kan de Lahor ; Mir-baba d'Elabas Lasker kan de Patna; le fils de cet Allah-verdi-kan de Sultan Sujah, Gouverneur de Scimdy ; Fazel kan qui l'avoit aussi puissamment servi par ses conseils & par son adresse, Kane-saman, comme qui diroit grand Maître de la maison du Roy, Danech-mend kan Gouverneur de Dehly, avec

cette grace & prerogative particuliere, qu'à raison de ce qu'il est perpetuellement occupé dans l'étude ou dans les affaires étrangeres, il le dispense d'aller deux fois le jour, selon l'ancienne coûtume, salüer le Roi à l'Assemblée sans qu'on lui retranche rien de sa paye, comme l'on feroit aux autres Omrahs s'ils y manquoient; il a donné à Dianet-kan le Gouvernement de Kachemire ce petit Royaume comme inaccessible, dont Exbar s'empara par finesse, ce petit Paradis terrestre des Indes, qui a ses Histoires en sa langue particuliere, dont j'ai un abregé en Persien fait par le commandement de Jehan-Guyre ; d'une suite nombreuse de Rois fort anciens, & quelquefois si puissans qu'ils ont subjugué les Indes jusques à Ceilan: Il est vrai qu'il a cassé Nejabat-kan qui avoit trés-bien fait à la bataille de Samonguer & à celle de Kadjoüé, mais aussi il n'est pas juste de jamais reprocher à son Roi comme il faisoit les services qu'on lui a rendus. Touchant ces infames Giokan & Nazer, on sçait que celui-là a été recompensé comme il meritoit, celui-ci on ne sçait ce qu'il est devenu.

Pour ce qui est de Iesomseingue & de Jesseingue, il y a quelque embarras

que je m'en vai tâcher un peu de dé-broüiller. Il y a un certain Gentil re-volté du Visapour qui a sceu s'emparer de plusieurs importantes forteresses & de quelques ports de mer de ce Roi; il s'appelle Seva-Gi, Seigneur Seva; c'est un homme vaillant de sa personne, vi-gilant, hardi & entreprenant au possi-ble, & qui donnoit plus d'affaire à Chah-hestkan dans le Decan que le Roi de Visapour avec toutes ses forces & tous ces Rajas qui se joignent ordinairement à lui pour leur commune deffence; jus-ques-là, qu'ayant entrepris d'enlever Chah-hest kan & ses tresors au milieu de son armée & de la ville d'Aureng-Abad, il poussa son entreprise si avant qu'il en fût venu à bout s'il n'eût été un peu trop tôt découvert, aiant penetré une nuit avec un nombre de determinez qu'il a, jusques dans l'apartement de Chah-hestkan, où son fils qui se vouloit met-tre en deffence fut tué & lui fort blessé; Seva-Gi s'en retournant sain & sauf com-me il étoit venu; mais cet homme in-trepide ne se rebuta pas pour cela, il fit une autre entreprise trés-hardie & trés-perilleuse qui lui réüssit bien mieux. Il prit deux ou trois mille hommes de l'é-

lite de son armée, avec lesquels il se mit en campagne sans bruit, donnant à entendre par le chemin que c'estoit un Raja qui s'en alloit à la Cour; quand il fut proche de Sourate, ce fameux & riche Port des Indes, au lieu de passer outre, comme il fit acroire au grand Prevost de la campagne qu'il rencontra, il se jetta dans la ville; où il demeura prés de trois jours, coupant bras & jambes à tout le monde, pour faire confesser où estoient les tresors, cherchant, foüillant & chargeant, ou brûlant tout ce qu'il ne pouvoit pas emporter; aprés quoy il s'en retourna sans que personne s'opposât à son retour, chargé de millions en or, en argent, en perles, estoffes de soye, fines toiles, & d'autres riches marchandises: Iessomseingue fut soupçonné d'avoir eu quelque intelligence avec Seva-gi pour ces deux entreprises; ce qui fut cause qu'Aureng Zebe le rappella du Decan; mais ou lieu de s'en aller à Dehli il se jetta dans ses terres.

I'oubliois à dire que dans le pillage de Surate, Seva-gi comme un saint homme respecta la maison du Reverend Pere Ambroise Capucin Missionnaire, & donna ordre qu'elle ne fust pil-

lée, parce que, disoit-il, je sai que les Padrys Franguis sont gens de bien. Il respecta encore la maison du deffunt Delale, ou Couratier Gentil des Hollandois, parce qu'on luy fit entendre qu'il avoit esté grand Aumônier. Il respecta bien aussi celle des Anglois & celle des Hollandois, non pas par devotion comme les autres, mais parce qu'ils tinrent fort, & qu'ils se deffendirent trés-bien; les Anglois principalement, qui avoient eu tems de faire venir du monde de quelques vaisseaux qu'ils avoient à la Rade, firent des merveilles, & sauverent mesme plusieurs maisons qui étoient à l'entour d'eux; mais un Juif qui estoit de Constatinople, & qui avoit apporté des Rubis de trés-grand prix pour vendre à Aureng-Zebe, emporta le prix, & se sauva des mains de Seva-gi, car plûtôt que d'avoüer qu'il avoit des pierreries il se vit trois fois à genoux, & le coutelas en l'air sur le point d'avoir le col coupé, mais aussi il n'appartenoit qu'à un Juif endurci dans l'avarice, de se sauver de la sorte.

Pour ce qui est de Jesseingue, Aureng-Zebe le fit consentir de s'en aller pour General d'armée dans le Decan, luy don-

nant Sultan Mazum avec lui, quoi que ſans aucun pouvoir ; il aſſiegea d'abord & trés-vertement la principale forteresſe de Seva-gi, & comme il en ſçavoit plus que tous les autres en Negociations, il ſceut ſi bien faire qu'il lui fit rendre ſa place à compoſition ſans attendre la derniere extremité, & l'attira au parti d'Aureng-Zebe contre Viſapour. Aureng-Zebe le declarant Raja, le prenant ſous ſa protection, & donnant une penſion d'Omrah trés-conſiderable à ſon fils. Quelque tems aprés Aureng-Zebe, dans le deſſein qu'il avoit de faire la guerre contre la Perſe, écrivit à Seva-gi des lettres ſi obligeantes ſur ſa generoſité, ſa capacité & ſa conduite, qu'il le fit reſoudre ſur la caution & ſur la foi de Ieſſeingue de venir le trouver à Dehli. Là une parente d'Aureng-Zebe, femme de Chah-heſtkan qui étoit pour lors à la Cour, par les efforts qu'elle fit ſur l'eſprit d'Aureng-Zebe, lui perſuada d'arrêter celui qui avoit tué ſon fils, bleſſé ſon mari, & pillé Sourate. De ſorte qu'un ſoir Seva-gi vit ſes tentes entourées de trois ou quatre Omrahs, mais il trouva moyen la nuit de ſortir deguiſé. Cette fuite fit grand bruit à la Cour,

chacun accusant le fils aîné du Raja Iesseingue de lui avoir prêté la main ; Iesseingue, qui eut incontinent nouvelle qu'Aureng-Zebe étoit fort irrité contre lui & contre son fils, qu'il n'alloit plus faire sa Cour, qu'il étoit jour & nuit sur ses gardes, aprehendant qu'Aureng-Zebe ne prît ce pretexte pour se jetter sur ses terres & s'en emparer, abandonna le Decan pour s'en venir secourir son Etat; mais quand il fut à Brampour il mourut. Neanmoins Aureng-Zebe, bien loin de témoigner en suite quelque froideur & quelque ressentiment contre le fils de Iesseingue, l'envoya consoler de la mort de son pere, & lui donna la même pension ; ce qui confirme ce que plusieurs soutiennent que ce fut par le consentement d'Aureng-Zebe même que Seva-gi s'étoit échapé, ne le pouvant plus retenir à sa Cour, parce que toutes ces femmes étoient trop animées contre lui, & qu'on le consideroit comme un homme qui avoit mis la main dans le sang de ses parens. Mais retournons sur nos pas pour bien considerer le Decan, car c'est un Royaume qui depuis plus de quarante ans a été toûjours sans cesse le theatre de la guerre, & à raison

duquel le Mogol a de grands interêts avec le Roy de Golkonda, celuy de Visapour & plusieurs autres petits Souverains, ce qui ne se peut démesler qu'on ne fasse connoistre ce qui s'est passé de considerable dans ces quartiers-là, & l'estat des Princes qui les gouvernent.

Toute cette grande Peninsule de l'Hindoustan, à couper depuis le Golfe de Cambaye jusques vers celui de Bengale proche de Iagannate, & passer de là jusques au Cap de Comori, estoit toute entiére, horsmis quelques païs de montagnes, il n'y a pas encore deux cens ans, sous la domination d'un seul, qui par consequent estoit un trés-grand & trés-puissant Souverain; mais à present elle se trouve divisée en plusieurs Souverains differens, & méme de differente religion: La cause de cette division fut que le Raja ou Roy Ram-ras, le dernier de ceux qui ont possedé cet Estat tout entier, éleva inconsiderément trop haut trois Esclaves Gurgis qu'il avoit, jusques à les faire tous trois Gouverneurs; le premier de la plus grande partie de ces terres qu'occupe à present le Mogol dans le Decan autour de Daulet-Abad depuis Bider, Paranda, Sourate, jusques

à Narbadar : Le second de toutes les autres terres qu'on comprend à present sous le Royaume de Visapour ; Et le troisiéme de tout ce qui se comprend sous le nom du Royaume de Golkonda : Ces trois Esclaves devinrent fort riches & fort puissans, & se trouverent apuyés de quantité de Mogols qui estoient au service de Ram-ras, parce qu'ils estoient tous trois Mahometans, de secte Chyas comme les Persiens (ne pouvans pas estre admis dans la Loy des Gentils, quand méme ils l'eussent voulu, par cette raison que les Gentils croyent que leur Loy n'a esté donnée que pour eux) & enfin se revolterent d'un commun accord, tuerent Ram-ras, & s'en retournerent dans leurs Gouvernemens, prenans là chacun le titre de Chah ou Roy: Les descendans de ce Ram-ras ne se sentans pas assez forts pour eux, se contenterent de tenir fort dans un canton, à sçavoir dans le païs qu'on apelle communement Karnatecx & nos Cartes Bisnaguer, où ils sont encore Rajas à present, tout le reste de l'Estat se divisa aussi en méme tems en tous ces Rajas, Naïques & Roitelets que nous y voyons. Ces trois Esclaves & leurs descendans se

sont toûjours fort bien maintenus dans leurs Royaumes pendant qu'ils ont tenu bonne correspondance entre eux, & qu'ils se sont assistez l'un l'autre, soûtenans de grandes guerres contre les Mogols; mais lors qu'ils en sont venus à vouloir chacun garder leurs terres à part, ils ont bien-tôt senti l'effet de leur division; Car le Mogol sceut si bien prendre son tems là-dessus il y a quelque trente cinq à quarante ans, qu'il s'empara en peu de tems de tout le païs de Nejam Chah, ou Roi Nejam, le cinq ou sixiéme de la famille de ce premier Esclave, & le prit enfin prisonnier dans Daulet Abad sa Capitale où il mourut.

Depuis ce tems-là les Rois de Golkonda se sont assez bien maintenus; non pas qu'ils puissent faire comparaisons avec les forces du Mogol; mais parce que le Mogol a toûjours été occupé contre les deux autres, sur lesquels il lui falloit prendre Amber, Paranda, Bider, & quelques autres places, avant que de pouvoir avec facilité passer vers Gonkonda; & parce qu'ils ont toûjours eu l'adresse étans tres-riches de fournir sous main de l'argent au Roi de Visapour & l'aider

ainsi à soûtenir la guerre contre le Mogol ; outre qu'ils ont toûjours là une armée fort raisonnable, laquelle est toûjours prête, & ne manque jamais de se mettre en campagne, & d'aprocher de la frontiere dans le tems qu'on a nouvelles que celle du Mogol marche contre Visapour, afin de faire voir au Mogol, non seulement qu'on est toûjours prêt pour se deffendre, mais encore qu'on pourroit ouvertement aider le Visapour, au cas qu'on le vit être poussé à l'extrémité, & puis, ce qui est trés-considerable, c'est qu'ils sçavent encore faire couler de l'argent sous mains aux premiers Chefs de l'armée du Mogol, lesquels pour cela font toûjours entendre à la Cour, qu'il est plus à propos de s'attacher au Visapour comme étant plus proche de Danlet-Abad ; & puis encore, c'est qu'ils font tous les ans des presens au Mogol comme en forme de Tribut trés-considerables, qui consistent partie dans quelques rares Manufactures du païs, partie en Elephans qu'ils font venir de Pegu, de Siam, & de Ceilan, partie en bel argent contant ; & puis enfin parce que le Mogol considere ce Royaume là quasi comme sien ; non seulement parce

qu'il le croit ſon Tributaire; mais principalement encore depuis cet accord dont j'ai parlé ci deſſus que le Roi d'apreſent fit avec Aureng-Zebe lors qu'il l'aſſiegea dans Golkonda, & parce que n'y ayant plus aucune place capable de reſiſter depuis Daulet-Abad jusques à Golkonda il croit que quand il voudra faire un bon effort il s'emparera du Royaume dans une campagne; ce qu'il auroit pourtant à mon avis déja fait, n'eſtoit qu'il aprehende que jettant ſes forces du côté de Golkonda, le Roi de Viſapour n'entre dans le Decan, comme ſans doute il ne maqueroit pas de faire; connoiſſant aſſez qu'il lui eſt trés-important pour ſa conſervation que ce Royaume demeure toûjours en pied.

De tout ceci on peut entendre quelque choſe des interêts & du gouvernement du Roi de Golkonda avec le Mogol, & de quelle façon il ſe va ſoutenant contre lui, & comme il va pouſſant le tems, comme on dit, avec l'eſpaule; neanmoins je vois cet Etat fort ébranlé; parce que le Roi d'apreſent depuis cette malheureuſe affaire d'Aureng-Zebe & de l'Emir-Jemla ſemble avoir entierement perdu cœur, & comme abandonné

les rénes du Royaume; n'osant plus sortir de la forteresse de Golkonda, ni méme paroître en public pour écouter un chacun & rendre la justice selon la coûtume du païs, ce qui fait que les affaires commencent à aller fort mal, les grands tirannisans les petits, & perdans méme le respect pour lui, se moquans souvent de ce qu'il commande, & ne le considerant quasi plus que comme une femme; & les peuples ennuyez des injustices & mauvais traittemens ne respirans qu'aprés Aureng Zebe: On peut juger de l'extremité où se trouve ce pauvre Roi par ces quatre ou cinq choses que je m'en vais dire. La premiere est qu'en 1667. que j'étois à Golkonda; Aureg-Zebe ayant envoyé un Ambassadeur extraordinaire pour lui declarer la guerre s'il ne lui vouloit fournir dix mille Cavaliers contre le Visapour, il fit des honneurs & des presens extraordinairement grands à cét Ambassadeur tant pour lui en particulier que pour Aureng Zebe, & tomba d'accord avec lui de lui donner, non pas à la verité les dix mille Cavaliers, mais autant d'argent qu'il en faut pour les entretenir, qui étoit tout ce que demandoit Aureng-Zebe. La

seconde, c'est que l'Ambassadeur ordinaire d'Aureng-Zebe, qui est toûjours à Golkonda, commande, menace, frape, donne des passeports, & dit & fait tout ce qu'il veut sans qu'on lui ose dire la moindre chose. La troisiéme c'est que le fils de l'Emir-Jemla Mehammet Emir-kan, nonobstant qu'il n'est enfin qu'un simple Omrah d'Aureng-Zebe, est tellement respecté par tout le Roiaume, & principalement dans Maslipatan, que le Tapta son Commis en est quasi le maître, achettant & vendant, & faisant entrer & sortir des Vaisseaux de Marchandise sans que qui que ce soit lui ose contre dire en rien, ni demander aucun droit de Doüane: Si grande étoit autrefois la puissance de l'Emir-Iemla son pere dans ce Royaume que le tems ne l'a encore pû déraciner. La quatriéme c'est que les Hollandois ne se feignent point de le menacer d'arrêter quelquefois tous les Vaisseaux marhands du pays dans le Port, sans leur donner permission de sortir, jusques à ce qu'on leur ait concedé ce qu'ils demandent, & même faire des protestes contre lui, comme j'ai veu faire à raison d'un vaisseau Anglois qu'ils vouloient prendre de force dans le Port même de Maf-

lipatan ; le Gouverneur l'ayant empêché, en faiſant armer toute la ville contre eux, & menaçant de mettre le feu dans leur Feturie & de les tuer tous ; comme encore à raiſon de ce deſordre qu'il y a ſur la monnoye qui gâte extremement le trafic. Une cinquiéme, que les Portugais, tout pauvres, miſerables, & abbatus qu'ils ſoient dans les Indes, ne laiſſent pas auſſi de le menacer de lui faire la guerre, & de lui venir ſaccager Maſlipatan & toute ſa côte, s'il ne leur rend cette place de San Thomé qu'ils aimerent mieux il y a quelques années lui remettre entre les mains que de ſe voir obligez de la ceder par force aux Hollandois. Neanmoins je me ſuis laiſſé dire dans Golkonda de perſonnes fort intelligentes, que ce Roi eſt un homme de fort bon jugement, & que tout ce qu'il fait & ſouffre ainſi n'eſt rien que par Politique, pour n'irriter perſonne, & ſur tout pour ôter ſoupçon à Aureng-Zebe, & lui faire connoître qu'il ne prend comme quaſi plus de part au Royaume, cependant qu'un ſien fils qu'il a, & qu'on tient caché, ſe fait grand, attendant de prendre ſon tems pour le declarer Roi & ſe

moquer ainsi de cét accord d'Aureng-Zebe ; c'est ce que le tems nous apprendra : Voyons cependant quelque chose des interests du Visapour.

Le Royaume de Visapour n'a pas aussi laissé de se soûtenir, quoique le Mogol lui fasse quasi toûjours la guerre ; non point tant aussi parce qu'il soit capable de faire teste aux forces du Mogol, que parce qu'on ne fait quasi jamais grand effort sur lui ; car ce n'est pas bien souvent ce que les Generaux d'armées demandent-là, non plus qu'ailleurs, que de finir la guerre ; n'y ayant rien de si charmant que de se voir à la teste d'une Armée, commandans comme de petits Rois, bien loin de la Cour. Aussi fait-on passer pour Proverbe, que le Decan est le pain & la vie des Soldats de l'Hindoustan : Et puis le païs de Visapour est du côté du Mogol de fort difficile accés pour le peu de bonnes eaux & le peu de fourage & de vivres qui s'y trouvent, & parce que Visapour la capitale est trés-forte & dans un mauvais païs sec & aride, n'y ayant quasi de bonne eau que dans la ville ; & enfin parce qu'il y a quantité de forteresses dans le païs situées dans les montagnes trés-difficiles à grimper :

per : neanmoins je voi aussi cét Etat-là fort ébranlé, parce que le Mogol lui a pris Paranda qui est comme la clef de son païs, & cette belle & forte ville de Bider, & quelques autres places fort importantes ; mais principalement parce que le dernier Roi de Visapour est mort sans enfans masles, & que celui qui se dit à present Roi est un jeune homme que la Reine sœur du Roi de Golkonda a élevé & pris pour son fils, grace qu'il a assez mal reconnuë, n'ayant pas fait conte de cette Reine à son retour de la Mecque, prenant pretexte qu'elle s'étoit mal gouvernée sur le vaisseau Hollandois qui la passa à Moka ; deux ou trois de ceux qui n'étoient pas des plus mal-faits lui ayant donné dans la veuë, jusques là qu'il y en eut quelques-uns qui abandonnerent le vaisseau pour la suivre par terre de Moka à la Mecque, & puis enfin parce que dans les desordres du Royaume, ce Gentil, dont j'ai parlé, Seva-gi a trouvé moyen de s'emparer de quantité de forteresses trés-fortes, situées la plûpart sur des montagnes trés-difficiles, où il fait le petit Roi, se mocquant du Visapour & du Mogol, faisant des courses & des

ravages de tous côtez, depuis Souratte jusques aux portes de Goa; neanmoins si d'un côté il fait tort au Visapour, il l'aide aussi puissamment d'un autre, en-tant qu'il se porte genereusement contre le Mogol, lui dressant toûjours quelque embuscade, & travaillant si fort l'Armée, qu'on ne parle que de Seva-gi, jusques à être venu piller & saccager Souratte, comme j'ai dit, & l'isle de Bardes, qui appartient aux Portugais & qui est aux portes de Goa.

La septiéme, que lors que je fus parti de Dehli pour m'en revenir, j'appris à Golkonda la mort de Chah-Jehan, & en même tems qu'Aureng-Zebe en avoit été sensiblement touché, & avoit fait paroître toutes les marques de douleur qu'un fils peut avoir de la perte de son pere; que dés l'heure même il prit la route d'Agra; que Begum Saheb fit tapisser de riches brocars la Mosquée & un lieu particulier où il devoit d'abord s'arrêter, avant que d'entrer dans la Forteresse; qu'à l'entrée du Serrail, ou apartement des femmes, elle lui presenta un grand bassin d'or où étoient toutes ses pierreries & toutes celles de Chah-Jehan; Et qu'enfin elle le sçut recevoir avec

tant de magnificence & le traiter avec tant d'adresse & de souplesse qu'elle obtint son pardon, entra depuis dans sa confidence & eut part à ses bonnes graces.

Au reste je ne doute point que la plûpart de ceux qui auront lû mon Histoire ne trouvent les voyes qu'Aureng-Zebe a tenuës pour s'élever à l'Empire fort violentes & fort terribles ; je ne pretens pas le disculper, mais je les prie seulement, avant que de le condamner tout à fait ; de faire reflexion sur la malheureuse coûtume de cet Etat, qui laissant la succession de la Couronne indecise faute de bonnes loix qui la reglent comme chez nous en faveur des Aînez, l'expose à la conquête du plus heureux & du plus fort dont elle devient la proye, & soûmet en même tems tous les Princes qui naissent dans la famille Royale par la condition de leur naissance à la cruelle necessité ou de vaincre & de regner en faisant perir tous les autres pour asseurer leur puissance & leur vie, ou de perir eux mêmes pour assurer celle d'autrui ; car je m'imagine qu'aprés cela ils ne trouveront point sa conduite si étrange qu'elle leur auroit

pû paroître d'abord : En tous cas je m'assure que tous ceux qui feront un peu de reflexion sur toute cette piece ne le considereront point comme un Barbare ; mais bien comme un grand & rare Genie, comme un grand Politique ; & comme un grand Roi.





LETTRE
A MONSIEUR
COLBERT.

De l'Etenduë de l'Hindoustan, Circulation de l'or & de l'argent pour venir s'y abîmer, Richesses, Forces, Justice, & Cause principale de la Decadence des Etats d'Asie.

ONSEIGNEUR,

Comme la coûtume de l'Asie est de n'aborder jamais les Grands les mains vuides ; quand j'eus l'honneur de baiser la [a] Veste du grand Mogol Aureng-Zebe, je lui fis present de huit [b] Roupies pour marque de respect ; & j'offris

a *Ornement du Trône.*
b *Une roupie vaut environ trente sols.*

un Estui à coûteau, fourchette & ganif, garnis d'Ambre, à l'Illustre Fazel-kan a qui devoit regler mes appointemens de Medecin, Ministre chargé des principaux soins de l'Estat. Sans vouloir, *Monseigneur*, établir de nouvelles Coûtumes en France, je ne puis oublier celle-ci à mon retour; ne croyant pas que je puisse paroître devant le Roi, pour qui j'ai de tout autres respects que pour Aureng Zebe, & devant Vous, *Monseigneur*, pour qui j'ai bien aussi plus de veneration que pour Fazel-kan, sans faire à l'un & à l'autre quelque petit present, rare du moins pour sa nouveauté, s'il ne l'est par la main qui le presente. La Revolution de l'Hindoustan pour ses extraordinaires Evenemens m'a semblé digne de la grandeur de nôtre Monarque, & ce Discours, pour la qualité des matiéres qu'il contient, convenable au rang que Vous tenez dans son Conseil, à cette conduite qui m'a paru à mon retour si admirable dans l'ordre que j'ai trouvé rétabli en tant de choses que j'avois crû impossibles, & à la passion que Vous avez de faire connoître aux extremitez de la terre quel est nôtre Monarque, &

a *Le Seigneur parfait.*

que les François sont capables de tout entreprendre & de sortir avec honneur de tout ce que Vous aurez projetté pour leur gloire & leur avantage.

C'est dans les Indes, *Monseigneur*, d'où je reviens aprés douze années d'éloignement, où j'ai appris le bon-heur de la France & combien elle est obligée à vos soins, & où vôtre Nom est déja si répandu; j'aurois là dessus un beau sujet de m'étendre, mais n'ayant dessein de parler ici que de choses nouvelles, pourquoi parler de celles qui sont déja si connuës de tout le monde? Je Vous plairai davantage assurement en tâchant de Vous donner quelque idée de l'Etat des Indes, dont je me suis engagé de Vous rendre conte.

Vous avez déja pû voir par les Carter d'Orient, *Monseigneur*, combien est grande en tout sens l'étenduë de l'Empire du grand Mogol, qu'on appelle communement les Indes ou l'Hindoustan; je ne l'ai pas mesuré Mathematiquement, mais à considerer les journées ordinaires du Païs de la maniere qu'on chemine durant trois grands mois pour traverser depuis la frontiere du Royaume de Golkonda jusques par delà Kazni pro-

che de Kandahar qui est la premiere Ville de Perse, je ne sçaurois croire qu'il n'y ait au moins cinq fois le chemin de Paris à Lion, ce qui sera environ cinq cent de nos lieuës ordinaires.

Vous considererés s'il vous plaît en suite que de ces vastes étenduës de terres il y en a quantité qui sont fort fertiles, & quelques-unes jusques à un tel point, comme tout ce grand Royaume de Bengale, qu'elles surpassent celles de l'Egypte, non seulement à raison de l'abondance des ris, des froments & de toutes les autres choses necessaires à la vie, mais encore à raison de toutes ces Marchandises si considerables que l'Egypte ne connoît point, comme les soyes, les cotons, l'Indigo, & tant d'autres que les Relations marquent assez.

De plus, que de ces mêmes terres, il y en a beaucoup qui sont assez peuplées, & assés bien cultivées, & où l'artisan, quoique fort paresseux de son naturel, ne laisse pas par necessité ou autrement de s'appliquer au travail, aux tapis, brocars, broderies, toiles d'or & d'argent, & à toutes ces sortes de Manufactures de soye & de coton, dont on se sert dans le païs, ou qui se transportent ailleurs.

Vous pourrez même encore observer comme l'or & l'argent faisant ses tours sur la surface de la terre vient enfin s'abîmer en partie dans cet Hindoustan; car de celui qui sort de l'Amerique & qui se disperse dans les divers Royaumes de nôtre Europe, on sçait qu'une partie s'emporte en Turquie par divers endroits, pour les marchandises qu'on en tire, & qu'une autre partie passe en Perse par Smirne pour les soyes qu'on y va prendre: Que toute la Turquie generalement a besoin de Cauvé qui lui vient de l'Hyeman ou Arabie heureuse, étant la boisson ordinaire des Turcs; Que cette même Turquie avec l'Hyeman & la Perse ne sçauroient se passer des denrées des Indes, & qu'ainsi tous ces païs-là sont obligez de faire passer à Moka sur la Mer rouge proche de Babel-mandel, à Bassora dans l'extremité du Sein Persique, & au Bander-Abassi, ou Gomeron proche d'Ormus, une partie de cet or & de cet argent qui avoit penetré jusques à eux, pour être de là transportée dans l'Hindoustan sur les Vaisseaux qui tous les ans dans la Mausem, ou saison des Vents, viennent exprés dans ces trois fameux Ports là: Que d'un autre côté, tous

ces Vaisseaux des Indes, soit Indiens même, soit Hollandois, Anglois ou Portugais, qui vont tous les ans porter des marchandises de l'Hindoustan à Pegu, Tanasseri, Siam, Ceilan, Achem, Macassar, aux Maldives, à Mozambic & en d'autres lieux, raportent aussi beaucoup d'or & d'argent de tous ces païs là, lequel a le même destin que l'autre que nous avons dit : Que de cette quantité que les Hollandois en tirent du Japon, où il y en a des mines, une partie vient aussi se rendre enfin tôt ou tard dans cet Hindoustan ; & qu'enfin ce qu'on y en porte à droiture par Mer, soit de Portugal, soit de France, n'en revient guere qu'en Marchandise, le reste demeurant là comme l'autre.

Je sçais bien qu'on peut dire que cet Hindoustan a besoin de cuivre, de girofle, de muscade, de canelle, d'Elephans, & de quelques autres choses que les Hollandois y apportent du Japon, des Molucques, de Ceilan & d'Europe; comme encore de plomb que lui fournit en partie l'Angleterre, & des écarlates & autres choses que lui va fournir la France ; qu'il a même encore besoin de quantité de chevaux, étant certain que

du côté d'Usbec il en reçoit plus de vingt-cinq mille tous les ans ; Que de Perse par Kandahar il en reçoit encor un bon nombre, & que quelques-uns viennent aussi d'Ethiopie, des Arabies & de Perse par Mer, des ports de Moka, Bassora, & Bander-Abassi ; Qu'il a encor besoin de cette grande quantité de fruits frais qui lui viennent de Samarkand, Bali, Bocara & Perse, comme melons, pommes, poires & raisins dont on mange à Dehli, & qu'on y achete fort cherement presque tout l'Hyver, aussi bien que de secs qu'on y a toute l'année & qui viennent des mêmes païs, comme amendes, pistaches, noizettes, prunes, abricots, raisins & autres ; & qu'enfin il a encore besoin de ces petites coquilles de Mer des Maldives qui servent de Monnoye basse dans le Bengale, & en quelques autres endroits, comme encore d'Ambre gris de ces mêmes Maldives & Mozambic, cornes de Rinoceros, dents d'Elephans, & de quelques Esclaves d'Ethiopie, musc & vaisselle de la Chine, perles de Beharen & Tutucouri proche de Ceilan, & de je ne sçai combien d'autres choses de cette sorte dont il se pourroit absolument

bien passer : Mais tout cela ne fait point que l'or & l'argent sorte hors du Royaume, parce que les marchands se chargent au retour de marchandises du païs, y trouvant mieux leur conte qu'à remporter de l'argent, & aussi cela n'empêche point que cet Hindoustan ne soit comme nous avons dit un abîme d'une grande partie de l'or & de l'argent du monde, qui trouve plusieurs moyens d'y entrer de tous côtez, & presque pas une issuë pour en sortir.

Enfin Vous pourrez considerer que ce grand, Mogol se porte heritier des Omrahs, ou Seigneurs, & des Mansebdars, ou petits Omrahs qui sont à sa solde; & ce qui est de la derniere consequence, que toutes les terres du Royaume sont en propre à lui, si ce n'est quelques Maisons & Jardins qu'il permet à ses Sujets de vendre, partager, ou acheter entre-eux comme bon leur semble. Et voilà des choses qui sans doute doivent assez faire voir qu'il faut non seulement que dans l'Hindoustan il y ait trés-grande quantité d'or & d'argent, quoi qu'il n'y en ait point de mines; mais qu'il faut encore par une suite necessaire que le grand Mogol, qui en est le

Souverain, du moins de la meilleure partie, ait des revenus & des richesses immenses.

Mais d'un autre côté il y a aussi plusieurs choses à remarquer, qui balancent ces richesses: La premiere, qu'entre ces grandes étenduës de terres, il y en a beaucoup qui ne sont que sablons ou montagnes steriles peu cultivées & peu peuplées; Que de celles même qui seroient fertiles, il y en a encore beaucoup qui ne sont point cultivées faute de Laboureurs, dont quelques-uns ont peri pour être trop mal-traitez des Gouverneurs qui leur ôtent souvent le necessaire à la vie, quelques fois même leurs enfans qu'ils font esclaves quand ils n'ont pas moyen de payer, ou qu'ils en font difficulté; d'autres ont abandonné la campagne pour la même raison, & desesperez qu'ils sont de ne travailler que pour autruy, se sont jettez dans les Villes ou dans les armées pour servir de porte-faix, de porteurs d'eau, ou se faire valets de Cavaliers, & plusieurs ont fuy sur les terres des Rajas; parce qu'ils y trouvent moins de tirannie & plus de douceur.

La seconde, que dans cette même

étenduë de païs il y a quantité de Nations dont le Mogol n'eſt pas trop le maître, ayant encore la pluſpart leurs Chefs & Souverains particuliers, qui ne lui obéiſſent, & ne lui payent tribut que par contrainte, pluſieurs que fort peu de choſe, quelques uns rien du tout, & quelques-uns même qui en reçoivent de lui, comme nous verrons bien-tôt.

Tels ſont ces petits Souverains qui ſont ſur les frontiéres de Perſe, qui ne lui payent preſque jamais rien, non plus qu'au Roi de Perſe. Comme encore les Balouches & Augans, & autres Montagnars, dont la plus-part non plus ne lui payent pas grand' choſe, & ne ſe ſoucient même que fort peu de lui; témoin cet affront qu'ils lui firent quand ils arrêterent toute ſon armée faute d'eau qu'ils retenoient dans leurs montagnes, lors qu'il paſſoit d'Ateck ſur l'Indus à Caboul pour aſſieger Kandahar, ne la laiſſant point deſcendre dans la campagne où étoit le grand chemin, qu'on ne leur eût fait des preſens, quoi que veritablement ils les demandaſſent en forme d'aumône.

Tels ſont encor les Patans, peuples Mahumetans ſortis du côté du Gange

vers Bengale, qui avant l'invasion des Mogols dans les Indes avoient sçû se rendre puissans dans plusieurs endroits & principalement à Dehly, & faire plusieurs Rajas des environs leurs Tributaires : Ces Patans sont fiers & guerriers, & jusques aux moindres d'entre eux, fussent-ils valets & porteurs d'eau, ils ont encore le cœur extrémement haut, disant souvent comme par jurement ; Que je ne puisse jamais être Roi de Dehly si cela n'est ainsi ; gens qui meprisent les Indiens, Gentils & Mogols, & haïssent mortellement ces derniers ; se souvenans toûjours de ce qu'ils ont été autrefois, avant qu'ils les eussent chassez de leurs grandes Principautez, & les eussent obligez de se retirer deça delà, loin de Dehly & Agra, dans les montages où ils se sont habituez, & où quelques uns sont demeurez petits Souverains, comme Rajas, mais avec peu de force.

Tel est le Roi de Visapour, qui ne lui paye rien, qui a toûjours guerre avec lui, se soûtenant dans son païs, partie par ses propres forces; partie parce qu'il est fort éloigné d'Agra& de Dehli, demeures ordinaires du Mogol ; partie parce que sa ville capitale Visapour est forte & de dif-

ficile accez à une armée à cause des mauvaises eaux & du peu de fourage qu'elle trouveroit en chemin ; partie parce que plusieurs Rajas se joignent à lui pour leur commune défence, aussi bien que ce fameux Seva-gi qui depuis peu vint piller & brûler Sourate ce riche Port de Mer, qui quelquefois ne veut que peu ou point payer de Tribut. Tel est encore ce puissant & riche Roi de Golkonda qui sous main donne de l'argent au Roi de Visapour, & qui a toûjours une armée prête sur la frontiere pour sa défense & pour aider Visapour au cas qu'il se vît trop pressé. Tels enfin sont plus de cent Rajas ou Souverains Gentils considerables dispersez par tout le Royaume, les uns proches & les autres esloignez d'Agra & de Dehli, entre lesquels il y en a environ quinze ou seize tres-riches & puissans, & cinq ou six entre autres, comme est Rana, qui étoit autrefois comme l'Empereur des Rajas, & qu'on dit être des descendans du Roi Porus, Jesseingue, & Jessomseingue, qui le sont jusques à un tel point, que s'ils se joignoient seulement eux trois ensemble, ils lui donneroient bien des affaires, pouvant chacun d'eux mettre en un

moment vingt mille chevaux en campagne de meilleures troupes que les Mogols. Ces Cavaliers sont appellez Ragipous, ou fils de Rajas : ce sont gens, comme j'ai dit ailleurs, qui portent l'épée de pere en fils, & ausquels les Rajas distribuent des terres à condition d'être toûjours prêts de monter à cheval quand le Raja les commande ; Ils fatiguent beaucoup, & il ne leur manque que le bon ordre pour être de trés-bons hommes de guerre.

La troisiéme chose qu'il faut considerer, c'est que le Mogol est Mahumetan, non pas de ceux qu'on appelle Chias, & qui tiennent pour Aly & ses descendans, tels que sont les Perses, & par consequent la plus grande partie de sa Cour: mais de ceux qu'on appelle Sounnys qui tiennent pour Osman, & qui pour cela se nomment Osmanlis, tels que sont les Turcs ; Que de plus il est étranger, à sçavoir des descendans de Tamerlan chef de ces Mogols de Tartarie qui environ l'an 1401. inonderent les Indes, où ils se rendirent les maistres, & qu'ainsi il se trouve dans un païs quasi tout ennemi, d'autant plus que non seulement pour un Mogol, mais en general pour

un Mahumetan il y a des centaines de Gentils, ce qui l'oblige pour se maintenir entre tant d'ennemis domestiques & puissans, & contre les Perses & contre les Usbecs qui sont ses voisins, d'entretenir perpetuellement de grandes armées, soit en guerre, soit en paix, tant proche de sa Personne que dans la campagne, soit des gens du pais comme Rajas & Patans, soit principalement de Mogols comme luy, ou du mois estimez Mogols pour être hommes blancs, étrangers & Mahumetans, ce qui suffit à present, sa Cour n'estant plus comme dans le commencement toute entiere de vrais Mogols, comme nous avons touché ailleurs, mais un ramas de toutes sortes d'Estrangers, Usbecs, Persans, Arabes & Turcs, ou leurs enfans; mais avec cette distinction, que les enfans qui passent la troisiéme ou quatriéme generation & qui ont pris le visage brun & l'humeur lente du païs, ne sont point tant estimez ny honorez que les nouveaux venus n'entrans même que rarement dans les Charges, heureux enfin quand ils peuvent être simples Cavaliers ou gens de pied. C'est de ces Armées que je m'en vais tâcher de vous donner quel-

que idée, afin que connoissant par là les grandes depenses que le grand Mogol est obligé de faire, vous puissez mieux juger de ses richesses effectives. Voyons premierement la Milice du païs qu'il faut necessairement qu'il entretienne.

La premiere, sont des Rajas, comme Jesseingue, Jessomseingue & beaucoup d'autres, ausquels il donne de fort grandes pensions pour estre toûjours prêts avec un certain nombre de Ragispouts, les tenant comme Omrahs, c'est à dire comme les autres Seigneurs estrangers & Mahumetans, tantôt dans cette Armée qu'il tient toûjours prés de sa Personne, & tantôt dans celles qui sont dans la campagne: Ces Rajas estans generalement obligez aux mémes choses que les Omrahs, jusques à faire la garde; neanmoins avec cette distinction, qu'ils ne la font point dans la forteresse comme eux, mais au dehors sous leurs tentes, ne se plaisans pas à estre enfermez vingt quatre heures durant dans une forteresse, & n'y allans même jamais que bien acompagnez, & avec des gens resolus de se faire mettre en pieces pour eux, comme on a veu quelquesfois quand on leur à voulu joüer quelque mauvais tour.

Le Mogol est obligé de tenir à son service de ces Rajas pour plusieurs raisons. La premiere, parce que la Milice des Rajas est fort bonne, telle que j'ai dit ci-dessus, & qu'il y a tel Raja, comme j'ai encore dit, qui en un moment peut mettre vingt mille chevaux en campagne & davantage.

La seconde, pour mieux tenir en bride le reste des Rajas qui ne sont point à sa solde, & les ramener à la raison, quand ils se cantonnent, quand ils ne veulent pas payer le tribut, ou quand par crainte ou autrement ils ne veulent point sortir de leurs terres pour aller à l'Armée lors que le Mogol les en requiert.

La troisiéme, pour mieux entretenir la jalousie & l'inimitié entre eux, en favorisant & caressant l'un plus que l'autre, jusques à les faire combattre les uns contre les autres, comme l'on voit assez souvent.

La quatriéme, pour les employer contre les Patans, ou contre ses propres Omrahs & Gouverneurs, au cas que quelques-uns voulussent se soûlever.

La cinquiéme, pour les employer contre le Roi de Golkonda lors qu'il

ne veut point payer son Tribut, ou qu'il veut defendre le Roi de Visapour, ou quelques Rajas de ses voisins que le Mogol veut dépoüiller ou faire ses Tributaires ; le Mogol ne pouvant pas trop se fier pour lors à ses Omrahs qui la plûpart sont Persans, & qui ne sont pas de même Religion que lui, à sçavoir Sounnys, mais Chias comme le Roi de Perse & le Roi de Golkonda.

La sixiéme & la plus considerable de toutes, pour les employer contre les Perses quand les occasions s'en presentent, ne pouvant aussi se fier pour lors à ses Omrahs, qui la plûpart comme je viens de dire, sont Persans, & qui par consequent n'ont point d'inclination à combattre contre leur Roi naturel, d'autant plus qu'ils le croyent leur Imam, leur Calife ou Souverain Pontife descendant d'Aly, & contre lequel par consequent ils croyent ne pouvoir faire la guerre sans crime & sans grand peché.

Il est encore obligé d'entretenir quelques Patans pour les mêmes raisons ou semblables à peu prés que les Rajas.

Il est enfin obligé d'entretenir cette milice étrangere de Mogols que nous

avons marquée, & comme c'est celle qui est la principale force de son Etat; & qui l'oblige à des depenses incroyables, il me semble qu'il ne sera pas hors de propos que je tâche de vous depeindre qu'elle elle est, quand je devrois être un peu trop long.

Considerons donc, s'il vous plait, cette milice étrangere, soit Cavalerie, soit Infanterie, comme divisée en deux, l'une qui est toûjours proche de sa Personne, l'autre qui est dispersée en campagne dans les Provinces, & dans la Cavalerie qu'il a proche de lui; Connoissons premierement les Omrahs; en second lieu les Mansebdars, puis aprés le Rouzindars, & puis enfin les simples Cavaliers; de là nous passerons à l'infanterie, dans laquelle nous considererons les Mousquetaires, & tous ces gens de pied qui servent le canon, disant un mot en passant de sa double Artillerie.

Il ne faut pas penser que les Omrahs ou Seigneurs de la Cour du Mogol soient des fils de famille comme en France: Toutes les terres du Royaume estant en propre à lui, il s'ensuit qu'il n'y a ni Duchez, ni Marquisats, ni aucune famille riche en fond de terre, & qui

subsiste de ses revenus & patrimoines ; ce ne sont pas même assez souvent des fils d'Omrahs, parce que le Roy estant heritier de tous leurs biens, il s'ensuit que les maisons ne peuvent pas long-tems subsister dans leur grandeur ; au contraire elles tombent souvent & tout d'un coup, jusques là que les fils ou du moins les petits fils d'un puissant Omrah se trouveront souvent aprés la mort de leur pere reduits pour ainsi dire à la mendicité, & obligez de prendre party sous quelque Omrah comme simples Cavaliers : Il est vray que le Mogol laisse pour l'ordinaire quelque petite pension à la veuve, & souvent même aux enfans, ou que si le Pere vit assez long tems, il les pourra par faveur avancer plus promptement, principalement s'ils sont bien faits, blancs de visage, ne tenans point encore trop de l'Indien, & qu'ainsi ils puissent encore passer pour vrais Mogols ; Quoique neanmoins cet avancement de faveur aille toûjours assez lentement, estant une coûtume presque generale qu'il faut passer des petites payes & des petites charges aux grandes : Ces Omrahs ne sont donc ordinairement qu'Avanturiers, & étrangers de toutes sortes de

nations, tels que j'ai dit, lesquels s'attirent à cette Cour les uns les autres, gens de neant, quelques-uns Esclaves, la plûpart sans instruction, & lesquels le Mogol éleve ainsi aux dignitez selon que bon lui semble, comme il les casse de même.

Entre les Omrahs les uns sont Hazari, les autres Dou Hazari, les autres Penge, Hecht & Deh Hazari, & même comme étoit le fils Aîné du Roi Douazdeh Hazari, qui veut dire Seigneur à mille chevaux, deux mille, cinq mille, sept & dix ou douze mille, leur paye étant plus ou moins grande à proportion du nombre des chevaux; je dis des chevaux, parce qu'ils ne sont pas payez eu égard aux Cavaliers mais aux chevaux; les Omrahs pouvans entretenir des Cavaliers à deux chevaux pour être mieux en état de servir dans les païs chauds, où l'on dit communement qu'un Cavalier qui n'a qu'un cheval est plus de demi à pied. Il ne faut pas neanmoins penser qu'ils soient obligez d'entretenir, ou que le Roi paye effectivement tant de chevaux comme portent ces grands noms de Douazdeh ou Hecht Hazari, douze mille ou huit

mille

mille chevaux ; ce sont des noms specieux pour donner dans la veuë & attirer les Etrangers ; le Roi détermine le nombre des chevaux effectifs qu'ils sont obligez d'entretenir, les paye à raison de ce nombre, & outre cela il leur en paye un certain nombre qu'ils ne sont point obligez d'entretenir, & c'est ce qui fait ordinairement la principale partie de leurs pensions, sans parler de ce qu'ils grivelent sur la paye de chaque Cavalier, & sur le nombre des chevaux, ce qui fait certainement des pensions fort grandes & fort considerables, principalement quand ils peuvent obtenir de bons Jah-ghirs ou bonnes terres affectées pour leur pension ; car je voyois que ce Seigneur sous lequel j'étois, qui étoit Penge-Hazari ou de cinq mille chevaux, & qui n'étoit obligé qu'à cinq cent effectifs, avoit de reste, toute sa Cavalerie payée, prés de cinq mille écus le mois pour sa pensión, quoi qu'il fût Nagdy, c'est à dire payé en argent tiré du Tresor, comme tous ceux qui n'ont point de Jah-ghirs; neanmoins avec toutes ces grandes pensions je n'en vois que fort peu de riches & beaucoup d'incommodez & endettez;ce n'est pas que la despen-

ce de bouche les ruine comme elle fait bien souvent ailleurs les grands Seigneurs, elle est trés modique & tres-moderée, mais ce qui les épuise sont les grands presens qu'ils sont obligez de faire au Roi à certaines Festes de l'année, chacun à proportion de la grandeur de leur paye, & puis cette grande despence qui s'en va dans l'entretien de leurs Femmes, de leurs Valets, & Chameaux, & de plusieurs Chevaux de prix qu'ils ont en particulier dans leurs écuries. Le nombre des Omrahs, tant de ceux qui sont à la campagne dans les Provinces & dans les armées que de ceux qui sont à la Cour, est fort grand, je ne l'ai jamais sceu precisement, aussi n'est-il pas determiné, mais je n'en ai jamais guere moins veu à la Cour de vingt-cinq à trente, qui sont ainsi que j'ai dit à grandes pensions, selon qu'ils ont plus ou moins de chevaux à entretenir, depuis douze mille en descendant jusques à mille.

Ce sont ces Omrahs qui parviennent aux Gouvernemens & aux principales Charges de la Cour & des armées ; qui sont comme ils disent les colomnes de l'Empire, & qui soûtiennent l'éclat de

la Cour, n'allans jamais par les ruës que ſuperbement couverts, montez quelquefois ſur un Elefant, quelquefois à cheval, & quelquefois en Paleky, ſuivis ordinairement d'un bon nombre de leurs Cavaliers, de ceux qui ſeront en garde à leur logis, avec quantité de Valets de pied qui marchent devant & à côté pour faire faire place, leur chaſſer les mouches & la pouſſiere avec des queuës de Paon, porter le Picquedent ou Crachoir, de l'eau pour boire & quelquefois des livres de conte, & autres papiers: Tous ceux qui ſe trouvent à la Cour ſont obligez ſur peine de quelque retranchement de leur penſion, d'aller deux fois le jour ſaluer le Roi à l'Aſſemblée ſur les dix à onze heures du matin, où il rend la Juſtice, & ſur les ſix heures du ſoir: Ils ſont encore obligez d'aller faire la garde dans la forteresse chacun à leur tour une fois la ſemaine pendant vingt-quatre heures; ils portent là leurs lits, leurs tapis & leurs autres meubles, le Roi ne leur fourniſſant rien que le manger, qu'ils reçoivent en grande ceremonie & reverence, faiſant trois fois le Taſlim ou Salut, la face tournée vers ſon Appartement, abaiſſans premierement

la main jusques en terre, & la portans sur leur tête : Ils sont encore obligez de suivre à cheval & d'accompagner par tout le Roi quand il marche en campagne quelque tems qu'il fasse, à la pluye, à la poussiere, quoi qu'il soit ou dans son Palecky, ou sur un Elephant ou sur un Tact-Ravan, ou Trône de campagne porté sur les épaules de huit hommes qui se vont adroitement relayans en marchant avec huit autres, étant dans ces diverses marches bien à couvert des incommoditez du tems, soit qu'il aille à la guerre, soit qu'il s'aille promenant avec son armée de Ville en Ville, soit qu'il aille à la chasse, si ce n'est qu'il en exempte quelques-uns à raison de leurs Offices particuliers, ou pour être indisposez, ou trop vieux, ou pour éviter l'embaras, comme il se pratique ordinairement quand il ne va que proche la Ville en quelque lieu de chasse, ou maison de Plaisance, ou bien qu'il va à la Mosquée, n'y aïant ordinairement pour alors que ceux qui sont ce jour là de garde qui l'accompagnent.

Mansebdars sont des Cavaliers à Manseb qui est une païe particuliere,

honorable & confiderable ; non pas tant que celle des Omrahs, mais bien plus que celle des autres ; auffi font-ils confiderez comme petits Omrahs, comme étant du rang de ceux qui le deviennent ; d'autant plus qu'ils ne reconnoiffent point d'autre Chef que le Roi, & qu'ils font generalement obligez à tout ce que nous avons dit qu'étoient obligez les Omrahs, & qu'enfin ce feroient de vrais Omrahs, s'ils avoient, comme quelques-uns ont eu autrefois, quelques Cavaliers fous eux, au lieu qu'ils n'ont ordinairement que deux, quatre, ou fix chevaux d'obligation, c'eft à dire qui ayent la marque du Roi, & que leur paye ne va pour l'ordinaire que depuis cent cinquante, deux cent; jufques à fix & fept cent Roupies effectives par mois : Le nombre n'en eft pas auffi déterminé, mais il eft bien plus grand que celui des Omrahs, car à la Cour il y en a toûjours deux ou trois cent outre ceux qui font dans les Provinces & dans les armées.

Rouzinders font encore des Cavaliers, mais de paye à la journée comme le mot le porte, laquelle neanmoins ne laiffe pas quelquefois d'être plus gran-

de que celle de beaucoup de Mansebdars, mais qui n'est point de cette façon là, ni si honorable ; mais aussi ne sont-ils point tenus à l'Agenas comme les Mansebdards, c'est-à-dire à prendre à un certain prix, qui n'est pas quelquefois trop raisonnable, de ces tapis & autres meubles qui ont servi pour la Maison du Roi ; le nombre de ces gens-là est fort grand ; ils entrent dans les petites Charges, plusieurs sont Ecrivains, Sous-écrivains & Apliqueurs de cachets sur les Barattes ou papiers pour recevoir de l'argent, sur quoi ils sçavent bien griveller pour dépêcher les Barattes.

Les simples Cavaliers sont ceux qui sont sous les Omrahs, entre lesquels les plus considerez & ceux qui ont plus grande paye sont ceux-là qui ont deux chevaux d'obligation, c'est-à-dire marquez à la cuisse de la marque de leur Omrah; leur paye n'est point absolument déterminée; cela depend fort de la generosité de l'Omrah qui peut favoriser qui bon lui semble; neanmoins le Mogol entend que la paye d'un simple Cavalier à un cheval ne soit point moindre de vingt-cinq Roupies ou environ faisant ses contes avec les Omrahs sur ce pied là.

La paye des gens de pied est la moindre; aussi y a-t-il là de pitoyables Mousquetaires, si ce n'est quand ils tirent assis à terre sur le cul, & que leur mousquet est appuyé sur cette petite jolie fourchette de bois qui y pend attachée; encore ont-ils bien peur pour leur grande barbe & de se brûler les yeux, & sur tout que quelque Dgen ou mauvais Esprit ne fasse crever ce mousquet : Tel a vingt Roupies le mois, tel en a quinze, tel en a dix, neanmoins il y a des Canoniers qui ont de grandes payes, & sur tous de nos Franguis ou Chrétiens, Portugais, Anglois, Hollandais, Allemans & François, qui s'y rendent de Goa ou fuyent de ces compagnies Hollandoises & Angloises; Autrefois avant que les Mogols sceussent manier l'artillerie, leurs payes étoient fort grandes, il y en a encore de ce tems là qui ont deux cent Roupies par mois, mais à present ils n'en veulent plus donner que trente-deux, encore n'en veulent-ils plus recevoir.

L'Artillerie est distinguée en deux; La premiere est la grosse ou pesante, comme ils disent, la seconde & la legere, ou comme ils l'appellent l'artillerie de l'Es-

trier. Pour ce qui est de la grosse, il me souvient que quand le Roi aprés sa maladie se promenoit avec toute son armée par la campagne prenant presque tous les jours le divertissement de la chasse, tantôt aux Gruës, tantôt aux Nilsgaus ou bœufs gris comme ils appellent cette espece d'Elans, tantôt aux Gazelles avec les Leopars, & quelquefois aux Lions, avançant peu à peu vers Lahor & Kachemire ce petit paradis des Indes, comme je dirai ailleurs, pour y aller passer l'Eté; elle étoit composée de soixante & dix pieces de canon la plûpart de fonte, sans conter deux à trois cent Chameaux legers qui portoient chacun une petite piece de campagne de la grosseur d'un bon double mousquet, laquelle est attachée sur ces animaux, à peu prés comme sont nos pierriers sur nos barques.

Celle de l'Etrier, qui me sembloit bien galante & bien entenduë, étoit composée de cinquante ou soixante petites pieces de campagne toutes de bronze, montées chacune sur sa petite charette bien faite & bien peinte, avec le petit coffre devant & derriere pour la munition, tirée par deux fort beaux chevaux con-

duits par un Cocher comme une caleche, ornée de quantité de petites banderoles rouges, ayant chacune un troisiéme cheval que l'Aide du Cocher Canonier menoit en main pour relayer. La grosse artillerie ne pouvoit pas toûjours suivre le Roi, qui s'écartoit des grands chemins tantôt à droit tantôt à gauche aux travers des champs, pour prendre les bons endroits de chasse & suivre les eaux; elle étoit obligée de suivre le grand chemin pour rouler plus facilement & éviter l'embarras qu'elle auroit causé dans les mauvais passages, & principalement à ces ponts de bâteaux qu'on avoit dressez pour passer les rivieres. Celle de l'Etrier étoit inseparable de la personne du Roi; aussi c'est pour cette raison qu'on lui a donné le nom d'Artillerie de l'Estrier; Elle part le matin quand le Roi sort de sa Tente, & au lieu qu'il va ordinairement un peu à l'écart pour entrer dans les lieux de chasse qui sont marquez & gardez aux avenuës, de peur que l'armée n'y entre, elle s'en va droit & souvent à toute bride aux rendez-vous se mettre en ordre devant sa Tente qui s'y trouve preparée du jour de devant comme celles des

grands Omrahs, & toute cette artillerie tire dans le moment qu'il y entre, afin que toute l'armée soit avertie de son arrivée.

La Milice de la campagne n'est point differente de celle qui est auprés du Roi: Il y a par tout des Omrahs, des Manseb-dars, des Rouzin-dars, simples Cavaliers, de l'Infanterie & de l'Artillerie par tout où l'on fait la guerre; il n'y a difference que dans le nombre de celle de la campagne qui est fort grand; car cette armée seule que le Mogol est perpetuellement obligé d'entretenir dans le Decan pour tenir en bride ce puissant Roi de Golkonda, & pour faire la guerre au Roi de Visapour, & à tous ces Rajas qui se joignent avec lui, doit être toûjours au moins de vingt à vingt-cinq mille hommes de cheval & est quelquefois de trente mille.

Le Royaume de Kaboul pour sa garde ordinaire contre les Perses, les Augans, Balouches, & je ne sçai combien de Montagnars, en doit avoir pour le moins douze à quinze mille. Le Royaume de Kachmire plus de quatre mille, & le Royaume de Bengale bien davantage, sans conter que la guerre est pres-

que toûjours de ce côté-là ; & qu'il n'y a point de Gouverneurs de Province qui n'en ayent besoin d'un grand nombre plus ou moin selon l'étenduë & la situation particuliere de leurs Gouvernemens, ce qui fait des nombres presques incroyables. Neanmoins pour ne parler point de l'Infanterie qui est fort peu de chose, ni de la quantité apparente des chevaux, ce qui pourroit bien avoir trompé beaucoup de monde, je croirois avec beaucoup de personnes bien entenduës dans ces matieres-là, que le nombre des chevaux effectifs qui sont ordinairement proche du Roi, y comprenant la Cavalerie des Rajas & Patans qui y peuvent être, pourroit monter à trente-cinq ou quarante mille, & que ce nombre là joint à celui qui peut être dans la campagne seroit de deux cent mille, & quelque chose de plus. J'ai dit que l'Infanterie étoit peu de chose, car je ne sçaurois croire que dans l'armée que le Roi tient proche de soi, y comprenant les Mousquetaires, & tous ces Canoniers à pied & Aides de Canoniers, & generalement tout ce qui sert dans cette Artillerie, puisse aller guere à plus de quinze mille, d'où on peut

juger ce qui peut être dans les Armées de la campagne. Ainsi je ne sçais où prendre ce nombre prodigieux d'Infanterie que quelques-uns mettent dans les armées du grand Mogol; si ce n'est qu'avec les veritables gens de guerre, ils ne confondent tous ces gens de service & de Basars ou marchez qui suivent l'armée; car en ce cas-là je croirois bien qu'ils auroient raison de mettre des deux & trois cent mille hommes dans l'armée seule qui est avec le Roi, & quelquefois même encore d'avantage, comme quand on est assuré qu'il sera long-tems absent de la Ville capitale; ce qui ne semblera pas si fort étonnant à qui sçaura l'étrange embaras de Tentes, de Cuisines, de Hardes, de Meubles & de Femmes même assez souvent, & par consequent d'Elefans, de Chameaux, de Bœufs, de Chevaux, de Porte-faix, de Fourageurs, Vivandiers, Marchands de toutes sortes & de serviteurs que traînent aprés soi ces Armées, & à qui sçaura l'état & gouvernement particulier du pays, à sçavoir que le Roi est le seul & unique proprietaire de toutes les terres du Royaume, d'où vient par une certaine suite necessaire que toute une Ville capitale comme Dehli

ou Agra ne vit presque que de la Milice, & est par consequent obligée de suivre le Roi quand il va en campagne pour quelque tems ; ces Villes là n'étant ni ne pouvant être rien moins qu'un Paris ; mais n'étant proprement qu'un Camp d'armée un peu mieux & plus commodement placée qu'en rase campagne.

Sur toutes choses Vous considererez encore s'il vous plait, que generalement toute cette Milice que je viens de vous representer depuis l'Omrah jusques au moindre Soldat est payée indispensablement tous les deux mois ; la paye du Roi est la seule ressource, on ne sçauroit ainsi differer à la payer, comme il arrive quelquefois dans nos Royaumes, où pour quelque necessité pressante de l'Etat, un Gentil-homme, un Officier, & même un simple Cavalier pourra attendre quelque tems, & s'entretenir cependant de son argent propre, de ses rentes, du revenu de ses terres ; il faut que tout soit payé à point nommé, ou que tout se debande & meure de faim aprés avoir vendu tout ce peu qu'ils ont, jusques à leurs chevaux, comme j'ai veu dans cette derniere guerre que plus

sieurs s'en alloient faire si elle n'eût bientôt cessé ; d'autant plus que dans toute cette Milice il n'y a presque Soldat qui ne soit marié, & qui n'ait Femme & Enfans, Serviteurs & Esclaves, qui attendent aprés cette paye, & qui n'ont point d'autre esperance ni d'autre remede : Et c'est de là que j'en ai veu qui s'étonnent tant, en considerant le nombre immense de personnes qui vivent de la paye (car cela va à des millions) ne se pouvant imaginer où il se peut trouver des revenus suffisans pour de si grandes dépenses ; quoi que pourtant il n'y ait point tant à s'étonner, veu les richesses du Royaume, le gouvernement particulier de l'Etat & cette proprieté du Souverain.

Ajoûtez encore, s'il vous plaît, que le grand Mogol entretient proche de soi dans Dehli & Agra & aux environs, deux à trois mille beaux chevaux pour être toûjours tout prêts au besoin ; comme encore huit ou neuf cens Elephans, & un tres grand nombre de mules, chevaux & porte-fais pour porter toutes ses grandes Tentes avec leurs Cabinets; pour porter ses Femmes, ses Cuisines, ses Meubles, Eau de Gange, & toutes les

autres choses necessaires pour la campagne, qu'il a toûjours comme dans sa maison, choses qui ne sont pas absolument necessaires dans nos Royaumes : Ajoûtez encore, si vous voulez, cette incroyable dépense de ce Serrail plus indispensable qu'on ne sauroit presque croire ; Cet abîme de toiles fines, d'or, de brocars, d'étoffes de soye, de broderies, de musc, d'ambre, d'huiles de senteur & de perles. Ajoûtez dis-je toutes ces choses les joignant avec tout ce que nous avons dit ; & aprés avoir balancé toutes ces infinies dépenses ausquelles il est de toute necessité obligé, avec les revenus que vous pouvez conjecturer qu'il peut avoir ; jugez s'il est si infiniment & effectivement riche comme on le fait. Pour moi je sçai bien qu'on ne sauroit nier qu'il n'ait de trés grands revenus : je croi qu'il a en plus lui tout seul que le Grand Seigneur & le Roi de Perse ensemble ; mais de croire aussi ces contes si extravagans qu'on en fait, c'est ce que je n'ai jamais pû faire ; & quand j'en croirois la meilleure partie, je ne le croirois point pour cela si riche en effet & dans la verité comme tout le monde le chante ; si ce n'est qu'on veuille qu'un

Tresorier, qui reçoit de grandes sommes d'argent d'une main en même temps qu'il est obligé de les distribuer de l'autre, soit pour cela veritablement riche? Pour moi je tiendrois un Roi effectivement riche, qui sans fouler & appauvrir trop ses peuples, auroit des revenus suffisans pour entretenir une grande & superbe Cour à nôtre maniere ou autrement, & une Milice suffisante pour la garde de son Royaume & pour soûtenir une guerre mediocrement forte plusieurs années contre ses voisins, pour exercer si l'on veut ses liberalitez, faire quelques superbes & Royaux bâtiments, & de ces autres dépenses que les Rois ont accoûtumé de faire selon que les porte leur inclination particuliere; & qui outre tout cela dans la suite de quelques années pourroit mettre en reserve dans son Tresor d'assez grandes sommes pour soûtenir ou entreprendre une grande guerre pendant quelques années. Or je voudrois bien croire que le grand Mogol auroit à peu prés ces avantages, mais je ne me sçaurois persuader qu'il les ait dans cet excez qu'on pense & qu'on pretend. Ces grandes & inévitables dépenses comme j'ai marqué, vous doivent as-

seurement déja faire pancher de mon opinion ; mais sans doute qu'on y inclinera entierement quand j'aurai fait considerer deux choses dont je crois être bien instruit.

La premiere, que le grand Mogol d'à present sur la fin de cette derniere Revolution, quoi que le Royaume fût paisible de tous côtez, hormis dans le Bengale où le Sultan Sujah tenoit encore, se trouvoit bien embarrassé ou trouver dequoi faire subsister ses Armées ; quoi qu'elles ne fussent pas si bien payées qu'à l'ordinaire ; quoi que la guerre n'aît duré que cinq ans ou environ ;& quoi qu'il eût mis la main sur une bonne partie du Tresor de son pere Chah-Jehan.

La seconde, que tout ce Tresor de Chah-Jehan qui étoit grand œconome & qui avoit regné plus de quarante ans sans guerres considerables, n'a jamais monté à six Kourours de Roupies ; j'ai dit qu'une Roupie vaut environ vingt-neuf sols, cent mille font une Lecque, & cette Lecque un Kourour. Il est vrai que je ne comprends point dans ce Tresor cette grande quantité de pieces d'Orfevrerie de tant de façons differentes d'or & d'argent travaillées & couvertes de

pierreries, & autres ; ni de cette prodigieuse quantité de perles & de pierres precieuses de toutes sortes, de grand volume & de grand prix ; Je ne sçai s'il y a Roi au monde qui en ait davantage; un seul Throne qui en est couvert est du moins prisé trois Kourours de Roupies, si j'ai bonne memoire ; mais il faut dire aussi que ce sont les dépoüilles de ces anciens Princes Patans & Rajas, lesquelles depuis long-tems se sont amassées & accumulées, s'accumulent & augmentent tous les jours de Rois en Rois par les presens que leur sont obligez de faire les Omrahs tous les ans à certaines fêtes, & qui sont estimez meubles de la Couronne, ausquelles ce seroit une espece de crime que de toucher, & desquelles un Roi dans une necessité seroit bien empêché de trouver un sol.

Mais avant que de finir, je dirai d'où peut venir que cet Empire du Mogol étant ainsi un abîme d'or & d'argent, comme j'ai dit dans le commencement, on ne voit neanmoins pas qu'entre le peuple il y en ait davantage qu'ailleurs, au contraire le peuple y paroit moins pecunieux, & l'argent s'y trouve plus rare qu'en beaucoup d'autres endroits.

La premiere raiſon eſt, qu'il s'en conſomme beaucoup à fondre & refondre tous ces anneaux de nez & d'oreilles, chaînes, bagues & braſſelets de pieds & de mains que portent les femmes ; & principalement dans cette incroyable quantité de manufactures où il en entre tant, qui ſe perd & qu'on ne ſçait ce qu'il devient, comme dans toutes ces broderies, alachas ou étoffes de ſoye rayées, touras ou touſes de filets d'or qui ſe portent ſur les turbans ; dans ces toiles d'or & d'argent, écharpes, turbans, brocars & autres pieces de la ſorte : car generalement toute cette Milice veut être dorée depuis les Omrahs juſques aux ſimples Soldats avec leurs femmes & enfans, deuſſent-ils mourir de faim chez eux, ce qui eſt trés-commun.

La ſeconde, c'eſt que toutes les terres du Royaume étant en propre au Roi, elles ſe donnent comme Benefices qui s'appellent Jah-ghirs, ou comme en Turquie Timars, à des gens de la Milice pour leur paye ou penſion, ſelon que porte le mot Jah-ghir qui ſignifie lieu à prendre au lieu de penſion ou bien elles ſe donnent de même aux

gouverneurs pour leur pension & entretien de leurs Troupes, à la charge que du surplus du revenant des terres il en donneront certaine somme au Roi tous les ans comme Fermiers; ou bien le Roi se les reserve comme un Domaine particulier de sa Maison qui ne se donne jamais ou que trés-rarement en Jah-ghris, & où il tient des Fermiers qui lui doivent aussi bailler une somme par an, moyennant quoi les uns & autres, c'est à dire les gens à Timars, Gouverneurs & Fermiers ont une authorité comme absoluë sur les païsans, & même encore fort grande sur les Artisans & Marchands des Villes, Bourgades & Villages de leur dependance; de sorte qu'il n'y a là ni grands Seigneurs, ni Parlemens, ni Presidiaux comme chez nous, qui puissent tenir en crainte ces gens que je viens de dire, ni Kadis ou Juges assez puissans pour empêcher & reprimer leurs violences; ni en un mot personne à qui un Païsan, Artisan, ou Marchand se puisse plaindre dans les avanies & tyrannies qu'ils leur font trés-souvent, abusans par tout impunement & sans crainte de l'autorité Royale qu'ils ont en main, si ce n'est un peu dans les lieux

qui sont proches des Villes capitales, comme Dehly & Agra, & dans les grandes Villes & grands Ports de Mer des Provinces, d'ou ils sçavent que les plaintes pourroient plus facilement être portées à la Cour; d'où vient qu'un chacun est dans une crainte perpetuelle de ces sordes de gens, & sur tout des Gouverneurs, plus qu'un Esclave de son Maître: Que pour l'ordinaire ils affectent de paroitre gueux & sans argent, trés-simples dans le vestement, logement, ameublement, & encore plus dans le boire & le manger; Qu'ils apprehendent même souvent de se mesler trop avant dans le negoce, dans la crainte qu'ils ont qu'on ne les croye riches & qu'on ne leur trâme quelque piece pour les ruïner; si bien qu'enfin ils ne trouvent point de meilleur remede que de cacher & enfouïr leur argent bien secrettement & bien profondement en terre, sortant ainsi hors du commerce ordinaire des hommes, & perissant enfin là dedans, sans que le Roi ni l'Estat, ni qui que ce soit en profite: Ce qui arrive non seulement entre les Païsans & Artisans, mais ce qui est plus considerable entre toutes sortes de Marchands, soit Mahumetans,

soit Gentils, si ce n'est quelques-uns qui soient à la paye du Roi ou des Omrahs, ou qui ayent quelque particulier Patron & appui qui soit puissant ; mais principalement entre les Gentils qui sont presque seuls les Maîtres du negoce & de l'argent, infatuez qu'ils sont de cette croyance, que l'or & l'argent qu'ils cachent durant leur vie leur servira aprés la mort : & c'est à mon avis la veritable raison pourquoi il paroit si peu d'argent en commerce parmi le peuple.

Mais de là il naît une question bien considerable, à sçavoir s'il ne seroit point plus expedient, non seulement pour les sujets, mais pour l'Etat même & pour le Souverain, que le Prince, comme dans nos Royaumes & Etats, ne fût pas ainsi proprietaire de toutes les terres du Royaume, en sorte que ce Mien & ce Tien se trouvât entre les particuliers comme chez nous ? Pour moi, aprés avoir exactement comparé l'état de nos Royaumes où se trouve ce Mien & ce Tien avec celui de ces autres Royaumes où il ne se trouve pas; Je me trouve entierement persuadé qu'il est bien meilleur & plus expedient pour

le Souverain méme qu'il en ſoit comme dans nos quartiers : parce que dans ces Etats où il en eſt autrement, l'or & l'argent s'y perd de la façon que je viens de dire : Il n'y a preſque perſonne qui ſoit à l'abri des violences de ces Timariots, Gouverneurs & Fermiers : les Rois, quelque bonne volonté qu'ils puiſſent avoir pour leurs peuples, ne ſçauroient preſque jamais, ſelon ce que je viens de dire, leur faire rendre la Juſtice, & empécher les tyrannies, ſur tout dans ces grands Etats & dans les Provinces éloignées de leurs villes capitales; Ce qui doit pourtant être, comme il eſt ſans doute, un des principaux emplois & une des principales penſées d'un Roi : de plus cette tyrannie paſſe ſouvent juſques à l'excez, qui ôte le neceſſaire à la vie au Païſan & à l'Artiſan qui meurt de faim & de miſere, qui ne fait point d'enfans, ou qui meurent jeunes étans mal nourris & miſerables comme leurs peres & meres ; ou bien qui abandonne la terre pour ſe faire valet de quelque Cavalier, ou s'enfuït là où il peut chez les voiſins, dans l'eſperance d'y trouver plus de douceur, de méme que j'ai auſſi dit dés le commencement : En-

fin les terres ne se cultivent presque que par force, & par consequent trés-mal, & quantité même se gastent & se ruinent tout à fait, ne se trouvant personne qui puisse ou veüille faire la depense à entretenir les fossez & les canaux pour écouler les eaux & les amener aux lieux necessaires ; ni quasi personne qui se soucie de bastir, de faire des maisons, ni de r'accommoder celles qui tombent ; le Païsan disant ainsi en lui même : Et pourquoi est-ce que je me travaillerois tant pour un Tiran qui me viendra demain tout emporter, ou du moins tout le plus beau & le meilleur, & ne me laissera peut-être seulement pas, s'il lui en prend fantaisie, dequoi vivre bien miserablement ? Le Timariot, le Gouverneur & le Fermier, faisans aussi chacun de leur côté ce beau raisonnement ; & pourquoi est-ce que je tirerois de l'argent de ma bourse & que je me peinerois tant pour ameliorer & bien entretenir cette terre, puisque je suis toûjours à la veille qu'on me l'ôte ou que l'on me la change, que je ne travaille ni pour moi ni pour mes enfans, & que ce lieu que j'ai aujourd'hui je ne l'aurai possible pas l'année qui

vient ? Tirons-en ce que nous pourrons tandis que nous l'avons entre nos mains, le paisan dût-il crever ou abandonner la terre, dût-elle devenir deserte quand j'en serai dehors : Aussi est-ce pour cela que nous voyons ces Etats Asiatiques s'aller ainsi ruinant à vûë d'œil si miserablement. C'est de là que nous ne voyons quasi plus par là que des Villes de terre, de bouë & de crachat au prix des nôtres : que Villes & Bourgades ruinées & desertes ou qui s'en vont tombant en ruine. C'est de là même que nous voïons (pour donner exemple de ce qui est plus proche de nous) ces Mesopotamies, Anatolies, Palestines, ces merveilleuses plaines d'Antioches & tant d'autres terres autrefois si bien cultivées, si fertiles & si peuplées, à present à demi desertes, incultes & abandonnées, ou devenuës marais pestiferez & inhabitables. C'est encore de là que de ces terres incomparables d'Egypte on remarque que depuis moins de quatre-vingt ans il s'en est perdu plus de la dixiéme partie, ne se trouvant plus personne qui veuille faire la dépence pour entretenir tous les canaux, & pour contenir le Nil qu'il ne se jette avec furie d'un côté, noye par trop

les basses campagnes, ou les couvre de sable qui ne se peut tirer qu'avec beaucoup de difficulté & de dépence. C'est ce qui fait encore que les Arts languissent en ces païs-là, ou que du moins ils y fleurissent bien moins qu'ils ne feroient autrement, & qu'ils ne font chez nous: Car quel cœur & quel courage pourroit avoir un Artisan pour bien s'étudier & s'apliquer au travail, quand il voit qu'entre le peuple qui est presque generalement gueux ou le veut paroître, il ne se trouve personne qui considere la beauté & la délicatesse de son travail, chacun ne cherchant que le bon marché; & que les Grands ne le payent que trés-mal & à leur fantaisie, bien-heureux assez souvent de se pouvoir tirer de leurs mains sans Korrahs, cet horrible grand foüet qu'on voit là attaché tout prêt à la porte des Omrahs; quand il voit encore qu'il n'a aucune esperance de pouvoir un jour parvenir à quelque chose, comme d'acheter quelque Office ou quelques Terres pour lui & les siens, & qu'il n'oseroit même quasi paroître avoir un sol de reserve, ni porter de bons & beaux habits, ni faire bonne chere, de

peur qu'on le croye riche ; Aussi y a-t-il long-tems que cette beauté & delicatesse des Arts seroit entierement perduë dans ces quartiers-là n'étoit que les Rois & les plus grands Seigneurs tiennent à leurs gages des Ouvriers qui travaillent chez eux, y enseignent leurs enfans, & qui tâchent de s'évertuer & de se rendre habiles pour être un peu plus considerez & se sauver du Korrah ; & n'étoit qu'il se trouve de ces gros & riches Marchands des Villes, protegez par de bons & puissans Patrons, qui payent un peu mieux les Ouvriers; je dis un peu mieux, car quelques belles étoffes que nous voyons de ces païs-là, il ne faut point s'imaginer que l'Artisan soit là en honneur ou parvienne à quelque chose, ce n'est jamais que la pure necessité ou le bâton qui le fait travailler, il ne devient jamais riche, ce n'est pas peu quand il a dequoi vivre & se vêtir bien petitement; s'il y a de l'argent à gagner ce n'est pas pour lui, c'est pour ces gros Marchands des Villes que j'ai dit qui ont encore eux-mêmes assez de peine à se maintenir & à se garantir des avanies. C'est encore de là qu'une crasse & profonde ignorance regne dans ces Estats, car le moyen qu'on

y voye des Academies & des Colleges bien fondez ? où pourroient être ces Fondateurs ? & quand bien il y en auroit, d'où est-ce que viendroient les Ecoliers ? où sont ceux qui ont du bien assez pour entretenir leurs enfans aux Colleges ? & quand bien encore il y en auroit, qui sont ceux qui se voudroient hazarder à paroître riches ? & quand ils le voudroient, où sont ces Benefices ? où sont ces Charges & ces Dignitez qui requierent de la Science & de la capacité & qui animent les jeunes gens à l'étude ? C'est encore de là même que le trafic languit en tous ces païs-là au prix des nôtres, car combien y en a-t-il qui se soucient de se tant peiner, de tant courir, de tant écrire & de se tant hazarder pour autrui, pour un Gouverneur qui lui fera une avanie, s'il n'est joint à quelque homme de la Milice duquel il sera comme Esclave & qui fera sa part comme bon lui semblera, s'attirer quelque malheur, pour ne faire pas meilleure chere avec cent mille Roupies, que s'il n'en avoit que dix mille, pour paroître gueux & miserable ? Ce n'est pas là que les Rois trouvent pour les servir des Princes, des Seigneurs, des Gentils-

hommes, de ces fils de famille riches & honnêtes ; d'Officiers, Bourgeois, Marchands & Artisans même bien nais, bien élevez, bien instruits des gens de cœur & de courage, qui ont de l'amitié & du respect veritable pour leur Roi, qui même, comme j'ai dit, s'entretiennent souvent assez long tems à la Cour & à l'Armée à leurs propres dépens, vivans d'esperances, & se contentans de ce bon œil du Prince, & qui dans l'occasion combattent de force & de vigueur, se piquans de soûtenir cet honneur d'Ayeuls & de famille : Ils ne voyent jamais autour d'eux que des gens de rien, des esclaves, des ignorans, des brutaux, & des Courtisans eslevez de la terre aux dignitez, & qui pour être sans éducation & instruction qui vaille, sentent quasi toûjours leurs gueux enrichis superbes, insuportables, sans cœur, sans honneur, sans honnéteté & sans amour aucun ni inclination pour l'honneur de leur Roi & de la Patrie : C'est là qu'il leur faut tout ruiner pour trouver dequoi faire ces prodigieuses dépenses qu'ils ne sçauroient éviter pour entretenir leur grande Cour, qui n'a point d'autre ressource pour vivre que leurs coffres & leur

Tresor, & pour entretenir perpetuellement ce grand nombre de gens de guerre qui leur est necessaire pour tenir les peuples en bride, les empêcher de s'enfuir, les faire travailler, & leur tirer ce qu'ils exigent d'eux, desperez qu'ils sont de se voir eternellement mal-traitez, de se voir toûjours sous le bâton, & de ne travailler que pour autrui. C'est là que dans une guerre considerable qui survient, & quasi même en tout tems, il leur faut comme par necessité vendre les gouvernemens à beaux deniers contans, à sommes immenses, d'où s'ensuit principalement cette ruïne & cette desolation que nous voyons, car ce Gouverneur, qui est l'acheteur, ne faut-il pas qu'il se rembourse de toutes ces sommes, de tout ce grand argent qu'il a emprunté du tiers & du quart à gros interêts? ne faut-il pas même, soit qu'il aît acheté le gouvernement ou qu'il ne l'ait pas acheté, qu'il trouve, aussi bien que le Timariot assez souvent & le Fermier, dequoi faire tous les ans de grands presens à un Visir, à un Eunuque, à une Femme du Serrail, & à ces autres personnes qui le maintienent à la Cour? Ne faut-il pas qu'il

fasse payer le Roi de ses Tributs ordinaires, & qu'outre tout cela il s'enrichisse, pauvre esclave, affamé & endetté qu'il est venu, sans bien, sans terres & sans revenus de sa maison comme ils sont tous ? Ne ruïnent-ils pas tout, ne desolent-ils pas tout ; eux qui sont dans les Provinces comme de petits Tyrans avec une authorité sans bornes, sans mesure & sans bride, n'y ayant pas là, comme j'ai dit, personne qui les puisse tenir, ou à qui un Sujet puisse avoir recours pour se garantir de leurs tyrannies & se faire faire justice ? Il est vrai que dans l'Empire du Mogol les Vakea-Nevis, c'est à dire ces gens qu'il envoye dans les Provinces pour lui écrire tout ce qui s'y passe, tiennent un peu les Officiers en cervelle, si ce n'est, comme il arrive presque toujours, qu'ils s'accordent & s'accommodent ensemble pour manger, gueux qu'ils sont comme les autres ; & que les gouvernemens ne s'y vendent pas si souvent qu'en Turquie ny si à découvert ; je ne dis ni si à découvert (car ces grands presens qu'ils sont obligez de faire de tems en tems valent quasi bien des ventes) & que les Gouverneurs demeurent ordinairement

plus long-tems dans les Gouvernemens, ce qui fait qu'ils ne ſont pas ſi affamez, ſi gueux & ſi endettez que ces nouveaux venus, & qu'ainſi ils ne tyranniſent pas toûjours les peuples avec tant de cruauté, apréhendans méme qu'ils ne s'enfuient chez les Rajas, ce qui arrive neanmoins fort ſouvent. Il eſt encore vrai qu'en Perſe les Gouvernemens ne ſe vendent pas auſſi ſi ſouvent ni ſi publiquement qu'en Turquie, les enfans des Gouverneurs ſuccedant méme aſſez ſouvent à leurs peres, ce qui fait auſſi que les peuples y ſont moins mal-traitez qu'en Turquie; & ce qui fait encore qu'il y a plus de politeſſe, & qu'il y en a méme quelques-uns qui ſe jettent dans l'étude; mais tout cela certainement eſt fort peu de choſe; Ces trois Etats, Turquie, Perſe, & l'Hindouſtan, comme ils ont tous ôté ce Mien & ce Tien à l'égard des fonds de terre & de la proprieté des poſſeſſions, qui eſt le fondement de tout ce qu'il y a de beau & de bon dans le monde, ne peuvent qu'il ne ſe reſſemblent de bien prés ils ont le méme défaut, il faut de neceſſité que tôt ou tard ils tombent dans les mémes inconveniens qui en ſont des ſuites neceſſaires, dans la tyrannie, dans la ruine & dans la déſolation.

A Dieu ne plaise donc que nos Monarques d'Europe fussent ainsi proprietaires de toutes les terres que possedent leurs Sujets, il s'en faudroit bien que leurs Royaumes ne fussent dans l'état qu'ils sont, si bien cultivez & si peuplez, si bien bâtis, si riches, si polis & si florissans qu'on les voit ; Nos Rois sont tout autrement riches & puissans qu'ils ne seroient, & il faut avoüer qu'ils sont bien mieux & plus royalement servis ; ils se trouveroient bien-tôt des Rois de deserts & de solitudes, de gueux & de barbares, tels que sont ceux que je viens de representer, qui pour vouloir tout avoir, perdent enfin tout, & qui pour se vouloir faire trop riches se trouvent enfin sans richesses ; ou du moins bien éloignez de celles que leur aveugle ambition & l'aveugle passion d'être plus absolus que ne permettent les loix de Dieu & de la Nature leur propose ; car où seroient ces Princes, ces Prelats, cette Noblesse, ces riches Bourgeois & gros Marchands, & ces fameux Artisans, ces villes de Paris, de Lion, de Toulouse, de Roüen, & si vous voulez de Londres, & tant d'autres ? Où seroit cette infinité de Bourgades & de villages, tou-

tes ces belles maisons des champs & toutes ces campagnes & collines cultivées & entretenuës avec tant d'industrie, de soin & de travail ? Et où seroient par consequent ces grands revenus qui se tirent de là, qui enrichissent enfin les Sujets & le Souverain ? On verroit les grandes Bourgades devenuës inhabitables pour le mauvais air & tomber en ruine sans que personne songeât à rien reparer; les Collines abandonnées, & les Campagnes devenuës incultes, pleines de broussailles, ou des Marais pestiferez comme j'ai dit. Ajoûtons ce mot à nos chers & experimentez Voyageurs : On ne trouveroit plus de toutes ces belles commoditez de voyage ; il faudroit tout porter avec soi comme des Bohêmiens, & toutes ces bonnes hôtelleries par exemples, qui sont depuis Paris jusques à Lion, seroient devenuës dix ou douze miserables Karavans-Serrahs, c'est à dire assez souvent de grandes granges relevées & pavées tout autour comme nôtre Pont-neuf, où les centaines d'hommes se trouvent pêle-mêle avec leurs chevaux, leurs mules & leurs chameaux, où on étouffe de chaud l'Eté, & où l'on mourroit de froid l'Hiver, si ce n'étoit le soufle des animaux qui rechauffe le lieu.

Cependant, me dira-t-on, Nous voyons des Etats où ce Mien & ce Tien ne se trouve point, comme par exemple celui du Grand Seigneur que nous connoissons mieux qu'aucun sans aller si loin vers les Indes, qui non seulement subsistent, mais qui sont tres-puissans & qui s'augmentent tous les jours. Il est vrai que cet Etat du Grand Seigneur étant d'une prodigieuse étenduë comme il est, avec cette quantité de Terres dont le fonds est si excellent qu'elles ne se peuvent détruire que trés-difficilement & à la longueur des tems, est encore riche & puissant; mais il est certain que s'il étoit cultivé & peuplé à proportion des nôtres, comme il seroit si ce propre des Sujets s'y trouvoit par tout, ce seroit tout autre chose;il seroit assez peuplé pour mettre sur pied de ces prodigieuses Armées comme autrefois, & assez riche pour les entretenir:Nous l'avons parcouru presque de tous côtez;Nous avons veu de quelle incroyable façon il est ruiné & depeuplé, & qu'il faut à present dans la Ville capitale les trois mois entiers pour mettre les cinq ou six mille hommes sur pied; Nous sçavons méme où il en seroit déja venu sans ce grand

nombre d'esclaves Chrétiens qu'on y fait entrer de tous côtez, & il est sans doute que si le méme Gouvernement y continuoit des années, il faudroit de necessité qu'il se détruisît & tombât enfin de lui-méme par sa propre foiblesse, comme il semble ne se maintenir presque déja à present que par là, n'y aiant pas un Gouverneur ni un seul homme dans tout l'Empire qui ait un sou pour pouvoir entreprendre quoi que ce soit, ni qui pût quasi plus trouver de monde quand il en auroit besoin: Etrange maniere de faire subsister des Etats! Il ne faudroit plus pour mettre fin aux seditions qu'un Brama de Pegu qui fit mourir la moitié du Royaume de faim, & en fit des forêts, empéchant quelques années que les terres ne se cultivassent, quoique neanmoins il n'ait pas réussi dans son dessein & que l'Etat se soit aprés divisé, & que méme depuis peu Ava la Capitale ait été sur le point d'étre prise par une poignée de fugitifs de la Chine: Il faut neanmoins avoüer que nous fûmes bien en danger de ne voir pas de nos jours cette ruïne totale & cette destruction de cet Empire dont nous venons de parler (si méme nous ne voyons

quelque chose de pis) parce qu'il a des voisins qui bien loin de pouvoir entreprendre quelque chose contre lui, ne sont nullement en état de lui resister, si ce n'est par les secours Estrangers que l'éloignement & la jalousie rendront toûjours lents, petits & suspects.

Mais on pourra dire encore qu'on ne voit pas pourquoi ces Estats ne puissent pas avoir de bonnes Loix, & pourquoi les peuples des Provinces ne pourroient pas se venir plaindre ou à un Grand Visir, ou au Roi même. Il est vrai qu'ils ne sont pas tout-à-fait destituez de bonnes Loix, & que même si celles qui y sont y étoient bien observées, il y feroit aussi bon vivre qu'en nulle part du monde, mais à quoi servent-elles ces Loix, si elles ne sont observées & s'il n'y a pas moyen qu'elles le puissent être ? ne sera-ce pas lui ce Grand-Vizir ou le Roi qui leur aura donné ces gueux de Tyrans dans les Provinces & qui n'en a point d'autres à leur donner ? ne sera-ce pas lui qui aura vendu ce Gouvernement ? un pauvre Païsan ou un Artisan aura-t-il de quoi fournir à la despence du voyage pour venir chercher justice à la Ville Capitale qui

fera éloignée de cent cinquante ou de deux cent lieuës de son quartier? le Gouverneur ne le fera-t-il pas assassiner par le chemin, comme il s'est veu plusieurs fois, ou attraper tôt ou tard? n'aura-t-il pas ses apuis à la Cour qui feront entendre les choses tout autrement qu'elles ne sont? & enfin ce Gouverneur affamé aussi bien que les Timariots & Fermiers qui tous sont gens à tirer de l'huile du sable, comme dit le Persien, & à ruiner un monde, avec leurs tas d'harpies de femmes, d'enfans & d'esclaves; ce Gouverneur, dis-je, n'est-il pas le Maître absolu; l'Intendant de Justice, le Parlement, le Presidial, l'Elû, le Receveur, tout?

On ajoûtera peut-être que les terres que nos Rois tiennent en Domaine, ne sont pas moins bien cultivées & moins peuplées que les autres? Mais il y a bien de la difference entre avoir en propre quelques terres deçà delà dans un grand Royaume, ce qui ne change point la face de l'Etat & du Gouvernement, & les avoir toutes, ce qui la changeroit entierement: & puis nous avons des Loix si raisonnables que nos Rois veulent bien eux-mêmes observer

les premiers, & ſuivant leſquelles ils veulent que leurs terres particulieres ſoient gouvernées comme ſont celles de leurs Sujets, juſques à ſouffrir qu'on intente des procés contre leurs Fermiers & autres Officiers, en ſorte qu'un Païſan ou un Artiſan puiſſe trouver moyen de ſe faire faire juſtce, & trouver un refuge contre la violence injuſte de ceux qui le voudroient opprimer, au lieu qu'en ces païs-là je ne vois preſque aucun azile pour les foibles, le baſton & le caprice d'un Gouverneur étant preſque la ſeule Loy qui regne & qui decide toutes choſes.

Du moins, dira-t-on enfin, il eſt certain que dans ces ſortes d'Etat il n'y a point tant de procés ni de ſi longue durée que par deça, ni tant de gens de Palais de toute ſorte. Il eſt à mon avis trés-vrai qu'on ne ſçauroit trop approuver en general ce vieux diction Perſien, *Na-bac Kouta Better-Ez bac Derac*, qui veut que courte injuſtice vaille mieux qu'une longue juſtice; que la longueur des procés eſt inſuportable dans un Etat, & qu'il eſt du devoir indiſpenſable du Souverain de tacher par toutes ſortes de voyes convenables d'y remedier; &

il eſt conſtant qu'ôtant ce Mien & ce Tien, on couperoit la racine à une infinité de procez, à tous ceux preſque qui peuvent être d'importance, longs & embroüillez, & que par conſequent il ne ſeroit pas neceſſaire d'un ſi grand nombre de Magiſtrats que nos Souverains employent à faire rendre la juſtice à leurs Sujets, ni de cette multitude de gens qui ne ſubſiſtent que par là ; mais il eſt auſſi trés-évident que le remede ſe trouveroit cent fois pire que le mal, veu ces grands inconveniens qui en ſuivroient, & que même apparemment les Magiſtrats deviendroient tels que ceux de ces autres Eſtats qui n'en meritent pas le nom ; car enfin nos Rois ont encore à ſe glorifier de ce côté : Dans ces quartiers là, excepté quelques Marchands, la Juſtice n'eſt qu'entre la Canaille & entre des miſerables d'égale condition qui n'ont pas le moyen de corrompre les Juges, & d'acheter de faux témoins qui y ſont ſans nombre, à grand marché & qui n'y ſont jamais punis ; c'eſt ce que j'ai appris de tous côtez par l'experience de pluſieurs années, & pour m'être ſoigneuſement enquis des gens du païs, de

nos

nos anciens Marchands qui sont dans ces quartiers-là, des Ambassadeurs, des Consuls & des Truchemens; quoi qu'en disent la plupart de nos Voyageurs, qui pour avoir veu en passant trois Crocheteurs ou trois autres gens de la sorte de la lie du peuple à l'entour d'un Kady être renvoyez vite, l'un ou l'autre des parties, & quelquefois tous les deux avec des coups de bâtons sous la plante des pieds, ou avec un Maybalé Baba, qui sont de certaines paroles douces dont se servent quelquefois les Kadys quand ils voyent qu'il n'y a rien à tondre sur les parties; s'en viennent icy crier, O la belle & la courte justice! O les honnêtes gens que sont tous ces Justiciers-là au prix des nôtres! ne prenant pas garde que si l'un de ces miserables, qui seroit dans le tort, avoit une couple d'écus pour corrompre le Kadi ou ses Ecrivains & autant pour acheter deux faux témoins, il pourroit ou gagner son procés ou le prolonger tant qu'il voudroit.

Ainsi je dirai en trois mots pour conclusion, qu'ôter cette proprieté des terres entre les particuliers, ce seroit introduire en même tems, comme par une suite infaillible, la Tyrannie, l'Es-

esclavage, l'injustice, la gueuserie, la barbarie, rendre les terres incultes, en faire des deserts, ouvrir le grand chemin à la ruine & à la destruction du genre humain, à la ruine même des Rois & des Etats; & qu'au contraire ce Mien & ce Tien, avec cette esperance qu'un chacun a ce qu'il travaille pour un bien permanent qui est à lui, & qui sera pour ses enfans, c'est le principal fondement de ce qu'il y a de beau & de bon dans le Monde; en sorte que celui qui jettera les yeux sur les divers Païs & Roiaumes, prenânt bien garde à tout ce qui suit de cette proprieté des Souverains ou des particuliers, il aura trouvé la premiere source & la cause principale de cette diversité si grande que nous voyons dans les divers Etats & Empires du Monde, & reconnoîtra que c'est, pour ainsi dire, ce qui change, & ce qui diversifie la face de toute la Terre.

Fin du premier Tome.



LETTRE A MONSIEUR DE LA MOTHE LE VAYER,

Contenant la Description de Dehli & Agra, Villes Capitales de l'Empire du Grand Mogol, avec quelques particularitez qui font connoître la Cour & le Genie des Mogols & des Indiens.



MONSIEUR,

Je sais qu'une des premieres demandes que vous me ferez, quand je serai de retour en France, sera, si Dehli & Agra sont des Villes aussi belles, aussi

grandes, & auſſi peuplées que Paris. Pour ce qui eſt de la beauté, je vous dirai par avance que je me ſuis quelquefois étonné d'entendre icy de nos Européens mépriſer les villes des Indes, comme n'aprochant pas des nôtres au regard des bâtimens, car auſſi ne faut-il pas qu'elles leur reſſemblent, & ſi Paris, Londres ou Amſterdam étoient dans l'endroit où eſt Dehli, il en faudroit jetter par terre la plus grande partie pour les bâtir d'une autre façon. Nos Villes, ſans conteſtation, ont de grandes beautez; mais ce ſont des beautez qui leur doivent être particulieres & accommodées à un Climat froid; Dehli de même peut avoir les ſiennes qui luy ſoient auſſi particulieres, & qui ſoient acommodées à un Climat trés-chaud; car vous ſaurez que la chaleur oblige icy tout le monde, juſqu'aux grands Seigneurs & au Roy meſme, d'aller ſans bas, avec de ſimples Babouches ou pantoufles dans les pieds, un petit Turban bien fin & bien leger ſur la teſte, & le reſte des veſtemens à proportion; qu'il y a des mois d'Eſté ſi exceſſivement chauds, que dans les chambres on ne ſçauroit preſque tenir la main ſur

la muraille, ni la teste sur son coussin; & qu'on est obligé plus de six mois durant, de coucher dehors sans couverture à la porte de sa chambre, comme fait le menu Peuple dans les ruës, ou comme font les Marchands & les personnes de condition, dans quelque cour, ou jardin bien aërez ; ou bien sur une terrasse qu'on aura le soir bien arrosée: jugez de là s'il y avoit icy de ces ruës S. Jaques ou S. Denis avec leurs maisons serrées & fermées à je ne sais combien d'étages, si elles seroient habitables, & si la nuit sur tout, qu'il fait souvent de ces chaleurs sans vent & étoufantes, il seroit possible d'y dormir; & qui est celuy-là, je vous prie, qui auroit le courage l'Esté, quand il revient à cheval de la Ville à demi-mort de la chaleur & de la poussiere, & tout en eau, car c'est ainsi qu'on est fait, de s'en aller grimper par un degré qui assez souvent est étroit & obscur à un quatriéme ou un cinquiéme estage, & se tenir dans cét air chaud & étoufé? On ne demande alors qu'à se jetter vitement une pinte d'eau fraîche ou de limonade dans l'estomac, se dépoüiller, se laver le visage, les mains & les pieds, se coucher à la fraîcheur tout de son long

ſur une eſtrade, & qu'un ou deux valets vous faſſent du vent à tours de bras avec leurs grands Panhas ou éventails. Mais tâchons de vous repreſenter Dehli tel qu'il eſt, afin que vous puiſſiez juger ſi effectivement on peut dire que c'eſt une belle Ville.

Il y a environ quarante ans que Chah-Jehan, pere du Grand Mogol Aureng-Zebe regnant à preſent, pour éterniſer ſa memoire, fit bâtir une Ville contiguë à l'ancienne Dehli; il la nomma de ſon nom Chah-Jehan-Abad, & par abreviation Jehan-Abad, & la deſtina pour être la Capitale de l'Empire, au lieu d'Agra, où il diſoit que les chaleurs de l'Eſté étoient trop violentes: Cette proximité a fait que les ruines de l'ancien Dehli ont ſervi pour bâtir la nouvelle Ville, & qu'il ne ſe parle preſque plus dans les Indes de Dehli, mais ſeulement de Jehan-Abad; neanmoins comme la Ville de Jehan-Abad n'eſt pas encore connuë chez nous, j'en parlerai ſous l'ancien nom de Dehli qui nous l'eſt davantage. Dehli donc eſt une Ville toute nouvelle, ſituée dans une raſe Campagne, ſur le bord d'un fleuve comparable à nôtre Loire qu'on appelle

le Gemna, & bâtie de telle maniere le long d'un seul côté de la Riviere, car il n'y a qu'un pont de bâteaux pour passer dans la Campagne, qu'elle vient à peu prés à se terminer en croissant. Elle est toute entourée de murailles horsmis du côté de l'eau, ces murailles sont de briques & sans défense considerable, parce qu'elles sont sans fossez, & qu'elles n'ont pour servir de flanc que des tours rondes à l'antique de cent pas en cent pas ordinaires ou environ, & un Terre-plain derriere de quatre ou cinq pieds d'épaisseur. Le tour de ces murailles, quoy qu'il comprenne la Forteresse, n'est point si grand comme on croit ordinairement; je l'ay fait aisement en trois heures; & je ne crois pas, quoy que je fusse à cheval, que je fisse plus d'une lieuë par heure; il est vray que si avec Dehli on veut comprendre un trés-long Fauxbourg qui va à Lahor, ce qui reste d'habité du vieux Dehli, qui est encore comme un grand Faux-bourg trés-long, & trois ou quatre autres moindres Fauxbourgs, cela feroit en droite ligne plus d'une lieuë & demie, & un tour que je ne vous saurois veritablement determiner, parce qu'entre ces Fauxbourgs il

se trouve de grands jardins & de grands espaces qui ne sont pas remplis de bâtimens; mais je puis dire asseurément qu'il seroit d'une prodigieuse grandeur.

La Forteresse, dans laquelle est le Mehalle ou Serrail, & les autres Appartemens Royaux, dont je parlerai cy-aprés, est bâtie en rond ou plutost en demy-cercle, & regarde sur la Riviere, il y a neanmoins entre l'eau & les murailles un assez large & long espace sabloneux, où l'on fait ordinairement battre les Elefans, & où se fait souvent la Reveuë de la Milice des Omrahs ou Seigneurs, & des Rajas ou Souverains Gentils, en presence du Roy, qui regarde des fenestres d'un de ses Appartemens. Les murailles de la Forteresse, au regard de leurs tours rondes à l'antique, sont à peu prés comme celles de la Ville, mais elles sont en partie de briques, & en partie d'une certaine pierre rouge qui ressemble à du marbre, ce qui les fait paroître plus belles que celles de la Ville, outre qu'elles sont beaucoup plus élevées, & qu'elles sont plus fortes & plus épaisses, étant capables de soûtenir quelques petites piéces de campagne qui sont braquées vers la Ville: & qu'elles ont tout autour, hor-

mis de ce côté qui regarde la Riviere, un beau Fossé revêtu de pierres-de-taille, plein d'eau & de poisson ; elles ne sont néanmoins pas aussi considérables pour leur force ; une médiocre baterie de canons les auroit bien-tôt, à mon avis, jettées par terre.

Autour du Fossé régne un Jardin assez large, qu'on voit en tout tems plein de fleurs & d'arbrisseaux verds, ce qui fait avec ces grandes murailles toutes rouges un trés-bel effet à la veuë.

Autour de ce Jardin est la grande ruë, ou plûtôt la grande Place Royale, où répondent les deux grandes & principales Portes de la Forteresse, & à ces Portes les deux principales ruës de la Ville.

C'est dans cette grande Place que se voyent les Tentes de ces Rajas qui sont à la solde du Roy, pour y faire toutes les Semaines, chacun à leur tour, la Garde; au lieu que les Omrahs & les Mansebdars ou petits Omrahs la font dans la Forteresse : Ces petits Souverains ne se plaisent pas à se voir ainsi enfermez si long-tems dans une Forteresse.

C'est dans cette même Place qu'à la pointe du jour on exerce les chevaux d'une longue Escurie Royale qui paroit là proche,

C'eſt encore dans cette Place que le Kobat-kan ou grand Commiſſaire de la Cavalerie viſite exactement les chevaux des Cavaliers qui ont été receus pour entrer dans le ſervice, afin que ſi ces chevaux ſe trouvent eſtre Turkis, c'eſt à dire, eſtre de Turkiſtan ou de Tartarie, & aſſez grands & aſſez forts pour ſervir, il leur faſſe imprimer ſur la cuiſſe avec un fer chaud la marque du Roy & des Omrahs ſous qui les Cavaliers doivent prendre parti; ce qui n'eſt pas mal inventé pour empêcher que les Cavaliers dans les Reveuës ne ſe preſtent les chevaux les uns aux autres.

Cette Place eſt auſſi une eſpece de Bazar ou Marché de cent choſes qu'on y vend, & le Rendez-vous des Bateleurs de toutes ſortes, comme le Pont-neuf à Paris.

* C'eſt encore le Rendez-vous des pauvres Aſtrologues tant Mahumetans que Gentils: Ces Docteurs ſont là aſſis au Soleil ſur leur tapis tout poudreux, avec quelques vieux inſtrumens de Mathematique, dont ils font parade pour donner dans la veuë aux paſſans, & un grand Livre ouvert, qui repreſente les animaux du Zodiaque: Ce ſont là les

* *Aſtrologue.*

Oracles, pour ne pas dire les affronteurs de tout ce menu Peuple, auquel ils donnent, ce disent-ils, pour un Paissa, qui est environ la valeur d'un sol, la bonne avanture; & qui regardans la main & le visage, feüilletans leurs Livres, & faisans semblant de calculer, déterminent du Sahet; c'est-à-dire, du moment heureux que se doit commencer une affaire pour qu'elle puisse bien reüssir; les femmelettes les viennent trouver envelopées d'un drap blanc depuis la tête jusques aux pieds; elles leur content à l'oreille leurs affaires les plus secretes comme si c'étoient leurs Confesseurs, & ce qui ressent son peuple ignorant & infatué, elles les prient de leur rendre les Astres favorables selon leurs desseins, comme s'ils disposoient absolument de leurs influences.

Le plus ridicule à mon goût de tous ces Astrologues étoit un Mestice de Portugais, fugitif de Goa, qui se tenoit dans cette Place assis gravement comme les autres sur son tapis; & qui ne laissoit pas d'avoir beaucoup de pratiques, quoi qu'il ne seût ni lire ni écrire, & que pour tous Instrumens & Livres d'Astrologie il n'eût devant soi

qu'un viel compas de Marine, & une vieille paire d'heures à la Portugaise, dont il montroit les images comme des figures du Zodiaque du Franguistan: *A tal Bestias, tal Astrologuo*, disoit-il au Reverend Pere Buzé Jesuite, qui le rencontra dans cette Place.

Je ne parle ici que des pauvres Astrologues de Bazar, car il y en a d'autres dans ces quartiers qui sont à la Cour des Grands considerez comme de grands Docteurs, & qui sont trés-riches; toute l'Asie étant generalement dans cette Superstition; les Rois & les Seigneurs, qui n'entreprendroient pas la moindre chose qu'ils ne les eussent consultez, leur donnent de grands apointemens pour lire ce qui est écrit dans le Ciel; car c'est ainsi qu'on parle par deçà, & pour prendre ce Saher, ou moment heureux & determiné que je viens de dire, ou pour trouver à l'ouverture de l'Alcoran la décision de tous leurs doutes.

Ces deux principales ruës que j'ai dit répondre aux deux Portes de la Forteresse & à la Place, peuvent avoir vingt-cinq ou trente pas ordinaires de largeur, & sont tirées à droite ligne presque à perte de veuë; neanmoins celle

qui conduit à la Porte de Lahor est bien plus longue que l'autre, mais elles sont toutes deux semblables au regard des bâtimens : Ce n'est des deux côtez qu'Arcades comme à nôtre Place Royale, avec cette difference neanmoins qu'elles ne sont que de briques, & qu'il n'y a aucun bâtiment dessus, mais seulement la terrasse : Il y a encore cette difference, que ce ne sont pas des galeries continuës ; Les Arcades sont ordinairement separées par des cloisons, qui font des Boutiques qui ne ferment point, où les Artisans travaillent pendant le jour ; où les Banquiers se tiennent assis pour leurs affaires, & où les Marchands font montre de leurs marchandises, qu'ils resserrent le soir dans un Magazin, dont la petite porte, qui ferme, est dans le fond de chaque Arcade.

C'est sur ce Magazin, qui est dans le derriere des Arcades, que sont bâties & élevées les maisons des Marchands, qui paroissent de la ruë assez belles, & qui sont même assez commodes, étant bien aërées, hors de la poussiere, & ayant de plain pied les terrasses des Arcades, sur lesquelles on peut venir pour voir dans

la ruë, & pour dormir la nuit à la fraicheur. Le mal est qu'excepté dans ces deux ruës principales, & quelques autres, il n'y a guere de ces belles maisons qui soient ainsi élevées sur les terrasses; encore ces deux ruës n'en ont-elles pas generalement par tout, il n'y a le plus souvent sur le Magazin, ou à côté, que quelque petit bâtiment qui ne se voit pas de la ruë; les gros Marchands ayans leurs maisons quelque part ailleurs où ils se retirent le soir.

Outre ces deux principales ruës, il y en a encore cinq autres qui ne sont veritablement pas si longues ni si droites, mais qui du reste leur sont entierement semblables. Il y a bien encore une infinité d'autres ruës qui traversent de tous côtez, dont il y en a plusieurs qui sont aussi à Arcades; mais parce qu'elles ont été bâties à reprises par des particuliers qui n'ont pas observé la simetrie qu'il falloit, elles ne sont la plûpart ni si larges, ni si droites, ni si bien bâties que les autres.

Entre toutes ces ruës sont répanduës de tous côtez les maisons des Mansebdars ou petits Omrahs, celles des gens de Justice, & celles de plusieurs gros

Marchands, & autres particuliers, dont il y en a bon nombre qui ne sont pas laides. Il est vrai qu'il y en a peu qui soient toutes de briques ou de pierres, & qu'il y en a même quantité qui ne sont entierement que de terre, & couvertes de paille, mais elles ne laissent pas d'être commodes, parce qu'elles sont ordinairement bien aërées avec des cours & des jardins: Elles ne laissent pas même d'etre bien agreables par les dedans, parce qu'outre les beaux meubles, ces couvertures de paille sont soutenuës par une couche de certaines longues cannes dures & fortes qui sont assez jolies, & parce que ces murailles de terre sont enduites d'une chaux trés-fine & trés-blanche.

Entre ces maisons, que je viens de dire qui sont passables, il y en a encore un nombre prodigieux d'autres petites qui ne sont que de terre & de paille, où se retirent les simples Cavaliers, toute cette valetaille, & tous ces petites gens de Bazar ou Marché que traine aprés soi la Cour & l'Armée.

C'est à raison de ces Chaumieres que Dehli est si sujet aux incendies; cette année derniere il s'est brûlé de conte fait

plus de soixante mille couvertures de paille, à deux ou trois fois que le feu s'y est mis, dans le tems de certains vents impetueux qui s'élevent principalement l'Eté. Le feu fut si prompt & si violent, qu'il surprit des chameaux & plusieurs chevaux qu'on n'eut pas le tems de détacher, & il y eut même de ces pauvres femmes qui n'ont jamais sorti d'un Serrail, & qui sont si imbecilles & si honteuses quand elles voient le monde, qu'elles ne savent que se cacher le visage, qui se laisserent surprendre par les flâmes.

C'est encore à raison de ces miserables maisons de terre & de paille, que je ne considere presque Dehli que comme plusieurs Villages joints ensemble, &, ce que j'ai déja dit ailleurs, que comme un Camp d'Armée un peu mieux & plus commodement placé qu'à la Campagne.

Au regard des maisons des Omrahs qui sont aussi répanduës de tous côtez dans la Ville, & principalement sur la Riviere, & même dans les Fauxbourgs; Vous saurez que dans ces Païs chauds pour qu'une maison soit apellée belle, on veut qu'elle soit bien commode,

qu'elle soit située en quelque endroit bien aëré, qui puisse recevoir le vent de tous côtez, & principalement de celui du Nord; qu'elle ait des cours, des jardins, des arbres, des reservoirs, avec des petits jets d'eau dans les sales, ou du moins à l'entrée; l'on veut encore qu'elle ait de belles Caves avec de grands éventails, qui agitent l'air pour reposer à la fraicheur depuis le midi jusques sur les quatre ou cinq heures que l'air de ces Caves commence à se faire chaud & étouffant; ou bien qu'au liêu de Caves, elle ait des Kas-kanaïs, c'est-à-dire de petites maisons de paille, ou plûtôt de racines odoriferantes, qui sont trés-proprement faites, & qu'on place ordinairement au milieu d'un parterre proche de quelque Reservoir, afin que des Valets avec des Outres les puissent facilement arroser par le dehors. On veut même encore pour la beauté d'une maison, qu'elle soit située au milieu de quelque grand parterre, qu'elle ait quatre grands Divans ou Estrades, qui soient relevées de terre de la hauteur d'un homme ou environ, & qui soient exposées aux quatre parties du Monde, pour recevoir le vent & le froid de quelque

côté qu'il puiſſe venir : On veut enfin qu'elle ait des terraſſes élevées, où l'on puiſſe dormir pendant la nuit, qui ſoient de plain pied avec quelque grande chambre où l'on puiſſe tirer ſon Chalit en cas de neceſſité, c'eſt à dire, lors qu'il ſurvient quelque Orage de pluye ou de pouſſiere, ou quand cette fraicheur piquante du point du jour vous éveille, & vous fait chercher une couverture, ou bien quand on aprehende cette petite & legere roſée du matin qui eſt penetrante, & qui cauſe quelquefois des engourdiſſemens de membres, & des eſpeces de paraliſie. Pour ce qui eſt du dedans d'une belle maiſon, il faut que tout le pavé ſoit couvert d'un matelas de coton épais de quatre doigts, avec une fine toile blanche par deſſus pendant l'Eté, & un tapis de ſoye pendant l'Hiver : Que dans l'endroit le plus aparent de la chambre, proche de la muraille, il y ait un ou deux matelas de coton piquez, avec de fines couvertures piquées en fleurs, & relevées de petite broderie delicate, de ſoye avec de l'or & de l'argent, pour aſſeoir le Maître de la maiſon, ou les perſonnes de condition qui ſurviennent ; & que chaque matelas ait ſon gros traverſin de brocar,

ſur lequel on s'apuye : Que tout autour de la chambre, le long des murailles, il y ait pluſieurs de ces gros traverſins, tels que je viens de dire, ou de velours ou de ſatin à fleurs, pour apuyer auſſi les aſſiſtans. Les murailles à cinq ou ſix pieds du pavé doivent être preſque toutes en Niches ou petites fenêtres, taillées de cent façons ou figures differentes, fort galantes, bien compaſſées & bien proportionnées les unes aux autres, avec quelques vaſes de porcelaine dedans, & quelques pots à fleurs ; & les plats-fonds doivent être peints & dorez, ſans qu'il y ait neanmoins aucunes figures d'hommes ou d'animaux, parce que la Religion ne le permet pas. C'eſt à peu prés l'idée d'une belle Maiſon de ces quartiers, & comme il y en a bon nombre dans Dehli qui ont toutes les qualitez que je viens de dire, ou du moins en partie, ſelon qu'elles ſont plus ou moins belles & magnifiques ; Je crois qu'on peut dire, ſans faire tort à nos Villes, que Dehli n'eſt pas ſans bâtimens qui ſoient veritablement beaux, quoi qu'ils ne ſoient pas ſemblables aux nôtres d'Europe.

Pour ce qui eſt de l'aparence & richeſſes des Boutiques, qui eſt ce qui contribuë le plus à la beauté de nos Villes d'Europe, encore que Dehli ſoit le ſiege d'une trés-puiſſante & trés-magnifique Cour, & qu'il ſoit par conſequent l'abord d'une infinité de riches marchandiſes de toutes ſortes; il ne faut neanmoins pas s'imaginer qu'il s'y trouve de nos Ruës S. Denis; je ne ſais ſi dans toute l'Aſie il y en a une ſemblable, & même ce qu'il y a de plus belles & de plus riches étoffes, n'eſt d'ordinaire que dans des Magazins, les Boutiques n'en ſont point parées, en ſorte que pour une qui paroît un peu, c'eſt à dire, dans laquelle il ſe vend de ces belles & fines toiles, de ces étofes de ſoye rayées d'or & d'argent, de ces toiles d'or, turbans en broderie d'or, brocar, & autres marchandiſes de grand prix; Vous en trouverez toûjours vingt-cinq & davantage qui ne ſont pleines que de pots d'huile & de beurre, & que de panniers les uns ſur les autres, remplis de ris, d'orge, de poids chiches, de froment, & de je ne ſais combien d'autres ſortes de grains & de legumes, qui ſont le manger ordinaire non ſeule-

ment de ces Gentils qui ne mangent jamais de viande, mais même de tout ce menu Peuple Mahumetan, & d'une bonne partie de la Milice.

Veritablement il y a un' Marché de fruits qui a quelque aparence; on y voit l'Eté quantité de Boutiques pleines de fruits secs, qui viennent de Perse, de Balx, de Bokara & de Samarkande, comme amendes, pistaches, noisettes, raisins, prunaux, abricots & autres; & dans l'Hiver on y voit d'excellens raisins frais noirs & blancs, qu'on aporte de ces mêmes Païs bien envelopez dans du coton, des pommes & des poires de trois ou quatre especes, & de ces admirables melons qui durent tout l'Hiver. Le mal est que tous ces fruits sont fort chers; j'ai veu vendre des melons jusques à un écu & demi; aussi est-ce en cela le grand regal & la grande dépense des Omrahs; j'ai aussi vû plusieurs fois chez mon Agah qu'il s'en mangeoit à un déjeûner pour plus de vingt écus.

Il n'y a que les Melons du Païs qui l'Eté sont à bon marché, mais aussi ne sont-ils pas fort bons; les seuls grands Seigneurs qui ont soin de faire venir la

graine de Perse, & de faire preparer la terre à la Campagne avec des soins extraordinaires, en peuvent manger de bons, encore sont ils rares; la terre est si peu propre que la graine degenere dés la premiere année. Il est vrai qu'il y a encore un certain fruit qu'on apelle Amba ou Mangue, qui dans son tems, pendant deux mois de l'Eté, est en grande abondance & à bon marché, mais celui de Dehli n'est pas trop bon; ce n'est quasi qu'étoupes, celui de Bengale, de Golkonda & de Goa est merveilleux; c'est une certaine douceur si particuliere, que je ne sais s'il y a confiture au monde plus agreable. Il y a aussi de Pateques ou Melons d'eau en quantité, & presque toute l'année, mais ils ne reüssissent aussi pas trop bien à Dehli; ils n'ont quasi jamais cette chair vermeille, ferme & sucrée; & s'il s'en trouve de bons, ce n'est encore que chez les Grands, qui prennent la peine d'en faire faire comme des Melons, avec des soins & des dépenses extraordinaires.

On trouve encore par la Ville des Boutiques de Confituriers, mais toutes leurs confitures sont trés-mal faites, plei-

pleines de poussiere & de mouches.

Il y a aussi plusieurs Boutiques de Pain de tous côtez, mais parce qu'ils n'ont pas les fours comme nous, il n'est jamais bien cuit, ni bien fait ; neanmoins on en vend d'assez bon à la Forteresse, & les Omrahs en font faire chez eux qui est fort délicat, n'y épargnant pas le beurre frais, le lait & les œufs ; neanmoins, quoi qu'ils le fassent lever, il est toûjours bien éloigné de la bonté de nôtre Pain de Gonesse, & de ces autres Pains délicats de Paris, il ressent toûjours le gâteau & l'échaudé.

Il y a aussi dans ces Bazars quelques Boutiques où l'on se mesle de Rotisserie, & de faire de je ne sais combien d'autres sortes de manger, mais tout cela n'est rien que gueuserie, vilainie, & de mauvaise viande ; je ne sais pas même si quelquefois ce ne seroit point de la chair de chameau, de cheval, ou peut-être de quelque bœuf mort de maladie ; il ne s'y faut pas trop fier ; si bien que qui veut manger quelque chose qui vaille, il le faut faire aprêter chez soi.

Il se trouve aussi beaucoup de Boutiques de tous côtez où on vend de la chair, mais il faut prendre garde qu'au

lieu de Chévre on ne vous donne du Mouton, parce que le Mouton & le Bœuf, & sur tout le Mouton, quoi que d'assez bon goût, est ici fort chaud, fort venteux, & de trés-mauvaise digestion; le vrai manger est le Chévreau, mais on n'en vend que rarement au Marché par quartiers; en sorte que si on en veut manger, il le faut acheter pour entier & tout vivant; ce qui est assez incommode, parce que la viande se gâte du matin au soir, & que pour l'ordinaire il est si maigre, qu'il n'a point de goût; on ne trouve ordinairement à la Boucherie que de quartiers de grandes Chévres, qui sont aussi souvent trés-maigres & dures. Il est vrai que depuis que je me suis un peu instruit des manieres du Païs, je trouve d'assez bonne viande & d'assez bon pain, parce que j'envoye mon Serviteur à la Forteresse chez ces Dépensiers du Roi, qui sont bien-aises de lui en donner en bien payant, sans qu'il leur en coûte guere; & ce fut sur cela que je fis un jour soûrire mon Agah, quand je lui dis que depuis je ne sais combien d'années je ne vivois que d'artifice & que de larcin, & qu'avec les cent cinquante écus de paye qu'il me don-

noit par mois je mourrois de faim, au lieu qu'en France pour une demie Roupie je pourrois tous les jours manger un auſſi bon petit morceau de viande que le Roi.

De Chapons il ne s'en trouve point; tous ces Peuples ont le cœur trop tendre envers tous les animaux, horſmis envers les hommes, dont ils ont affaire pour leurs Serrails; mais les Marchez ſont pleins de Poules qui ſont aſſez bonnes & à bon prix; il y a entre-autres une certaine eſpece de petites Poules, que j'appellois Ethiopiennes, parce qu'elles ont la peau noire comme les Ethiopiens, qui ſont trés-tendres & trés-délicates.

Des Pigeons on en trouve, mais non pas des Pigeonneaux; ils ne les veulent pas tuer ſi jeunes, ils ſeroient, diſent-ils trop petits, & ce ſeroit mal fait que de tuer ces pauvres petits animaux.

Il y a auſſi des Perdrix, mais plus petites que les nôtres, & pour l'ordinaire, comme ils les aportent de loin toutes vivantes, les ſachans prendre aux filets, elles ſont pire que les Poules; il en eſt de même des Canards & des Lievres, qu'ils apportent auſſi tous vivans à pleines cages.

Pour ce qui est du Poisson, ils ne sont pas ici grands Pescheurs ; neanmoins il s'en trouve quelquefois de fort bon, & principalement de deux sortes ; l'une qui revient à nôtre Brochet, qu'on nomme Sing-ala, & l'autre qui revient à la Carpe, qu'on appelle Rau ; mais ce n'est que quand il ne fait pas de froid, car les Indiens le craignent beaucoup plus que nous autres Européens ne faisons le chaud ; & s'il s'en rencontre quelquefois par hazard, les Ennuques, qui, je ne sais pourquoi, en sont extrémement frians, l'enlevent incontinent : Il n'y a que les Omrahs, qui avec le Korrah, ce grand foüet ordinaire qui est toûjours pendu à leurs portes, puissent faire pescher quand ils veulent.

De tout ce que je viens de dire, vous pouvez assez voir en passant, si c'est de Paris qu'il faut sortir pour venir à Dehli faire bonne chere ; veritablement les Grands ont toutes choses ; mais c'est à force de Serviteurs, à force de ce Korrah, & à force d'argent ; aussi disois je quelquefois que dans Dehli il n'y a point de milieu, qu'il faut être grand Seigneur ou vivre miserablement ; car je me suis veu long-tems, pour ainsi dire, mourir

de faim, quoi que j'eusse une paye assez considerable, & que j'eusse bien dessein de ne rien épargner de ce côté-là, parce qu'il ne se trouve ordinairement au Bazar que le rebut des grands Seigneurs; joint que l'ame du festin, qui est le bon vin, ne s'y trouve point, non pas qu'il ne croisse des raisins dans le Pays dont on en pourroit faire; j'en ai beu à Amed-abad & à Golkonda chez les Hollandois & chez les Anglois qui n'étoit pas mauvais; mais c'est qu'il y a défense d'en faire, parce que non seulement dans la Loi des Mahumetans, mais encore dans celle des Gentils, il n'est pas permis d'en boire; de sorte que s'il s'y en trouve, c'est fort rarement, & de celui de Perse, qui vient de Chiras par terre au Bander-abassy, de là par mer à Sourate, & de Sourate ici par terre en quarante-six jours; ou bien celui de Canarie, que les Hollandois apportent aussi par mer à Sourate, & l'un & l'autre est si cher, que le coust, comme on dit, en fait perdre le goût, car la bouteille, qui tiendra environ trois de nos Pintes de Paris, revient souvent à six ou sept écus & d'avantage. Ce qui se trouve ici c'est de l'Arac, ou Eau de Vie de Sucre qui n'est pas rafiné,

encore y est-il trés expressement defendu d'en vendre, & il n'y a personne que les Chrétiens qui en osent boire, si ce n'est en cachette, c'est une boisson qui est brûlante & acre comme cette eau de vie qu'on fait de bled en Pologne; elle attaque même tellement les nerfs, qu'elle rend souvent les mains tremblotantes de ceux qui en boivent un peu trop, & les jette dans des maladies incurables : Il faut ici s'accoûtumer à la belle & bonne eau, & à la limonade, qui est excellente, qui se peut faire à peu de frais, & qui ne gaste point l'estomach: Mais aussi il faut dire la verité, que dans ces Pays chauds on n'a pas grande inclination à boire du vin; & je suis même bien aise qu'on fasse cette remarque avec moi, que l'abstinence qu'on fait du vin dans ces quartiers, jointe à cette sobrieté ordinaire du Pays, aux sueurs & à la transpiration perpetuelle qui se fait par les pores, sont cause, à mon avis, qu'on ne sait presque ce que c'est que de goutes, de pierres, de maux de reins, de catarres, ni de fiévres quartes, & que ceux qui y apportent quelques-unes de ces incommoditez comme moi, s'en trouvent enfin entierement libres; & que

même la verole, quoi que trés-commune, n'y est pas si cruelle ni si mal-faisante, en sorte qu'on vit ici ordinairement bien plus sainement qu'on ne fait chez nous : mais aussi d'un autre côté, on n'y a point tant de vigueur que dans nos Pays froids ; & cette foiblesse & abatement de corps & d'esprit, que cause le chaud, est une espece de maladie quasi perpetuelle, trés-considerable & trés-incommode à tout le monde, principalement dans les grandes chaleurs de l'Esté, & entre-autres aux Européens qui n'ont encore pas le corps endurci à la chaleur.

De ces Boutiques d'excellens Artisans, c'est ce qu'il ne faut pas non plus chercher dans Delhi ; tout ce qu'on y trouve est fort peu de chose ; Ce n'est pourtant pas que les Indiens n'ayent assez d'esprit pour pouvoir trés-bien réüssir dans les Arts, & que dans quelques-uns même ils n'y reüssissent en plusieurs endroits des Indes ; nous en voyons qui y ont assez d'inclination, & qui d'eux-mêmes, & quasi sans maîtres & sans outils, font de tres-jolis Ouvrages, & contrefont si bien nôtre travail d'Europe qu'à peine y peut-on rien reconnoître de

different ; il n'y a pas jusqu'à nos Fusils, j'en ai vû qui en faisoient de trés-beaux & de trés-bons ; & des pieces d'Orféverie, j'en ai vû de si bien travaillées que je ne sçavois si en Europe on en feroit de plus belles : Dans la Peinture & dans la Mignature, j'ai aussi vû des pieces si belles, si fines & si délicates, que je les admirois. J'ai vû entr'autres les combats d'Ekbar representez sur un bouclier par un fameux Peintre qu'on disoit avoir été sept ans aprés, qui me sembloient un Ouvrage merveilleux;on voit qu'il ne leur manque que les bons Maîtres & les Preceptes de l'Art pour leur donner ces justes proportions,& sur tout ce vif du visage, où ils ne peuvent presque jamais arriver : Ce qui fait donc que dans les Boutiques de Dehli on ne trouve que rarement de ces bons Artisans,n'est pas parce qu'ils manquent d'esprit, mais parce qu'on méprise trop les Ouvriers, qu'on les maltraite, & qu'on veut avoir tout à trop bon marché : Si quelque Omrah ou Mansebdar veut faire faire quelque chose à un Ouvrier du Bazar, il l'envoyera querir, le fera travailler à demi par force, & puis le payera comme bon lui semblera ; bien-

le Lion ou le Tygre : des Leopars ou Panteres apprivoisées dont on se sert à la chasse des Gazelles ; de ces beaux Chiens de chasse d'Usbek de toutes sortes;chacun avec sa petite couverture rouge ; quantité d'Oiseaux de Proye de toutes especes , dont les uns sont pour les Perdrix,les autres pour les Gruës , & les autres pour se jetter sur les Liévres,&, à ce qu'on dit,sur les Gazelles mêmes,leur battant la teste , & les aveuglant de leurs aîles & de leurs griffes.

Souvent encore, un ou deux Omrahs font alors passer en Reveuë leur Cavalerie devant le Roi ; les Omrahs, affectans que leurs Cavaliers paroissent en bon état , vestus à l'avantage de vêtemens extraordinaires , & leurs chevaux bardez de fer , & enharnachez de je ne sais combien de façons differentes & bizarres.

Le Roi prend même quelquefois plaisir à faire essayer des coûtelas sur des moutons morts qu'on aporte sans entrailles & fort proprement empaquetez ; les jeunes Omrahs , Mansebdars , & Gourze-Berdars , ou Porteurs de Massuës, s'efforçans de faire paroître leur force & leur adresse en coupant les quatre pieds

joints ensemble, & le corps du mouton tout d'un coup.

Au reste, tous ces divertissemens ne sont que comme un assaisonnement, ou intermede des affaires serieuses; car, comme j'ai dit, le Roi ne laisse pas de faire la Reveüe de sa Cavalerie, & d'y regarder lui-même de bien prés; Nous avons veu que la Guerre étant finie, il n'y a pas un Cavalier, ny aucun autre homme de guerre, qu'il n'ait veu, & qu'il n'ait examiné, ou pour lui augmenter sa paye, ou pour la diminuer, ou pour le casser tout à fait. De plus on voit tous les jours qu'il se fait apporter les Requêtes qu'on lui montre de loin dans la foule du peuple, qu'il se les fait lire, fait approcher les parties, les examine, & souvent leur fait faire justice sur l'heure, quoi qu'il y ait l'Adalet-kanay qui est la Chambre de Justice, où il assiste reglement une fois la semaine accompagné de ses deux premiers Kadis ou Chefs de Justice, & quoi qu'une autrefois en la semaine il ait la patience d'entendre en particulier pendant deux heures dix personnes du bas peuple, qu'un bon & riche Vieillard lui presente; d'où l'on peut voir en passant que ces Rois, quel-

ques Barbares que nous les croyons, ne laissent pas de se souvenir toûjours qu'ils doivent la justice à leurs sujets.

Tout ce que je viens de vous dire qui se fait dans cette Assemblée de l'Amkas, me semble assez grand & assez Royal; mais ce qui m'y a toûjours extrêmement choqué, c'est une certaine flaterie trop basse & trop fade qui s'y entend ordinairement, car le Roi ne sauroit dire un mot tant soit peu à propos, qu'il ne soit incontinent relevé, & que quelques-uns de ces premiers Omrahs élevant les mains en haut comme pour recevoir quelque benediction du Ciel, ne crient aussi-tôt Karamat, Karamat, merveilles, merveilles, il a dit merveille; aussi n'y a-t'il point de Mogol qui ne sache & ne fasse gloire de vous dire ce Proverbe en vers Persans;

Aguer chab rouzra Goüyed cheb est in
Bubayed Goufteinck mah ou peruin.

Si le Roi dit en plein midi qu'il est nuit, il faut dire que voilà la Lune & les Etoiles. Ce vice passe méme jusqu'au peuple; Cent fois j'ai veu des Mogols qui pour avoir affaire de moi en

quelque chose, ne se feignoient point de me venir dire de but en blanc pour préambule, que j'étois l'Aristotalis, le Bocrate, & l'Aboüysina Ulzaman; que j'étois l'Aristote, l'Hipocrate & l'Avicenne du tems; je tâchois dans le commencement de m'en defendre par ce compliment ordinaire, & que je n'étois point tel qu'ils disoient, & que j'étois bien éloigné du merite de ces grands hommes; mais j'ai veu que c'étoit encore pis, & que c'étoit toûjours à recommencer, si bien que je crois qu'il faudra enfin que mes oreilles s'accoûtument à leur flatterie comme elles ont fait à leur Musique. Je ne saurois ici m'empêcher de vous faire part de ce petit trait de flaterie, parce que cela vous fera voir davantage jusques où on la pousse. Un Pendet Brahmen ou Docteur Gentil, que j'avois fait mettre au service de mon Agah, se voulut mêler en entrant de faire son Panegyrique, & aprés l'avoir comparé aux plus grands Conquerans qui furent jamais, & lui avoir dit cent grossieres & impertinentes flateries, concluoit enfin serieusement par celle-ci; Lors que vous mettez le pied dans l'Estrier, Seigneur, & que

vous marchez à cheval avec vôtre Cavalerie, la Terre tremble ſous vos pas, les huit Elefans qui la ſuportent ſur leur têtes ne pouvans ſoûtenir ce grand effort. Je ne pûs me tenir de rire là deſſus, & je tâchai de dire ſerieuſement à mon Agah, qui ne pouvoit auſſi s'en tenir, qu'il ſeroit donc fort à propos qu'il ne montât à cheval que fort rarement pour empêcher les tremblemens de terre qui cauſent ſouvent de ſi grands malheurs; Auſſi eſt-ce pour cela même, me répon-pondit-il ſans heſiter, que je me fais ordinairement porter en Paleki.

De la grande Sale de l'Am-Kas on entre dans un endroit plus retiré qu'on appelle le Goſel-Kanai, comme qui diroit le lieu où on ſe lave ; on n'y laiſſe entrer que peu de monde ; auſſi la Cour n'eſt pas ſi grande que celle de l'Am-Kas; neanmoins la Sale eſt tres-belle, ſpacieuſe, peinte & dorée, & relevée du pavé de quatre à cinq pieds de haut comme une grande Eſtrade. C'eſt là que le Roi aſſis dans une chaire, ſes Omrahs en pied autour de lui, donne Audience plus particuliere à ſes Officiers, reçoit leurs comtes & traite des affaires les plus importantes de l'Etat.

Tous les Omrahs ſont obligez de ſe trouver ſans manquer tous les ſoirs à cette Aſſemblée comme le matin à l'Am-Kas ; autrement on leur retranche quelque choſe de leur paye; il n'y a que mon Agah Danechmend-Kan, qui pour être homme de lettres, & pour être perpetuellement ocupé dans l'étude ou dans les affaires étrangeres, puiſſe s'en diſpenſer, à la reſerve neanmoins du Mercredi qui eſt ſon jour de Garde : Ce ſont des coûtumes indiſpenſables ; & il eſt bien juſte qu'elles le ſoient au regard des Omrahs, puis qu'elles le ſont preſque au regard du Roi ; car jamais le Roi ne manque de ſe trouver à ces deux Aſſemblées, ſi ce n'eſt qu'il ſurvienne quelque affaire d'importance ou qu'il ſoit extrêmement malade; encore avons-nous vû qu'Aureng-Zebe dans ſa derniere maladie, quoi qu'elle fût trés-dangereuſe, ne laiſſoit pas de s'y faire porter, du moins une fois le jour ; il eſt vrai qu'étant malade à l'extrêmité comme il étoit, on eut incontinent vû tout le Royaume en deſordre & en trouble, & dans la Ville les Boutiques fermées.

Cependant que le Roi dans cette Sale du Coste-Kanai s'occupe aux affaires, ainsi que je viens de dire, on ne laisse pas de faire passer devant lui la plûpart des choses qu'on y fait passer à l'Am-Kas ; il n'y a que cela de difference, que comme c'est sur le soir se que tient cette Assemblée, & que la Cour est petite, on ne fait point la Revûë de la Cavalerie des Omerahs, comme le matin à l'Am-Kas ; mais il y a aussi cela de particulier, que tous les Mansebdars qui sont de Garde salüent le Roi & passent devant lui avec assez de ceremonie : Devant eux marche pompeusement ce qu'on appelle le Kours ; ce sont plusieurs figures d'argent, portées sur le bout de certains gros bâtons d'argent fort beaux & fort bien travaillez ; dont il y en a deux qui representent deux grands poissons, deux autres qui representent un Animal fantastique d'horrible figure qu'ils appellent Eiedeha ; d'autres qui representent deux Lions, d'autres deux Mains, d'autres des Balances, & ainsi de je ne sais combien d'autres figures dont ils font leurs Mysteres ; parmi ce Kours & les Mansebdars, sont mêlez plusieurs Gourze-berdars ou Porte-Massües, qui sont ces gens

choisis de grande taille & de bonne mine dont j'ai parlé ailleurs, & qui sont destinez pour empêcher les desordres aux Assemblées, & pour courir en diligence de tous côtez porter les ordres & executer les commandemens du Roi.

Je souhaiterois à present de vous pouvoir faire promener dans le Serrail, comme j'ai fait dans le reste de la Forteresse; mais qui est le Voyageur qui en peut parler pour avoir veu? J'y suis entré quelquefois lors que le Roi n'étoit pas à Dehli, & ce me semble assez avant, à l'ocasion d'une grande Dame qui étoit si malade qu'on ne la pouvoit pas apporter vers la porte selon la coûtume; mais j'avois toûjours un Chale de Kachemire sur ma tête, qui me pendoit comme une grande Escharpe jusques aux pieds, & un Eunuque me conduisoit par la main comme un aveugle; de sorte que je ne saurois vous décrire en détail ce que c'en est; seulement vous puis-je dire en general, selon ce que j'en ai apris de quelques Eunuques, qu'il y a là-dedans de tres-beaux appartemens, separez les uns des autres, plus ou moins grands & magnifiques selon la qualité & les pensions des femmes; qu'il n'y a presque chambre

qui n'ait à la porte son petit Reservoir d'eau courante ; que ce n'est que Parterres, que belles Allées, qu'Ombrages, que Ruisseaux, que Jets d'eau, que Grottes, que grandes Caves pour se garantir de la chaleur pendant le jour, & que grands Divans & Terrasses bien élevées & bien aërées pour dormir la nuit au frais ; qu'enfin on ne sait là dedans ce que c'est de chaleur. Ils vantent sur toutes choses une petite Tour qui regarde sur la Riviere, parce qu'elle est, disent-ils, couverte de plaques d'or comme ces deux qui sont à Agra, & le dedans tout or & azur, belles & riches peintures & miroirs.

C'est à peu prés ce que je vous puis dire de la Forteresse ; neanmoins avant que d'en sortir, retournons, je vous prie, encore une fois à l'Amkas: Je m'en vai tâcher de vous le representer de la façon que je l'ai veu à certaines Fêtes de l'année, & principalement à celle qui se fit aprés la Guerre pour une Réjoüissance extraordinaire ; car c'est une des plus remarquables choses que j'aye veuë.

Le Roi paroissoit assis sur son Trône dans le fonds de la grande Sale de

l'Am-kas magnifiquement vêtu. Sa Veste étoit d'un satin blanc à petites fleurs & relevée d'une fine broderie d'or & de soye, son Turban étoit de toile d'or, & il y avoit une aigrette dont le pied étoit couvert de diamans d'une grandeur & d'un prix extraordinaire, avec une grande Topase Orientale, qu'on peut dire être sans pareille, qui brilloit comme un petit Soleil; un Colier de grosses Perles lui pendoit au col; jusques sur l'estomac, de la façon que quelques Gentils portent ici leur gros Chapelet. Son Trône étoit soûtenu par six gros Pieds qu'on dit être d'Or massif, & tout semé de Rubis, d'Emeraudes & de Diamans; je ne saurois vous dire au vrai ni la quantité, ni le prix de cet amas de pierreries, parce qu'on n'en peut pas aprocher d'assez prés pour les conter, & pour juger de leur eau & netteté; seulement vous puis-je dire que les gros Diamans entr'autres y sont à confusion, & que tout le Trône est prise quatre kouroures de Roupies, si j'ai bonne memoire; J'ai déja dit ailleurs, qu'une Roupie vaut environ trente sols qu'une Lecque sont cent mille Roupies & qu'un Koureur sont cent Lecques,

ainſi le Trône ſeroit eſtimé quarante millions de Roupies, qui valent ſoixante millions de livres ou environ. Chah-Jehan, Pere d'Aureng Zebe, eſt celui qui le fit faire pour faire paroître tant de Pierreries, qui par ſucceſſion de tems s'étoient amaſſées dans le Tréſor, des dépoüilles de ces anciens Patans & Rajas, & des Préſens que les Omerahs ſont obligez de faire tous les ans à certaines Feſtes. L'artifice de ce Trône ne répond pas à la matiere ; ce que j'y trouve de mieux penſé ſont deux Paons couverts de Pierreries & de Perles, qui ſont de l'artifice d'un François nommé... qui étoit un merveilleux Ouvrier, & qui aprés avoir trompé pluſieurs Princes d'Europe par ces Doublets qu'il ſavoit faire à merveille, ſe refugia dans cette Cour où il fit fortune. Au bas de ce Trône paroiſſoient tous les Omerahs magnifiquement vêtus, ſur une Eſtrade couverte d'un grand Dais de Brocar avec de grandes Franges d'or, & enfermée d'un Baluſtre d'argent. Les Piliers de la Sale étoient tapiſſez de Brocar à fond d'or, & ce n'étoit par le haut de la Sale que grands Dais de Satin à fleurs, attachez avec des cordes de Soye

rouge, où pendoient de grosses houpes de soye mêlées de filets d'or ; & par le bas ce n'étoit que grands tapis de soye tres-riches d'une longueur & d'une largeur prodigieuse : Dans la Cour étoit tenduë une certaine tente qu'on nomme l'Aspek, aussi longue & aussi large que la Sale & davantage ; elle y étoit jointe par le haut, & venoit presque jusques au milieu de la Cour, & cependant elle étoit toute enfermée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent. Elle étoit soûtenuë par trois piliers, qui étoient de la grosseur & de la hauteur d'un mast de Barque & de quelques autres plus petits, & tous étoient couverts de plaques d'argent. Elle étoit rouge par le dehors, & doublée par le dedans de ces beaux Chîtres ou toiles peintes au pinceau, de Massipatan, travaillez & ordonnez tout exprés avec des couleurs si vives, & des fleurs si naturelles tirées de cent sortes de façons & de figures, qu'on eût dit de quelque Parterre suspendu. C'est ainsi qu'étoit parée la grande Sale de l'Am-Kas. Pour ce qui est de ces Galeries à Arcades dont j'ai parlé, qui sont tout autour de la Cour ; chaque Omerah avoit eu ordre d'en parer une

à ses dépens ; & comme c'étoit à l'envi à qui rendroit la sienne plus magnifique, ce n'étoit que brocar haut & bas, & que riches tapis de pied. Le troisiéme jour de cette Fête le Roi se fit peser avec beaucoup de ceremonie, & aprés lui plusieurs Omerahs, avec de grandes balances & des poids qu'on dit être d'or massif. Il me souvient que tous les Omerahs temoignerent une grande allegresse de ce que le Roi pesoit deux livres davantage que l'année precedente. Il se fait tous les ans de ces sortes de Fêtes, mais jamais aucune ne parut avec tant d'éclat & tant de dépence. On dit que ce qui porta Aureng-Zebe à faire cette magnifique Fête, ne fut que pour remettre sur pied les Marchands de brocars qui en avoient de pleins Magazins, qui se gâtoient depuis quatre ou cinq ans de guerre qu'ils ne les avoient pû vendre. La depence des Omerahs fut grande ; mais les simples Cavaliers en payerent enfin leur part, parce que les Omerahs aprés la Fête leur faisoient prendre de ces brocars pour faire des vestes.

Une ancienne coûtume accompagne ces Fêtes qui ne plaît guere aux

Omerahs : C'est qu'ils sont alors honnestement obligez de faire quelques beaux presens au Roi à proportion de leur paye. Il y en a qui pour faire les magnifiques, ou de crainte qu'on ne les recherche pour les voleries qu'ils ont fait dans leurs Offices & dans leurs Gouvernemens, ou pour captiver la bien-veillance du Roi dans l'esperance qu'il leur augmente leurs pensions, lui en font d'extraordinairement grands. Les uns, ce qui est assez ordinaire, presentent quelques beaux vases d'or couverts de pierreries ; les autres presentent quelques belles Perles, Diamans, Emeraudes ou Rubis ; les autres, ce qui est aussi fort ordinaire, lui presentent sans autre ceremonie un nombre de ces pieces d'or qui valent environ une pistole & demie. Il me souvient qu'Aureng-Zebe étant allé visiter pendant cette grande Feste son Vizir Jafer-kan, non comme Vizir, mais comme parent, & sous pretexte de vouloir voir un bâtiment qu'il avoit fait faire de nouveau, Jafer-kan lui presenta en ces pieces d'or la valeur de cent mille écus, quelques belles perles, & un Rubis qui fut estimé quarante mille écus, & que Chah-Jehan, qui se

connoissoit merveilleusement en pierreries, découvrit n'en valoir pas cinq cens, ce qui embarassa fort les premiers Joüailliers qui y avoient été trompez.

Une autre chose accompagne quelque fois ces Fêtes qui est assez bizarre ; c'est une espece de Foire qui se tient alors dans le Mehale ou Serrail du Roi ; les femmes des Omerahs & des grands Manseb-dars ou petits Omerahs, (j'entens celles qui sont les plus belles & les plus galantes) sont les Marchandes qui tiennent la Foire & qui vendent; le Roi est le Marchand qui achette, comme toutes ces Begums ou Princesses & autres grandes Dames du Serrail ; les marchandises sont quelques beaux brocars, ou riches broderies de nouvelle façon, quelques riches turbans bien travaillez sur ces toiles d'or, ou quelques pieces de ces fines toiles que portent les grandes Dames, & de ces autres sortes de marchandises de haut prix; Si elles ont quelque belle fille, elles n'oublient pas de la mener avec elles pour la faire voir au Roi, & la faire connoître à ces Begums. Le bon de cette Foire est que le Roi vient là marchander avec ces Marchandes comme quelque petit Marchandeau sol à sol, contestant que c'est se mo

quer, que c'est trop cher, qu'il n'en donnera que tant, que la marchandise d'une telle est bien autre chose, & ainsi de ces autres raisons de petit Marchand: Les Dames aussi se défendent de même, & sans considerer que c'est le Roi (car c'est là le meilleur,) elle contestent & re-contestent jusqu'à ce qu'elle en viennent à quelques grosses paroles; que c'est cela être un Marchand de neige; que c'est n'entendre rien dans la Marchandise, qu'il peut bien aller autre-part, que cette marchandise-là n'est pas pour lui, & ainsi de ces autres raisons de Dame Jeanne: Les Begums en font le même; & bien encore pis, car elles s'injurient quelquesfois de la bonne façon; de sorte que c'est une criaillerie, un tintamarre, & une bousonnerie sans pareilles Cependant quand on se peut accorder du prix; qui achette deça, qui achette de là; Le Roi paye, les Begums payent; tout à bel argent content; & même il arrive assez souvent que le Roi & les Begums, au lieu de Roupies d'argent, laissent aller en faveur de la belle Marchande ou de sa fille quelques Roupies d'or comme par mégarde, & sans faire semblant de rien; Les Marchandes

auſſi l'acceptent de même, & tout cela toûjours avec quelques mots de gaufferie & de galanterie. Chah-Jehan, qui ne haïſſoit pas le ſexe, vouloit toûjours multiplier cette Foire à toutes les Fêtes, quoi qu'il ſçût bien que cela ne plaiſoit pas trop à quelques Omerahs; Mais une choſe qui me ſemble paſſer un peu trop les bornes, c'eſt que les femmes publiques, non pas certes ces publiques de Bazar, mais ces retirées & importantes qui vont aux grands mariages chez les grands Omerahs & Manſebdars pour chanter & danſer; celles-là qu'on appelle Kenchen, comme qui diroit lès dorées, les fleuries; c'eſt dis je, que ces ſortes de femmes, du tems de Chah-Jehan, entroient auſſi pour lors dans le Serrail,& y paſſoient même toute la nuit à chanter & à danſer: Veritablement, comme j'ai dit, elles ne ſont pas de ces abandonnées, & ſont la plûpart belles & bien veſtuës, & ſavent toutes tres-bien chanter & danſer à la façon du Païs, faiſant ſur tout des tours & des ſoupleſſes de corps en cadence qui ſont ſurprenantes; mais enfin au bout du conte, ce ſont toûjours femmes publiques: Chah-Jehan ne ſe contentoit pas même de

les faire venir dans le Serrail à ces Fêtes, mais lors qu'elles le venoient salüer, selon cette ancienne coûtume qui les oblige de venir tous les Mercredis salüer le Roi à l'Am-Kas, il les faisoit souvent entrer, & passoit ainsi la nuit à les voir boufonner. Aureng-Zebe est plus serieux, il ne les laisse pas entrer dans le Serrail, il permet seulement, pour n'abolir pas la coûtume, qu'elles viennent à l'ordinaire tous les Mercredis lui faire de loin le Salam à l'Am-Kas, & qu'aussi-tôt elle s'en retournent.

Mais puisque nous voilà sur ces Fêtes & Foires, & sur ces Kenchens ou Kenchenys, quel mal y aura-t'il quand je vous ferai un conte à rire d'un de nos François que je trouve assez bizarre, puisque Plutarque veut que les petites choses ne soient pas toûjours à negliger, & qu'elles fassent souvent mieux connoître le genie des hommes que les plus grandes. Ce François, qui s'appelloit Bernard, passa à cette Cour sur les dernieres années du Roi Jehan-Guire: Il falloit que ce fût quelque bon Medecin, & qu'il fût même excellent dans la Chirurgie, selon les histoires qu'on en fait; Il fut bien venu auprés de Jehan-Guire,

& devint tres-familier avec lui, jusques-là qu'ils beuvoient & faisoient débauche ensemble ; aussi ce Jehan Guire, ou preneur de Monde, n'a jamais songé qu'à bien prendre la tasse & à se réjoüir, laissant le maniment de son Estat entre les mains de sa femme, cette fameuse Nour-Mehale ou Nour-Jehan-Begum, qu'il disoit avoir assez d'esprit pour gouverner l'Empire sans qu'il s'en donnât la peine. Outre que nôtre Bernard avoit du Roi dix écus de paye par jour, il en gagnoit encore davantage à traiter ces grandes Dames du Serrail, & les grands Omerahs, qui se servoient tous de lui, & lui faisoient des presens à l'envi, tant parce qu'il réüssissoit dans ses Cures, que parce qu'on voyoit que le Roi l'affectionnoit extraordinairement; Mais c'étoit un homme qui ne savoit rien garder ; ce qu'il recevoit d'une main, il le donnoit en même tems de l'autre ; de sorte qu'il étoit fort connu & aimé de tout le Monde, & sur tout de ces Kenchenys, avec lesquelles il faisoit grande dépense, en ayant toûjours des bandes qui passoient les nuits dans sa Maison à chanter & à danser : Cependant il arriva qu'il devint amoureux d'u-

ne de ces femmes, qui étoit jeune, belle, & qui dançoit tres bien, mais la mere, qui apprehendoit que sa fille, en s'abandonnant, ne perdît de sa force & de sa vigueur ordinaire, comme il arrive, ne la perdoit point de veüe, si bien que Bernard ne pût jamais trouver d'autre moyen d'en venir à bout que celui-ci. Un jour que le Roi lui faisoit un present dans l'Am-kas en presence de tous les Omerahs pour une Cure considerable qu'il avoit faite dans le Serrail, il remercia le Roi fort civilement, le suppliant de lui faire cette autre grace, que de lui donner la jeune Kencheny dont il étoit amoureux, qui étoit derriere en pied avec toute sa troupe pour faire le Salam ordinaire; toute l'Assemblée se mit à sous-rire de voir ce refus & cette demande si ridicule, lui étant Chrétien & la femme Mahumetane & kencheny: Mais Jehan-Guire, qui ne se mit jamais guere en peine du Mahumetisme, & qui n'en pouvoit plus de rire, commanda en même tems qu'on lui donnât cette fille: Qu'on la lui charge, dit-il, sur les épaules & qu'il l'emporte; aussi-tôt dit, aussi-tôt fait; en presence de toute l'Assemblée on chargea la Kencheni

sur le dos de Bernard, qui sortit ainsi chargé de sa proye, & l'emmena à la maison.

Il faut ici vous faire part d'un Divertissement par où finissent ordinairement ces Fêtes, & qui nous est inconnu en Europe; c'est le combat des Elefans, que le Roi, les Dames de la Cour, & les Omerahs voyent de divers appartemens de la Forteresse, & qui se fait devant tout le peuple dans cette grande Place sabloneuse qui regarde la Riviere.

L'on fait une muraille de terre de trois ou quatre pieds de largeur, & de cinq ou six de hauteur; les deux Elefans qui doivent combattre s'en viennent de front, l'un d'un côté de cette muraille, & l'autre de l'autre, chacun ayant deux Conducteurs dessus, afin que si le premier; qui est sur les épaules & qui a le grand crochet de fer à la main pour faire tourner l'Elefant à droite & à gauche, vient à tomber, le second, qui est sur le derriere, se jette aussi tôt en sa place. Ces quatre Conducteurs animent chacun leur Elefant au combat, & à passer vigoureusement sur son ennemi, tantôt en leur parlant doucement, & tantôt en les que-

rellant comme des lâches & les talonnant tres rudement. Quand ils ont ainsi été long-tems poussez & animez, alors on voit ces deux grosses masses venir à la muraille, s'aborder lourdement, & se donner de si terribles coups de dents, de tête & de trompe, qu'on diroit qu'ils s'iroient crever l'un l'autre. Ce combat continuë quelque tems, cesse & recommence par plusieurs fois, jusqu'à ce que la muraille s'étant éboulée, le plus courageux des deux passe sur l'autre, lui fait tourner le dos, le poursuit à coups de dents & de trompe, & s'acharne tellement aprés, qu'il n'y a pas moyen de les separer, si ce n'est avec des Cherkys, qui sont certains feux d'artifice qu'on jette entre-deux; car cét animal est tres-peureux & craint sur tout le feu; d'où vient que depuis qu'on se sert d'armes à feu dans les armées, les Elefans n'y servent presque plus de rien. Veritablement il s'en trouve quelques-uns de ces braves qu'on amene de l'Isle de Ceilan, qui ne sont pas si peureux; mais encore n'est-ce qu'aprés les avoir des années entieres accoustumez, en leur tirant tous les jours devant eux des mousquets, & leur jettant des petars

de papier entre les jambes. Au reste le combat des Elefans ne seroit pas trop desagreable à voir, s'il n'étoit un peu trop cruel, à cause qu'il arrive souvent que quelques-uns de ces pauvres miserables Conducteurs sont foulez aux pieds & y perissent ; car les Elefans dans le combat ont cette malice qu'ils tâchent sur tout de fraper de leur trompe, & d'attirer en bas le Conducteur de leur adversaire ; & c'est pour cela que le jour que ces pauvres Conducteurs savent qu'ils ont à faire combattre les Elefans, ils disent adieu & à leurs femmes & à leurs enfans, comme s'ils étoient condamnez à la mort : Ce qui les encourage & les console, c'est que quand ils échappent, & qu'ils s'acquittent bien de leur devoir, le Roi augmente leur paye, & leur fait donner sur l'heure un sac de Peyssas ; ce qui vient à être environ cinquante francs ; ou s'ils y demeurent, il fait laisser la paye pour la veuve, & l'Office au fils quand il y en a. Un autre malheur accompagne souvent ce combat ; c'est que dans cette grande foule de monde qui s'y trouve ordinairement, il y en a toûjours quelques uns d'attrapez qui sont renversez par l'Elefant, ou fou-

lez aux pieds des chevaux & des hommes, qui s'écartent & fuyent tous tout d'un coup, & tombent les uns sur les autres, lors que les Elefans sont en furie, & que l'un poursuit l'autre; de sorte qu'on ne peut voir ce jeu-là de prés qu'avec danger. Pour moi, la seconde fois que je le vis, je me repentis assez de m'être si fort aproché, & si je n'eusse eu un bon cheval & deux bons Valets, je crois que je l'aurois payé cher aussi bien que beaucoup d'autres.

Il est tems que nous sortions de la Forteresse, & que nous rentrions dans la Ville, pour vous y faire remarquer deux choses que j'avois oubliées. La premiere est la grande Mosquée, qu'on voit de loin au milieu de la Ville, élevée sur un Rocher qu'on a aplani pour la batir; & pour faire tout autour une belle Place, à laquelle viennent aboutir quatre fort belles & longues Ruës, qui répondent aux quatre côtez de la Mosquée, c'est à dire une à la maîtresse Porte ou Frontispice, une autre au derriere, & les deux autres aux deux Portes qui sont au milieu de chaque côté. Il y a pour arriver aux Portes vingt-cinq ou trente degrez de belles & grandes pierres, qui

regnent tout autour, hormis par le derriere, qu'on a revêtu d'autres belles grandes pierres de taille pour couvrir les inégalitez du Rocher qu'on avoit coupé, ce qui contribuë beaucoup pour faire paroître ce bâtiment. Les trois entrées sont magnifiques, ce n'est que marbre, & leurs grandes Portes fermantes sont couvertes de Plaques de cuivre tres-bien travaillées ; au dessus de la principale Porte, qui est beaucoup plus magnifique que les deux autres, il y a plusieurs petites touterelles de marbre blanc qui lui donnent beaucoup de grace, & sur le derriere de la Mosquée s'élevent trois grands Domes de front, qui sont aussi de marbre blanc tant dehors que dedans ; celui du milieu est bien plus gros & plus haut élevé que les deux autres. Tout le reste de la Mosquée, je veux dire depuis ces trois Dômes jusqu'à la grande Porte ; est sans couverture à cause de la chaleur du Païs, & tout le pavé est de grands carreaux de marbre. Je veux bien que cet Edifice ne soit pas dans ces regles & ordres d'Architecture que nous croyons devoir être suivis indispensablement, neanmoins je n'y remarque rien qui m'y cho-

que la veuë, au contraire tout m'y paroit bien entendu, bien conduit, & bien proportionné, & je m'imagine même que si nous avions dans Paris une Eglise qui tirât sur cette sorte d'Architecture, on ne la trouveroit pas laide, quand ce ne seroit que pour être à nôtre égard d'un air extraordinaire & surprenant, & parce qu'hormis les trois grands Dômes & toutes ces tourelles qui sont de marbre blanc, il paroît tout rouge comme si tout n'étoit que grandes tables de marbre rouge, quoi qu'en effet ce ne soit que pierre fort facile à tailler & à couper, & qui même s'exfolie avec le tems. Je dirai en passant que si ce qu'on dit des carrieres de cette pierre est veritable, ce doit être une chose assez remarquable; car on pretend, soit parce qu'elles se remplissent d'eau tous les ans, ou autrement, que peu à peu la pierre y renaît.

C'est à cette Mosquée que le Roi va tous les Vendredis, qui est le Dimanche des Mahumetans, faire sa priere. Avant qu'il sorte de la Forteresse, les ruës par où il doit passer ne manquent pas d'être bien arrosées à cause de la chaleur & de la poussiere: Deux ou trois cens Mousquetaires se doivent tenir en haye à

la porte de la Forteresse, & autant d'autres des deux côtez d'une grande rue qui aboutit à la Mosquée, leurs mousquets sont petits, bien travaillez, & ont une espece de grand fourreau d'écarlate avec une petite banderolle dessus : Cinq ou six Cavaliers bien montez doivent aussi être tout prêts à la Porte, & courir bien loin devant le Roi, de peur de lui faire de la poussiere, afin de faire écarter le Peuple. Les choses étant ainsi disposées, on voit sortir le Roi de la Forteresse, monté sur un Elefant richement enharnaché sous un Dais à piliers, peint & doré, ou bien dans un Trône éclatant d'or & d'azur sur un brancar couvert d'écarlate ou de brocar, que huit hommes choisis & bien vêtus portent sur leurs épaules. Le Roi est suivi d'un gros d'Omerahs, dont quelques-uns sont à cheval, & quelques uns en Paleki, entre ces Omerahs il se trouve quantité de Mansebdars & de ces porteurs de massües d'argent dont j'ai parlé. Veritablement ce n'est pas là cette superbe & magnifique Procession, ou plûtôt Mascarade du Grand Seigneur, car je ne sais quel autre nom plus propre je lui saurois donner ; ce n'est pas non plus cette

Guerriere Ordonnance de nos Rois; c'est tout un autre air de grandeur que le nôtre, mais qui ne laisse neanmoins pas d'avoir quelque chose de Royal.

La seconde chose que j'avois oubliée à vous faire remarquer dans la Ville, c'est un bâtiment qu'on appelle le Karvansara de la Princesse, parce que ç'a été Begum-Saheb cette fille aînée de Chah-Jehan, dont j'ai tant parlé ailleurs, qui le fit bâtir à ses depens, voulant contribuer de sa part à l'embellissement de la Ville, comme faisoient à l'envi tous les Omerahs pour complaire à Chah-Jehan. C'est un autre grand quarré à Arcades comme nôtre Place Royale, & toûjours avec cette difference qu'une Arcade est separée de l'autre par une cloison, & que dans le fonds de chaque Arcade il y a une petite Chambre, & de plus que par dessus les Arcades il y a une Galerie qui regne tout autour du Bâtiment pour entrer dans autant de Chambres hautes qu'il y en a par en bas. Ce Serrah est le Rendez-vous des grands Marchands Persiens, Usbeks, & autres Etrangers, qui y trouvent ordinairement des chambres vuides assez commodes, où ils peuvent demeurer quelque tems en

tres-grande ſeureté, la porte fermant tous les ſoirs. S'il y en avoit une vingtaine comme cela dans divers endroits de Paris, les Etrangers qui arrivent de nouveau ne ſe trouveroient pas ſi embaraſſez comme ils ſont bien ſouvent pour trouver où ſe loger en lieu de ſeureté ; ils pourroient demeurer là quelques jours juſqu'à ce qu'ils euſſent veu leurs connoiſſances, & cherché quelque bon logement ; outre que ce ſeroient des Magazins de toutes ſortes de Marchandiſes, & le Rendez-vous de toute ſorte de Marchands Etrangers.

Avant que de ſortir de Dehli j'ajoûterai un mot à raiſon de cette demande que vous ne manquerez pas de me faire, ſi dans Dehli il y a autant de Peuple & d'auſſi beau monde que dans Paris. Certainement quand je conſidere ces trois ou quatre Paris qui ſont l'un ſur l'autre, tout cela pratiqué de chambres, & plein, la plûpart depuis le haut juſques en bas ; quand je conſidere de plus cét incroyable embarras d'hommes & de femmes, de gens de pied & de cheval, de charettes, de chaiſes & de caroſſes, & qu'il n'y a que peu de grandes places, de cours & de

Jardins dans Paris, cette Ville-là me semble une pepiniere de monde, & j'ai de la peine à croire qu'il y en ait autant dans Dehli ; neanmoins quand je considere cette infinité de Boutiques d'un côté de Dehli, & d'un autre la vaste étendüe de la Ville, & qu'il n'y a jamais moins de trente-cinq mille Cavaliers dedans, sans parler des Maisons des Omerahs ; que de tous ces Cavaliers il y en a tres-peu qui n'ayent femmes & enfans, & qui n'ayent grand nombre de Serviteurs qui ont leur maison à part comme les Maîtres, & que toutes ces maisons des uns & des autres fourmillent de femmes & d'enfans ; que dans plusieurs endroits de Dehli ; quoique les rües soient larges, & qu'il n'y ait que peu de charettes & point de carosses, il ne laisse pas de s'y trouver, aux heures que la chaleur permet de sortir pour les affaires, de grands embarras; quand, dis-je, d'un autre côté je considere tout cela, je ne sais presque que déterminer de la question, & je m'imagine que s'il n'y a pas autant de monde dans Dehli que dans Paris, il ne s'en faut du moins pas beaucoup.

Pour ce qui est de la grande quanti-

té

té du beau monde ; il faut avoüer qu'il y a cela de difference entre le Peuple de Paris & celui de Dehli, que de dix personnes qu'on rencontre dans les ruës de Paris, il y en a toûjours sept ou huit d'assez bien couverts qui paroissent quelque chose, & qu'on ne prend point pour de la canaille ni pour des gueux ; au lieu qu'à Dehli, pour deux ou trois personnes qui paroissent ainsi assez bien vétuës & bien couvertes, on en trouve toûjours sept ou huit de gueux, de miserables, mal mis & mal vêtus, cette Armée qui est là traînant avec soi toute cette racaille & cette gueusaille. Disons néanmoins toûjours la verité sans trop exagerer les choses, que dans Dehli, aussi bien que dans Paris, on rencontre trés-grande quantité de gens bien faits, bien lestes, bien montez, bien vêtus, & bien accompagnez ; & certainement que de se trouver dans cette grande Place qui est devant la Forteresse aux heures que tous ces Omrahs, Rajas & Manseb-dars vont à l'Assemble & à leur Garde, cela a quelque chose de grand & d'éclatant ; quand on voit arriver là de tous côtez ces Manseb-dars bien ajustez, bien dorez, bien montez, une couple de Valets qui

vont devant pour faire faire place, & autant derriere, quand on voit plusieurs de ces grands Omerahs & Rajas montez sur de superbes Elefans, quelques-uns à cheval comme des Mansеb-dars, & la plus-part assis dans leurs riches Palekys portez sur les épaules de six hommes, le dos appuyé contre quelque gros coussin de brocar, mâchans leur Bet-lé pour avoir bonne haleine & leurs lévres vermeilles, un Serviteur à côté qui porte le Piquedans ou Crachoir de Chine, ou d'argent, deux qui lui font du vent & lui chassent les mouches & la poussiere avec des queuës de Paon, trois ou quatre à pied qui marchent devant pour écarter le monde, & partie de leur Cavalerie, à savoir les Cavaliers les mieux faits & mieux montez qui demeurent derriére; quand on voit, dis-je, tout cela marcher de la façon que je le viens de dire avec cét embarras qui se fait par là, aussi bien que dans beaucoup d'endroits de Paris, on ne sauroit nier que ce ne soit quelque chose de grand, & qui ne paroisse beaucoup.

Pour ce qui est de la Campagne d'alentour de Dehli, elle est considerable pour sa fertilité, car elle porte des Ris, des Millers, de trois ou quatre autres

ſortes de Legumes qui ſont le manger ordinaires du menu Peuple, des Fromens, du Sucre & de l'Anil ou Indigo, & tout cela en abondance. A deux lieuës de la Ville du côté d'Agra, dans un lieu que les Mahumetans ont nommé Koia Kotub-eddine, il y a un Edifice trés ancien qui a été un Deüra ou Temple d'Idoles, où il y a des Inſcriptions qui doivent auſſi être trés-anciennes, parce que ce ſont des caractéres que perſonne ne connoit, & qui ſont differens de ceux de toutes les langues des Indes.

D'un autre côté à deux ou trois lieuës de la Ville, on voit une Maiſon de Plaiſance des Rois qui s'apelle Chah-Limar; c'eſt veritablement une belle & Royale Maiſon; mais n'allez pas penſer que ce ſoit quelque choſe d'aprochant d'un Fontaine-bleau, d'un Saint Germain, ou d'un Verſaille ſans nous flatter ce n'en eſt ſeulement pas l'ombre; ne penſez pas non plus que dans cette Campagne de Dehli ſe trouve des Saints Cloux, des Chantillis, des Meudons, des Liancours, des Vaux, des Ruelles & tant d'autres de même, ou qu'on y voye même de ces autres moindres Maiſons de Plaiſance de ſimples Gentilshommes, des Bour-

geois & des Marchands ? je l'ai déja dit ailleurs; cette maxime, que les ſujets d'un Royaume n'ont aucune terre en propre, ſupprime tout cela. Enfin pour vous faire vite paſſer cinquante ou ſoixante lieuës de chemin qu'il y a de Dehli à Agra; il ne faut pas penſer que ſur cette route on rencontre de ces groſſes & bonnes Bourgades comme ſur nos chemins; ôté Maturas où on voit encore un ancien & magnifique Temple d'Idole, & ôté quelques Karavans-Serrahs aſſez beaux qu'on trouve de couchée en couchée, je n'y vois rien de conſiderable, ſi ce n'eſt cette royalle allée d'arbres que fit planter Jehan Guire, & qu'il fit continuer plus de cent cinquante lieuës avec une petite Pyramide ou Tourette de Koſſe en Koſſe, c'eſt à dire de demi lieuë en demi lieuë, pour marquer les chemins; & ſouvent des puits pour deſalterer les paſſans & arroſer les jeunes arbers.

Pour ce qui eſt d'Agra, vous en avez l'idée ſi vous avez bien pris celle de Dehli; du moins au regard de ſa ſituation qui eſt le même ſur le Gemma, au regard de la Fortereſſe ou maiſon du Roi, & au regard de la plûpart des Edifices;

il est vrai qu'Agra a cet avantage sur Dehli, qu'étant une Ville où les Rois ont deja long-tems fait leur demeure, à savoir depuis Akeber qui la fit bâtir, & qui la nomma de son nom Akber-abad, elle a plus d'étenduë que Dehli, plus de ces belles maisons d'Omerahs & de Rajas, plus de beaux Karvans-Serrahs, & plus de ces autres belles maisons de pierres & de briques de particuliers, outre qu'elle à deux fameux Tombeaux dont je parlerai cy-aprés; mais elle a aussi ce desavantage qu'elle n'est pas fermée de murailles; que n'ayant pas été bâtie toute d'un dessein, elle n'a pas ces belles & larges ruës de même structure comme Dehli, & que hormis quatre ou cinq de ces principales ruës marchandes qui sont tres-longues & assez bien bâties tout le reste n'est la plûpart que petites ruës étroites sans symmetrie, que détours & que recoins; ce qui cause des embarras étranges quand la Cour y est. Je ne vois pas qu'il y ait d'autre difference d'Agra à Dehli que celle que je viens de dire, si ce n'est qu'Agra ressent plus le champestre que Dehli, principalement quand on le regarde d'un lieu plus éminent, mais ce n'est point un

champeſtre qui lui ſoit deſavantageux, il eſt trés-beau & trés-divertiſſant ; car comme il y a par tout entre ces maiſons d'Omerahs des Rajas, & autres quantité de grands arbres verts mélez, chacun ayant été curieux d'en planter dans ſon jardin & dans ſa cour pour avoir de l'ombre, & que ces hautes maiſons de Pierres de Banyanes, ou Marchands Gentils, paroiſſent deçà delà entre ces arbres comme quelques reſtes de vieux Châteaux de Foreſts ; il ſe fait par là dedans des veuës & des perſpectives trés-agreables, principalement dans un Païs ſec & chaud, où les yeux ſemblent ne demander que de la verdure & des ombrages.

Il n'eſt pas néanmois neceſſaire que vous ſortiez hors de Paris pour trouver la plus belle & la plus magnifique veuë qui ſoit au monde ; promenez-vous ſeulement ſur vôtre Pont-neuf, conſiderant attentivement pendant le jour tout ce qui eſt à l'entour de vous avec cét incroyable & admirable embarras ; pendant la nuit conſiderez cette infinité de ſombres lumieres des feneſtres de ces hauts bâtimens qui vous environnent ; ce méme embarras du jour qui continuë

juſques aprés minuit le bon Bourgeois, & ce qui ne ſe voit en nulle part de l'Aſie, la belle Bourgeoiſe qui ſe promene là ſans craindre les filoux & l'incommodité des bouës, & puis toutes ces longues files d'Etoiles qui bravent le vents, la pluye & l'obſcurité: Promenez-vous, dis-je, là ſeulement en conſiderant toutes ces choſes que je viens de dire, & ſoûtenez hardiment ſur ma parole, que vous eſtes dans le point de la plus belle, de la plus ſuperbe & de la plus magnifique veuë artificielle qui ſoit au reſte de la Terre, ſi ce n'eſt donc quelque part en la Chine ou bien au Japon où je n'ai pas eſté. Que ſera-ce un jour lors que le Louvre, cét Ouvrage qu'on ne croyoit jamais voir qu'en deſſein & ſur le papier, ſera achevé? J'ai ajoûté exprés ce mot d'artificielle, parce qu'en parlant des plus belles Perſpectives qui ſoient, il faut toûjours excepter celle de Conſtantinople, quand on eſt en bâteau au milieu de ce grand Canal vis-à-vis la pointe du Serrail; car on ſe trouve là tout ſurpris comme au milieu de quelque grand & vaſte Amphiteatre enchanté; mais dans cette Perſpective là l'Ouvrage de la Nature eſt ce qu'il y a de plus

conſiderable, au lieu que celle de Paris eſt preſque toute artificielle & l'ouvrage des mains des hommes ; ce qui la rend ſans doute plus conſiderable, en ce qu'elle reſſent ainſi davantage le Siege d'un grand Roi, la Capitale d'un grand Empire, & qu'elle eſt effectivement ſans nous flatter, & toutes ces beautez de Dehli, d'Agra & de Conſtantinople bien conſiderées, & balancées, la plus belle, la plus riche, la premiere Ville du monde.

Dans Agra les Reverends Peres Jeſuites ont une Egliſe & une Maiſon qu'ils y appellent College ; ils y enſeignent en particulier la Doctrine Chreſtienne aux enfans de vingt-cinq ou trente familles de Chreſtiens qui ſe ſont je ne ſais comment ramaſſez-là & habituez à cauſe des charitez que les Peres leur font : Ce fut Ekbar qui du tems de la grande puiſſance des Portugais dans les Indes les appella, leur donnant une penſion pour leur ſubſiſtance, & leur permettant qu'ils bâtiſſent des Egliſes dans les Villes Capitales d'Agra & de Lahor : Son fils Jehan-Geire les favoriſa encore davantage, mais Chah-Jehan, fils de Jehan-Guire & pere d'Aureng-Zebe regnant aujourd'hui, leur

ôta leur pension, fit ruiner l'Eglise de Lahor, fit demolir la plus grande partie de celle d'Agra, & fit entierement jetter par terre la Tour de l'Eglise, où étoit la Cloche qui s'entendoit de toute la Ville.

Les bons Peres Jesuites avoient de grandes espérances de l'avancement du Christianisme du tems de ce Roi Jehan-Guire, à cause du mépris qu'il faisoit de la Loi Mahumetane, & de l'estime qu'il témoignoit faire de la nôtre; & parce qu'il permit que deux de ses Neveux se fissent Chrétiens, & qu'un certain Mirz Zulkarmin, qui avoit été élevé dans le Serrail, & circoncis, se fit aussi Chrétien, sous pretexte qu'il étoit de sang Chrétien, & fils de la femme d'un riche Armenien, laquelle Jehan-Guire s'étoit fait amener dans le Serrail.

Les mêmes Peres disent que ce Roi, pour commencer tout de bon à authoriser le Christianisme, fit dessein de faire habiler toute la Cour à la Franqui, & qu'aprés avoir tout préparé pour cela, & s'y être lui même habillé en particulier, il fit venir un des principaux Omerahs, auquel il demanda ce qu'il lui sembloit de cet habillement;

mais que cet Omerah bien étonné lui ayant répondu tout froidement que c'étoit une chose bien dangereuse, il fut obligé de changer de dessein, & tourna l'affarie en raillerie.

Les Peres soûtiennent encore, qu'étant sur le point de mourir il les demanda pour se faire Chrestien, mais qu'on ne les en avertit pas : Plusieurs soûtiennent que cela n'est point, & qu'il mourut comme il avoit vécu, sans aucune Religion, & dans le dessein qu'il avoit, aussi bien qu'avoit eu son pere Ekbar, de s'ériger en Prophete, & de se faire Chef d'une Religion particuliere qu'il faisoit composer : Quoi qu'il en soit, voici une autre chose que j'ai apprise d'un Mahumetan qui estoit fils d'un Officier de Iehan-Guire : que ce Roi estant un jour en débauche, fit venir un certain Pere Florentin qu'il avoit nommé le Pere Atech pour estre un petit homme tout de feu, & qu'aprés lui avoir commandé de dire tout ce qu'il pourroit contre la Loi de Mahomet, & en faveur de la Loi Chrétienne, en presence des plus sçavans Mullahs, il fut sur le point de faire cette terrible épreuve des deux Loix: Il commanda qu'on fit une grande

fosse & un bon feu dedans, pretendant que le Pere Atech avec l'Evangile sous le bras, & un Mullah de mesme avec l'Alcoran, se jetteroient ensemble dans le feu, & qu'il suivroit la Loi de celui qui ne brûleroit pas; mais la triste mine des Mullahs tout étonnez, & la compassion qu'il eut du Pere qui acceptoit la partie, l'en détourna: Quoi qu'il en soit encore de ce point, il est tres-certain que tant que Iehan-Guire a vécu, ces Peres ont esté honorez & respectez à cette Cour, & qu'ils concevoient de grandes esperances du progrés du Christianisme dans ces quartiers; mais depuis ce tems-là ils n'ont pas eu grand sujet d'en esperer; si n'est peut-estre un peu à cause de cette familiarité que nostre Pere Buzée avoit avec Dara: Mais puisque nous voilà tombez sur les Missions, pourquoi ne vous en dirai-je pas ces trois mots en general, en attendant que je vous en donne une grande Lettre toute entiere?

Ie ne sçaurois certainement que je n'approuve extremement les Missions & les bons Missionnaires, & sur tout nos Capucins & Iesuites, & quelques autres de nos environs, entant qu'ils instruisent doucement sans ce zele & emportement

indiscret, & entretiennent charitablement les Chrétiens du Païs dans le Christianisme, soit Catholiques, soit Grecs ou Armeniens, Nestoriens, Iacobites ou autres ; & entant qu'ils sont le refuge & la consolation des pauvres Etrangers & Voyageurs, & que par leur science, vie retenuë & exemplaire, ils confondent l'ignorance & la vie libertine des Infidelles ; ce que ne font pas toûjours quelques autres qui seroient bien mieux dans leurs Convens bien resserrez, au lieu de nous venir faire dans ces Païs une Momerie de nôtre Religion, & qui par leur ignorance, jalousie, vie libertine & abus de leur authorité & caractére, se font les pierres de scandale de la Loi de Jesus-Christ ; mais une chose particuliere ne fait rien pour le general; cela n'empéche pas que je n'aprouve extrémement les Missions & les bons & savans Missionnaires; ils sont absolument necessaires ; c'est l'honneur & la prerogative du Christianisme qu'il y ait des Lieutenans des Apôtres par tout le Monde ; mais aprés ce que j'ai veu, & aprés avoir conversé & raisonné tant de fois avec tant de ces obstinez Infidelles,

il me sera bien permis de dire que je desespere presque de voir faire de ces grands coups d'Apôtres qui convertissoient deux ou trois mille personnes dans une seule Predication ; ou de ces grandes conversions des Rois Mahumetans, voyant par experience & sachant tres-bien d'ailleurs, pour avoir presque parcouru tous ces lieux de Missions d'Orient, que tout ce qu'il y a de Missionnaires, non seulement dans les Indes, mais dans tous les Estats Mahumetans ; pourroient bien à la verité par leurs instructions, jointes aux aumônes & aux charités, faire quelque progrés avec les Gentils; mais qu'ils ne font pas en dix ans par leurs enseignemens & par leurs raisons un seul Mahumetan Chrétien. Veritablement ces Infidéles auront toûjours de grands sentimens de nôtre Religion, ils ne parleront jamais de Jesus-Christ qu'avec beaucoup de veneration, & ils ne prononceront jamais le mot d'Aysa, qui veut dire Jesus, qu'ils n'y joignent celui d'Azeret, qui veut dire Majesté. Ils conviendront méme avec nous qu'il est engendré & né miraculeusement d'une Mere Vierge, & qu'il est le Kelum-Allah & le Rouh-Allah, la Parole de Dieu,

le souffle de Dieu ; mais qu'ils approuvent le reste de nostre Religion, en sorte qu'ils quittent la leur dans laquelle ils sont nés, & leur faux Prophete, pour embrasser la nostre, quelques bonnes raisons qu'on leur apporte, c'est ce qu'il ne faut pas esperer ; nos Chrêtiens d'Europe doivent souhaiter & employer mesme leur puissance, leurs soins & leurs charitez, pour qu'il y ait des Missionnaires par tout, qui ne soient point à charge aux gens du Pays, que la misere n'oblige point à des bassesses, tant pour les raisons que j'ai déja dites, que pour être là tout prêts à prendre l'occasion aux cheveux, rendre toûjours témoignage à la verité, & travailler à la vigne quand il plaira à Dieu de leur en faire l'ouverture; mais du reste on se doit desabuser, ne se laisser pas persuader trop à la legereté de tant de contes, & ne croire pas la chose si facile comme quelques-uns la font: La Secte est trop libertine & trop attrayante pour la quitter ; c'est une peste de Loi qui s'est introduite par les armes & par la force, & qui va toûjours avancant de même ; je ne vois guere d'autres moyens que ceux-là mêmes qui soient capables de commencer à l'é-

branler & à la déraciner ; si ce n'est donc qu'il survienne de ces grands & extraordinaires coups du Ciel, & que Dieu par cette toute puissante & toute particuliere Providence n'y mette la main, comme on doit toûjours esperer, & selon ces grandes apparences qu'il y a euës dans la Chine, dans le Iapon, & dans la personne de ce Roi Iehan-Guire dont je viens de parler ; Ioint que sans vouloir faire ici le Predicateur, l'irreverence des Chrêtiens dans leurs Eglises, tellement disconvenante avec la croyance que nous avons de cette presence particuliere de Dieu sur nos Autels, & tellement differente de ce profond & surprenant respect qu'ont les Infidelles dans leurs Mosquées, où ils ne tourneroient pas seulement la tête, ni ne se diroient pas le moindre mot, sera toûjours, si nous ne changeons, un obstacle tres considerable à leur conversion.

Dans Agra les Hollandois ont aussi une Maison, où ils tiennent ordinairement quatre ou cinq personnes ; autrefois ils trouvoient bien leur conte dans l'Ecarlate, les Miroirs grands & petits les Dentelles simples, & celles d'or & d'argent, & dans quelque Clincaillerie ;

comme auſſi dans l'achapt de l'Anil ou Indigo qui ſe recueille tout autour d'Agra, & principalement à Bianes, qui n'en eſt qu'a deux journées, & où ils vont une foi l'année, y ayant une Maiſon exprés, comme encore dans toutes ces toiles qu'il tirent tant de Jelapour, que de Laknau, à ſept où huit journées d'Agra, où ils tiennent auſſi une Maiſon, & où il envoyent quelques Facteurs une fois l'année ; mais à preſent ils diſent qu'il n'y a pas grand profit, ſoit à cauſe que les Armeniens font ce même trafic, ou parce qu'il y a ſi loin d'Agra à Sourate, ou parce qu'il arrive toûjours quelque deſaſtre à leurs karavanes qu'ils ſont obligez de faire paſſer du côté d'Amed-abad ſur toutes ces terres de Rajas, pour éviter les mauvais chemins & les montagnes qui ſont du côté de Goüaleor & de Brampour, où eſt le chemin le plus court. Ils n'abandonneront néanmoins pas, je crois, cette Feturie, comme les Anglois y ont fait la leur, quand ce ne ſeroit qu'à raiſon de leurs Epiceries qu'ils y vendent trés-bien, & pour avoir là des gens proche de la Cour qui veillent à leurs affaires ; ne ſe pouvant faire qu'il ne leur ſurvienne toû-

jours quelque embarras de quelqu'une de leurs Feturies, par la tyrannie des Gouverneurs & autres Officiers, tantôt du côté de Bengale & de Patna, & tantôt du côté de Sourate & d'Ames-abab.

Finissons par ces deux merveilleux Mausolées qui donnent tant d'avantage à la ville d'Agra sur celle de Dehli. Jehan-Guire fit bâtir le premier pour honorer la memoire de son pere Akber; & Chah-Jehan fit bâtir le second pour honorer celle de Taje-Mehale sa femme, cette extraordinaire & fameuse beauté dont il fut tellement passionné, qu'on dit que tant qu'elle vecut il n'en vit jamais d'autre, & que quand elle mourut il en pensa mourir lui-même. Je ne m'arrêterai pas à vous parler de celui d'Akber, parce que tout ce qu'il y a de beauté se trouve avec beaucoup plus d'avantage dans celui de Taje-Mehale, que je m'en vai tâcher de vous décrire. Representez-vous donc qu'au sortir de la Ville d'Agra, tirant vers l'Orient, vous entrez dans une longue & large ruë pavée, qui va doucement en montant, & qui a d'un côté une haute & longe muraille, qui fait le côté d'un jardin quarré

beaucoup plus grand que nôtre Place Royale, & de l'autre une file de maisons neuves à arcades, telles que sont celles de ces principales ruës de Dehli dont j'ai parlé. Quand on a fait la longueur de la moitié de la muraille, on trouve à la droite du côté des maisons une grande porte assez bien faite, qui donne entrée dans un Karvan-Serrah, & à l'oposite du côté de la muraille, une porte magnifique d'un grand Pavillon quarré, qui donne entrée dans le jardin entre deux Reservoirs revêtus de pierre de taille.

Ce pavillon est plus long que large, & est bâti d'une pierre qui est comme du marbre rouge, mais elle n'en a pas la dureté. La façadé me semble être beaucoup plus magnifique en sa façon plus longue, & autant élevée que celle de Saint Louis de nôtre ruë S. Antoine. Veritablement on ne voit pas là des Colomnes, des Architraves & des Corniches tailées dans la proportion de ces cinq ordres d'Architecture qu'on observe si religieusement dans nos Palais, c'est une espece de bâtiment differente & particuliere, mais qui ne laisse pas d'avoir de l'agreable dans sa bizarre disposition, & qui, à mon avis,

meriteroit bien ſa place dans nos Livres d'Architecture. Ce n'eſt preſque qu'Arcades ſur Arcades, & que Galeries ou Divans ſur Galeries, diſpoſées & pratiquée de cent façons differentes ; & cependant tout paroît magnifique, aſſez bien entendu & bien conduit; & rien n'y choque la vûë, au contraire tout y rit, & on ne peut ſe raſſaſier de la regarder. La derniere fois que je la vis fut avec un de nos Marchands François, qui ne pouvoit auſſi bien que moi ſe laſſer de la regarder; je n'oſois lui en dire mon ſentiment, aprehendant de m'être corrompu le goût & me l'être fait à l'Indienne; mais comme il revenoit fraichement de France, je fus bien aiſe de lui entendre dire qu'il n'avoit jamais rien veu de ſi auguſte ni de ſi hardi dans l'Europe.

Aprés qu'on eſt entré quelques pas dans le Pavillon pour paſſer au jardin, on ſe trouve deſſous une haute vôute en rond ou en calote, qui a par le haut des Galeries tout autour, & par le bas à droit & à gauche deux Divans ou Eſtrades relevées de terre de huit ou dix pieds. A l'opoſite de la porte c'eſt une grande Arcade toute ouverte, par ou on entre ſur une Allée qui coupe preſque

tout le Jardin en deux parties égales.

Cette Allée est en terrasse large à passer six carrosses de front, pavée de grands carreaux de pierre dure, élevée de quelques huit pieds au dessus du Jardin, & divisée par le milieu d'un Canal, revêtu de pierre de taille avec des jets d'eau de distance en distance.

Aprés qu'on a fait vingt-cinq ou trente pas sur cette Allée, si l'on tourne le visage pour regarder l'entrée, on voit l'autre façade du pavillon, qui n'est veritablement pas à comparer avec celle qui regarde sur la Ruë, mais qui ne laisse pas encore d'être magnifique, étant haute élevée & d'une Architecture approchante de l'autre ; & des deux côtez du Pavillon, le long de la muraille du Jardin, on voit une longue & profonde Galerie en Terrasse soûtenuë par quantité de colomnes basses & proche les unes des autres ; & c'est dans cette Galerie que pendant la saison des pluyes on fait entrer les pauvres qui viennent là trois fois la semaine pour recevoir l'aumône d'une fondation que Chah-Jehan y a faite à perpetuité.

Avançant ensuite le long de l'Allée, on découvre de loin devant soi un grand

Dôme, où eſt la ſepulture, & où on voit en bas à droit & gauche diverſes allées de jardin couvertes d'arbre, & divers parterres couverts de fleurs.

Du bout de cette allée, outre ce Dôme qu'on a devant ſoi, on découvre à droit & à gauche deux grands Pavillons qui ſont bâtis de mêmes pierres, & qui paroiſſent par conſequent tous rouges comme le premier. Ce ſont de grands & ſpacieux Edifices quarrez, faits en terraſſe, ouverts de trois arcades & ayant au fond la muraille du Jardin ; en ſorte qu'on marche par deſſous comme ſi c'étoient de hautes & larges Galleries. Je ne m'arrêterai pas à vous faire conſiderer les ornemens du dedans de ces Pavillons, parce qu'au regard de leurs murailles du platfond & du pavé, ils ne ſont guére diſſemblables du Dôme que je m'en vai vous dépeindre, aprés que je vous aurai fait remarquer qu'entre le bout de l'Allée dont nous avons parlé, & le Dôme, il y a un eſpace de plain pied aſſez large, que j'apelle un Parterre d'eau, en ce que les pierres taillées & figurées en pluſieurs façons, ſur leſquelles on marche, y tiennent lieu des buys de nos Parterres ; & c'eſt du milieu

de ce Parterre qu'on peut voir à ſon aiſe une partie de ce bâtiment, où eſt la ſepulture qui nous reſte à conſiderer.

C'eſt un grand & vaſte Dôme de marbre blanc, qui s'éleve à peu prés de la hauteur de celui de nôtre Val de Grace de Paris, & qui eſt entouré de quantité de Tourterelles de même matiere qui decendent par degrés. Quatre grandes Arcades ſoûtiennent toute la Machine, dont trois ſont entierement à jour; la quatriéme eſt fermée de la muraille d'une Salle, accompagnée d'une Gallerie, où des Mullahs entretenus liſent inceſſamment l'Alçoran avec un profond reſpect en l'honneur de Taje-Mehalle. Le centre des Arcades eſt enrichi de tables de marbre blanc, où l'on voit entaillez de grands Caracteres Arabes de marbre noir, qui font un trés-bel effet à la veuë. L'interieur ou partie concave du Dôme, & tout le mur generalement depuis le haut juſques en bas, eſt couvert de marbre blanc; il n'y a endroit qui ne ſoit travaillé avec art & qui n'ait ſa beauté particuliere: L'on ne voit par tout que Jachen ou Jad, que de ces ſortes de pierres dont on enrichit les murailles de la Chapelle du Grand Duc à Florence, que Jaſpe, & que

pluſieurs autres eſpeces de pierres rares & de prix, miſes en œuvre en cent façons, mêlées & enchaſſées dans les marbres qui couvrent le corps du mur: Les quarreaux de marbre blanc & noir, & qui font le pavé, en ſont même rehauſſées avec toute la delicateſſe & galanterie imaginable.

Sous ce Dôme eſt une petite chambre qui renferme la Sepulture ; je ne l'ai pas veuë par le dedans, parce qu'on ne l'ouvre qu'une fois l'année avec grande ceremonie, & qu'on n'y laiſſe entrer aucun Chrêtien, de peur, diſent-ils, de profaner la ſainté du lieu ; mais à ce que j'ai pû comprendre de ce que l'on m'en a dit il n'eſt rien de plus riche ni de plus magnifique.

Il ne me reſte plus qu'à vous faire prendre garde à une Allée en terraſſe de vingt ou vingt-cinq pas ordinaires de largeur & davantage de hauteur qui eſt entre le Dôme & l'extremité du Jardin, d'où l'on voit en bas la Riviere du Gemma qui paſſe au pied, une grande Campagne de Jardins, une partie de la ville d'Agra, la Forteresſe & toutes ces belles Maiſons d'Omerahs qui ſont bâties le long de l'eau ; il ne me reſte plus, dis-je, qu'à

vous faire prendre garde à cette terrasse qui tient presque toute la longeur d'un côté du Jardin, & vous prier aprés cela de juger si j'ai eu raison de dire que le Mausolée de Taje-Mehalle est quelque chose de merveilleux; Pour moi, je ne sais pas bien encore si je n'aurois point le goût un peu trop Indien, mais je crois qu'on le devroit plûtôt mettre au nombre des merveilles du monde que ces masses informes de Pyramides d'Egypte que je me lassai de voir dés la seconde fois qu'on m'y ména, & où je ne trouve par le dehors que des monceaux de grandes pierres arrangées & en degrez les unes sur les autres, & par le dedans que trés-peu d'art & d'invention.

Ecrite à Dehli le premier Iuillet 1663.



LETTRE A MONSIEUR CHAPELAIN.

Touchant les Superstitions, étranges façons de faire, & Doctrine des Indous ou Gentils de l'Hindoustan.

D'où l'on verra qu'il n'y a Opinion si ridicule & si extravagante dont l'Esprit de l'homme ne soit capable.



ONSIEUR,

Quand je vivrois des siecles entiers, je ne sai si je pourrois oublier ces deux Eclipses de Soleil, dont je vis l'une en France l'an 1654. & l'autre dans les Indes à Dehli en 1666. si j'ai bonne memoire. Celle-là me semble trés-remar-

quable pour cette credulité enfantine de nôtre populace, & la terreur panique qui lui avoit saisi si fort le cœur que quelques-uns achetoient de la Drogue contre l'Eclipse, les autres se tenoient à l'obscurité dans leurs caves ou dans leurs chambres bien closes & bien fermées, & les autres se jettoient à la foule dans les Eglises; ceux-là apprehendans quelque maligne & perilleuse influance, & ceux-ci croyans d'être parvenus à leur dernier jour; Que l'Eclipse s'en alloit ébranler les fondemens de la Nature, & la renverser sans dessus dessous; quoi que les Gassendys, les Robervals, & plusieurs autres fameux Astronomes & Philosophes peussent dire & écrire contre cette fole persuasion, démontrans que cette Eclipse étoit de même nature que tant d'autres qui avoient precedé sans aucun malheur, & que c'étoit un accident connu, preveu & ordinaire qui n'avoit rien de particulier que ce que la fourberie de quelque Astrologue Charlatan pourroit avoir inventé.

Celle que je vis à Dehli me sembla aussi trés remarquable pour les ridicules erreurs & superstitions des Indiens. Au tems qu'elle devoit arriver je montai sur la Terrasse de ma maison qui étoit

située sur le bord du Gemna ; delà je vis les deux côtez de ce fleuve prés d'une lieuë de long, couverts de Gentils ou Idolâtres qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, regardans attentivement vers le Ciel, pour se plonger & se laver dans le moment que l'Eclipse commenceroit : Les petits garçons & les petites filles étoient tout nuds comme la main, les hommes l'étoient aussi hormis qu'ils avoient une espece d'Escharpe bridée à l'entour des cuisses pour les couvrir ; & les femmes mariées & les filles qui ne passoient pas six ou sept ans étoient couvertes d'un simple drap : Les personnes de condition, comme les Rajas ou Princes Souverains Gentils, qui sont ordinairement à la Cour au service & à la paye du Roi, & les Serrafs ou Changeurs, Banquiers, Joüailliers, & autres gros Marchands, avoient la plûpart passé de l'autre côté de l'eau avec toute leur famille, & y avoient dressé leurs Tentes, & planté dans la Riviere des Kanates, qui sont une espece de Paravent pour faire leurs Ceremonies, & se laver à leur aise avec leurs femmes sans être vûs de personne. Ces Idolâtres ne se furent pas plûtôt apperceus que le

Soleil commençoit de s'éclipſer, que j'entendis un grand cri qui s'éleva, & que tout d'un coup ils ſe plongérent tous dans l'eau je ne ſais combien de fois de ſuite, ſe tenans par aprés debout dans cette eau, les yeux & les mains élevées vers le Soleil, marmotans tous & prians, comme on diroit en grande devotion, prenans de tems en tems de l'eau avec les mains, la jettans vers le Soleil, s'inclinans la tête profondement, remuans & tournans les bras & les mains tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, & continuans ainſi leurs plongemens, leurs prieres & leurs ſingeries juſqu'à la fin de l'Eclipſe, que chacun ſe retira en jettant des piéces d'argent bien avant dans l'eau, & faiſant l'aumône aux Brahmens ou gens de Loi, qui n'avoient pas manqué de ſe trouver à cette ceremonie. Je remarquai qu'au ſortir de cette riviere ils prirent tous des vêtemens nouveaux, qui les attendoient tous pliez ſur le ſable, & que même pluſieurs des plus devots laiſſerent là leurs anciens habits pour les Brahmens. C'eſt ainſi que de ma Terraſſe je vis celebrer cette grande Fête de l'Eclipſe, qui fut chomée de la même façon

dans l'Indus, dans le Gange, & dans tous les autres Fleuves & Talabs ou Reservoirs des Indes ; mais sur tout dans celui de Tanaiser, où il se trouva plus de cent cinquante mille personnes assemblées de tous les côtez des Indes, parce que son eau est ce jour-là reputée plus sainte & plus meritoire qu'aucune autre.

Le Grand Mogol, quoique Mahumetan, permet ces anciennes superstitions aux Gentils, parce qu'il ne veut, ou n'ose pas les choquer dans l'exercice de leur Religion, & que d'ailleurs cela ne se fait point que quelques Brahmens comme Deputez ne lui fassent present d'une Lecque de Roupies, c'est à dire de cent mille Roupies, qui valent cinquante mille écus ou environ, dont il est quitte pour quelques Vestes & pour quelque vieil Elefant dont il leur fait aussi present. Vous allez voir les solides raisons qu'ils aportent de cette Fête & de ces Ceremonies dans le tems de l'Eclipse.

Nous avons, disent-ils nos quatre Beths, c'est à dire nos quatre Livres de Loi, Livres Sacrez & Divins que Dieu nous a donné par le moyen de Brahma. Ces Livres nous enseignent qu'un certain

Deüta, qui est une espece de Divinité corporelle, trés-malin, & trés-mal faisant, trés-noir, trés-obscur, trés-sale & trés-impur, ce sont là tous leurs termes, se saisit du Soleil, le noircit comme de l'encre, l'infecte & l'obscurcit; Que ce Soleil, qui est aussi un Deüta, mais des meilleurs, des mieux faisans & des plus parfaits, se trouve en cét état dans de trés-grandes peines & de terribles angoisses, pour se voir pris & infecté de la sorte par ce noir vilain; Que c'est un devoir general de tâcher de le délivrer de ce malheureux état, ce qui ne se peut faire qu'à force de prieres, d'ablutions & d'aumônes, & que ces actions sont d'un merite tout à fait extraordinaire; jusques-là qu'une aumône faite en ce tems-là en vaut cent faites en un autre; qui est-ce, ajoûtent-ils, qui ne voudroit gagner cent pour cent? Voilà, Monsieur, ces deux Eclipses que je vous ai dit que je ne saurois que difficilement oublier, & qui me donneront sujet de passer à d'autres Extravagances des Gentils, dont il vous sera permis de tirer vos consequences telles qu'il vous plaira.

Dans la ville de Jagannat, qui est située sur le Golfe de Bengale, & où est ce

fameux Temple de l'Idole de même nom, il se fait tous les ans une certaine Fête qui dure huit ou neuf jours, si j'ai bonne memoire : il s'y trouve une quantité incroyable de peuple comme autrefois au Temple d'Hammon, & à present dans la Mecque ; ce nombre, dit-on, va quelque fois à plus de cent cinquante mille personnes : L'on fait une superbe Machine de bois, comme j'en ai veu en plusieurs autres endroits des Indes, avec je ne sçai combien de figures extravagantes, telles à peu prés qu'on nous depeint des Monstres à deux têtes, des corps à moitié hommes & à moitié bêtes, des têtes gigantesques & horribles, des Satyres, des Singes, ou des Diables ; laquelle est posée sur quatorze ou seize roues, comme pourroient être celles des affûts de Canon, que cinquante ou soixante personnes plus ou moins tirent, poussent & font rouler ; sur le milieu est posé en évidence l'Idole Jagannat, richement orné & paré, qu'on transporte d'un Temple à un autre.

Le premier jour qu'on montre cet Idole en ceremonie dans le Temple, la foule & la presse est ordinairement si grande pour le voir, qu'il ne se passe point

d'année que quelques-uns de ces pauvres miserables Pelerins, qui viennent de loin lassez & fatiguez, ne s'y trouvent étoufez, tout le monde leur donnant mille benedictions pour avoir été assez heureux que d'être venus mourir dans une si sainte occasion; & lors que marche ce Chariot de Triomphe infernal (ce n'est point contes ni fables (il se trouve des personnes si foles & si éperduës de fausses croyances & superstitions, qu'ils se jettent le ventre à terre sous ces larges & pesantes rouës qui les écrasent, s'étant laissé persuader qu'il n'y a action si heroïque ni si meritoire que celle-là, & que Jagannat en même tems les recevra comme ses enfans, & les fera renaître dans un état de bonheur & de grandeur.

Les Brahmens pour leur profit & interêt particulier, je veux dire à raison des aumônes qu'on leur fait & du respect qu'on leur rend, comme à des Personnes attachées & consacrées aux Mysteres, entretiennent ces peuples dans ces erreurs & superstitions, & passent même juques à des fourberies & à des vilainies si infames, que je ne les aurois jamais pû croire si je ne m'en étois pleinement informé. Ces fourbes prennent une jeu-

ne fille des plus belles qui ſe trouve entre-eux, pour être (comme ils diſent & comme ils font acroire à ce peuple idiot & ignorant(l'Epouſe de Jagannat, ils la laiſſent la nuit dans le Temple, où ils l'ont tranſportée en grande ceremonie avec l'Idole, lui donnent à entendre que Jagannat viendra dormir avec elle, & lui ordonnent de lui demander ſi l'année ſera fertile, quelles Proceſſions, quelles Fêtes, quelles prieres & quelles aumônes il deſire qu'on faſſe pour cela; cependant un de ces Impoſteurs entre là dedans la nuit par une petite porte de derriere, joüit de cette fille, & lui fait acroire tout ce que bon lui ſemble; & le lendemain qu'on la tranſporte de ce Temple dans un autre avec la même magnificence qu'on l'avoit portée ſur ce Chariot de Triomphe à côté de Jagannat ſon Epoux, ces Brahmens lui font dire hautement au peuple tout ce qu'elle a appris de ces fourbes, comme l'ayant appris de la bouche même de Jagannat: Mais paſſons, s'il vous plaît, à des folies d'une autre eſpece.

Au devant de ce Chariot, & ſouvent encore dans les Deüras ou Temples d'Idoles, aux jours de Fêtes, on voit danſer des femmes publiques, qui font cent

postures deshonnêtes & extravagantes, neanmoins les Brahmens ne laissent pas d'acorder tout cela avec leur Religion. J'ai veu de ces femmes qui non seulement sont renommées pour leur beauté, mais encore pour leur grande retenuë, refuser jusques à des presens considerables de certains Mahumetans & Chrêtiens & même de Gentils étrangers, comme si elles n'étoient dediées que pour le Ministere & les Ministres du Deüra, pour les Brahmens & pour ces Fakires, qui sont là assis la plûpart sur les cédres, tout autour, quelques uns tout nuds avec leurs horribles cheveux de Megere, & dans la posture que je dirai-ci-aprés. Mais n'en demeurons pas à ces folies.

Tant de Voyageurs écriront que les femmes se brûlent dans les Indes, que je pense qu'on en croira enfin quelque chose, pour moi je m'en vai à mon tour vous en écrire comme les autres, vous faisant neanmoins remarquer d'abord, qu'il n'en est pas tout ce qu'on en dit, & qu'il ne s'en brûle pas en si grand nombre qu'au tems passé, parce que les Mahumetans, qui tiennent à present le Gouvernement, sont ennemis de cette barbare coûtume, & l'empéchent

tant qu'ils peuvent ; non pas qu'ils s'y opposent absolument, car ils veulent laisser leurs peuples Idolâtres, qui sont en bien plus grand nombre qu'eux, dans le libre exercice de leur Religion, de crainte de quelque Revolte ; mais ils l'empêchent indirectement en ce qu'ils obligent les femmes qui se veulent brûler à en aller demander la permission aux Gouverneurs, qui les font venir devant eux, les font quelquesfois entrer parmi leurs femmes, leur font des remonstrances, & des promesses, & ne leur donnent jamais cette permission que quand ils ont tenté toutes les voyes de douceur, & qu'ils les voyent absolument fixées dans leur folie ; ce qui n'empêche neanmoins pas qu'il ne s'en s'brûle beaucoup, principalement sur ces terres de Rajas où il n'y a point de Gouverneurs Mahumetans : Je ne m'arrêterai pas à vous faire l'histoire de toutes celles que j'ai vû se brûler, cela seroit trop long, & trop ennuyeux ; je vous en raporterai seulement deux ou trois exemples, d'où vous pourrez juger du reste; mais je vous ferai auparavant l'histoire d'une femme, vers laquelle je fus envoyé pour la détourner d'un si malheureux dessein.

Un de mes amis nommé Bendidas, premier Ecrivain de mon Agah Danech-mend-kan, vint à mourir d'une fiévre Etique, dont je l'avois traitté plus de deux ans ; sa femme resolut aussi-tôt de se brûler avec le corps de son mari ; mais les parens par l'ordre de mon Agah, dont ils estoient serviteurs, tâcherent de l'en dissuader, lui representant qu'à la verité c'estoit une genereuse & loüable resolution, & que ce seroit un grand honneur & un grand bon-heur dans la famille, mais qu'elle devoit songer que ses enfans estoient encore petits, qu'elle ne pouvoit pas les abandonner, & qu'elle devoit preferer leur avantage & l'affection qu'elle avoit pour eux, à l'amour qu'elle avoit eu pour son mari, & à sa propre satisfaction. Les parens n'ayant rien pû gagner sur son esprit par tout ce qu'ils lui avoient pû representer, s'aviserent de me prier de l'aller trouver comme estant envoyé de mon Agah, & comme ancien ami de la Maison. Je vis en entrant un Sabat de sept ou huit Vieilles horribles à voir avec quatre ou cinq vieux infatuez & écervelez de Brahmens, qui crioient tous par reprises & en batans des mains à l'entour du mort, & la femme

toute échevelée, le visage pâle, les yeux secs & étincelans, qui étoit assise, & qui crioit en battant aussi des mains en cadence comme les autres aux pieds de son mari. La criaillerie & le tintamare étant finis, je m'approchai de cette troupe de gens, & m'addressant à la femme, je lui fis entendre assez doucement que je venois de la part de Danechmend-kan; qu'il avoit fait deux écus de pension par mois à chacun de ses deux fils, mais que ce n'étoit qu'à la charge qu'elle ne se brûleroit pas, afin qu'elle pût avoir soin d'eux & les faire instruire; qu'au reste nous sçaurions bien le moyen de l'empêcher de se brûler, au cas qu'elle s'y voulût opiniâtrer, & de faire repentir ceux & celles qui l'incitoient & la poussoient à une si déraisonnable resolution, veu principalement qu'aucun de ses parens n'en étoit content, & qu'elle ne seroit point reputée pour infame, comme sont celles qui n'ont pas le courage de se brûler aprés la mort de leurs maris, lors qu'elles n'ont pas d'enfans; je lui repetai plusieurs fois toutes ces raisons, sans qu'elle me fit aucune réponse, seulement me repondit-elle enfin en me regardant fierement: Et bien si l'on

m'empêche de me brûler, je me casserai la tête contre les murailles. Quelle diabolique fureur te possede, disois-je à part moi; Et bien, lui dis-je aussi tout en colere, Prens donc tes enfans, malheureuse que tu és égorge-les, & les brûle avec toi; aussi bien mourront-ils de faim, car je m'en vais de ce pas trouver Danechmend-kan, & faire casser leur pension. Ces paroles, dites avec un ton de voix le plus fort & le plus menaçant que je pus, firent impression sur l'esprit de cette femme & de tous les assistans, elle abaissa tout d'un coup, sans dire mot, la tête sur ses genoux & la plûpart des Vieilles & des Brahmens se tirerent vers la porte & sortirent; aprés quoi les parens qui étoient venus avec moi se mirent à parlementer. Je crus pour lors que j'en avois assez fait, je montai à cheval & m'en vins à mon logis dans la croyance qu'ils acheveroient bien le reste; en effet sur le soir que je m'en allois rendre conte à mon Agah de ce que j'avois fait, je rencontrai ces parens qui me remercierent & me dirent qu'on avoit brûlé le corps, & qu'ils avoient enfin fait resoudre la femme à ne pas mourir.

Pour ce qui est des femmes qui se sont brûlées effectivement, je me suis tant de fois trouvé à ces horribles spectacles; que je ne les pouvois presque plus souffrir, & que j'ai même encore quelque horreur à y penser; Je m'en vais tâcher neanmoins de vous en representer quelques-uns, sans toutefois pretendre de vous exprimer au vif avec quelle fermeté & avec quelle resolution des femmelettes entreprennent une si étrange & si effroyable Tragedie; car il n'y a que la veuë seule qui en puisse faire prendre quelque idée.

Dans le tems que je passai de la ville d'Amed-abab à Agra par dessus les terres des Rajas qui sont dans ces quartiers-là, on nous donna nouvelle dans une Bourgade, où se reposoit la Caravane à l'ombre en attendant la fraîcheur du soir pour partir, qu'une femme s'en alloit à l'heure même se brûler avec le corps de son mari: Je me levai incontinent, & m'en allai tout courant sur le bord d'un grand Reservoir d'eau où se devoit faire l'action: Je vis en bas dans ce Reservoir, qui étoit presque à sec, une grande fosse pleine de bois, un corps mort étendu dessus, une femme, qui de loin me pa-

me assez bien faite assise sur ce mesme bucher, quatre ou cinq Brahmens qui y mettoient le feu de tous côtez, cinq femmes de mediocre âge & assez bien vétuës qui se tenoient par la main, en chantant & en dansant à l'entour de la fosse, & une grande foule de monde d'hommes & de femmes qui regardoient. Le bucher fut incontinent tout en feu, parce qu'on avoit jetté dessus quantité d'huile & de beurre, & je vis dans ce mesme tems au travers des flammes, que le feu se prenoit aux habits de la femme, qui étoient frottez d'huiles de senteur mêlées avec de la poudre de Sandaus & du safran; je vis tout cela, & ne remarquai point que la femme s'inquietât & se tourmentât en aucune façon; l'on disoit mesme jusques là qu'on lui avoit entendu prononcer avec beaucoup de force ces deux paroles, cinq, deux pour donner à entendre suivant certains sentimens particuliers & populaires dans la Metampsicose que c'étoit pour la cinquiéme fois qu'elle se brûloit avec son mesme mari, & qu'il n'en restoit plus que deux pour la perfection; comme si elle eût eu alors cette Reminiscence ou quelque Esprit Prophetique. Ce ne fut pas là la

fin de cette infernale Tragedie;je croyois que ce n'étoit que par ceremonie que ces cinq femmes chantoient & danſoient à l'entour de la foſſe ; mais je fus bien étonné, lorſque la flamme s'étant priſe aux habits d'une d'entr'elles, elle ſe laiſſa aller la tête la premiere dans la foſſe, & qu'enſuite une autre accablée de la flamme & de la fumée en fit autant que la premiere; mon étonnement redoublant par aprés quand je vis que les trois qui reſtoient ſe reprirent par la main, continüerent le branle ſans s'effrayer, & qu'enfin les unes aprés les autres elles ſe précipiterent dans le feu comme avoient fait leurs compagnes. Il m'ennuyoit bien de ce que je ne ſavois ce que cela vouloit dire, mais j'appris incontinent que c'étoient cinq Eſclaves, qui voyant que leur Maîtreſſe étoit extrémement affligée de la maladie de ſon mari, & qu'elle lui avoit promis de ne lui point ſurvivre, & de ſe brûler avec lui, ſe laiſſerent auſſi toucher de compaſſion & de tendreſſe envers cette Maiſtreſſe, & s'engagerent de parole de la ſuivre dans ſa reſolution & de ſe brûler avec elle. Pluſieurs perſonnes alors, que je conſultois ſur ce brûlement des femmes avec

le corps de leurs maris, me voulurent persuader que ce qu'elle en faisoient n'étoit que par un excés d'amitié qu'elle avoient eu pour eux, mais j'ai bien reconnu depuis que ce n'étoit qu'un effet de l'opinion, de la prévention & de la coûtume, & que les meres infatuées dés leur jeunesse de cette superstition comme d'une chose trés-vertueuse, trés loüable & inévitable à une femme d'honneur, en infatuoient de même l'esprit de leurs filles, dés leur tendre jeunesse, quoi qu'au fond ce n'aît jamais été qu'un artifice des hommes, pour s'assujettir davantage leurs femmes, pour les obliger à prendre des soins particuliers de leur santé, & pour empêcher qu'elle ne les empoisonnassent. Mais passons à une autre Tragedie, que je vous representerai plûtôt que plusieurs autres où je me suis trouvé, parce qu'elle a quelque chose de bizarre; veritablement je n'étois pas present à l'action, mais vous pourrez faire comme moi qui ne m'obstine plus à ne pas croire ces sortes de choses, à force d'en avoir tant vû qui m'étoient incroyables: Celle-ci s'est tellement renduë fameuse dans les Indes, que personne n'en doute, & peut-être même que

vous en aurez oüi parler dans l'Europe.

C'est d'une femme qui avoit quelques amourettes avec un jeune Mahumetan son voisin, qui étoit Tailleur & Joüeur de Tambourin. Cette femme, dans l'esperance qu'elle avoit que le jeune homme l'épouseroit, empoisonna son mari, & s'en vint tout aussi-tôt dire à son Tailleur; qu'il étoit tems de partir & de s'enfuir ensemble comme ils avoient projetté, ou qu'autrement elle seroit honnêtement obligée de se bruler; le jeune homme, qui eut crainte de s'embarasser dans quelque mauvaise affaire, la refusa tout court, mais la femme, sans s'émouvoir ni s'étonner autrement, fut trouver ses parens, les avertit de la mort subite de son mari, & leur protesta hautement qu'elle ne lui vouloit point survivre & qu'elle se vouloit brûler avec lui. Les parens bien contens d'une si genereuse resolution, & du grand honneur qu'elle faisoit à toute la famille, font aussi-tôt une fosse, la remplissent de bois, mettent le corps sur le Bucher & allument le feu. Tout étant ainsi preparé, la femme va embrassant & disant adieu à tous ses parens qui étoient autour de la fosse,

entre lesquels étoit aussi le Tailleur qu'on avoit invité là pour tambouriner avec je ne sai combien d'autres de ces sortes de gens, selon la coûtume de ce Quartier-là. Cette furie de femme étant venuë proche de ce jeune homme, fit semblant de lui vouloir aussi dire adieu comme aux autres, mais au lieu de l'embrasser doucement, elle le prend de toute sa force au collet, l'attire sur le bord de la fosse, & se renversant tout d'un coup, le fait tomber avec elle la tête la premiére dedans, où ils furent bien-tôt dépêchez.

Celle que je vis se brûler en partant de Sourate pour venir en Perse, en presence de Monsieur Chardin de Paris & de plusieurs Anglois & Hollandois, étoit entre deux âges & n'étoit pas laide ; de vous répresenter cette intrepidité bestiale & gaieté feroce qui se remarquoit sur son visage, avec quelle fermeté elle marchoit, se laissoit laver, parloit à l'un, parloit à l'autre, avec quelle assurance & insensibilité elle nous regarda, considera sa petite Cabane faite de grosse paille de Millet bien seche, entrelacée de menu bois, entra dedans cette Cabane, s'assit sur le Bucher, prenant la tête de son mari dans

son giron, prit un flambeau à la main, & mit le feu elle-même par dedans, pendant que je ne sais combien de Brahmens, armez de grands fregons pour attiser le feu, l'allumoient par dehors de tous côtez ; de vous representer, dis-je, tout cela, c'est ce qui ne m'est pas possible, à peine même le puis-je croire à present, quoi qu'il n'y ait, pour ainsi dire, que trois jours que je l'ai veu.

Il est vrai que j'en ai veu quelques-unes, qui à l'aspect du Bucher ou du feu témoignoient avoir quelque apprehension, & qui eussent peut-estre bien voulu s'en dédire, mais souvent il n'est plus tems ; les Demons de Brahmens, qui sont là avec leurs grands bâtons, les étonnent, les animent, ou les poussent même dedans, comme je l'ai veu à une jeune qui avoit reculé cinq ou six pas du Bucher, & à une autre qui se tourmentoit quand elle vit prendre le feu autour d'elle & à ses habits, ces bourreaux la repoussant deux ou trois fois avec leurs fregons. Neanmoins j'en ai veu une plusieurs fois, qui étoit encore belle femme, & qui s'étoit sauvée de leurs mains, se jettant en celles des Gadous, qui se trouvent là quelque fois en troupe

quand ils savent que c'est quelque belle & jeune femme qu'on doit brûler, & qui n'est pas fort apparentée, ni fort accompagnée; car les femmes qui ont peur en voyant le Bucher, & qui se sauvent pour lors, ne pouvant plus être receuës ni vivre avec les Gentils, parce qu'ils les reputent infames aprés avoir fait une telle faute & un tel deshonneur à la Religion, sont d'ordinaire la proye de ces sortes de gens, qui sont aussi reputez infames dans les Indes, & qui d'ailleurs n'ont rien à perdre; un Mogol n'oseroit pas les faire sauver, ni les recevoir, de crainte de s'attirer quelque mauvaise afaire. Il n'y a eu que les Portugais, qui sur les Ports de Mer, où ils étoient les plus forts, en ont enlevé plusieurs fois; pour moi j'ai eu quelquefois de telles rages contre ces maudits Brahmens, que si j'avois osé je les aurois étranglez. Il me souvient entr'autres que je vis brûler à Lahor une femme, qui étoit trés-belle & qui étoit encore toute jeune, je ne crois pas qu'elle eût plus de douze ans; cette pauvre petite malheureuse paroissoit plus morte que vive à l'approche du Bucher, elle trembloit & pleuroit à grosses larmes, & cependant trois ou qua-

tre de ces bourreaux, avec une vieille qui la tenoit par dessous l'aisselle, la pousserent & la firent asseoir sur le Bucher; & de crainte qu'ils avoient qu'elle ne s'enfuît, ou qu'elle ne se tourmentât, ils lui lierent les pieds & les mains; mirent le feu de tous côtez, & la brûlérent toute vive. J'eus bien de la peine à retenir ma colére, mais il se falut contenter de détester cette horrible Religion, & d'en dire en moi-même ce que le Poëte disoit autrefois d'une semblable, à l'occasion d'Ifigenie, que son propre Pere Agamemnon sacrifia à Diane pour l'interêt des Grecs, dont il étoit un des principaux Chefs.

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta,
Aulide quo pacto triviai Virginis Aram
Iphianassai turpârunt sanguine fœde
Ductores Danaum ——
———tantum Relligio potuit suadere malorum!

Ce sont certainement des choses bien barbares & bien cruelles, mais ce que font les Brahmens dans quelques endroits

des Indes l'eſt bien autant ou plus ; car au lieu de brûler ces femmes qui veulent mourir aprés la mort de leurs maris, ils les enterrent peu à peu toutes vives juſqu'à la gorge, & puis tout d'un coup ſe jettent deux ou trois deſſus, leur tordent le col, & les achevent d'étouffer, les couvrans vîte de paniers de terre & leur marchant ſur la tête. Mais voyons-en d'autres ſortes.

La plûpart des Gentils brûlent leurs morts; neanmoins il y en a qui ſe contentent de les faire un peu griller avec du chaûme ſur le bord d'un fleuve, aprés quoi, ils les precipitent du haut en bas d'une rive haute & eſcarpée ; c'eſt ce que j'ai veu pluſieurs fois ſur le Gange, prenant plaiſir de voir des troupes de Corneilles aſſiſter à ces funerailles & voltiger tout autour du cadavre, car c'eſt là leur proye auſſi bien que celle des poiſſons & des Crocodiles. Mais en voici une qui me ſemble bien meilleure.

Il y a de ces Gentils qui lors qu'ils s'apperçoivent qu'un malade eſt ſur le point de mourir, le portent ſur le bord d'un fleuve (je me ſuis auſſi trouvé une fois à cette barbare façon de faire (lui mettent premierement les pieds dans l'eau

&

&-puis le font couler & avancer jusqu'à la gorge, & lors qu'ils jugent qu'il s'en va expirer, ils l'enfoncent tout d'un coup dedans, & le laissent là aprés avoir bien criaillé & battu des mains; c'est, disent-ils, afin que l'ame en sortant soit lavée de toutes les impuretez qu'elle auroit pû contracter dedans le corps ; & ce n'est point seulement une raison du bas Peuple. J'ai veu des plus doctes d'entr'eux qui la rapportoient serieusement. Passons à d'autres sortes d'extravagances.

Entre une infinité & diversité tres-grande de Fakires, ou comme on voudra dire, de Pauvres, Derviches, Religieux, ou Santons Gentils des Indes, il y en a grand nombre qui ont comme une espece de Convens, où il y a des Superieurs, & où ils font une sorte de Vœu de Chasteté, Pauvreté & Obéissance, & qui menent une vie si étrange que je ne sai si vous le pourrez croire. Ce sont pour l'ordinaire ceux qu'on appelle Jauguis, comme qui diroit unis avec Dieu ; on en voit quantité de tout nuds assis ou couchez les jours & les nuits sur les cendres, & assez ordinairement dessous quelques-uns de ces grands arbres, qui sont sur les bords des

Talabs ou Reservoirs, ou bien dans des Galeries qui sont autour de leurs Deüras ou Temples d'Idoles; Il y en a qui ont des cheveux qui leur tombent jusqu'à mi-jambe, & qui sont entortillez par branches comme ce grand poil de nos barbets, ou plûtôt comme les cheveux de ceux qui ont cette maladie de Pologne qu'on appelle la Plie. De ceux-là j'en ai veu en plusieurs endroits qui tenoient un bras & quelquefois tous les deux élevez & tendus perpetuellement en haut par dessus leurs têtes, & qui avoient au bout des doigts des ongles entortillez qui étoient plus longs, selon la mesure que j'en ai prise, que la moitié de mon petit doigt; leurs bras étoient petits & maigres comme de ces personnes qui meurent Etiques, parce qu'ils ne prenoient pas assez de nourriture dans cette posture forcée & contre nature, & ils ne les pouvoient abbaisser pour prendre quoi que ce soit, pour boire ni pour manger, parce que les nerfs s'étoient retirez, & les jointures s'étoient remplies & sechées*; aussi ont-il de jeunes Novices qui les servent avec des respects tres-grands comme de saints Personnages. Il n'y a Megere d'Enfer

ſi horrible à voir que ces gens-là tout nuds avec leur peau noire, ces grands cheveux, ces fuzeaux de bras dans la poſture que j'ai dit, & ces longs ongles entortillez.

J'ai ſouvent rencontré à la campagne, & principalement ſur les terres des Rajas, des bandes de ces Fakires tout nuds qui faiſoient horreur à les voir. Les uns tenoient leurs bras élevez dans la poſture que je viens de dire; les autres avoient leurs horribles cheveux épars, ou bien ils les avoient liez & entortillez à l'entour de leur tête, quelques autres avoient des maſſües d'Hercule à la main, & quelques autres des peaux de Tygre ſeches & roides ſur les épaules. Je les conſiderois paſſer ainſi tous nuds effrontement au milieu d'une grande Bourgade. J'admirois comme les hommes, les femmes & les filles les regardoient indifferemment ſans s'émouvoir non plus que quand on voit paſſer quelques Hermites par nos ruës, & comme les femmes leur portoient même l'aumône bien devotement, & les prenoient ſans doute pour de Saints Perſonnages bien plus ſages & bien plus honnêtes que le reſte des hommes.

J'en ai veu un fameux assez long-tems dans Dehli nommé Sarmet, qui alloit ainsi tout nud par les ruës, & qui aima mieux enfin se laisser couper le col que de se vestir, quelques menaces & quelques promesses que lui pût faire Aureng-Zebe.

J'en ai veu plusieurs qui par devotion faisoient de longs pelerinages non seulement tout nuds, mais chargez de grosses chaines de fer, comme celles qu'on met aux pieds des Elefans; d'autres qui par un vœu particulier se tenoient les sept & huit jours debout sur leurs jambes, qui devenoient enflées & grosses comme leurs cuisses, sans s'asseoir ni sans se coucher, ni sans se reposer autrement qu'en se penchant & s'appuyant quelques heures de la nuit sur une corde tenduë devant eux; d'autres qui se tenoient les heures entieres sur leurs mains sans branler, la tête en bas & les pieds en haut, & ainsi de je ne sai combien d'autres sortes de postures, tellement contraintes & tellement difficiles, que nous n'avons bâteleurs qui les pûssent imiter; & tout cela, ce semble, par devotion, comme j'ai dit, & par motif de Religion, où on n'en sauroit seulement découvrir l'ombre.

Toutes ces choſes ſi extraordinaires, à vous dire le vrai, me ſurprenoient fort dans le commencement, je ne ſavois qu'en dire & qu'en penſer ; tantôt je les conſiderois comme quelques reſtes, ou comme les auteurs de cette ancienne & infame Secte Cynique, ſinon que je ne remarquois en eux que brutalité & ignorance, & qu'ils me ſembloient plûtôt des arbres qui ſe remüoient un peu d'un lieu à autre que des animaux raiſonnables; tantôt je les conſiderois comme gens enteſtez de Religion ; mais, comme j'ai déja dit, je ne pouvois remarquer en tout cela aucune ombre de vraye Pieté; tantôt je penſois en moi-même que cette vie pareſſeuſe, faineante, & independante de gueux, pourroit bien avoir quelque choſe d'attrayant ; tantôt que la vanité, qui ſe fourre par tout, & qui ſe trouve auſſi ſouvent ſous le manteau rapetaſſé d'un Diogene, que ſous les bons habits d'un Platon, pourroit être ce reſſort qui faiſoit joüer tant de machines; & puis faiſant encore reflexion ſur la miſerable & auſtere vie qu'ils menoient, je ne ſavois plus quel jugement en porter.

Il est vrai que plusieurs disent qu'ils ne font ces austeritez si horribles que dans l'esperance qu'ils ont de renaître Rajas, ou dans un état de vie plus délicieux que la leur; mais comme je leur ait dit à eux-mêmes plusieurs fois, comment peut-on croire qu'un homme se puisse resoudre à une si malheureuse vie dans l'esperance d'une autre qui ne sera pas plus longue, & qui au bout du conte n'est toûjours que bien peu heureuse, quand on renaîtroit un Raja, ou un Jesseingue, ou un Jessomseingue, qui sont des plus puissans Rajas des Indes? Il faut, leur disois-je, qu'il y ait quelque chose là-dedans que vous ne nous veüilliez pas découvrir, ou que vous avoüiez que vous êtes des fous achevez.

Entre tous ceux que je viens de dire, il s'en trouve qu'on croit de vrai Saints illuminez & parfaits Jauguis ou parfaitement unis à Dieu. Ce sont gens qui ont entierement abandonné le monde, & qui se retirent d'ordinaire à l'écart dans quelque Jardin fort éloigné, comme des Hermites, sans jamais venir à la Ville; si on leur porte à manger, ils le reçoivent, sinon, on dit qu'ils s'en

passent, & on croit qu'ils vivent de la grace de Dieu dans les jeûnes & dans les austeritez perpetuelles, & sur tout abimez dans la meditation; je dis abimez, car ils se poussent si avant là dedans qu'ils passent les heures entieres ravis en extase, leurs sens externes sans aucune fonction, & (ce qui seroit admirable s'il étoit vrai,) voyans Dieu même comme une certaine lumiere tres-blanche, tres-vive & inexplicable, avec une joye & une satisfaction non moins inexprimable, suivie d'un mépris & d'un détachement entier du monde, s'il est vrai ce qu'un de ceux qui prétendoit pouvoir entrer en cette extase & y avoir entré plusieurs fois, m'en disoit; & s'il est vrai ce que disent ceux qui les approchent, & qui assûrent la chose d'une telle façon qu'il semble qu'ils le croyent tout de bon comme s'il n'y avoit point de tromperie; Dieu seul sçait au vrai ce qui en est, & si dans cette solitude & dans ces jeûnes l'imagination affoiblie ne se laisseroit point aller dans ces illusions, ou si ce ne seroit point quelque chose de ces especes d'extases naturelles, ou Cardan dit qu'il entroit quand il vouloit, d'autant plus que je vois qu'il y a de

l'artifice en ce qu'ils font, veu qu'ils prescrivent des Regles pour se lier peu à peu les sens ; car ils disent par exemple, qu'aprés avoir jeuné plusieurs jours au pain & à l'eau, il faut premierement se tenir seul dans un lieu retiré, les yeux fichez en haut quelque tems sans branler aucunement, puis les ramener doucement en bas, & les fixer tous deux à regarder en même tems le bout de son nez également & autant d'un côté que de l'autre (ce qui est assez difficile) & se tenir là ainsi bandez & attentifs sur le bout du nez jusqu'à ce que cette lumiere vienne. Quoi qu'il en soit, je sçai que ce Ravissement, & les moyens d'y entrer, sont le grand Mystere de la Cabale des Jauguis, comme il l'est des Soufys; je dis Mystere, parce qu'ils tiennent cela caché entr'eux, & n'eût été ce Pendet ou Docteur Indou, que Danechmend-kan tenoit à ses gages, & qui n'osoit lui rien celer, & que Danechmend-kan sçavoit d'ailleurs les Mysteres de la Cabale des Soufys, je n'en aurois pas tant découvert : je sçai de plus que pour ce qui est de l'extremité de la pauvreté, des jeûnes & des austeritez, il faut qu'il en soit quelque chose : Il ne faut pas, ou je suis bien

trompé, qu'aucuns de nos Religieux ou Hermites Européens croyent l'emporter en cela sur ces gens-là, ni même en general sur tous les Religieux Asiatiques, témoins la vie & les jeûnes des Armeniens, des Cofres, des Grecs, des Nestoriens, des Jacobites & des Maronites; il faut avoüer que nous ne sommes que des Novices auprés de tous ces Religieux; mais aussi faut-il avoüer, selon ce que j'ai experimenté, au regard de ceux des Indes, qu'ils ne doivent pas être cruellement tourmentez de la faim, comme nous sommes nous autres dans nos Païs froids.

Il y en a d'autres bien differens de ceux-ci qui sont d'étranges personnages; ils vont quasi perpetuellement voyageans deçà delà; ce sont gens qui se mocquent de tout, qui ne se mettent en peine de rien; gens à secrets, qui, à ce que le peuple dit, ne savent pas moins que de faire de l'or & preparer si admirablement le Mercure; qu'un ou deux grains pris tous les matins remettent un corps en parfaite santé, & fortifient tellement l'estomach qu'il digere tres-bien, & qu'on ne se peut presque pas rassasier: Ce n'est pas tout; quand deux de ces ex-

cellens Janguis viennent à se rencontrer, & qu'on les peut faire piquer l'un l'autre sur ce pouvoir de leur science ou Jauguisme; on leur voit faire de tels tours à l'envi l'un de l'autre, que je ne sçai si Simon Magus en auroit fait davantage, car ils devinent ce qu'on pense, font fleurir une branche d'arbre, & lui font porter du fruit en moins d'une heure, mettent couver un œuf qu'on leur donne dans leur sein, & en font éclorre en moins d'un demi quart-d'heure tel oiseau qu'on veut, qu'ils font voler dans la chambre, & ainsi de je ne sçai combien d'autres prodiges. J'entens si ce qu'on en dit est veritable, car il me souvient qu'un jour mon Agah avoit fait venir chez lui un de ces fameux Devins; qu'il convint avec lui de lui donner le lendemain trois cens Roupies, ce qui valoit prés de cent cinquante écus, s'il lui disoit, comme il le promettoit, sa pensée, qu'il écriroit devant lui sur le papier; que je convins aussi de lui en donner vingt-cinq, pourveu qu'il devinât la mienne; mais que le Prophete nous manqua de parole, comme me fit une autrefois un de ces producteurs d'oiseaux à qui j'avois aussi promis vingt Roupies,

Vous voyez que j'entens toûjours si ce qu'on en dit est veritable, car pour moi avec toute ma curiosité, je ne suis jamais de ces heureux qui se trouvent present à ces sortes de grands coups, & même quand par hazard je me trouve à quelques-uns de ceux que l'on croit estranges, je vas toûjours cherchant si la chose ne se pourroit point faire par quelque tromperie, artifice ou souplesse de main, & je suis même quelquefois assez malheureux ou heureux pour trouver la fourbe, comme je fis de celui qui faisoit courir une tasse pour découvrir quel étoit le voleur qui avoit pris de l'argent à mon Agah.

Il y en a enfin en plusieurs endroits qui ont tout un autre air que tous ceux que j'ai dit ci-dessus ; leur vie & leur devotion est plus douce & plus polie ; ils vont par les ruës nuds pieds, nud tête, ceints d'une escharpe qui leur vient jusqu'aux genoux ; & un drap blanc passé par dessous l'aisselle droite, & repassé par dessus l'épaule gauche en forme de manteau, sans autres vestemens par dessous ; ils sont toûjours bien lavez & propres en tout, & marchent ordinairement deux à deux fort modestement

tenans dans la main un petit pot de terre à trois pieds & à deux anses fort propre & fort joli ; ils ne vont pas gueusans de boutique en boutique comme beaucoup d'autres Fakires ils entrent librement par tout dans les maisons des Gentils, où ils sont les bien venus & les bien receus ; c'est la benediction du logis ; Dieu garde de les accuser de quelque chose ; & cependant on ne laisse pas de sçavoir ce qui se passe souvent dans ces visites parmi les femmes, mais c'est la coûtume ; ils sont en possession d'être Saints nonobstant tout cela, & une Maison ne se trouve qu'honnorée de leur visite, aussi n'est-ce pas sur cela que je m'arrête, il y a bien d'autres endroits dans le monde où on n'y regarde pas de si prés; mais ce que je trouve tout a fait ridicule dans ces gens-là, c'est qu'ils sont assez impertinens pour se comparer à nos Religieux qu'ils voyent dans les Indes : J'ai pris quelquefois plaisir pour les faire donner dans le panneau, de leur faire de grandes ceremonies, & leur rendre de grands respects ; je les entendois incontinent aprés qu'ils se disoient les uns aux autres, ce Frangui-là connoît qui nous sommes, il y a long-tems

qu'il est dans les Indes ; il sçait que nous sommes les Padrys des Indous ; la belle comparaison, disois-je en moi même, impertinente & idolatre canaille ! Mais c'est trop s'arrester aux gueux des Gentils ; passons à leurs Livres de Loi & de Science, vous pourrez juger par aprés si la plus grande partie de ce que j'en dirai se devra mettre, ainsi que je le pense, au nombre des Extravagances.

Ne vous étonnez pas d'abord, si, quoi que je ne sçache pas le Hanscrit, qui est la langue des Doctes, dont je dirai un mot ci aprés, & peut-être celle-là même des anciens Bragmanes des Indes, comme on pourra voir ensuite, je ne laisserai pas de, vous dire beaucoup de choses qui sont tirées des Livres écrits en cette langue, car vous sçaurez que mon Agah Danechmend-kan, partie à ma solicitation, partie pour sa propre curiosité, prit à ses gages un des plus fameux Pendets qui fut dans toutes les Indes & qui autrefois avoit eu pension de Dara le fils aîné du Roi Chah-Jehan, & que ce Pendet, outre qu'il attiroit chez nous tous les plus sçavans Pendets, a esté plus de trois ans assis à mes costez. Quand

j'étois las d'expliquer à mon Agah ces dernieres découvertes d'Harveus & de Pecquet sur l'Anatomie, & de raisonner avec lui sur la Philosophie de Gassendi & de Descartes, que je lui traduisoit en Persien (car ç'a été la ma plus grande occupation pendant cinq ou six ans) le Pendet étoit nôtre Refuge, & alors c'étoit à lui à raisonner, & à nous conter ses fables, qu'il nous debitoit serieusement & sans jamais rire, il est vrai que nous nous degoûtâmes si fort à la fin de ses raisonnemens bourrus, que nous ne le pouvions presque plus entendre.

Ils disent donc que Dieu, qu'ils appellent Achar, c'est à dire, immobile ou immuable, leur a envoyé quatre Livres qu'ils appellent Beths, mot qui signifie Science, parce qu'ils pretendent que dans ces Livres toutes les Sciences soient comprises. Le premier de ces Livres s'appelle Atherbabed, le second Zager-Bed, le troisiéme Rekbed, & le quatriéme Samabed. Suivant la doctrine de ces Livres, ils doivent être distinguez, comme ils le sont effectivement, en quatre Tribus, la premiere de Brahmens, ou gens de Loi; la seconde de Quetteris,

qui sont les gens de guerre ; la troisiéme de Bescué, ou Marchands, qu'on appelle communement Banyames ; & la quatriéme de Seydra, qui sont les Artisans & Laboureurs ; en sorte que ces Tribus ne se puissent point allier les unes avec les autres, c'est à dire qu'un Brahmen, par exemple, ne puisse pas se marier avec une femme Queteri, & ainsi des autres.

Ils conviennent tous dans une doctrine semblable à celle des Pythagoriciens au regard de la Metempsicose, & en ce qu'ils ne peuvent ni tuer, ni manger aucun animal ; il y en a neanmoins quelques-uns de la seconde Tribu qui en peuvent manger, pourveu que ce ne soit pas de la vache ou du paon : Ils ont tous un grand respect pour ces deux animaux, & sur tout pour la vache, parce qu'ils imaginent je ne sçai quel fleuve entre cette vie & l'autre qu'ils doivent passer, se tenans à la queuë d'une vache. Leurs anciens Legislateurs avoient peut-être veu ces Bergers d'Egypte qui traversent ainsi le Nil, en tenant de la main gauche la queuë d'un busle ou d'un bœuf, & de la main droite un bâton pour le conduire & le faire tourner comme

ils veulent ; ou plûtôt ils auroient imprimé ce respect pour la vache, parce que c'est d'elle qu'ils tirent le lait & le beurre, ce qui fait une bonne partie de leur subsistance, & qu'elle est le fondement du labourage, & par consequent de la vie, d'autant plus qu'il n'en est pas dans les Indes comme dans nos Quartiers, où la terre puisse nourrir cette grande quantité de bétail ; si l'on en tuoit dans les Indes la moitié de ce qu'on fait en France ou en Angleterre, le Païs s'en trouveroit bien-tôt dépourveu, & la terre sans pouvoir être cultivée ; le chaud y est si grand huit mois de l'année, que tout est sec, & que les bœufs & les vaches mourans souvent de faim, mangent de la vilainie dans la Campagne, comme pourroient faire des pores ; & c'est à cause de la disette de bétail que du tems de Jehan-Guire les Brahmens obtinrent qu'il ne s'en tuëroit point durant un certain nombre d'années, & que ces années dernieres ils presenterent une Requête à Aureng-Zebe, & lui firént offre d'une somme considerable s'il vouloit faire une semblable défense que Jehan-Guire : Ils remontroient que depuis cinquante ou soixante ans plus

sieurs terres demeuroient incultes, parce que les bœufs & les vaches étoient devenus trop rares & trop chers : peut-être même que ces Legislateurs auroient consideré que la chair de vache & de bœuf dans les Indes n'a pas grand goût, ni n'est guere saine, si ce n'est un peu l'Hiver pendant le froid. Ou peut être enfin qu'ils auroient voulu détourner les hommes de la cruauté où ils étoient trop enclins les uns envers les autres, les obligeant par maxime de Religion d'avoir de l'humanité pour les animaux mêmes, & leur donnant à croire qu'en tuant ou en mangeant quelque animal, il se pourroit faire qu'ils tueroient ou mangeroient quelqu'un de leurs grands peres, ce qui seroit un crime horrible.

Selon la Doctrine de ces Beths, ils sont obligez de faire Oraison tous les jours trois fois pour le moins, au matin, à midi & au soir, le visage tourné vers l'Orient. Ils sont encore obligez de se laver trois fois tout le corps, ou du moins avant le manger, & croyent qu'il y a plus de merite de se laver, & de faire la priere dans de l'eau courante que dans une autre. Peut-être bien encore que les

Legiſlateurs en ce point ont eu égard à ce qui eſt propre & commode pour le Païs, car on ne demande dans les Indes qu'à ſe laver & à ſe baigner. Auſſi ſont-ils bien embaraſſez à obſerver leur Loi lors qu'ils ſe trouvent dans les Païs froid. J'en ai veu dans les voyages qui ont penſé mourir pour ſe vouloir ainſi opiniâtre à ſe laver le corps, ſe plongeant dans les fleuves ou dans les reſervoir lors qu'ils en trouvoient proche, ou ſe jettant des ſceaux d'eaux ſur la tête lors qu'ils en étoient éloignez. Quand je leur diſois ſur cela que dans les Païs froids il ſeroit impoſſible d'obſerver leur Loi pendant l'Hiver, ce qui étoit un ſigne qu'elle n'étoit qu'une pure invention des hommes, ils me donnoient cette réponſe aſſez plaiſante ; qu'ils ne prétendoient pas que leur Loi fût univerſelle; que Dieu ne l'avoit faite que pour eux, & c'étoit pour cela qu'ils ne pouvoient pas recevoir un Etranger dans leur Religion ; qu'au reſte ils ne prétendoient point que la nôtre fût fauſſe, qu'il ſe pouvoit faire qu'elle fût bonne pour nous, & que Dieu pouvoit avoir fait pluſieurs chemins differens pour aller au Ciel, mais ils ne veulent pas entendre

que la nôtre étant generale pour toute la terre, la leur ne peut être que fable & que pure invention.

Ces mêmes Beths leur enseignent que Dieu ayant déterminé de créer le monde, il ne le voulut pas faire immediatement, mais qu'il créa trois Etres trés-parfaits. Le premier fut Brahma, qui veut dire penetrant en toutes choses ; le second Beschen, qui veut dire existant en toutes choses ; & le troisiéme Mehahdeu, qui veut dire grand Seigneur ; que par le moyen de Brahma il crea le monde, par le moyen de Beschen il le conserve, & que par le moyen de Mehahdeu il le détruira; que ce fut Brahma qui par le commandement de Dieu publia les quatre Beths, & que c'est pour cela que dans quelques-uns de leurs Temples ils le representent avec quatre têtes.

Touchant ces trois Estres j'ai veu des Missionnaires Européens qui pretendent que les Gentils ont quelque idée du Mystere de la Trinité, & qui disent qu'il est expressement porté dans leurs Livres, que ce sont trois Personnes en un seul Dieu ; pour moi j'ai fait assez discourir les Pendets sur cette matiere, mais ils s'ex-

pliquent si pauvrement que je n'ai jamais pû comprendre nettement leur sentiment ; j'en ai même veu quelques-uns qui disent que ce sont trois veritables Creatures tres parfaites qu'ils appellent Deütas, sans pourtant bien expliquer ce qu'ils entendent par ce mot de Deüta ; comme nos anciens Idolâtres n'ont à mon avis, jamais bien expliqué ce qu'ils entendoient par ces mots de Genius & de Numina, qui est, je pense, le même que Deüta chez les Indiens ; il est vrai que j'en ai veu d'autres, & des plus savans, qui disoient que ces trois Estres n'étoient effectivement qu'un même Dieu consideré en trois façons, à savoir entant qu'il est Producteur, Conservateur & Destructeur des choses ; mais ils ne disoient rien des trois Personnes distinctes en un seul Dieu.

De plus j'ai veu le Reverend Pere Roa Jesuite, Allemand de Nation & Missionnaire à Agra, qui s'étoit appliqué au Hanscrit & qui y avoit beaucoup d'entrée, qui soûtenoit que non seulement il étoit porté dans les Livres des Gentils, qu'il y avoit un Dieu en trois Personnes, mais même que la seconde Personne de leur Trinité s'étoit incarnée neuf fois,

& afin qu'on ne croye pas que je me veuille attribuer des Ecrits des autres, je m'en vai vous rapporter mot pour mot ce qu'en attrapa par adresse un Pere Carme de Chiras, lors que ce Pere Roa passoit par là pour venir à Rome. Les Gentils, dit-il, tiennent que la seconde Personne de la Trinité s'est incarnée par neuf fois, & cela pour diverses necessitez du monde, desquelles elle l'a délivré; La huitiéme Incarnation est la plus celebre, car ils soutiennent que le Monde étant asservi sous la puissance des Geans, il fut délivré par la seconde Personne, incarnée & né d'une Vierge à minuit; les Anges chantans dans les airs, & les Cieux versans une pluye de fleurs pendant toute la nuit. Cela sent beaucoup le Christianisme, mais voici la fable qui retourne. Ils ajoûtent que ce Dieu incarné tua premierement un Geant qui voloit dans l'air, & qui étoit si grand qu'il obscurcissoit le Soleil; que par sa chûte il fit trembler toute la terre, & que même de son grand poids il la penetra si avant qu'il tomba dans l'Enfer; que ce Dieu incarné blessé au côté dans le premier conflit avec ce Geant tomba: mais que par sa chûte il mit en fuite

ſes ennemis ; qu'aprés s'être relevé & avoir délivré le Monde, il monta aux Cieux, & qu'à cauſe de ſa bleſſure il eſt appellé ordinairement, bleſſé au côté. La dixiéme Incarnation, qui ſera lors que ſuivant nôtre ſupputation l'Ante-Chriſt viendra, ce ſera, diſent-ils, pour délivrer le Monde de l'eſclavage des Mahumetans ; mais ce n'eſt qu'une Tradition vulgaire qu'on ne trouve point dans leurs Livres. Ils diſent auſſi que la troiſiéme Perſonne de la Trinité s'eſt manifeſtée au Monde ; ſurquoi ils content que la fille d'un Roi étant en état d'être mariée, & lui ayant été demandé par ſon Pere, qui elle vouloit en mariage, répondit qu'elle ne vouloit être unie qu'à une Perſonne Divine, & qu'en même tems apparut au Roi la troiſiéme Perſonne de la Trinité en forme de feu, que ce Roi en donna incontinent avis à ſa fille, qui conſentit auſſi tôt aux Nôces ; que cette Perſonne de la Trinité, toute en feu qu'elle étoit, fut appellée au Conſeil ; & que voyant que les Conſeillers du Roi s'oppoſoient à ce mariage, elle ſe prit à leurs barbes, & les brûla avec toute la Maiſon Royale ; aprés quoi elle épouſa la fille (contes de ma

mere l'Oye.) Ils ajoûtent encore que la premiere Incarnation de la seconde Personne fut dans la nature d'un Lion; la seconde dans celle d'un pourceau ; la troisiéme en celle d'une tortuë ; la quatriéme dans un serpent ; la cinquiéme dans un Pygmée Brahmane haut d'une coudée ; la sixiéme dans un monstre homme-lion ; la septiéme dans un dragon ; la huitiéme comme nous avons dit ; la neuviéme en un singe, & que la dixiéme se fera en celle d'un grand Cavalier.

Sur tout ceci je vous dirai que je ne fais point de doute que le Reverend Pere Roa n'ait tiré ce qu'il dit des Livres des Gentils, & que c'est là le principal fondement de leur Mythologie, j'en avois écrit plusieurs choses fort au long dans mes Memoires & avois méme pris les figures de plusieurs de leurs Dieux ou Idoles que j'avois veu dans leurs Temples, & m'étois fait donner les caracteres de leur langue Hanscrit, mais ayant trouvé à mon retour tout cela, ou du moins la meilleure partie, imprimé dans *China illustrata* du Pere Kirker, qui l'avoit appris à Rome de ce même Pere Roa, je me contenterai de vous avoir

indiqué le Livre. Il est vrai que ce mot d'Incarnation, dont se sert le Reverend Pere, m'a été nouveau, ne l'ayant jamais veu usité si expressement; seulement avois-je entendu quelques Pendets qui expliquoient ainsi la chose: Savoir que Dieu avoit autrefois paru en ces figures, où il avoit fait toutes ces merveilles qu'ils racontent; d'autres me l'avoient expliqué de cette autre sorte; que c'étoit l'ame de certains grands Hommes, comme nous pourrions dire des Heros qui avoit passé dans ces corps, & que ces Heros étoient ainsi devenus Deütas, ou pour parler comme nos anciens Idolâtres, qui étoient devenus une espece de Divinitez puissantes & considerables, des Numina, des Genii, des Demones, ou si vous voulez des Esprits ou des Fées, car je ne voi point que ce mot de Deüta puisse signifier autre chose. Mais cette seconde explication des Pendets revenoit enfin à la premiere, en ce qu'ils croyent la plûpart que nos ames sont des portions du portioncules de Dieu. D'autres me donnoient une explication bien plus relevée, disans que toutes ces Incarnations ou Apparitions, dont parlent leurs Livres,

ne

ne se doivent point entendre au pied de la lettre, mais seulement mystiquement, estant qu'on expliquoit par là les divers Attributs de Dieu. Il y en a eu quelques-uns, & des plus doctes, qui m'ont avoüé franchement qu'il n'y avoit rien de plus fabuleux que toutes ces Incarnations, & que ce n'étoit que des inventions de Legislateurs pour retenir les peuples dans quelque Religion, & que quand même cela auroit été, supposant ce fondement qui leur est commun, que nos ames fussent des portions ou portioncules de la Divinité, on s'en devroit mocquer en bonne Philosophie, sans en faire des mysteres de Religion : puis qu'à l'égard de nos ames, nous serions Dieu, & qu'au fond ce seroit nous-mêmes qui nous serions imposez des cultes de Religion, des Metempsicoses, des Paradis & des Enfers, ce qui seroit ridicule.

J'ajoûterai ces mots pour vous faire savoir que je ne suis pas moins obligé à Messieurs Henri Lor & Abraham Roger, qu'aux Reverends Peres Kirker & Roa : J'avois compilé cent choses touchant les Gentils que j'ai trouvées dans les Livres de ces Messieurs, & qui m'auroient bien donné de la peine à tan-

ger comme ils les ont fait. Ainsi je me contenterai de vous dire quelque chose en general de leurs études & sciences, non pas en bel ordre, comme vous pourriez peut-être esperer, mais de la façon que je l'ai appris, & apparemment comme il est dans leurs Livres, je veux dire par pieces, par morceaux & sans suite.

La Ville de Benares, qui est située sur le Gange, dans un tres-beau & riche Païs & dans un tres-bel endroit, est l'Ecole generale, & comme l'Athenes de toute la Gentilité des Indes, où les Brahmens & les Religieux, qui sont ceux qui s'appliquent à l'étude, se rendent. Ils n'ont point de Colleges & de Classes ordonnées comme chez nous; cela me semble plus tenir de cette façon d'Ecole des Anciens; les Maistres étans dispersez par la Ville dans leurs maisons, & principalement dans les Jardins des Fauxbourgs, ou les gros Marchands les souffrent. De ces Maîtres, les uns ont quatre Disciples, les autres six ou sept, & les plus renommez douze ou quinze tout au plus, qui passent les dix & les douze années avec eux. Toute cette étude est fort froide, parce que la plûpart des Indiens

sont d'une humeur lente & paresseuse, la chaleur du païs & leur manger y contribuant beaucoup. Et parce qu'ils ne sont point comme nous animez au travail par cette grande émulation & par cette esperance que nous avons de parvenir à quelque chose, ils étudient doucement & sans beaucoup se tourmenter, en mangeant leur Kicheri ou mélange de legumes que les riches Marchands leur font apprêter.

Leur premiere étude est sur le Hanscrit, qui est une langue tout à fait differente de l'Indienne ordinaire, & qui n'est sûe que des Pendets ; & c'est de cette langue dont le Reverend Pere Kirker a donné l'Alphabet qu'il a eu du Pere Roa, elle s'appelle Hanscrit qui veut dire langue pure ; & parce qu'ils tiennent que ce fut dans cette langue que Dieu, par le moyen de Brahma, leur publia les quatre Beths, qu'ils estiment Livres Sacrez, ils l'appellent langue Sainte & Divine. Ils prétendent même qu'elle soit aussi ancienne que Brahma, dont ils ne content l'âge que par Lecques ou centaines de mille ans; mais je voudrois caution de cette étrange antiquité. Quoi qu'il en soit, on ne sau-

roit nier, ce me semble, qu'elle ne soit tres-ancienne, puis que leurs Livres de Religion, qui l'est sans doute beaucoup, ne sont écrits que dans cette langue, & que de plus, elle a ses Autheurs de Philosophie, la Medecine en Vers, quelques autres Poësies, & quantité d'autres Livres dont j'ai veu une grande Sale toute pleine dans Benares.

Aprés qu'ils ont apris le Hanscrit, ce qui leur est tres-difficile, parce qu'ils n'en ont point de Grammaire qui vaille, ils se mettent pour l'ordinaire à lire le Purankc, qui est comme un Interpréte & Abregé des Beths, parce que ces Beths sont fort gros, du moins si ce sont ceux qu'on me montra à Benares: ils sont mêmes tres-rares, jusques-là que mon Agah ne les a jamais pû trouver à acheter, quelque diligence qu'il ait pû faire; aussi les tiennent-ils fort secrets, de crainte que les Mahumetans ne mettent la main dessus, & ne les fassent brûler comme ils ont déja fait plusieurs fois. Aprés le Purance quelques-uns se jettent dans la Philosophie, ou certainement ils réüssissent bien peu; je l'ai déja dit, ils sont d'une humeur lente & paresseuse, & ne sont point animez dans l'esperance de par-

venir à quelque chose par leur étude.

Entre leurs Philosophes il y en a principalement six fort fameux, qui font six Sectes differentes ; les uns s'attachent à celle-ci, & les autres à celle-là ; ce qui fait de la difference, & cause même de la jalousie entre les Pendets ou Docteurs ; car ils savent qu'un tel est de cette Secte, & un tel d'une autre, & chacun d'eux prétend que sa doctrine est bien meilleure que celle des autres, & qu'elle est même plus conforme aux Beths. Il y a bien une sixiéme Secte qui s'appelle Bauté, d'où sortent douze autres Sectes differentes, mais cette Secte n'est pas si commune que les autres ; les Sectateurs en sont haïs & méprisez, traitez d'Athées & de gens sans Religion, & ne vivent pas même aussi comme les autres.

Tous ces Livres parlent des premiers Principes des choses, mais fort differemment. Les uns tiennent que tout est composé de petits corps, qui sont indivisibles, non pas à cause de leur solidité, dureté & resistance, mais à raison de leur petitesse, & disent ainsi plusieurs choses ensuite qui approchent des opinions de Democrite & d'Epicure, mais

c'eſt avec tant de confuſion & en ſi mauvais ordre, qu'on ne ſait à quoi ſe tenir, tout cela ne paroît que pieces & morceaux mal ajuſtez & mal ſuivis ; neanmoins comme leurs plus fameux Pendets me ſemblent tres-ignorans, & que d'ailleurs je n'ai pas leu leurs Livres, il me reſte un ſcrupule que ce ne ſoit autant ou plus la faute des Pendets que celle des Auteurs.

Les autres diſent que tout eſt composé de matiere & de forme, mais pas un d'eux ne s'explique nettement ſur la matiere, & bien moins encore ſur la forme ; neanmoins j'ai aſſez reconnu qu'ils ne l'entendent aucunement de la ſorte qu'on a accoûtumé de l'expliquer dans nos Ecoles avec nôtre éduction de la puiſſance de la matiere ; car ils aportent toûjours des exemples de choſes artificielles, & entre autres celui d'un vaſe de terre molle, que le Potier tourne & forme tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.

D'autres veulent que tout ſoit composé des quatre Elemens & du Neant, mais il ne s'expliquent en aucune façon touchant le mélange & la tranſmutation. Et pour ce qui eſt du Neant, qui vient à peu prés à nôtre Privation, ils

admettent de je ne ſçai combien de façons, qu'ils n'entendent, je crois, point du tout, ni ne ſçauroient faire entendre.

Il y en a auſſi qui veulent que la lumiere & les tenebres ſoient les premiers Principes, & diſent là-deſſus mille choſes à veuë de païs, ſans ordre ni ſuite, & apportent de longues raiſons, qui ne ſentent nullement la Philoſophie, mais ſouvent la façon ordinaire de parler du peuple.

Il y en a encore qui admettent pour Principe la Privation, ou plûtôt les Privations, qu'ils diſtinguent du Neant, & dont ils font de grands dénombremens, ſi inutiles & ſi peu philoſophiques, que j'ai de la peine à m'imaginer que cela ſoit dans leurs Livres, & que leurs Auteurs ſe ſoient pû amuſer à des telles bagatelles.

Il y en a enfin qui pretendent que tout eſt compoſé d'accidens, & en font auſſi des dénombremens étrangement longs & ennuyeux, & qui ne ſentent que la boutique de quelque cauſeur du menu peuple.

Touchant ces Principes en general, ils ſont tous d'accord qu'ils ſont Eternels; cette production du Rien ſemble

ne leur être point tombée en pensée, non plus qu'à beaucoup d'autres de ces anciens Philosophes ; neanmoins il y en a un, disent-ils, qui en touche quelque chose.

Dans la Medecine ils ont quantité de petits Livres, qui sont plûtôt des Recueils de Receptes qu'autre chose ; le plus ancien & le principal est écrit en Vers. Je vous dirai en passant que leur Pratique est assez differente de la nôtre, & qu'ils se fondent sur ces Principes ; Qu'un malade qui a la fiévre n'a pas besoin de grande nourriture ; Que le principal remede des maladies est l'abstinence ; Qu'on ne sçauroit rien donner de pire à un malade que des boüillons de viande, ni qui se corrompe plûtôt dans l'estomac d'un fiévreux ; & qu'on ne doit tirer du sang que dans une grande & évidente necessité, comme quand on apprehende quelque transport au cerveau, ou qu'on remarque quelque partie considerable enflâmée, comme la poitrine, le foye ou les reins. Que cette Pratique soit la meilleure ou non, c'est-ce que je laisse à decider à nos sçavans Medecins ; mais je voi qu'elle ne laisse pas de reüssir parmi eux.

Elle n'eſt pas même particuliere aux Medecins Gentils ; les Medecins Mogols & Mahumetans, qui ſuivent Avicenne & Averroës, la tiennent fort religieuſement, principalement au regard des boüillons de viande. Il eſt vrai que les Mogols ſont un peu plus prodigues de ſang que les Gentils, parce que dans les maladies où ils craignent ces accidens que je viens de dire, ils ſaignent ordinairement une ou deux fois, mais ce n'eſt pas de ces petites ſaignées de nouvelle invention de Goa & de Paris ; ce ſont de ces ſaignées copieuſes des Anciens, de dixhuit & vingt onces de ſang, qui vont ſouvent juſques à la défaillance, & qui ſouvent auſſi étranglent les maladies dans leur commencement, comme dit Galien, & comme j'ai veu pluſieurs fois.

Dans l'Anatomie on peut dire que les Gentils n'y entendent rien du tout; ils ne ſçavent dire que des impertinences là deſſus ; auſſi n'eſt-ce pas merveille qu'ils y ſoient ſi ignorans; ils n'ouvrent jamais de corps ni d'hommes ni d'animaux ; ils ont une telle horreur de cela, que lors que j'ouvrois des chévres vivantes & des moutons devant mon

Agah pour lui faire comprendre la circulation du ſang, & lui faire voir les vaiſſeaux de Monſieur Pecquet, par où le chile vient enfin ſe rendre dans le ventricule dextre du cœur, ils s'enfuyoient tous & trembloient de peur ; & cependant ils ne laiſſent pas d'aſſeurer qu'il y a cinq mille veines dans l'homme ni plus ni moins, comme s'ils les avoient bien contées.

Pour ce qui eſt de l'Aſtronomie ; ils ont leurs Tables ſuivant leſquelles ils prévoyent les Eclipſes ; & ſi ce n'eſt pas avec toute cette juſteſſe de nos Aſtronomes d'Europe, du moins ils y viennent à peu prés ; cependant ils ne laiſſent pas de raiſonner ſur l'Eclipſe de Lune, de la méme façon que ſur celle du Soleil, ils veulent que ce ſoit le Rach ce noir vilain, ce mal faiſant Deüta, qui prend en ce tems là la pauvre Lune, ſe ſaiſit d'elle & l'infecte. Ils veulent encore avec autant de raiſon, que la Lune ſoit quatre cens mille Koſſes au deſſus du Soleil, c'eſt à dire, plus de cinquante mille lieuës ; Qu'elle ſoit lumineuſe d'elle méme, & que ce ſoit d'elle que nous vient une certaine eau vitale qui s'aſſemble & ſe range principalement dans le cerveau,

descendant de là comme d'une source dans tous les membres pour leurs fonctions. Ils veulent outre cela que le Soleil & la Lune & generalement tous les Astres soient des Deütas; Que la nuit se fasse lors que le Soleil est derriere le Someire, cette montagne imaginaire qu'ils placent au milieu de la Terre, & qu'ils font de je ne sçai combien de mille lieuës de hauteur, & à qui ils donnent la figure d'un pain de sucre renversé, en sorte que le jour ne soit chez eux que lors que le Soleil se retire du derriere de cette montagne.

Dans la Geographie ils n'ont pas moins bien réüssi; ils croyent que la Terre est plate & triangulaire, & qu'elle a sept estages, tous differens en beauté, en perfection & en habitans, dont chacun est entouré de sa Mer; Que de ces Mers il y en a une de lait, une autre de sucre, une autre de beurre, une autre de vin, & ainsi des autres, en sorte qu'aprés une Terre vienne une Mer, & aprés une Mer une Terre, & ainsi jusques à sept, à commencer du Someire qui est au milieu de tous ces estages, Que le premier estage qui est au pied du Someire, a des Deütas pour habitans qui

sont tres-parfaits ; Que le second en a aussi, mais qui sont moins parfaits, & ainsi des autres en diminuant toûjours de perfection jusqu'au septiéme qui est le nôtre, c'est à dire celui des hommes qui sommes bien moins parfaits que tous les Deütas ; & qu'enfin toute cette masse est soûtenuë sur la tête de plusieurs Elefans, qui causent les tremblemens de terre quand ils se remuent.

Toutes ces grandes impertinences, que je viens de vous raconter, m'ont souvent fait dire en moi-même que si ce sont là les fameuses sciences de ces anciens Bragmanes des Indes, il faut qu'il y ait eu bien du monde trompé dans les grandes idées qu'on en a conceües ; pour moi j'aurois bien de la peine à me le persuader, sinon que je vois que la Religion des Indiens est de tems immemorial ; qu'elle est écrite dans la langue Hanscrit, qui ne peut être que tres-ancienne, puis qu'on ignore son commencement, & que c'est une langue morte qui n'est sceüe que des Savans, & qui a ses Poesies ; que tous leurs Livres de sciences ne sont écrits que dans cette langue, qui sont tout autant de marques d'une tres-grande antiquité. Ajoûtons

un mot touchant le culte des Idoles.

Lors que je deſcendois le long du Gange, & que je paſſai par Benares, cette fameuſe Ecole de toute la Gentilité des Indes, j'allai trouver le Chef des Pendets, qui fait là ſa demeure ordinaire. C'eſt un Fakire ou Religieux tellement renommé pour ſon ſçavoir, que Chah-Jehan, tant pour ſa ſcience que pour complaire aux Rajas, lui fit penſion de deux mille Roupies, qui eſt environ mille écus; c'eſtoit un gros homme trés bien fait, & qu'on regardoit avec plaiſir; pour tout veſtement il n'avoit qu'une eſpece d'eſcharpe blanche de ſoye qui étoit liée à l'entour de ſa ceinture & qui pendoit juſqu'à mi-jambe, avec une autre écharpe rouge de ſoye aſſez large, qu'il avoit ſur ſes épaules comme un petit manteau. Je l'avois veu pluſieurs fois à Dehli dans cette poſture devant le Roi dans l'Aſſemblée de tous les Omerahs, & marcher par les ruës tantôt à pié & tantôt en Paleki. Je l'avois auſſi vû & j'avois converſé pluſieurs fois avec lui, parce que pendant un an il s'étoit toûjours trouvé à nôtre Conference devant mon Agah, à qui il faiſoit la Cour, afin qu'il lui fit redonner ſa penſion, qu'Au-

reng-Zebe parvenu à l'Empire lui avoit ostée pour paroître grand Musulman. Dans la visite que je lui rendis à Benares il me fit cent caresses, & me donna même la collation dans la Bibliotheque de son Université avec les six plus fameux Pendets de la Ville. Quand je me vis en si bonne Compagnie je les priai tous de me dire leur sentiment sur l'adoration de leurs Idoles ; car je leur disois que je m'en allois des Indes extrémement scandalisé de ce côté-là, & leur reprochois que c'étoit une chose contre toute sorte de raison & tout à fait indigne de gens Sçavans & Philosophes comme eux : Et voici quel fut le Resultat & la Conclusion de cette noble Assemblée.

Nous avons veritablement, me dirent-ils, dans nos Deüras ou Temples, quantité de Statuës diverses, comme celles de Brahma, Mehadeu, Genich & Gavani, qui sont des principaux & des plus parfaits Deütas, & même de quantité d'autres de moindre perfection, ausquelles nous rendons beaucoup d'honneur, nous prosternant devant elles, & leur presentans des fleurs, du ris, des huiles de senteurs, du safran & autres choses

semblables avec beaucoup de ceremonie: neantmoins nous ne croyons point que ces Statuës soient ou Brahma même, ou Bechen lui même, & ainsi des autres, mais seulement leurs Images & Representations, & nous ne leur rendons honneurs qu'à cause de ce qu'elles representent; elles sont dans nos Deüras, parce qu'il est necessaire pour bien faire la priere qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit, & quand nous prions, ce n'est pas la Statuë que nous prions, mais celui qui est representé par la Statuë; au reste nous reconnoissons que c'est Dieu qui est le Maître absolu & le seul Tout-puissant. Voilà sans ajoûter ni diminuer la solution qu'ils me donnerent; mais, à vous dire le vrai, cela me sembloit un peu trop bien concerté à la Chrestienne au prix de ce que j'en avois appris de plusieurs autres Pendets.

Aprés cela je les mis sur leur Chronologie, où ils pretendoient bien me faire voir d'autres antiquitez que toutes les nôtres. Ils ne veulent pas dire que le monde est éternel, mais ils le font si vieux, que je ne sai quasi lequel vaut le mieux. Sa durée déterminée, disent-ils, est de

quatre Dgugue, que Dgugue est un certain nombre déterminé d'années, comme nous dirions un Siecle, avec cette difference qu'un Siécle n'est composé que de cent ans, & que leur Dgugue est composé de cent Lecques, c'est à dire, de cent fois cent mille ans. Il ne me souvient pas précisement du nombre total des années de chaque Dgugue, mais je sai bien que le premier, qui s'appelle Sate-Dgugue, est de vingt-cinq Lecques d'années, que le second, qui s'appelle Trita, est de plus de douze Lecques; le troisiéme, qui s'appelle Duaper, est de huit Lecques & soixante & quatre mille années, si j'ai bonne memoire; & qu'ainsi le quatriéme, qui s'appelle Kale-Dgugue, est de je ne sai combien de Lecques, les trois premiers, ajoûtent-ils, & beaucoup du quatriéme sont écoulez, de sorte que le monde ne durera point tant qu'il a fait, parce qu'il doit perir à la fin du quatriéme, toutes choses retournant à leurs premiers Principes. Je les fis chifrer & rechifrer pour avoir au vrai l'âge du monde, mais comme je vis que cela les embarrassoit trop, & qu'ils ne convenoient pas tous precisément du nombre des Lecques, je me

contentai de voir qu'ils le sont étrangement vieux ; mais pressez-les un peu sur cette ancienneté, ils ne vous payent que de fables, & en viennent enfin à dire qu'ils tiennent cela de leurs Beths, ou Livres de Loi, qui leur ont été donnez par le moyen de Brahma.

Je les poussai ensuite sur la nature de leurs Deütas, que je voulois qu'ils m'expliquassent, mais je n'en pûs rien tirer que de confus ; Qu'il y en avoit de trois sortes, de bons, de mauvais, & d'indifférens, c'est à dire, qui n'étoient ni bons ni mauvais ; Que quelques-uns vouloient qu'ils fussent faits de feu ; Qu'il y en avoit d'autres qui vouloient qu'ils fussent faits de lumiere ; Que plusieurs vouloient qu'ils fussent Biapek, mot dont je ne pouvois tirer aucune explication nette, sinon entant qu'ils me disoient que Dieu est Biapek, que nôtre ame est Biapek, & que ce qui est Biapek est incorruptible, & ne dépend point ni du tems ni du lieu ; Que d'autres vouloient que ce ne fussent que des portions de la Divinité, selon que j'ai dit ci-dessus ; & qu'enfin il y en avoit qui vouloient que ce fussent de certaines especes de

Divinitez separées & dispersées par le Monde.

Il me souvient que je les mis encore sur la nature du Lengue-cherire, que quelques-uns de leurs Auteurs admettent, mais je n'en pûs tirer autre chose que ce que j'avois déja depuis long-tems entendu de nôtre Pendet, à savoir que les semences des plantes, par exemple, des arbres & des animaux, ne se forment point de nouveau, qu'elles sont toutes dès la premiere naissance du Monde dispersées par tout, & mêlées dans toutes choses, & qu'elles ne sont autre chose, non seulement en puissance, comme l'on dit, mais actuellement & effectivement, que des plantes, des arbres, & des animaux, même entiers & parfaits, mais si petits, qu'on ne peut distinguer leurs parties, sinon lors qu'étans venuës dans un lieu convenable elles se nourrissent, s'étendent & grossissent; en sorte que les semences d'un pomier & d'un poirier sont un Lengue-cherire, un petit pomier & un petit poirier entier & parfait avec toutes ses parties essentielles, comme celles d'un cheval, d'un élefant & d'un homme, sont un Lengue-cherire, un petit cheval, un petit élefant,

& un petit homme, ausquels il ne manque que l'ame & la nourriture pour le faire paroître tel qu'il est.

Au reste pour conclusion je m'en vais vous découvrir le mystere d'une grande Cabale, qui a fait beaucoup de bruit ces dernieres années dans l'Hindoustan, parce que certains Pendets ou Docteurs Gentils en avoient infecté l'esprit de Dara & du Sultan Sujah les deux premiers fils de Chah-Jehan.

Il n'est pas que vous ne sachiez la doctrine de beaucoup d'anciens Philosophes, touchant cette grande ame du Monde, dont ils veulent que nos ames, & celles des animaux, soient des portions : Si nous penetrions bien dans Platon & dans Aristote, peut-être que nous trouverions qu'ils ont donné dans cette pensée. C'est là la Doctrine comme universelle des Pendets Gentils des Indes, & c'est cette même Doctrine qui fait encore à present la Cabale des Soufys, & de la plûpart des gens de lettres de Perse, & qui se trouve expliquée en Vers Persiens si relevez & si emfatiques dans leur Goult-chen-raz ou parterre des Mysteres ; comme ç'a été celle-là même de Flud, que nôtre grand Gassen-

di a réfutée si doctement, & celle où se perdent la plûpart de nos Chimistes. Or ces Cabalistes ou Pendets Indous, que je veux dire, poussent l'impertinence plus avant que tous ces Philosophes, & pretendent que Dieu ou cét Estre souverain, qu'ils appellent Achar, immobile, immuable, ait non seulement produit ou tiré les ames de sa propre substance, mais generalement encore tout ce qu'il y a de materiel & de corporel dans l'Univers, & que cette production ne s'est pas faite simplement à la façon des causes efficientes, mais à la façon d'une Araignée, qui produit une toile qu'elle tire de son nombril, & qu'elle reprend quand elle veut; La creation donc, disent ces Docteurs imaginaires, n'est autre chose qu'une extraction & extension que Dieu fait de sa propre substance, de ces rets qu'il tire comme de ses entrailles, de même que la destruction n'est autre chose qu'une reprise qu'il fait de cette divine substance, de ces divins rets dans lui-même; en sorte que le dernier jour du Monde, qu'ils appellent Maperlé ou Pralea, dans lequel ils croyent que tout doit être détruit, ne sera autre chose qu'une reprise generale

de tous ces rets que Dieu avoit ain i tirez de lui-même. Il n'eſt donc rien, diſent-ils, de réel & d'effectif de tout ce que nous croyons voir, ouïr ou flairer, goûter ou toucher; tout ce Monde n'eſt qu'une eſpece de ſonge & une pure illuſion, estant que toute cette multiplicité & diverſité de choſes, qui nous apparoiſſent, ne ſont qu'une ſeule, unique & même choſe, qui eſt Dieu même; comme tous ces nombres divers que nous avons, de dix, de vingt, de cent, de mille, & ainſi des autres, ne ſont enfin qu'une même unité repetée pluſieurs fois; Mais demandez-leur un peu quelque raiſon de cette imagination, ou qu'ils vous expliquent comme ſe fait cette ſortie, & cette repriſe de ſubſtance, cette extenſion, cette diverſité apparente; ou comme il ſe peut faire que Dieu n'étant pas corporel, mais Biapek, comme ils avoüent, & incorruptible, il ſoit neanmoins diviſé en tant de portions de corps & d'ames; ils ne vous payeront jamais que de belles comparaiſons; Que Dieu eſt comme un Océan immenſe, dans lequel ſe mouvoient pluſieurs fioles pleines d'eau; Que ces fioles, quelque part qu'elles

puissent aller, se trouveroient toûjours dans le même Ocean, dans la même eau, & que se venant à rompre, leurs eaux se trouveroient en même tems unies à leur tout, à cet Ocean dont elles étoient des portions : Ou bien ils vous diront qu'il en est de Dieu comme de la Lumiere, qui est la même par tout l'Univers, & qui ne laisse pas de paroître de cent façons differentes des objets où elle tombe, où selon les diverses couleurs & figures des verres par ou elle passe. Ils ne vous payeront, dis-je, jamais que de ces sortes de comparaisons, qui n'ont aucune proportion avec Dieu, & qui ne sont bonnes que pour jetter de la poudre aux yeux d'un peuple ignorant ; & il ne faut pas esperer qu'ils vous répondent solidement, si on leur dit que ces fioles se trouveroient veritablement dans une eau semblable, mais non pas dans la même, & que c'est bien une semblable lumiere par tout le Monde, mais non pas la même, & ainsi de tant d'autres fortes objections qu'on leur fait ; ils reviennent toûjours aux mêmes comparaisons, aux belles paroles, ou comme les Soufys, aux belles Poësies de leur Goukchen-raz.

Or de tout ce grand tiſſu d'extravagances que j'ai raportées, je veux dire, de cette terreur panique ſi puerile dont je vous ai parlé dans le commencement; de cette ſuperſtitieuſe pieté & compaſſion envers le Soleil pour le délivrer de ce malin & noir Deüta, avec ces ſingeries de prieres, d'ablutions, de plongemens, & d'aumônes jettées dans la Riviere, ou faites aux Brahmens, de cette furieuſe & infernale conſtance des femmes à ſe brûler avec le corps de leurs maris, qu'elles auront ſouvent haïs pendant leur vie; de toutes ces diverſes manies de Fakires, & enfin de tout ce fatras fabuleux de Beths & autres Livres, ne vous ſemble-t-il pas que j'ai bien pû mettre au front de cette Lettre (miſerable fruit que je retire de tant de voyages, & de tant de reflexions, dont le Satirique moderne a ſçû ſi bien prendre & donner l'idée ſans aller ſi loin) *Qu'il n'y a Opinions ſi ridicules & ſi extravagantes dont l'eſprit de l'homme ne s'aviſe.*

Au reſte, vous me ferez bien la grace de donner en main propre la Lettre de Monſieur Chapelle; C'eſt lui qui le premier m'a procuré cette familiarité avec Monſieur Gaſſendi vôtre intime &

illustre Ami, qui m'a été si avantageuse; ce qui fait que je lui suis extrémement obligé, & que je ne puis que je ne l'aime, & ne me souvienne de lui quelque part où je sois ; Comme je suis de même infiniment vôtre obligé, & tenu de vous honorer toute ma vie, tant à raison de l'inclination particuliere que vous avez toûjours euë pour moi, que pour les bons conseils dont vous m'avez assisté par vos Lettres frequentes pendant tous mes voyages, & pour la bonté que vous avez euë de m'envoyer si genereusement, sans interêt, & sans argent, jusques au bout du Monde où ma curiosité m'avoit porté, une Caisse de Livres, lors que ceux à qui je les demandois avec de l'argent que j'avois fait tenir à Marseille, & qui me les eussent dû honnêtement envoyer, m'abandonnoient là, & se mocquoient de mes Lettres, me considerans comme un homme perdu qu'ils ne reverroient jamais.

De Chiras en Perse, le 10. Juin 1668.

LET-



LETTRE

Envoyée de Chiras en Perse,

A MONSIEUR CHAPELLE.

Sur le dessein qu'il a de se remettre à l'étude, sur quelques points qui concernent la doctrine des Atomes, & sur la nature de l'entendement humain.



MON TRES-CHER.

J'avois toûjours bien crû ce que disoit Monsieur Luillier, que ce ne seroit qu'un emportement de jeunesse; que vous laisseriez cette vie qui déplaisoit tant à vos Amis, & que vous retourneriez enfin à l'Etude avec plus de vi-

gueur que jamais. J'ai apris dés l'Hindoustan par les dernieres Lettres de mes Amis, que c'est à present tout de bon, & qu'on vous va voir prendre l'essor avec Democrite & Epicure, bien loin au delà de leurs flamboyantes murailles du monde, dans leurs espaces infinis, pour voir & nous raporter victorieux ce qui se peut & ne se peut pas, *Et ultra processit longe flammantia*, &c. pour faire une revuë & serieuse meditation sur la nature de ces espaces, lieu general des choses, sur ces infinies generations & corruptions de leurs Mondes prétendus par leur pretendu concours fatal d'Atomes; sur la nature, indivisibilité, & autres proprietez de leurs Atomes; sur la Liberté, la Fortune & le Destin, sur l'Existence, l'Unité & la Providence de Dieu, sur l'usage des Parties, sur la nature de l'Ame & sur toutes les hautes Matieres qu'ils ont traitées.

Pour moi, je ne saurois condamner ce dessein, l'inclination que nous avons à savoir étant une chose naturelle. Au contraire, je crois qu'il n'apartient qu'aux grandes Ames de s'élever à de telles entreprises, veu que c'est principalement par

là que l'homme peut faire paroître ce qu'il est, & l'avantage qu'il a sur les Animaux. Mais comme les plus hautes entreprises sont ordinairement aussi les plus perilleuses, certainement celle-ci n'est point sans beaucoup de danger; car encore qu'il semble que nous ayons une particuliere inclination pour la Verité, il semble aussi que nous en avons une autre trés-forte pour la liberté & l'indépendance, pour ne reconnoître point de Maître au dessus de nous, & pour dire, croire & faire tout à nôtre fantaisie, sans crainte de qui que ce soit, & sans obligation de rendre compte d'aucune chose; de sorte que si nous ne sommes sur nos gardes, cette derniere inclination l'emporte, & nous arrêtans aux raisons qui nous portent à cette liberté, & nous contentans de peser à la legere celles qui nous en pourroient détourner, nous nous trouvons bien-tôt engagez dans une étrange vie, ou du moins demeurans comme entre deux, & comme balancez entre ces *Peut-être que cela est*, *Peut-être que cela n'est pas*, tiedes, froids, lents & indifferens à tout ce qui concerne la fin & la regle de nôtre vie,

De plus, il me semble que la plûpart des Philosophes se laissent facilement aller à cette vanité, de croire que d'avoir des opinions hors du commun c'est le moyen de passer pour esprits rares & excellens; & qu'ils prennent même plaisir à débiter ces sortes d'opinions comme quelque chose de misterieux, qui n'apartient qu'à des gens de grande science, & qui est fondé sur de hautes & solides raisons, quoi qu'ils ne soient pas trop persuadez de ce qu'ils disent; de sorte que si on ne prend encore garde de ce côté là, on ne manque pas de donner dans cette vanité; & pensant persuader aux autres ce dont on ne l'est pas, on se laisse persuader insensiblement soi-même; comme un Menteur, qui pour avoir raconté plusieurs fois une même chose fausse, la croit enfin veritable: Ou du moins on tombe enfin dans ces inquietudes, dans ces Peut-être, dans cette tiedeur & indifference que j'ai dit, au lieu d'en venir à cét état de solide tranquillité & de science sublime, qu'on se promet, & dont on se flate.

Enfin il est sans doute que bien que nous ayons cette inclination d'apren-

dre, nous ne laissons pas d'être fort paresseux, nous voudrions bien la Science & la Verité, mais nous la voudrions avoir à bon marché, sans qu'elle nous coûtât tant de travail & tant de veilles, qui nous chagrinent, & qui incommodent bien souvent nôtre santé, & qui neanmoins sont maux necessaires, si nous voulons savoir la moindre petite chose à fond, & nous rendre capables d'en porter un jugement solide; & de là vient que si nous ne sommes encore perpetuellement sur nos gardes, & que nous ne combations perpetuellement la paresse, nous nous laissons bien-tôt flater de cette croyance, que pour savoir il n'est point necessaire de si grande & si penible étude, & que ne pouvant nous resoudre à un travail opiniâtre, nous nous laissons facilement surprendre à cette aparence de verité, qui reluit dans les raisons que nous aportent ordinairement ces Messieurs les esprits forts; au lieu de les examiner serieusement, afin qu'on ne nous les fasse paroître au delà de ce qu'elles ont de force, & qu'on ne nous cache & déguise la force de celles qui sont contre, comme il arrive assez souvent; soit par l'ignorance ou

prevention, ou bien par la vanité & presomption de ces Messieurs qui se mêlent de dogmatiser ; ou enfin par ce je ne sçai quel malheureux plaisir que nous prenons la plûpart à nous laisser exagerer les choses, & à les exagerer nous-mêmes, nous laissant agreablement tromper, & trompant les autres de même.

Ainsi, mon Trés-Cher, pour vous dire franchement mon sentiment sur vôtre dessein ; il me semble que dans la Philosophie, & principalement dans l'étude de ces hautes matieres que vous entreprenez, il n'y a point de milieu à tenir ; je veux dire, qu'ou bien il faut, sans tant s'alambiquer l'esprit, se laisser doucement emporter au courant, où tant de personnes de bon sens, & qui passent même parmi nous pour être honnêtes gens & bons Philosophes, se laissent bien aller ; Ce qui me semble quasi le meilleur & le plus seur ; tant pour le grand travail que cette étude demande, que pour le danger qu'il y a, que ne philosophant qu'à demi, & ne penetrant pas les choses à fond, on ne gagne que de ces doutes qui nous inquietent & nous rendent malheureux le reste de

nos jours, & nous laissent quelquesfois très-vicieux, desagreables & incommodes à la societé; ou bien si nous voulons philosopher, que ce soit donc tout de bon, & que sans crainte du travail, & sans nous laisser surprendre à cette vanité de vouloir passer pour esprits extraordinaires, ni sans nous laisser aller à cette malheureuse inclination de vouloir vivre sans maître & sans loi, nous nous jettions courageusement dans l'étude, & qu'animez du seul desir de la verité nous nous opiniâtrons à peser & repenser tout, à mediter, à écrire, converser, disputer, & en un mot à ne rien oublier de ce qui peut contribuer à nous échauffer l'esprit & nous donner quelque intelligence.

Pour ce qui est à present de ce que vous me demandez par vôtre derniere, que je vous fasse part de ce qui me peut être venu en pensée de considerable, en philosophant avec nôtre Danechmendkan le savant de l'Asie, sur toutes ces matieres où vous allez vous apliquer. Je vous dirai franchement & sans me flater, que vous pourriez bien vous adresser à une personne plus intelligente que moi, mais non pas

qui les eût étudiées avec plus de soin que j'ai fait ; car je ne me suis pas seulement contenté de peser exactement les raisons de tout ce que j'ai jamais pû voir d'Auteurs, tant Anciens que Modernes, qu'Arabes, que Persans, qu'Indiens ; mais j'en ai encore conferé cent fois avec tout ce que j'ai jamais pû trouver de plus grands hommes, quelque part où j'aie été, jusques à avoir même feint plusieurs fois avec ces Messieurs qui font les esprits forts, que je n'étois pas éloigné de leurs sentimens pour les obliger à ne me rien celer ; mais comme c'est une affaire de fort longue haleine, il vaudra mieux, puis qu'aussi bien nous voilà déja en chemin pour l'Europe, que nous remettions la partie quand nous serons par delà, lors que nous nous pourrons parler de vive voix, & que nous pourrons plus facilement nous déclarer l'un l'autre nos sentimens ; neanmoins, pour ne sembler pas negliger vôtre priere, je vous dirai cependant ceci sur la nature de nôtre entendement, *Qu'il me semble bien raisonnable de croire qu'il y a quelque chose en nous de plus parfait que tout ce que nous apellons Corps ou Matiere.*

Vous savez, selon l'idée que nous a voulu donner Aristote de la premiere matiere des choses, qu'il ne se peut rien imaginer de si imparfait; car enfin n'être qu'un certain ni quoi ni qu'est-ce, c'est, ce me semble, aprocher du rien aussi prés qu'il se peut. Vous savez même que toutes les perfections & proprietez que Democrite & Epicure attribuent à leurs corps premiers, ou premiere & unique matiere des choses, ne se terminent principalement qu'à être certains Estres trés-petits, trés-solides, sans aucun vuide, & indivisibles; tous ayans quelque figure particuliere & essentielle, en sorte qu'il y en ait une infinité de ronds, par exemple, une infinité de pyramidaux, une infinité de quarrez, une infinité de cubiques, de crochus, de pointus, de triangulaires, & ainsi d'un nombre non pas infini, mais innombrable d'autres especes de figures differentes; tous mobiles de leur nature & d'une vitesse imaginable; les uns neanmoins plus propres au mouvement sensible des concretions que les autres, c'est à dire à se débarasser & se separer, ou s'envoler plûtôt & plus facilement que les autres dans la

dissolution des composez , selon qu'ils sont plus ou moins petits, plus ou moins ronds, ou plus ou moins polis & glissans ; & puis enfin tous éternels de leur nature, & par consequent tous incorruptibles & indépendans comme ils prétendent, quoi que sans aucun sentiment, raison & jugement. Vous savez, dis-je, que toutes les proprietez de leurs petits corps ne se terminent à peu prés qu'à ce que je viens de dire , dont je vous prie de vous souvenir , pour que nous puissions par aprés juger s'ils sont capables de ce qu'ils leur atribuent ; neanmoins, pour n'ôter rien de la force de leurs principes, & pour vous desabuser si vous croyez que j'eusse tourné le dos aux Atomes , je vous avoüerai franchement, que plus je considere cette division à l'Infini d'une portion de matiere finie, plus elle me semble absurde & indigne d'un Philosophe ; & je crois les raisons qui semblent la prouver aussi captieuses que celles que Zenon , suposant cette même Divisibilité, aportoit pour prouver qu'il n'y avoit aucun mouvement, les points , les lignes & les superficies Mathematiques , qui ne sont que par

l'Entendement & sans profondeur, ne se devant point transferer & apliquer sur les corps Phisiques, qui ne peuvent être sans toutes les dimensions, & qui sont l'ouvrage de la Nature; joint qu'un Philosophe doit éviter, autant qu'il lui est possible, de donner dans l'infini, parce que c'est une espece de gouffre profond & obscur, qui souvent ne sert que pour se cacher, & où l'esprit humain se perd.

De plus, que je suis encore de ce sentiment, non seulement que les Atomes sont indivisibles, parce que ce sont de petites portions de matiere, ou petits corps durs, resistans & impenetrables (proprietez aussi essentielles à la matiere que l'extension) & parce qu'elles sont pure matiere continuë, sans aucunes parties qui soient seulement contiguës, & dont chacune ait sa superficie particuliere & déterminée; mais j'ajoûterai que la separation, disjonction ou dissociation de parties purement contiguës dans un composé est, à mon avis, la seule division concevable; tellement qu'il n'est pas possible, non seulement de diviser aucun Atome, c'est à dire aucune portion de matiere purement continuë, quand même nous la suposerions

aussi longue qu'une aiguille ; veu que pour la diviser avec un cizeau, par exemple, ou autrement, il en faudroit venir à quelque penetration qui nous est inconcevable, & qu'il faudroit que quelque chose de l'aiguille, quelque portion, ou quelque partie (si l'on peut dire qu'il y a des parties dans un tout où il n'y en a point de contiguës,) cedât, & qu'il est neanmoins inconcevable comme elle pût ceder au cizeau qui la presseroit, ou faire ceder les autres anterieures sans penetration, d'autant plus que les parties pressées & la partie du cizeau qui presseroit sont toutes deux de même nature & de même force, toutes deux dures, resistantes & impenetrables ; en sorte que la Doctrine des Atomes a ce grand avantage, qu'elle ne supose pas seulement ses principes, demandant qu'on lui octroye de grace que ses premiers corps soient indivisibles ; veu qu'on ne peut pas même concevoir qu'ils le soient ; ni comment de principes mols, cedans, & divisibles, il en puisse resulter un composé qui soit dur ; ni comment deux trés-subtiles portions de matiere venant à se choquer, ne se resisteroient pas par leur dureté

ſans ſe reduire en quelque pouſſiere de petites portions plus petites ; comme cette même Doctrine ne demande pas non plus qu'on lui acorde de pure grace, qu'il doit neceſſairement y avoir de petits eſpaces vuides entre les parties des corps compoſez , quelque ſubtile matiere qu'on puiſſe inventer pour les remplir ; veu qu'il eſt encore inconcevable , non ſeulement comment pourroit commencer un mouvement dans le plein , mais comment les parties mêmes de cette matiere trés-ſubtiles , qui doivent avoir leurs figures particulieres définies & déterminées , auſſi bien que les plus groſſes , puiſſent être ſi parfaitement arrangées , qu'il ne reſte neceſſairement entr'elles de ces petits eſpaces vuides.

Je vous avoüerai encore franchement qu'il me ſemble que dans la façon de phiſophiloſopher des Atomiſtes,on peut trés-bien & trés-raiſonnablement imaginer qu'il n'y a compoſé de ſi admirable figure,compoſition , ordre & diſpoſition de parties qui puiſſe être , juſqu'au corps humain même , qui ne ſe pût former par le concours, par l'ordre & la diſpoſition particuliere de leurs petits corps,de leurs Ato-

mes ; pourvû qu'il intervint une cause directrice assez intelligente pour cela.

Je vous avoüerai de même que de leurs Principes il en pourroit resulter un composé si parfait, qu'il seroit capable des mouvemens locaux les plus dificiles qu'on se sauroit imaginer, jusqu'à cheminer comme s'il étoit chose vivante & animée, & jusqu'à imiter parfaitement, si l'on veut, le chant, le pleurer, & tous ces autres mouvemens locaux des Animaux les plus parfaits; il n'y a contradiction aucune là-dessus ; toutes les Horloges & tant d'autres Machines artificielles de la sorte nous le font assez voir, & semblent ne nous permettre pas de douter de la possibilité de la chose.

Je tomberai enfin d'acord trés-volontiers que la Secte de Democrite & d'Epicure, suposant pour eux que les Atomes sont l'ouvrage de la main toute-puissante & directrice de Dieu, a de trés-grands avantages sur les autres, pour pouvoir donner raison avec plus de probabilité de quantité de beaux effets naturels, où les autres demeurent courts ; il n'y a, à mon avis, que ceux qui n'ont pas pris la peine d'examiner les choses à fond, & de comparer les autres Sectes avec celle-là, qui en

puissent douter ; Mais d'imaginez & de me persuader que leurs principes, avec tous ces avantages, puissent enfin, comme ils veulent, par quelque concours, ordre, union & disposition particuliere, quelque admirable qu'elle puisse être, & même quelque intelligente cause directrice qui pût intervenir, en venir à former un Animal, qui soit tel que l'homme dans ses operations, c'est mon Cher, ce qui ne m'a jamais été possible, ce qui m'a toûjours semblé choquer la raison & le bon sens, & ce qui sans doute vous paroîtra de même qu'à moi, pourveu que vous veüilliez seulement vous donner la patience de remetre en vôtre memoire ce que vous avez sans doute entendu dire cent fois, & que je m'en vais vous redire à ma façon.

Ce n'est pas que je prétende faire ici le Predicateur & le grand homme de bien à mon retour (un Voyageur comme moi, & nourri dans l'Ecole des Atomes, pourroit bien faire des Miracles que je ne sais si on en croiroit rien ;) Soiez persuadé que si je prétens vous dire quelque chose, ce n'est point par ostentation ni par affectation aucune, mais de tout mon meilleur sens, & dans toute la sincerité possible.

Ce n'est pas aussi que je prétende avec tout ce Préambule en stile Asiatique avoir trouvé de nouvelles raisons dans les Indes ; ne vous atendez à rien moins qu'à cela ; je desespere presque aussi bien que Ciceron, que les hommes puissent jamais rien trouver sur cette matiere au delà de ce qui s'y est trouvé ; il ne me seroit pas dificile de montrer que tout ce qu'en ont dit les Modernes, ou n'est rien, ou n'est pas nouveau ; il ne faudroit que commencer à reprendre ce que Messieurs Gassendi & Arnault en ont écrit contre Monsieur Descartes, à quoi je ne vois pas qu'il ait fait aucune réponse ; & plût à Dieu qu'il leur eût pû répondre aussi démonstrativement & magistralement, comme il semble le vouloir faire acroire, que j'embrasserois, & pour ainsi dire, adorerois volontiers l'Auteur d'une démonstration sur ce sujet, & que ces Vers lui seroient bien mieux apliquez qu'à cet ancien Atomiste.

Qui genus humanum ingenio superavit, & omnes
Præstinxet Stellas, exortus uti Ætherius Sol.

Je vous prierai donc ſeulement d'une choſe : Que vous faſſiez ce qui me ſemble être la ſeule & unique choſe à faire ici deſſus, je veux dire une ſerieuſe reflexion ſur ce qui ſe paſſe au dedans de nous, ſur les operations de nôtre entendement ; & qu'aprés cela vous me diſiez de bonne foi ſi vous concevez qu'il y ait quelque proportion entre la perfection de ces operations, & l'imperfection de ce que nous apellons Corps ou Matiere ; Supoſant, ce que vous m'acorderez volontiers, que quelque effort d'eſprit qu'on puiſſe faire on ne concevra jamais autre choſe dans les Atômes, & generalement dans tout ce qui eſt Corps ou Matiere, que ces proprietez que j'ai déja raportées, grandeur, figure, dureté, indiviſibilité, mouvement, ou ſi l'on veut, car cela ne fait rien à la choſe, moleſſe ou diviſibilité.

Je me promets que vous donnerez bien ceci à ma priere, qui eſt de repaſſer un moment ſur ces penſées ſi ingenieuſes & ſi agreablement tournées qu'on a ſçu tirer de vos Memoires ; ſur tant d'autres Fragmens de même force que je ſçai qui y ont reſté,

& generalement sur tous ces entouziasmes & emportemens poëtiques de vôtre Homere, Virgile & Horace, qui semblent tenir quelque chose de divin; Et vous ne me refuserez pas dans cette netteté d'esprit & humeur philosophique, où vous vous trouvez quelquefois le matin, de faire reflexion sur trois ou quatre choses qui me semblent trés-dignes de l'atention d'un Philosophe. La premiere, que nos sens ne sont pas seulement frapez par les corps, comme pourroient être les yeux d'une Statuë ou d'un Automate, mais que nous sentons leur impression, le chatoüillement & la douleur, & que nous nous apercevons même que nous les sentons, quand nous disons, je m'aperçois que cela me flate bien davantage ou bien moins le goût qu'à l'ordinaire, que ma douleur est bien moindre ou plus grande qu'elle n'étoit, & ainsi de cent choses de même. La seconde, que souvent nous n'en demeurons pas là, mais que nous tirons ces conclusions particulieres; il faut donc suivre ceci, il faut donc fuïr cela: Et puis ces generales, tout ce qui est bon est à suivre, tout ce qui est mal est à fuïr. La troisiéme,

que nous nous souvenons du passé, que nous considerons le present, & que nous prévoyons l'avenir. La quatriéme, que nous tâchons quelquefois de penetrer dans nous-mêmes, dans nôtre interieur, comme je fais à present que je cherche ce que je suis, ce que c'est que cette puissance raisonnante qui est en moi, ces pensées, ces raisonnemens & ces reflexions que je fais, nous refléchissans ainsi sur nous-mêmes & sur nos operations. La cinquiéme, qu'en nous atachant fortement à mediter sur une Matiere, nous faisons quelquefois de nouvelles découvertes, que nous trouvons de nouvelles raisons, ou que du moins nous voyons celles qui ont déja été inventées, les pesans & comparans les unes aux autres, & en tirans quelquefois de telles consequences, qu'elles dépendront d'un grand nombre de Propositions antecedentes que nous verrons toutes comme d'une seule œillade, & concourir toutes pour tirer une seule conclusion, comme il arrive dans toutes les Sciences, & principalement dans les Mathematiques, en quoi nôtre esprit montre je ne sai quelle force, & je ne sai quelle étenduë tout à fait admirable.

Ce peu de reflexions pourroient suffire pour ce que je vous demande, d'autant plus que tout ce que je puis dire outre cela revient presque au même. Mais il faut que vous vous resolviez pour cette fois seulement au stile de ces Païs d'Asie, dont je respire l'air depuis si longtems, & que vous ayez la patience de jetter encore les yeux sur une chose qui me semble trés-considerable ; que nous connoissons non seulement les choses particulieres qui font impression sur nos sens, mais que nôtre entendement, par je ne sai quelle force & capacité admirable qu'il a, prend ocasion de connoître & de se former les idées de mille choses qui ne tombent point immediatement & toutes entieres comme elles sont sous les sens ; que l'homme, par exemple, est un animal raisonnable ; que le Soleil est beaucoup plus grand que toute la Terre, qu'il est impossible qu'une chose soit en même tems & ne soit pas ; que deux choses qui sont égales à un troisiéme sont égales entr'elles ; que l'absence du Soleil cause la nuit ; que tout ce qui s'engendre est sujet à corruption ; que de rien il ne se peut naturellement rien faire,

comme ce qui est retourner dans le rien ; qu'il faut de toute necessité qu'il y ait quelque chose d'éternel & d'increé dans l'Univers, Dieu, ou la premiere matiere des choses, ou tous les deux, ou que Dieu ait créé cette matiere, & cela de toute éternité, ou dans le tems ; & ainsi d'une infinité d'autres pensées si grandes & si vastes, & si éloignées de la matiere, qu'on ne sait presque par quelle porte elles sont entrées dans nôtre esprit.

Or toutes ces actions que je viens de dire, qui montrent une si grande force, puissance, capacité & étenduë de l'esprit humain, tous ces mouvemens internes, cet état particulier que nous ne pouvons pas nettement expliquer, mais que nous sentons & reconnoissons neanmoins trés-bien en nous-mêmes, quand nous nous reflechissons sur ce qui se passe au dedans de nous, & que nous considerons nos operations ; (car cette reflexion que nous faisons sur nos actions me semble quelque chose de tout à fait admirable & de considerable) toutes ces actions, dis-je, ou mouvemens interieurs, ou comme on voudra les apeller autrement, en

bonne foi se pourroient-ils bien attribüer à des esprits, à un vent, à un feu, à un air, à des Atomes, à des particules, de matiere trés-subtile, & en un mot à ce qui n'a point d'autres qualitez ou proprietez que ce qui se peut comprendre sous ce mot de Corps, quelque petit, quelque tenu, quelque mobile ou agile qu'il puisse être; dans quelque contexture ou disposition qu'il puisse venir, & de quelques mouvemens qu'on le fasse capable de donner & de recevoir? Non, on n'imaginera jamais que ce puisse être autre chose que mouvemens purement locaux de quelque machine purement artificielle, morte, insensible, sans jugement, sans raison; on ne concevra jamais qu'ils puissent être aucune de ces actions internes que j'ai dit; qu'ils puissent être ce je vois ou connois que je connois, ce je vois que je raisonne, ce voir ces raisonnemens, cet apercevoir qu'on les voit.

De plus jettons un peu les yeux sur quelques-unes de ces principales propositions d'Euclide, sans parler de celles d'un Archimede, d'un Apollonius & de tant d'autres; pour moi quand je pense seulement à la 47. du premier d'Eu-

clide, j'y trouve quelque chose de si grand & de si noble, que je vous avouë que j'ai de la peine à croire que ce soit une invention humaine, ensorte que je m'imaginerois que ce fut pour cela que Pytagore, aprés avoir été si heureux que d'avoir trouvé cette incomparable, en fut tellement ravi & tellement étonné qu'il fit ce fameux sacrifice pour remercier les Dieux, comme voulant témoigner par là que cette invention étoit une chose qui surpassoit la portée de l'esprit humain.

Ce n'est pas neanmoins que je voulusse dire qu'il y eût raison de croire que dans l'homme il y ait quelque chose de Divin, quelque particule de la Divinité, ou quelque chose de semblable ; c'est un blasphême insuportable & hors de raison de quelques Stoïciens, des Cabalistes de Perse, & des Bragmanes des Indes, qui pour reconnoître clairement la noblesse & la perfection de l'esprit de l'homme, ont mieux aimé se jetter dans cette extrêmité, que de le croire si bas & si imparfait, que d'être tout corps, tout matiere, tout corporel. Je n'ai garde de donner

dans cette pensée, vous verrez dans la Lettre de Monsieur Chapelain que je suis bien éloigné de croire que ce soit une opinion soutenable à un Philosophe; mais c'est que je remarque dans l'homme, aussi bien que ces Stoïciens & autres, quelque chose de si parfait, de si grand & de si relevé, que leur opinion me semble encore cent fois moins absurde que celle-là, qui veut que dans l'homme, & même dans tout l'Univers, il n'y ait rien autre chose que de corporel, que mouvemens locaux & corporels, que corps, qu'Atomes, que matiere.

Dieu! quand j'y pense (sauroit-on trop exagerer la chose!) qui est l'homme, pour peu qu'il ait de bon sens, qui se puisse persuader que lors qu'un Archimede, un Pythagore, quelques autres de ces grands hommes étoient dans ces efforts d'esprit & profondes meditations, il n'y eût rien pour lors dans leurs têtes & dans leurs cervelles autre chose que de corporel, autre chose que des esprits vitaux ou animaux, qu'une certaine chaleur naturelle, que des particules de matiere trés subtile, ou si on veut que des Atomes, qui nonobstant qu'ils

qu'ils soient insensibles, sans intelligence aucune & sans raison, & qu'ils ne se meuvent même, comme ils pretendent, que par un mouvement & concours fatal & aveugle, soient neanmoins venus à se mouvoir & concourir avec tant de fortune & de merveille, que comme autrefois par un semblable concours ils avoient formé la tête de ces grands hommes-là toute telle qu'elle est avec cette infinité d'organes si industrieusement ordonnez & disposez, ils en soient venus de même pour lors à former & produire ces subtiles pensées & profondes meditations; ou plûtôt qu'ils soient venus à se mouvoir dans tous ces organes d'une façon si admirable, qu'ils en soient enfin venus dans un certain ordre, dans une certaine disposition, dans un certain état (car ce sont là les termes dont se servent ces Philosophes) si merveilleux, qu'ils ayent été eux-mêmes ce concevoir, ce voir, ce mediter, ces proposions admirables, & ces divines inventions.

Encore ceci, (que ce soit si l'on veut la même chose en autres termes) lors que pour quelque affront ou pour quelque autre déplaisir nous nous

ſentons entrer en colere & en furie, & que cependant nous tenons main à la paſſion ; je vous pris, ce commandant & ce commandement interne que nous ſentons, cette ſorte d'obéïſſance, cette moderation & retenuë qui ſe fera, par exemple, en veuë de quelque raiſon d'honnêteté, d'honneur & de vertu, & contre cette inclination naturelle que nous avons à nous venger ; qu'eſt-ce que c'eſt que ce mouvement & état interieur là ? Peut-on dire que ce ne ſoit autre choſe que quelques roulemens, entrechoquemens, refléchiſſemens, conjonctures & contextures particulieres d'Atomes ou d'eſprits, ou s'ils aiment mieux qu'on die, de molecules ou particules de matiére qui ſe faſſet par là au dedans de ces nerfs, de ces delicates membranes, de ces canaux & organes trés-ſubtils du cerveau, du cœur, & des autres parties du corps ? Chimeres, mon trés-cher Ami, ce n'eſt que pures chimeres.

Ce mot encore ſur la liberté ; lors que dans l'apprehenſion de prendre un mauvais parti pour un bon, nous nous tenons comme en balance, cherchans au dedans de nous toutes les raiſons qui ſont pour & contre, & les peſas &

les examinans serieusement ; cette aprehension, cette recherche, ce balancement, & cette resolution que nous prenons enfin de faire la chose ou de ne la faire pas ; tout cela, tous ces mouvemens, tout cet état ou façon interne d'Etre (je ne parle point dans d'autres termes qu'eux) ne sera-ce non plus qu'un broüillamini, que dirai-je ? un tricoti & un concours aveugle de petits corps ? le pourriez-vous bien imaginer ? vous le pourriez-vous bien persuader ? Lucrece même ce Partisan juré de la Secte, ne l'a pû faire, & n'a pû se resoudre à attribüer aux seuls Atomes ces mouvemens libres de la volonté ; car si la volonté, comme il dit, est tirée hors de la fatalité & relevée au dessus du destin, *& fatis avulsa voluntas*, *&c.* comment peut il, avec tout son *Clinamen* ou declination de principes, avoir crû de bonne foi & sans scrupule qu'il n'y ait rien que de corporel, & que rien ne se fasse en nous, non plus qu'ailleurs, que par un concours naturel, éternel, indépendant, immüable, inéviiable d'Atomes ? Il n'ignoroit pas que cela étant ainsi, ni la volonté, ni quelque autre chose qui peut être, ne pourroit être tirée &

exempte de cette concatenation & suite éternelle & immuable de mouvemens & de causes, qui se suivroient & succederoient les unes aux autres par des ordres éternels, absolument necessaires & invariables.

Je pourrois bien outre tout ceci vous faire ressouvenir de plusieurs raisons qu'on a accoûtumé d'aporter sur ce sujet: vous connoissez ce grand homme qui en a recüeilli plus d'une vingtaine de tres-belles, mais ce seroit trop abuser de vôtre patience, & d'ailleurs, je l'ai déja dit, je ne vois pas qu'il y ait guere autre chose de plus grande importance à mediter ici dessus que ce que je viens de vous representer.

Je pourrois bien aussi vous dire de quelle façon je crois qu'on peut le plus raisonnablement répondre à toutes les objections qui se font ici, mais je sçais que ce n'est pas à vous qu'il faut faire des Livres. Je vous dirai seulement deux choses à propos de cela.

La premiere, qu'il est bien vrai ce qu'ils disent, que le boire, le manger, la santé, la chaleur naturelle, les esprits & la bonne disposition des organes, qui sont toutes choses corporelle, &, comme

ils peuvent dire, dépendantes des Atomes comme principes & premiere matiere, sont choses necessaires pour toutes ces pensées, raisonnemens & reflexions, & en un mot pour toutes ces autres operations internes que j'ai dit; c'est une chose qui ne se peut nier & que chacun experimente trop sensiblement pour ne la pas avoüer; mais qu'on puisse conclure delà que tout ce qui intervient & concourt à la formation de ces operations soit seulement & purement corps ou corporel, Atomes, esprits; matiere subtile; pour peu certes qu'on fasse de reflexion sur leur perfection & excellence, & sur l'imperfection ou le peu de perfections des corps ou Atomes, & sur le peu de rapport qu'il y a de leurs qualitez à ces operations; c'est ce qui ne se pourra jamais, & que le bon sens ne pourra jamais conceder; de sorte qu'il me semble que tout ce qui se pourroit au plus conceder, seroit que les Atomes & esprits, & toutes ces autres choses qu'on apporte, fussent veritablement necessaires, mais simplement comme conditions ou dispositions, ou même de quelque autre façon ou maniere qui nous soit cachée & inconnuë, & non point comme pre-

miers principes & absolus, & comme cause totale des operations ; il faut qu'il y ait par là autre chose que tout cela, quelque chose de plus noble, de plus haut & de plus parfait.

La seconde chose, c'est qu'il est encore bien vrai que nous ne pouvons pas prendre une idée veritable, ou, comme on dit, prochaine & positive de ce qui est au dessus du corps, ou de tout ce qui n'est point corps ; cela ne se peut à mon avis, pendant que nous sommes dans cet état mortel si étroitement unis avec le corps ; cette dépendance des sens corporels, qui limitent & obscurcissent si fort la lumiere de nôtre entendement, nous en empéche ; mais je ne vois point qu'il se puisse ainsi conclure de là, qu'il n'est donc rien effectivement au dessus du corps, autre qu'Atomes, autre que Matiere, autre que Corporel ; car combien y a-t-il de chose dont nous n'avons point cette idée positive, & que la raison nonobstant cela nous oblige d'avoüer qu'elles sont effectivement ? ou plûtôt combien peu de chose y a-t-il dont nous avons les vrayes & veritables idées? Ces Philosophes ont-ils eux-mêmes quelque idée positive de leurs Atomes ?

Ils avoüent que leur petitesse est telle, qu'elle ne se peut pas seulement imaginer en entendant prenoncer ou expliquer ce mot d'Atome, bien loin qu'ils puissent tomber sous les sens, & que nous nous puissions imprimer leur vraye & positive idée; & cependant ils ne laissent pas de croire & de conclure par le raisonnement, qu'ils sont: Un Mathematicien a-t'il l'idée positive de la grandeur du Soleil? Elle est si prodigieuse & si fort éloignée de la portée des sens, qu'on ne la sauroit aussi pas même imaginer telle qu'elle est, & cependant encore il n'y en a pas un qui n'en soit entierement persuadé & pleinement convaincu par la force des démonstrations, & qui ne connoisse parfaitement qu'elle surpasse de beaucoup celle du Globe de la Terre: Et puis ne sait-on pas que la nature d'une chose se peut connoître en deux façons? ou positivement, comme lors que nous la voyons, & qu'elle tombe sous quelqu'un de nos sens, ou comme lors que nous disons ce que c'est, & que nous en donnons la définition positive; ou bien, comme on dit, négativement, en disant ce que ce n'est pas. Or j'avoüerai bien que nous ne sommes pas ca-

pables de connoître le principe de nos operations ou raisonnemens de cette premiere façon ; ni même ce que c'est, & comment se font & se produisent ces operations. Helas ! nous ne sommes pas assez heureux pour cela, il nous faudroit d'autres sens bien plus parfaits que tous ceux que nous avons ; nous ne sommes pas nés pour penetrer & pour Philosopher si avant ; Dirons nous, *Invidæ præclusit speciem Natura videndi?* Mais il faut aussi avoüer que du moins nous le pouvons bien connoître de la seconde façon ; en sorte que si nous ne pouvons pas dire au vrai & positivement ce que c'est, du moins pouvons-nous dire & connoître certainement ce que ce n'est pas : Je veux dire que de la perfection des operations que nous voyons évidemment être telles, qu'elles n'ont aucune proportion avec toutes ces proprietez & perfections d'Atomes, & generalement surpasser la portée de tout ce qui est purement corps, nous pouvons tirer une conclusion certaine, qu'il faut que le principe de telles operations, & ces operations mêmes, soient quelque chose au dessus de tout ce qui est corps ou corporel; ce qui m'est ici suffisant, ne m'étant point avancé davan-

tage dés le commencement, & ne pretendant point que nous puissions prendre une idée veritable & positive de ce principe; mais seulement qu'on peut & qu'on doit conclure par le raisonnement, qu'il faut que ce soit quelque chose, comme j'ai déja dit, de bien plus parfait & de bien plus noble que tout ce qui est au nombre des corps, quelque fois puis aprés son Etre, quelle que soit sa nature.

Mais n'acheveri-je pas de vous decouvrir entierement ma pensée? Vous connoissez assez si je suis homme à prendre plaisir à me vanter, ou à forger des mensonges, ou à dire les choses à la volée dans une matiere si importante que celle-ci. On ne sçauroit nier qu'il n'y ait trés-grande difference entre les operations des brutes, & ces admirables operations de l'homme dont il est question; je dis non seulement au regard de celles de leurs sens externes, comme de sentir, voir, gouter & les autres, mais au regard même de celle de leurs sens internes ou imagination. Tout cela est si fort au dessous du raisonnement de l'homme, qu'il faut avoüer qu'il n'y a aucune proportion, & que celles de l'homme partent d'un principe trés-different & in-

finiment plus parfait ; nonobstant tout cela (c'est ici ma pensée que je vous veux déclarer, nonobstant, dis-je tout cela, j'estimerois cent fois moins absurde celui-là qui soûtiendroit, que dans le principe de ces opérations des brutes, soit de leurs sens internes, soit des externes même il s'y trouveroit quelque chose de plus parfait que le corporel, & que tout ce qui se peut entendre & comprendre sous ce nom de Corps, ou Matiére, ou Esprits, que je ne ferois celui qui prétendroit que le principe de celles de l'homme seroit purement corporel ; tant je crois cette opinion hors de toute raison & indigne d'un homme de bon jugement ; ce n'est pas certainement philosopher de bonne foi, ce ne peut être qu'un excés de vanité qui a jetté ces Philosophes, que nous avons dit, dans une si déraisonnable extrémité ; ils voyoient sans doute que leur Secte avoit de grands avantages sur toutes les autres, comme j'ai protesté dés le commencement pour pouvoir expliquer avec beaucoup de facilité & de probabilité quantité des plus beaux effets de la Nature par le seul mouvement local, ordre & disposition parti-

culiere de leur Matiere, Corpuscules, Molecules ou Atomes ; ils ont voulu nous faire acroire que par ces mêmes principes ils pouvoient donner raison de tout, & nous expliquer tout ce qui concerne l'esprit humain & ses operations. Eh Dieu ! mon Cher ne sommes nous pas cent fois tombez d'accord ensemble vous & moi, que quelque effort que nous puissions faire sur nôtre esprit, nous ne saurions jamais concevoir comme quoi ce corpuscules insensibles il en puisse jamais resulter rien de sensible, sans qu'il intervienne rien que d'insensible, & qu'avec tous leurs Atomes, quelques petits, quelques mobiles qu'ils les fassent, quelques mouvemens & quelques figures qu'ils leur donnent, & en quelque ordre, mélange & disposition qu'ils nous les puissent faire venir, & même qu'elque industrieuse main qui les plût conduire, ils ne sauroient jamais (demeurans dans leur supposition qu'il n'ayent point d'autres propriétez ou perfections que celle que j'ai dit) nous faire imaginer comme quoi il en puisse résulter un composé, je ne dis point qui

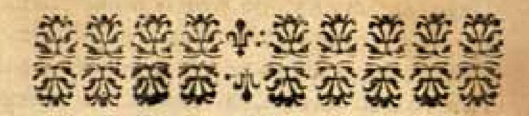
ſoit raiſonnant comme l'homme, mais qui ſoit ſimplement ſenſitif, comme pourroit être le plus vil & le plus imparfait vermiſſeau de terre qui ſe trouve ; Comme quoi oſeront-ils bien pretendre de nous vouloir expliquer comment il en peut reſulter une choſe qui ſoit imaginante, qui ſoit raiſonnante, qui ſoit les imaginations mêmes, les raiſonnemens mêmes ?

Pour nous, ſi vous m'en croyez, mon trés-Cher, laiſſons-là toute cette ſorte de preſompion & cette vanité d'eſprits forts ; ne pretendons point de pouvoir expliquer la nature du principe de nos raiſonnemens de la même façon que nous pourrions faire les autres choſes qui tombent ſous les ſens, & ne faiſons point les Geometres là-deſſus ; Nous ne ſommes pas aſſez heureux pour cela, je l'ai déja dit ; c'eſt ce qui ne ſe peut dans cét état mortel & dans cette grande dépendance des ſens corporels où nous ſommes pris ; neanmoins nous devons prendre une plus haute idée de nous-mêmes, & ne faire pas nôtre ame de ſi baſſe étoffe que ces grands Philoſophes trop corporels en ce point ;

Nous devons croire pour certain que nous ſommes infiniment plus nobles & plus parfaits qu'ils ne veulent, & ſoûtenir hardiment, que ſi nous ne pouvons pas bien ſavoir au vrai ce que nous ſommes, du moins ſavons nous trés-bien & trés aſſurément ce que nous ne ſommes pas ; que nous ne ſommes pas ainſi entierement de la boüe & de la fange comme ils pretendent. Adieu.

Le 10. *Juin* 1668.





I. LETTRE.

A MONSIEUR DE MERVEILLES.

Aureng-Zebe étant sur son depart.

Contenant le sujet du Voyage d'Aureng-Zebe : L'armée, avec la double Artillerie qu'il tient ordinairement proche de sa personne ; l'équipage & les provisions ordinaires des principaux Cavaliers : Ce que causent les mauvaises eaux, & quelques particularitez à observer dans les Voyages des Indes.

MONSIEUR,

Depuis qu'Aureng-Zebe commence à se porter mieux, le bruit a toûjours couru qu'il iroit à Lahor, & de là à Kachemire pour changer d'air, & éviter

les chaleurs de l'Esté prochain, de crainte de quelque rechûte; mais les plus sensez avoient peine à se persuader que tandis qu'il tiendroit Chah-Jehan prisonnier dans la Forteresse d'Agra, il osât s'écarter si loin; néantmoins on a veu que la raison Politique a cedé à celle de la santé, & aux conseils des Medecins, ou plûtôt aux intrigues de Rauchenarabegum, qui meurt d'envie de respirer un air plus libre que celui du Serrail, & de paroître à son tour dans l'Armée pompeuse & magnifique, comme faisoit autrefois son aimée Bagom-Saheb durant le Régne de Chah-Jehan. Il est enfin parti le sixiéme de Decembre sur les trois heures aprés midy, jour & heure qui doivent être heureux pour un grand Voyage, s'il en faut croire Messieurs les Astrologues qui l'ont ainsi déterminé; & il s'est rendu à Chah-limar sa Maison de plaisance, éloignée environ de deux lieuës d'ici, où il a passé six jours entiers, afin de donner à tout le monde le tems de faire les préparatifs necessaires pour un Voyage qui doit être d'un an & demi. Nous avons nouvelles aujourd'hui qu'il est parti pour aller camper sur le chemin de

Lahor, & qu'aprés qu'il y aura sejourné deux jours, il continuera sa route sans attendre davantage : Il méne avec soi non seulement les trente-cinq mille hommes de Cavalerie ou environ, qu'il tient toûjours proche de sa Personne, & plus de dix mille d'Infanterie, mais encore les deux Artilleries, à savoir la grosse ou pesante, & la legere qu'on appelle l'Artillerie de l'Estrier, parce qu'elle est inseparable de la personne du Roi, au lieu que la grosse s'en écarte quelquefois pour suivre les grands chemins & mieux rouler. La grosse est composée de soixante-dix piéces de canon, la plûpart de fonte, dont il y en a plusieurs de si pesantes, qu'il faut les vingt paires de bœufs pour les tirer, & quelques autres où on met des Elefans, qui aident tous ces bœufs en poussant, & tirant les roües des charettes avec leurs trompes & leurs têtes quand on est dans de mauvais pas, ou qu'on monte quelque rude Montagne. Celle de l'Estrier est composée de cinquante ou soixante petites pieces de Campagne toutes de bronze, montées chacune sur une petite charette bien faite & bien peinte, comme j'ai déja dit ailleurs.

ornée de plusieurs petites banderolles rouges, tirée par deux fort beaux chevaux conduits par le Canonier en forme de Cocher, avec un troisiéme cheval que l'Aide du Canonier méne en main pour relayer. Toutes ces charettes vont toûjours courant afin de se trouver en ordre devant la porte de la Tente du Roi, & tirer toutes à la fois dans le tems qu'il y entre pour en avertir l'Armée. Tout ce grand appareil donne sujet d'apprehender qu'au lieu d'aller à Kachemire, on ne nous mene assieger cette importante ville de Kandahar, qui est frontiere de la Perse, de l'Hindoustan & de l'Usbec, Capitale d'un trés-beau Païs, & de tres grand revenu, & qui pour ces raisons à été de tous tems disputée entre les Perses & les Indiens. Quoi qu'il en soit, il faut se dépêcher de quitter Dehli, quelque affaire qu'on y puisse avoir; & je me trouverois en arriere de l'Armée si je differois plus long-tems. D'ailleurs je sais que mon Navab ou Agag Danech mend-kan m'attend au Camp avec impatience : Il ne peut non plus se passer de philosopher toute l'aprés-dînée sur les livres de Gassendi & Descartes, sur le Glo-

be, & ſur la Sphere, ou ſur l'Anatomie, que de donner le matin tout entier aux grandes affaires du Royaume en qualité de Secretaire d'Eſtat pour les affaires étrangeres, & de grand Maître de la Cavalerie : Je partirai cette nuit aprés avoir enfin donné ordre à toutes mes affaires, & m'être à peu prés fourni de tout ce qui m'eſt neceſſaire pour le Voyage, ainſi que font les principaux Cavaliers : Je veux dire de deux bons chevaux Tartares, à quoi je ſuis obligé, à raiſon des cent cinquante écus de paye que j'ay par mois ; d'un Chameau de Perſe des plus grands & des plus forts ; d'un Chamelier & d'un Valet d'étable ; d'un Cuiſinier & d'un autre ſerviteur que l'on fait marcher ordinairement dans ce Païs devant le cheval, portant un flacon d'eau à la main : Je me ſuis encore fourni des uſtencilles ordinaires, comme d'une tente de mediocre grandeur, & d'un tapis de pied à proportion ; d'un petit lit à ſangles qui eſt fait de quatre cannes trés-fortes & legeres, avec un couſſin pour mettre ſous la tête, de deux couvertures, dont l'une pliée en quatre ſert de matelas ; d'un Soufra ou nape de cuir ronde ſur quoy

on mange de quelques serviettes de toile teinte, & de trois petits sacs de baterie de cuisine, ou vaisselle, qu'on arrange dans un plus grand sac, & ce sac dans un trés-grand & trés-fort bissac fait de sangles, où on met toutes les provisions, le linge & les habits du Maître & des valets. J'ai aussi fait provision d'excellent ris pour cinq ou six jours, de crainte de n'en trouver pas toûjours de si bon ; de quelques biscuits doux avec du sucre & de l'anis, d'une pochette de toile avec son petit crochet de fer pour faire égouter & conserver du Days ou laict caillé, & de quantité de limons avec du sucre pour faire de la limonade, car le Days & la limonade sont les deux grands & souverains rafraîchissans des Indes : Tout cela, comme j'ai dit se met dans ce Bissac, qui est si large & si pesant que trois ou quatre personnes sont assez embarassez pour le charger ; quoi que deux hommes plient & renversent premiérement un côté sur l'autre quant il est plein ; quoi qu'on fasse acroupir le chameau tout proche, & quoi qu'on n'ait qu'à renverser un des côtez du Bissac par dessus le chameau. Tout cet équipage & provisions sont abso-

lument necessaires dans ces Voyages. Ce n'est pas à ces bons logemens de nos Païs qu'il faut s'attendre ; il faut se resoudre à camper & à vivre à l'Arabesque & à la Tartare, sans esperer d'autres hôtelleries que les Tentes. Il ne faut pas non plus s'attendre à piller le Païsan toutes les Terres du Royaume étant en propre au Roi, on doit assez penser qu'il faut être sage, & que ruiner le Païsan seroit ruïner le Domaine du Roi. Ce qui me console beaucoup sur cette marche, c'est que nous allons vers le Nord, & que nous partons dans le commencement de l'Hyver aprés les pluyes, qui est la vraye saison de voyager dans les Indes, parçe qu'il ne fait point de pluye, & qu'on n'est pas tant incommodé du chaud & de la poudre, outre que je me vois hors du danger de manger du pain de Bazar, ou du Marché, qui est ordinairement mal cuit, plein de sable & de poussiere, & d'être obligé de boire de ces vilaines eaux, qui pour être ou toutes troubles, & mélées de mille saletez de tant d'hommes & d'animaux qui en prennent & entrent dedans, causent des fiévres dont on ne guérit que tres difficilement, & qui engendrent même de

certains vers dans les jambes trés-dangereux. Ils font d'abord une grande inflammation, accompagnée de fiévre, & sortent ordinairement peu de tems aprés le Voyage, quoi qu'on en ait veu qui ont attendu un an entier & davantage à sortir. Ils sont ordinairement de la grosseur & de la longueur d'une chanterelle de violon, en sorte qu'on les prendroit plûtôt pour quelque nerf que pour un ver ; & il les faut tirer peu à peu, de jour en jour, les entortillant doucement à l'entour d'un petit morceau de bois gros comme une épingle de peur de les rompre. Ce qui me console, dis-je, beaucoup, c'est de me voir exempt de ces incommoditez, mon Navab m'ayant fait une grace bien particuliere ; qui est d'avoir ordonné qu'on me donnera tous les jours un pain frais de sa Maison, & un Sourai de l'eau du Gange, dont il méne plusieurs Chameaux chargez comme fait toute la Cour : Sourai est ce flacon d'étain plein d'eau, que le serviteur, qui marche à pied devant le Cavalier, porte à la main envelopé d'une pochette de toile rouge ; Il ne tient ordinairement qu'une pinte, mais j'en ai fait faire un exprés qui en

tient deux ; Nous verrons si la ruse réüssira. L'eau se rafraichit trés-bien dans ce flacon, pourveu qu'on ait soin de tenir toûjours humectée la pochette qui l'environne, & que le serviteur, qui le tient à la main, marche & agite l'air, ou bien qu'on le tienne au vent, comme on fait ordinairement sur trois jolis petits bâtons croisez pour ne point toucher la terre, car l'humidité du linge, l'agitation de l'air, ou le vent, sont des conditions absolument necessaires pour que l'eau se rafraîchisse, comme si cette humidité, ou plûtôt l'eau dont la pochette est imbibée, arrêtoit les petits corps ou esprits ignez qui sont dans l'air, en même tems qu'elle donne Passage aux nitreux ou autres qui empêchent le mouvement dans l'eau & causent le froid, de la facon que le verre arrete l'eau & laisse passer la lumiere à raison de la contexture & disposition particuliere des parties du verre, & la diversité qui doit être entre les petits corps de lumiere & ceux de l'eau. Il n'y a qu'en Campagne qu'on se sert de ce flacon d'étain pour rafraîchir l'eau quand on est à la Maison on a des Gourgoulettes ou Aiguieres d'une certaine terre poreuse, où

elle ſe rafraîchit bien mieux, pourveu qu'on la tienne au vent,& humectée d'un linge comme le flacon,ou bien on ſe ſert du ſalpêtre de la façon que s'en ſervent toutes les perſonnes de condition, ſoit à la Ville, ſoit à l'Armée. On met de l'eau, ou quelque autre liqueur qu'on veut rafraîchir, dans un flacon d'étain rond & à long col comme ſont ces bouteilles de verre d'Angleterre, & un demi quart d'heure durant on rémuë ce flacon dans de l'eau où on a jetté trois ou quatre poignées de ſalpêtre; cela rend l'eau trés-froide, & n'eſt pas même mal ſain comme je craignois, ſi ce n'eſt qu'il donne quelquefois des tranchées dans le commencement qu'on n'y eſt pas encore accoûtumé. Mais à quoi bon s'arréter tant à Philoſopher ſur les rafraîchiſſemens quand il faut ſonger à partir, à ſouffrir le Soleil, qui en toute ſaiſon eſt incommode dans les Indes, & à boire de la pouſſiere, qui ne manque jamais dans l'Armée; à plier, charger & décharger tous les jours ſon Bagage, aider les valets, planter des picquets tirer les cordes, dreſſer ſa Tente & l'abatre, marcher le jour, marcher la nuit, manger froid, manger chaud, & en

un mot à nous faire Arabes pour un an & demi que nous devons être en Campagne : Adieu, je ne manquerai pas de m'acquitter de ma promesse, & de vous instruire de tems en tems de nos avantures ; & même comme l'Armée marchera cette fois à petites journées, sans crainte de l'Ennemi ; & avec toute cette pompe & magnificence qu'affectent les Rois de l'Hindoustan, je tâcherai de remarquer les choses les plus considerables pour vous en faire part, aussi-tôt que nous arriverons à Lahor.

II. LETTRE

AU MESME.

Ecrite à Lahor le 25. Février 1663.

Aureng-Zebe y arrivant.

Contenant la quantité & la magnificence, l'ordre & la disposition des Tentes du Grand Mogol en Campagne : Le nombre des Elefans, des Chameaux, des Mules

Males & des Porte-faix qu'il faut pour les porter : La disposition des Bazars ou Marchez Royaux : Celle des quartiers particuliers des Omerahs, ou Seigneurs, & du reste de l'Armée : L'étenduë de toute l'Armée quand elle est campée ; L'embarras qui s'y trouve, & comment on s'en peut tirer : L'ordre pour empécher les voleries : Les diverses manieres de marcher du Roi, des Princesses & du reste du Serrail : Le danger qu'il y a de se trouver trop proche des femmes ; Les diverses Chasses du Roi, & comment il chasse avec toute son Armée : La quantité de monde qui est dans l'Armée, & le moyen de la faire subsister.

MONSIEUR,

Cela s'apelle marcher avec gravité, & comme on dit ici à la Mogole ; il n'y a pas plus de quinze ou seize journées de Dehli à Lahor, qui ne font guere plus de six-vingt lieuës, & cependant nous avons été prés de deux mois sur cette route ; il est vrai que le Roi, avec la meilleure partie de l'Armée, s'est un

peu écarté du grand chemin pour mieux prendre le divertissement de la chasse, & pour la commodité de l'eau du Gemna, que nous sommes allez chercher à la droite, & que nous avons doucement suivi assez long-tems, en chassant au travers de grandes herbes, pleines de toute sorte de gibier, où à peine pouvoit-on voir les Cavaliers : à present que nous sommes en repos dans une bonne Ville, je m'en vai tâcher de m'aquiter de ce que je vous ai promis dans le titre de cette Lettre, esperant de vous faire bien-tôt aprés passer à Kachemire, & vous faire voir un des plus beaux Païs du monde.

Lors que le Roi marche en Campagne, il a toûjours deux Camps, je veux dire deux amas de tentes separez, afin que quand il décampe & sort de l'un, l'autre puisse avoir precedé d'un jour, & se trouver tout prêt lors qu'il arrive au lieu destiné pour camper ; & c'est pour cela qu'on les apelle Peiche-kanés, comme qui diroit Maisons qui precedent. Ces deux Peiche-xanés sont à peu prés semblables, & il faut plus de soixante Elefans, plus de deux cens Chameaux, plus de cent Mulets, & plus

de cent Porte-faix pour en porter une ; Les Elefans portent les choses les plus lourdes, comme les grandes Tentes, & leurs gros piliers, qui pour être trop longs & trop pesans se démontent en trois pieces. Les Chameaux portent les moindres Tentes, les Mulets le Bagage & les Cuisines ; & l'on donne aux Porte-faix tous ces meubles legers & délicats qui se pourroient rompre, comme la porcelaine dont se sert ordinairement le Roi à sa table, ces lits peints & dorez, & ces riches Karguais, dont je parlerai ensuite.

L'une de ces deux Peiche-kanés, ou amas de tentes, n'est pas plûtôt arrivée au lieu destiné pour le campement, que le Grand Maître des Logis choisit quelque bel endroit pour le Quartier du Roi, aiant neanmoins égard, autant qu'il est possible, à la simmetrie qui se doit observer pour toute l'Armée, & fait tracer un quarré, dont chaque côté a plus de 300. pas ordinaires de longueur. Cent Pionniers d'abord nettoient & aplanissent cet espace, font des Divans de terre ou especes d'estrades en quarré, sur lesquelles ils dressent les Tentes, & entourent tout ce grand quarré de Kanates ou paravents de

huit pieds de hauteur, qu'ils affermiſſent par des cordes atachées à des piquets, & par des perches, qu'ils plantent en terre deux à deux, de dix pas en dix pas, une en dehors & l'autre en dedans, les inclinant l'une ſur l'autre. Ces Kanates ſont d'une toile forte, qui eſt doublée d'Indiennes, ou toiles peintes en portages avec un grand vaſe de fleurs. Au milieu d'un des côtez du quarré eſt l'entrée ou Porte Royale, qui eſt grande & magnifique, & les Indiennes dont elle eſt faite, comme auſſi celles dont eſt doublé en dehors tout le côté du quarré de la face, ſont bien plus belles & plus riches que les autres.

La premiere & la plus grande des Tentes, qu'on dreſſe dans cet enclos, s'apelle Am-kas, parce que c'eſt le lieu où le Roi & tout ce qu'il y a de Seigneurs dans l'Armée s'aſſemblent ſur les neuf heures du matin quand on fait Mokam, c'eſt à dire, quand on ſejourne en quelque endroit: car les Rois de l'Hindouſtan, quoi qu'ils marchent en campagne, ne ſe diſpenſent que rarement de cette coûtume comme inviolable, & qui paſſe pour une eſpece de devoir & de loi, de ſe trouver à l'Aſſemblée deux fois le jour com-

me quand ils sont dans leur Ville Capitale, pour donner ordre aux affaires d'Etat, & rendre la Justice.

La seconde qui n'est guere moindre que la premiere, & un peu plus avancée dans l'enclos, s'apelle Gosle-kané, qui veut dire lieu du lavement, ou lieu pour se laver; & c'est là que tous les Seigneurs s'assemblent tous les soirs, & où ils viennent salüer le Roi, comme ils font ordinairement quand ils sont dans la Ville Capitale. Cette Assemblée du soir est trés-incommode aux Omerahs, mais c'est quelque chose de grand & de magnifique de voir de loin dans une nuit obscure, au milieu d'une Campagne, au travers de toutes les Tentes d'une Armée, de longues files de flambeaux qui conduisent ces Omerahs au Quartier du Roi, ou les ramenent à leurs Tentes: Il est vrai que ces flambeaux ne sont pas de cire comme les nôtres, mais ils durent trés-long-tems; Ce n'est qu'un fer emmanché dans un bâton, au bout duquel on entoure du vieux linge de tems en tems, qu'on arrose d'huile, que le Masalchi ou porte-flambeau tient à la main dans un flacon d'airain ou de fer blanc à long col & étroit.

La troisiéme Tente, qui est plus petite que les deux premieres, & qui est encore plus avancée dans l'enclos, s'apelle Kalvet-kané, c'est à dire, lieu retiré, ou le lieu du Conseil Privé, parce qu'il n'y entre que les premiers Oficiers du Royaume, & c'est là que se traitent les plus grandes & les plus importantes affaires.

Plus avant sont les Tentes particulieres du Roi qui sont entourées de petites Kanates de la hauteur d'un homme, doublées d'Indiennes au pinceau, de ce beau travail de Massipatam, qui representent cent sortes de fleurs differentes; & quelques unes sont doublées de satin à fleurs avec de grandes franges de soie.

Joignant les Tentes du Roi, sont celles des Begums ou Princesses, & des autres grandes Dames & grandes Oficieres du Serrail, qui sont aussi entourées, comme celles du Roi, de riches Kanates, & parmi toutes ces Tentes se trouvent placées celles des moindres Oficieres & autres femmes de service, toûjours à peu prés dans le même ordre, selon que le demande leur Ofice.

L'Am-kas & les cinq ou six autres Tentes principales sont haut élevées, afin qu'on les voye de loin, & qu'elles puissent mieux parer la chaleur : par le dehors ce n'est qu'une grosse & forte toile rouge, embellie neanmoins & diversifiée de certaines grandes bandes, taillées de diverses manieres assez agreables à la vûë, mais le dedans est doublé de ces belles Indiennes à fleurs au pinceau faites exprés, de ce même travail de Massipatam ; & ce travail est relevé & enrichi de broderie de soie, d'or & d'argent avec de grandes franges, ou de quelque beau satin de diverses couleurs taillé en fleurs, & en plusieurs autres façons bizarres. Les Piliers qui soûtiennent ces Tentes sont peints & dorez ; on ne marche que sur de riches tapis, qui ont des matelas de coton par dessous de trois ou quatre doigts d'épaisseur, & tout autour de ces tapis il y a de grands quarreaux de brocar pour s'apuyer.

Dans chacune des deux grandes Tentes où se tient l'Assemblée, on y éleve un Theatre, qu'on pare richement, & le Roi y donne audiance sous un grand Dais de velours, ou de brocar. On voit sous les autres Tentes de semblables

Dais, & on y voit aussi de Karguais dressez, c'est à dire, des Cabinets, dont les petites portes se ferment avec un cadenas d'argent. Pour les concevoir, il faut se representer deux petits quarrez de nos paravens, qu'on auroit posez l'un sur l'autre, & atachez tout autour bien proprement l'un à l'autre avec une corde de soie comme un lacet; en sorte pourtant que les extrêmitez des côtez de celui d'enhaut vinssent à s'incliner les unes sur les autres pour faire comme une espece de petit Dôme ou Tabernacle; avec cette difference de nos paravens, que tous les côtez de ceux-ci sont d'ais de sapin fort minces & fort legers, peints & dorez par le dehors, & enrichis de franges d'or & de soie tout autour, & doublez par le dedans d'écarlate, ou de satin à fleurs, ou de brocar. C'est à peu prés ce que je vous puis dire de ce qui est contenu au dedans du grand quarré.

Pour ce qui est du dehors du quarré; il y a premierement deux jolies Tentes des deux côtez de la grande entrée ou Porte Royale; où l'on voit quelques chevaux d'élite tous selez, richement enharnachez, & tous prêts à monter.

dans une necessité, ou plutôt par parade & par magnificence.

Des deux côtez de la même Porte sont rangées ces cinquante ou soixante petites pieces de Campagne, qui sont l'Artillerie de l'Estrier dont j'al parlé, & qui tirent toutes pour saluer le Roi quand il entre dans sa Tente, & en avertir toute l'Armée.

Au devant de la Porte on laisse toûjours, autant qu'il se peut, une grande place vuide, au bout de laquelle il y a une grande Tente qu'on apelle Nagar-kané, parce que c'est le lieu des Timbales & des Trompettes.

Proche de cette Tente il y en a une autre grande qu'on apelle Tchauky-Kané, parce que c'est le lieu où les Omerahs font la garde chacun à leur tour une fois la semaine pendant vingt quatre heures, neanmoins la plûpart des Omerahs le jour de leur garde font dresser tout proche quelqu'une de leurs Tentes pour être plus en liberté & plus au large.

Autour des trois autres côtez du grand quarré sont dressées toutes les Tentes d'Oficiers, qui se trouvent toûjours en même ordre & en même dif-

position, si ce n'est que le lieu ne le permette pas: Elles ont toutes leurs noms particuliers, mais comme ils sont dificiles à prononcer, & que je ne pretends pas vous aprendre la langue du païs, il sufira de vous dire qu'il y en a une particuliere pour les armes du Roi; une autre pour les riches harnois des chevaux; une autre pour les vestes de brocar, qui sont les presens ordinaires que fait le Roi; qu'il y en a de plus quatre autres proche les unes des autres, dont la premiere est destinée pour garder les fruits, la seconde pour les confitures, la troisiéme pour l'eau du Gange & le salpêtre dont on la rafraîchit, & la quatriéme pour le Betlé qui est cette feüille dont j'ai parlé ailleurs, qu'on presente pour regal comme le Kauve en Turquie, & qu'on mâche pour avoir les levres vermeilles & l'haleine douce & agreable; aprés celles là on en trouve 15. ou 16. autres, qui sont les cuisines ou leurs dependances: entre toutes ces Tentes sont celles de quantité d'Oficiers & d'Eunuques; & enfin il y en a quatre ou cinq longues qui sont pour les chevaux de main, & quelques autres pour les Elefans d'impor-

tance, & toutes celles qui sont comprises sous la Venerie; car il faut que toute cette grande quantité d'oiseaux de proie, qu'on porte toûjours pour la Chasse & par magnificence, comme encore toute cette grande quantité de chiens, ces Leopars dont on se sert pour prendre les gazelles; ces Nil-gaus, ou bœufs gris que je crois especes d'Elans, ces Lions & ces Rinoceros qu'on mene par grandeur, ces grands Buffles de Bengale qui combatent le Lion; & enfin ces Gazelles aprivoisées qu'on fait batre devant le Roi; il faut, dis-je, que tous ces animaux avec leurs Gouverneurs aient leurs lieux de retraite.

C'est toute cette grande quantité de Tentes que je viens de dire, avec celles qui sont au dedans du grand quarré, qui composent le quartier du Roi, lequel se trouve toûjours dans le milieu & comme dans le centre de toute l'Armée, si ce n'est que le lieu ne le permette pas. On concevra aisement que ce quartier du Roi doit être quelque chose de grand & de Royal, & qu'il fait beau voir de quelque lieu éminent tout ce grand amas de Tentes rouges au milieu de l'Armée, quand elle est placée dans

quelque belle & rase campagne, où l'on a pû garder tout l'ordre & toute la disposition qui se doivent observer.

Aprés que le grand Maréchal des Logis a choisi le lieu propre pour le Quartier du Roi, & qu'il a fait dresser l'Am-kas la plus haute de toutes les Tentes, & sur laquelle il se doit regler, afin que l'ordre & la disposition du reste de l'Armée soit toûjours la même; il marque les Bazars Royaux, où se fournit toute l'Armée, tirant le premier & le principal de tous comme une grande ruë droite, & un grand chemin libre qui traverse toute l'Armée, tantôt à la droite & tantôt à la gauche de l'Am-kas & du Quartier du Roi, & toûjours le plus droit qu'il se peut vers le Campement du lendemain. Tous les Bazars Royaux, qui ne sont ni si longs ni si larges, traversent ordinairement ce premier, les uns au deçà & les autres au delà du Quartier du Roi, & tous ces Bazars sont marquez par des cannes trés-hautes comme de grandes perches, qu'on plante en terre de trois cens pas en trois cens pas ou environ, avec des étendars rouges, & des queuës de Vaches du grand Tibet, qui sont fichées sur le haut

de ces cannes comme des perruques.

Ce même Maréchal designe ensuite la place des Omerahs, afin qu'ils gardent toûjours le même ordre, & qu'ils soient toûjours à peu prés en même distance du Quartier du Roi; ceux-ci à la droite, ceux-là à la gauche, les uns endeçà, & les autres en delà, sans qu'aucun puisse changer la place qui lui a été ordonnée ou qu'il a demandée dans le commencement du Voyage.

Les Quartiers des grands Omerahs & des Rajas, pour ce qui est de l'ordre & de la disposition particuliere, se doivent à peu prés imaginer, comme celui du Roi; car ils ont ordinairement deux Peiche-kanés avec un quarré de Kanates, qui enferme leur principale Tente & celles de leurs femmes; & autour de ce quarré sont dressées les Tentes de leurs Oficiers & Cavaliers, avec un Bazar particulier, qui est une ruë de petites Tentes de ce menu Peuple qui suit l'Armée, & qui entretient leur Camp de fourage, de ris, de beurre, & des autres choses les plus necessaires, sans qu'il soit besoin d'aller toûjours aux Bazars Royaux, où tout se trouve ordinairement quasi comme dans la Vil-

le Capitale ; chaque Bazar est marqué aux deux bouts par deux cannes qu'on plante en terre, elles sont aussi hautes que celles des Bazars Royaux, afin qu'on puisse découvrir de bien loin les Etendarts particuliers qui y sont atachez, & ainsi distinguer les divers quartiers.

Les grands Omerahs & grands Rajas se piquent d'avoir des tentes fort élevées ; il faut neanmoins qu'ils prennent garde qu'elles ne le soient pas trop, parce qu'il pourroit arriver que le Roi en passant s'en apercevroit, & les feroit jetter par terre, comme on a vû dans cette derniere Marche ; il faut aussi pour la même raison qu'elles ne soient pas toutes rouges par le dehors, n'y ayant que celles du Roi qui le puissent être ; & enfin il faut par honneur qu'elles soient toutes tournées vers l'Am-kas ou quartier du Roi.

Le reste de l'espace qui se trouve entre le quartier du Roi, ceux des Omerahs, & les Bazars, se trouve rempli des tentes des Mansebdars, ou petits Omerahs, & de cette infinité de Marchands petits & grands qui suivent l'Armée ; de tous ces gens d'affaires & gens de Justice ; & enfin de celles de tout ce

qu'il y a de gens qui servent les deux Artilleries ; ce qui fait à la verité un prodigieux nombre de tentes, & demande une trés-grande étenduë de Païs ; neanmoins ni de l'un ni de l'autre il n'en est pas tout ce que l'on en dit, & je crois que quand toute l'Armée se trouve dans quelque belle & rase Campagne, où elle se peut placer à son aise, & que suivant le plan ordinaire elle vient enfin à se trouver à peu prés disposée en rond, comme nous avons vû plusieurs fois dans cette Route, son circuit ne sera pas de plus de deux lieuës, ou de deux lieuës & demie ; encore se rencontre-t'il d'un côté & d'autre plusieurs endroits vuides ; mais aussi la grande Artillerie, qui tient un grand Païs, precede souvent d'un jour ou de deux.

Tout ce qu'on dit de cette étrange confusion, dont on étonne ordinairement les nouveaux venus, n'est pas plus veritable ; Car pour peu qu'on soit stilé dans l'Armée, & qu'on s'aplique à en reconnoître l'ordre, on se peut tirer de l'embarras, aller & venir à ses affaires & retrouver son quartier ; parce qu'on se regle sur le quartier du Roi, sur les Tentes & les Etendarts

particuliers des Omerahs qui se voient de loin, & sur les étendarts & perruques des Bazars Royaux qui se voyent aussi de fort loin.

Toutes ces marques que je viens de dire n'empêchent neanmoins pas qu'on ne se trouve quelquefois trés embarrassé, & même en plein jour, & sur tout au matin, quand tout le monde arrive, & que chacun se remuë & cherche à se placer, non seulement parce qu'il s'éleve souvent une poussiere si grande qu'on ne peut découvrir le quartier du Roi, les étendarts des Bazars & les Tentes des Omerahs, sur lesquelles on se pourroit regler; mais parce qu'on se trouve pris entre des Tentes qu'on dresse, & entre des cordes que les moindres Omerahs, qui n'ont pas de Peiche-kané, & les Mansebdars tendent pour marquer leur logis, & pour empêcher qu'il ne se fasse un chemin auprés d'eux, ou que quelque inconnu ne se vienne placer proche de leurs tentes, où ils ont quelquesfois leurs femmes: Si l'on pense gagner d'un côté, l'on trouve les chemins fermez avec ces cordes tenduës, qu'un tas de canaille de valets, qui sont là avec de gros bâtons, ne veulent pas laisser abais-

ser, pour laisser passer le bagage : Si l'on veut retourner sur ses pas, l'on trouve qu'on a fermé les chemins depuis que l'on est passé, & c'est là qu'il faut crier, tempêter, prier, faire semblant qu'on veut donner des coups & s'en bien garder, laissant tant qu'on peut quereller les valets les uns contre les autres, & puis les acorder de crainte de quelque malheur, & enfin faire toutes les postures imaginables pour se tirer de là, & faire passer ses Chameaux : mais la grande peine est quand on se trouve obligé d'aller le soir en quelque endroit un peu éloigné, parce que ces puantes fumées de feu de bois verd, de bouze de vache, & de crote de chameaux, que le menu peuple fait alors pour la cuisine, forment un broüillard, principalement quand il ne fait pas de vent, qui est si épais qu'on ne voit goute : Je m'y suis trouvé surpris trois ou quatre fois à ne sçavoir que devenir ; j'avois beau demander le chemin, je ne sçavois où j'allois, & je ne faisois que tourner ; une fois entre autres je fus contraint d'atendre que ce brouillard fut passé & la Lune levée ; & une autrefois je me trouvai obligé de gagner l'Aguaci-dié, me coucher au

pied, & y passer la nuit le mieux que je pûs, mon cheval & mon valet auprés de moi : Cet Aguaci-dié est comme un grand arbre de Navire, mais fort menu, qui se démonte en trois pieces, & qu'on plante vers le quartier du Roi, proche de cette tente qu'on apelle Nagarkané ; on tire au haut une lanterne le soir, qui est allumée toute la nuit, ce qui est trés commode, parce qu'on la void de loin, & c'est là où l'on se va rendre quand ou est égaré, pour de là reprendre les Bazars & demander le chemin, ou pour y passer le reste de la nuit, car personne n'en empêche, & on y est en seureté des voleurs ; il s'apelle Aguaci-dié, comme qui diroit lumiere du Ciel, parce que cela paroît de loin comme quelque Etoile.

Pour empêcher les voleries, chaque Omerah fait faire garde toute la nuit dans son Camp particulier par des gens qui tournent perpetuellement tout autour & qui crient Kaber-dar, qu'on prenne garde à soi ; & de plus il y a autour de l'Armée des gardes posées de cinq cens pas en cinq cens pas ordinaires, qui font du feu, & qui crient aussi Kaber-dar ; & outre tous ces gens-là, le

Cotoüal, qui est comme le grand Prevôt, envoie des troupes de gardes de tous côtez, qui vont parcourans tous les Bazards, crians & trompetans toute la nuit; neanmoins il ne laisse pas de se faire toûjours quelques vols, & il fait bon être toûjours sur ses gardes, dormir de bonne heure pour veiller le reste de la nuit, & ne se pas trop fier aux valets pour faire la garde. Voyons à present de combien de façons differentes le Grand Mogol se fait porter en Campagne.

Il se fait ordinairement porter sur les épaules des hommes, avec une espece de grand brancar, sur lequel il y a un Tact-ravan, c'est à dire un trône de Campagne, où il est assis; ce Tact est une espece de magnifique Tabernacle à piliers peint & doré, qui se ferme avec des vitres quand il fait mauvais tems, les quatre branches du brancar sont couvertes d'écarlate ou de brocar avec de grande frange d'or & de soie; & à chaque branche il y a deux porteurs bien robustes & bien vêtus, qui se relayent de tems en tems avec autant d'autres qui suivent. Il monte aussi quelquefois à cheval, principalement quand le jour est beau pour la Chasse: Il monte en-

core quelquefois sur un Elefant, en Mikdember, ou en Hauze ; & c'est la monture la plus superbe & la plus éclatante ; car l'Elefant a toûjours des harnois trés-riches & trés-magnifiques ; le Mikdember, qui est une petite maison ou toûr de bois quarrée, est toûjours peint & doré, & le Hauze, qui est un siege en ovale avec un dais à piliers, l'est aussi de même.

Dans ces diverses Marches il est toûjours acompagné d'un grand nombre d'Omerahs & de Rajas, qui le suivent immediatement à cheval & en gros sans beaucoup d'ordre ; & tous ceux qui sont à l'Armée sont obligez de se trouver à l'Am-kas à la pointe du jour pour suivre, si ce n'est qu'il les en ait exemptez, ou à raison de leur Ofice particulier, ou à cause de leur vieillesse. Cette marche leur est trés-incommode, principalement les jours de Chasse, car il leur faut souffrir le Soleil & la poussiere comme de simples Soldats, & quelquefois jusqu'à trois heures aprés midi, au lieu que quand ils n'acompagnent pas le Roi, ils vont à leur aise dans leurs Palekys clos & couverts s'ils veulent, exempts du Soleil & de la poussiere, dorment là dedans

couchez tout de leur long comme dans un lit, & arrivent de bonne heure à leur Tente qui les atend avec le dîner tout prêt; leur cuisine étant partie dés le soir aprés souper. A l'entour des Omerahs, & parmi eux, il y a toûjours quantité de Cavaliers bien montez, qu'on apelle Gourze-berdars, parce qu'ils portent une espece de massuë ou masse d'armes d'argent; il y en a aussi toûjours quantité sur les aîles, qui precedent la personne du Roi à la droite & à la gauche avec plusieurs Valets de pied. Ces Gourze-berdars sont gens choisis, de bonne mine & de belle taille, & destinez pour porter les Ordres, & qui ont tous de grands bâtons à la main, font écarter le monde de bien loin, & empêchent que personne ne marche devant le Roi. En suite des Rajas marche le Cours, mêlé d'un grand nombre de Timbales & de Trompettes: J'ai déja dit ailleurs que ce Cours n'est autre que des figures d'argent, qui representent des animaux étranges, des mains, des balances, des poissons & autres choses misterieuses, qu'on porte sur le bout de certains grands bâtons d'argent. Enfin un gros de Manseb-dars ou petits Ome-

rahs bien montez & bien équipez avec l'épée, les fléches & les carquois, suit aprés tout ce que je viens de dire; & ce gros est de beaucoup plus nombreux que celui des Omerahs, parce qu'outre que tous ceux qui sont de garde n'oseroient manquer de se trouver dés la pointe du jour comme les Omerahs à la porte de la Tente du Roi pour l'acompagner, il y en a encore beaucoup qui y viennent pour faire leur Cour & se faire connoître.

Les Princesses & les grandes Dames du Serrail se font aussi porter de plusieurs façons; Les unes comme le Roi sur les épaules des hommes dans un Tchaudoule, qui est une espece de Tact-ravan peint & doré, & couvert d'un grand & magnifique rets de soye de diverses couleurs, enrichi de broderie, de frange & de grosses houpes pendantes. Les autres dans de trés-beaux Palekys fermez, qui sont aussi peints & dorez, & couverts de ce magnifique rets de soye. Quelques-unes dans de grandes & larges Litieres, portées par deux puissans Chameaux, ou par deux petits Elefans au lieu de Mules; c'est ainsi que j'ai vû quelquefois marcher Rauchenara-Begum; & j'ai même, une fois entre-au-

tres, remarqué sur le devant de sa Litiere, qui étoit ouvert, une petite Esclave bien vétuë, qui lui chassoit les mouches & la poussiere avec une queuë de Paon qu'elle tenoit à la main. Les autres enfin se font porter sur des Elefans, richement enharnachez avec leurs couvertures en broderie, & leurs grosses clochettes d'argent; elles sont là élevées en l'air comme dans la moyenne Region, assises quatre à quatre dans des Mik-dembers à treillis, qui sont toûjours couverts d'un rets de soye, & qui ne sont pas moins magnifiques & éclatans que les Tchaudoules & les Tact-ravans.

Je ne saurois m'empécher de vous dire que dans ce voyage j'ai pris un singulier plaisir à considerer cette pompeuse marche du Serrail. En effet on ne peut concevoir rien de plus superbe que de voir Rauchenara-Begum marcher la premiere, montée sur un grand Elefant de Pegu dans un Mikdember tout éclatant d'or & d'azur; suivie par cinq ou six Elefans avec des Mikdembers presque aussi éclatans que le sien, plein des principales Oficieres de sa Maison; quelques Eunuques des plus importans bien vétus & montez à

l'avantage à ses côtez la Canne à la main; une troupe de Servantes Tartares & kachemiris autour d'elles bizarrement vétuës & montées sur de belles haquenées; & enfin plusieurs autres Eunuques à cheval, acompagnez de quantité de Pagys ou Valets de pied avec de grands bâtons qui avancent bien loin devant de tous côtez pour faire retirer le monde: En suite de Rauchenara-Begum on voioit passer une des principales Dames de la Cour, montée & acompagnée à proportion comme elle; & aprés celle-ci une troisiéme de même, & puis une autre, & ainsi jusques à quinze ou seize, toutes plus ou moins magnifiquement montées & acompagnées à proportion de leur rang, de leur paye, & de leur ofice: Certainement cette longue file d'Elefans, au nombre de cinquante, ou soixante, ou davantage, & qui marchent ainsi gravement & comme à pas contez, avec tout ce train & tout cet équipage pompeux, representent quelque chose de grand & de Royal; & si je n'eusse regardé cette magnificence avec une espece d'indifference Philosophique, je ne sçais si je ne me serois pas laissé aller à ces sentimens

extravagans de la plûpart des Poëtes Indiens, qui veulent que tous ces Elefans portent autant de Déesses cachées. Il est vrai que dificilement on peut les voir, & qu'elles sont presque inaccessibles aux hommes. Ce seroit un grand malheur à un pauvre Cavalier, quel qu'il pût être, de se trouver en Campagne trop proche d'elles à leur rencontre; tous ces Eunuques, & toute cette canaille de Valets sont insolens au dernier point, & ne demandent qu'un pretexte & une ocasion de la sorte pour roüer un homme de coups. Il me souvient que je m'y suis une fois malheureusement laissé surprendre, & sans doute j'eusse été trés-maltraité, aussi bien que quantité d'autres Cavaliers, si je ne me fusse enfin resolu de me faire faire place l'épée à la main plûtôt que de me laisser ainsi estropier comme ils commençoient à s'y disposer, & si par bonheur je n'eusse eu un bon cheval qui me tira vigoureusement de la presse, le poussant ensuite au travers d'un torrent que je repassai. Aussi est-ce comme un Proverbe general de ces Armées, qu'il se faut sur tout donner de garde de trois choses; la premiere, de se laisser embarrasser entre les troupes de chevaux

d'élite qu'on méne en main, car les coups de pieds ne manquent pas ; la seconde, de se trouver dans les lieux de Chasse ; & la troisiéme, de se trouver trop proche des femmes du Serrail ; neanmoins, à ce que j'entends ; il est bien moins dangereux ici qu'en Perse, car il y va là de la vie à se trouver en Campagne en vûë des Eunuques qui les acompagnent, quand on en seroit éloigné d'une demie lieuë ; Il faut que tout ce qu'il y a d'hommes dans les Villages & Bourgades, par où elles passent, abandonnent & se retirent bien loin de là.

Pour ce qui est des Chasses du Roi, je ne savois comment m'imaginer ce que l'on dit ordinairement, que le Grand Mogol va à la Chasse avec cent mille hommes, mais à present je vois assez comment on peut dire qu'il y va avec plus de deux cens mille, & ce n'est pas chose bien dificile à comprendre. Aux environs d'Agra & de Dehli, le long du fleuve Gemna jusques aux Montagnes, & même des deux côtez du grand chemin qui va à Labor, il y a quantité de terres incultes, les unes comme des bois taillis, & les autres pleines de grandes herbes de la hauteur d'un homme & da-

vantage ; dans tous ces lieux là il y a quantité de Gardes, qui vont sans cesse rodans deça delà & empêchans que qui que ce soit ne chasse, si ce n'est aux perdrix, aux cailles & aux liévres, que les Indiens savent préndre aux filets ; de sorte que par tout là il y a trés-grande abondance de toute sorte de gibier: Cela étant ainsi, les Gardes des Chasses, quand ils savent que le Roi est en Campagne & qu'il est proche de leur canton, donnent nouvelles au grand Maître des Chasses de la qualité du gibier & de l'endroit où il y en a le plus, on borde de Gardes toutes les avenuës de ce quartier là, & quelques fois même plus de quatre ou cinq lieuës de païs, afin de faire passer l'Armée ou deça ou delà, & que le Roi tout en chemin faisant y puisse entrer avec ce que bon lui semble d'Omerahs, de Chasseurs & autres personnes, & y chasser tout à son aise, tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, selon que le gibier est different ; Et voici premierement de quelle façon se fait la chasse des Gazelles avec les Leopars aprivoisez.

Je crois vous avoir dit ailleurs que dans les Indes il y a quantité de Gazelles qui sont à peu prés faites comme nos

Fans ; que ces Gazelles vont ordinairement par troupes ſeparées les unes des autres , & que chaque troupe, qui n'eſt jamais de plus de cinq ou ſix , eſt ſuivie d'un mâle ſeul qui ſe connoît par la couleur. Quand on a découvert une troupe de ces Gazelles , on tâche de les faire apercevoir au Leopar , qu'on tient enchaîné ſur une petite charette. Cet animal ruſé ne ſe met pas incontinent à courir aprés comme on pourroit croire, mais il s'en va tournant, ſe cachant & ſe courbant pour les aprocher de prés & les ſurprendre ; & comme il eſt capable de faire cinq ou ſix ſauts ou bonds d'une viteſſe preſque incroïable , quand il ſe ſent à portée , il s'élance deſſus , les étrangle , & ſe ſoule de leur ſang , du cœur & de leur foye ; & s'il manque ſon coup , ce qui arrive aſſez ſouvent , il en demeure-là ; auſſi ſeroit-ce en vain qu'il pretendroit de les prendre à la courſe, parce qu'elles courent bien mieux & plus long-tems que lui. Le Maître ou Gouverneur vient enſuite bien doucement autour de lui, le flatant & lui jettant des morceaux de chair , & en l'amuſant ainſi il lui met des lunettes qui lui couvrent les yeux, l'enchaîne & le remet ſur

la charette. Un de ces Leopars nous donna un jour dans la marche ce divertissement qui effraïa bien du monde; une troupe de Gazelles s'éleva au milieu de l'Armée, comme il arrive tous les jours, par fortune elles passerent tout proche de deux Leoparts qu'on menoit à l'ordinaire sur leur petite charette; l'un d'eux qui n'avoit point de lunettes fit un si grand effort qu'il rompit sa chaîne, & se lança aprés, mais sans rien atraper, neanmoins comme les Gazelles ne savoient où fuïr, étant couruës, criées & chassées de tous côtez, il y en eut une qui fut obligée de repasser encore prés du Leopar, qui nonobstant les chameaux & les chevaux, qui embarrassoient tout le chemin, & contre ce qu'on dit ordinairement que cet animal ne retourne jamais sur sa proie quand une fois il l'a manquée, se lança dessus & l'atrapa.

La chasse des Nil-gaux ou Bœufs gris, que j'ai dit être une espece d'Elans, n'a pas grand' chose de particulier; on les enferme dans de grands filets qu'on resserre peu à peu, & quand ils sont reduits à un petit enclos, le Roi, les Omerahs & les Chasseurs entrent dedans, & les tuent comme ils veulent, à coups de

fleches, de demi-piques, de ſabres & de mouſquetons, & quelquefois en ſi grande quantité que le Roi en envoie des quartiers de preſens à tous les Omerahs.

La Chaſſe des Gruës a quelque choſe d'aſſez divertiſſant; c'eſt un plaiſir de les voir ſe deffendre en l'air contre les Oiſeaux de proye; elles en tuent quelquefois, mais enfin, comme elles ne ſont pas adroites à ſe tourner, pluſieurs bons Oiſeaux en viennent à bout.

De toutes ces Chaſſes celle du Lion eſt la plus Roïale, parce qu'il n'y a que le Roi & les Princes qui la puiſſent faire, ſi ce n'eſt par une permiſſion toute particuliere; mais elle eſt auſſi la plus perilleuſe; voici à peu prés de quelle façon on s'y prend. Quand le Roi eſt en Campagne & que les Gardes des Chaſſes ont pû découvrir l'endroit où ſe retire le Lion, ils atachent aux environs un Ane, que le Lion ne manque pas de venir devorer, & sans ſe mettre en peine d'aller chercher d'autre proie, c'eſt-à-dire, des bœufs, des vaches, des moutons ou des Bergers, il s'en va chercher à boire, & s'en vient dans ſon lieu ordinaire ſe coucher & dormir juſqu'au lendemain, qu'il

trouve un autre Ane dans le même endroit que les Chasseurs y ont ataché comme le jour precedent ; & quand ils l'ont ainsi apâté & arrété plusieurs jours dans ce même endroit, & qu'ils savent que le Roi est proche, ils atachent enfin un Ane, à qui ils font avaler quantité d'Opium, afin que sa chair puisse mieux assoupir le Lion, & avec tous les Païsans des Villages circonvoisins, ils tendent de grands filets faits exprés, qu'ils reduisent aussi peu à peu à un petit enclos comme il se fait dans la chasse des Nilgaux. Tout étant ainsi preparé, le Roi monté sur un Elefant bardé de fer, acompagné du Grand Maître des Chasses, de quelques Omerahs montez sur des Elefans, de quantité de Gourze berdars à cheval, & de plusieurs Gardes des Chasses à pieds armez de demi-piques, s'aproche des filets par le dehors, & avec un gros mousqueton tire le Lion : quand il se sent blessé il s'en vient droit à l'Elefant, car c'est là sa coûtume ; mais il rencontre ces grands filets qui l'arrêtent, & le Roi lui tire tant de coups de mousqueton qu'à la fin il le tuë ; neanmoins dans cette derniere chasse, il y en eut un qui sauta par dessus les filets, se jetta vers un

Cavalier dont il tua le cheval, & s'enfuit; mais les Chasseurs l'attraperent & l'enfermerent derechef dans les filets, ce qui causa un terrible embarras dans l'Armée; Nous fumes trois ou quatre jours à patroüiller dans des torrens qui descendent des montagnes; entre de petits bois & de grandes herbes où les Chameaux ne paroissent quasi pas, & bien-heureux furent ceux qui avoient fait provision de quelque chose pour manger, car tout étoit en desordre, les Bazars n'avoient pû se ranger, & les Villages étoient éloignez; La raison pourquoi il nous falut arrêter là si long-tems est, que comme c'est un bon augure chez les Indiens quand le Roi tuë un Lion, aussi en est-ce un trés-mauvais quand il le manque, & ils croient que l'Etat seroit en grand danger s'il n'en venoit à bout; aussi font-ils de grandes ceremonies sur cette Chasse; car on aporte le Lion mort devant le Roi dans l'Assemblée generale des Omerahs, & aprés qu'il a été bien consideré & bien mesuré, on écrit dans les Archives, qu'un tel Roi, en tel tems, tua un Lion de telle grandeur, de tel poil, & qui avoit les dents & les griffes de telle longueur & largeur, & ainsi

jusques aux moindres circonstances. J'ajoûterai ce mot à raison de ce qu'on dit communement de cet Opium qu'on fait manger à l'Ane : qu'un des premiers Chasseurs m'a assuré que ce n'étoit qu'une fable du menu peuple, & que le Lion s'endormoit assez sans cela quand il étoit bien saoul.

Pour passer les grandes Rivieres, qui en ces quartiers n'ont ordinairement point de ponts, l'on en fait deux de bateaux, éloignez de deux ou trois cens pas l'un de l'autre, ou environ ; ils les savent assez bien lier & affermir, & ils jettent dessus de la terre & de la paille mêlées, qui empêchent que les animaux ne glissent facilement ; il n'y a que l'entrée & la sortie qui soient fâcheuses & perilleuses, parce qu'outre la grande presse qui s'y rencontre ordinairement, la grande confusion & le grand embarras, il s'y fait souvent des fosses, quand c'est de la terre mouvante, où l'on voit des chevaux & des bœufs de charge renversez les uns sur les autres, sur lesquels on passe avec un desordre incroiable, & qui seroit encore bien plus grand s'il falloit que tout le monde passât en un jour, mais ordinairement le Roi ne va

camper qu'à demie lieuë du Pont, où il sejourne un jour ou deux, & ne va presque jamais camper qu'à demie lieuë de la Riviere de l'autre côté du Pont, afin que l'Armée ait toûjours du moins trois jours & trois nuits pour passer plus à l'aise.

Pour ce qui est enfin de la quantité de monde qui se trouve dans l'Armée, ce n'est pas chose trop facile d'en bien déterminer; on en parle si differemment qu'on ne sait qu'en juger; ce que je vous en puis dire en general de plus vrai-semblable, c'est que dans cette marche il y avoit du moins, soit en gens de guerre, ou autres, cent mille Cavaliers & plus de cent cinquante mille Animaux, Chevaux, Mules, ou Elefans; qu'il y avoit bien prés de cinquante mille Chameaux, & guere moins de Bœufs ou de Bidets qui servent à porter les grains & autres provisions de ces pauvres gens de Bazar, leurs femmes & leurs enfans; car ils traînent tout avec eux comme font nos Bohemiens; sur cela faites à peu prés le compte des gens de service, suposant que rien ne s'y fait quasi qu'à force de Valets, & que moi qui ne tiens rang que de Cavalier à deux chevaux, je ne sau-

rois que dificilement me passer de trois. Les uns disent qu'en toute l'Armée il n'y a pas moins de trois ou quatre cens mille personnes ; les autres veulent qu'il y en ait davantage, & les autres moins ; il faudroit les avoir comptez pour en déterminer au juste. Je n'en saurois dire autre chose d'assuré, sinon que c'est une quantité de monde prodigieuse & quasi incroïable ; mais aussi il faut s'imaginer que c'est tout Dehli, la Ville Capitale, qui marche, parce que tout le monde de la Ville ne vivant enfin que de la Cour & de l'Armée, comme j'ai dit ailleurs, il est obligé de suivre, quand principalement le voïage doit être long comme celui-ci, ou bien il faudroit qu'il mourut de faim.

La dificulté est de savoir d'où & comment peut subsister une si grande Armée en Campagne, une si grande quantité d'hommes & d'animaux. Il ne faut pour cela que suposer ce qui est trés-vrai, que les Indiens sont fort sobres & fort simples dans leur manger, & que de tout ce grand nombre de Cavaliers il n'y en a pas la dixiéme, ni même la vingtiéme partie qui dans la marche mange de la viande ; pourveu qu'ils aïent leur Ki-

cheri ou mélange de ris & d'autres legumes, sur lesquels ils versent du beurre roux quand ils sont cuits, les voilà contens. Il faut encore savoir que les Chameaux resistent extrêmement au travail, à la faim & à la soif, vivent de peu & mangent de tout, & qu'aussi-tôt que l'Armée est arrivée, les Chameliers les menent brouter à la Campagne, où ils mangent tout ce qu'ils attrapent; De plus que les mêmes Marchands qui entretiennent les Bazars dans Dehli, sont obligez de les entretenir dans la Campagne; & que tous ces petits Marchands qui tiennent boutique dans les Bazars de Dehli, la tiennent encore dans l'Armée, soit par force & par contrainte, soit par necessité; & qu'enfin au regard du fourage, tous ces pauvres gens s'en vont rodans de tous les côtez dans les Villages pour en acheter & y gagner quelque chose, & que leur grand & ordinaire refuge est de raper avec une espece de truelle les Campagnes entieres, batre ou laver cette petite herbe qu'ils ont rapée, & l'aporter vendre à l'Armée, quelquefois bien cher, & quelquefois à bon marché.

J'oubliois à dire une chose remarquable; que le Roi entre dans le Camp tan-

tôt d'un côté & tantôt d'un autre, & qu'ainsi aujourd'hui il passe proche des tentes de certains Omerahs, & demain proche de celles de quelques autres; & cela ne se fait pas sans mistere; car les Omerahs proche de qui il passe sont obligez d'aller au devant, & de lui faire quelque petit present; de sorte que les uns lui presenteront vingt Roupies d'or, ce qui est autant que trente pistoles, les autres en presenteront cinquante, & ainsi des autres à proportion, suivant leur generosité, & selon la grandeur de leur paie.

Au reste vous m'excuserez bien si je ne vous marque pas les Villes & les Bourgades qui sont entre Dehli & Lahor, je n'en ai presque pas vû, je suis presque toûjours allé au travers des champs & la nuit, parce que mon Agah n'étoit pas placé au milieu de l'Armée, où est souvent le grand chemin, mais bien avant dans l'aîle droite; nous allions à vuë de païs & des étoiles, au travers de la Campagne pour gagner l'aîle droite du Campement, sans aller chercher les grands chemins; veritablement nous nous trouvions quelquefois bien embarassez, & au lieu de trois ou quatre lieuës, qui est la

distance ordinaire d'un Campement à l'autre, nous en faisions bien quelquefois cinq ou six, mais enfin quand le jour vient, on s'en tire.

III. LETTRE
AU MESME,

Ecrite à Lahor, le Roi étant sur son départ pour Kachemire.

Description de Lahor, Capitale de Penje-ab, ou Roiaume des cinq Eaux.

MONSIEUR,

Ce n'est pas sans raison qu'on apelle ce Roïaume, dont Lahor est la Capitale, le Penje-ab, ou Païs des cinq Eaux; parce qu'effectivement il y a cinq Rivieres considerables qui descendent de ces grandes Montagnes, dans lesquelles est enclavé le Roïaume de Kachemire, & qui viennent traverser cette Campagne pour se joindre à l'Indus, & se jetter dans l'Ocean au Scimdi, vers l'entrée du Golfe

Persique. Que Lahor soit cette ancienne Bucefalos, je m'en raporte; on connoît assez ici Alexandre sous le nom de Sekander Filifous, qui veut dire Alexandre, fils de Philippe; mais pour ce qui est de son cheval, ils ne le connoissent point. La Ville est bâtie sur une des cinq Rivieres qui n'est pas moindre que nôtre Loire, & pour laquelle on auroit grand besoin d'une semblable levée; parce qu'elle fait de grands dégats, qu'elle change de lit fort souvent, & que même depuis quelques années elle s'est retirée de Lahor d'un grand quart de lieuë, ce qui incommode fort les habitans. Les maisons de Lahor ont cela de particulier sur celles de Dehli & d'Agra, qu'elles sont fort hautes, mais elles tombent la plûpart en ruine, parce qu'il y a plus de vingt ans que la Cour est presque toûjours à Dehli, ou dans Agra, & que ces années dernieres les pluïes ont été si excessives qu'elles en ont renversé quantité, & qui ont même acablé beaucoup de monde; il est vrai qu'il reste cinq ou six ruës considerables, dont il y en a deux ou trois qui ont plus d'une grande lieuë de long, mais il s'y trouve encore beaucoup de bâtimens qui tombent par terre.

Le Palais du Roi n'eſt plus ſur le bord de l'eau comme il étoit autrefois, à cauſe que la Riviere s'en eſt retirée ; il eſt fort élevé & a quelque choſe de magnifique, neanmoins ceux d'Agra & de Dehli le ſont bien davantage. Il y a plus de deux mois que nous ſommes ici en atendant que les neiges des Montagnes de Kachemire ſe fondent pour paſſer plus commodement dans ce Roïaume ; mais enfin il nous faut partir demain ; il y a déja deux jours que le Roi eſt ſorti de la Ville. Me voilà garni d'une jolie petite tente Kachemirienne que j'achetai hier ; l'on m'â conſeillé de faire comme les autres, & de laiſſer ici ma tente ordinaire qui eſt aſſez grande & aſſez peſante, parce qu'on dit qu'entre ces Montagnes de Kachemire où nous allons, il y aura de la peine à trouver place ; & que les Chameaux n'y pouvant aller, on ſera obligé de faire porter toutes ſes hardes par des Crocheteurs, & qu'ainſi ma groſſe tente me coûteroit beaucoup de port. Adieu.

IV. LETTRE
AU MESME.

Ecrite du Camp de l'Armée allant de Lahor à Kachemire le quatriéme jour de la Marche.

MONSIEUR,

Je croiois qu'aprés avoir surmonté les chaleurs de Moka, proche de Bab-el-mandel, je pourrois braver celles du reste de la Terre, mais depuis ces quatre jours que l'Armée est partie de Lahor, je me suis bien trouvé éloigné de mon compte, & j'ai experimenté au hazard de ma vie que ce n'est pas sans raison que les Indiens mémes aprehendoient les onze ou douze journées de marche d'Armée qu'il y a depuis Lahor jusques à Bember l'entrée des Montagnes de Kachemire; je vous proteste en verité & sans exagerer, que les chaleurs ont été si excessives, qu'elles m'ont deja quelquefois reduit à l'extremité, & à ne savoir le matin si je

ſerois en vie le ſoir. La raiſon de cette chaleur ſi extraordinaire vient de ce que les hautes montagnes de Kachemire ſe trouvant au Nord de nôtre route, nous empêchent tout le vent frais qui nous pourroit venir de ce côté, reflêchiſſent les raïons du Soleil ſur nous, & laiſſent la Campagne brûlante & étoufée; Mais à quoi me ſert-il de philoſopher & de chercher des raiſons de ce qui me tuëra peut-être demain?

V. LETTRE
AU MESME,

Ecrite du Camp de l'Armée allant de Lahor à Kachemire le 6. jour de la Marche.

MONSIEUR,

Je paſſai hier un des grands fleuves des Indes qu'on apelle le Tchenau; l'excellence de ſon eau, dont les grands Omerahs ſe chargent au lieu de celle du Gange dont ils ont bû juſques à preſent, m'empêche de croire que ce ne ſoit quel-

que fleuve pour paſſer aux Enfers, plûtôt que pour paſſer à kachemire, où l'on nous veut faire croire que nous trouverons des neiges & de la glace; car je vois que c'eſt tous les jours de pis en pis, & que plus nous avançons, plus nous trouvons de chaleur. Il eſt vrai que je paſſai le Pont en plein midi, mais je ne ſçais quaſi lequel valoit le mieux, ou de marcher en Campagne, ou de ſe tenir étoufé ſous ſa tente, du moins ai-je réüſſi dans mon deſſein, qui étoit de paſſer ce Pont à mon aiſe, pendant que tout le monde ſe repoſoit atendant de partir du Camp ſur le tard que la chaleur n'eſt plus ſi forte, au lieu que ſi j'euſſe atendu comme les autres, il me ſeroit peut-être arrivé quelque malheur, ç'a été, à ce qu'on me dit, le plus terrible embaras, & le plus grand deſordre qui eût encore été à aucun autre ſemblable paſſage depuis Dehli; l'entrée ſur le premier bâteau & la ſortie du dernier s'étant renduës trés-dificiles, parce que ce n'étoit que ſable mouvant, qui à force de marcher deſſus & de le remuer, gliſſoit dans l'eau & laiſſoit une foſſe; de ſorte qu'il y a eu dans la preſſe quantité de Chameaux, de Bœufs & de Chevaux renverſez & fou-

lez aux pieds, & des coups de bâtons distribuez en abondance; Il se trouve ordinairement en ces rencontres de ces Officiers & Cavaliers d'Omerahs, qui pour faire passer leurs Maîtres & leurs bagages n'en sont point chiches; mon Navab y a perdu un de ses Chameaux avec son four de fer qu'il portoit; cela me fait aprehender que je ne sois reduit au pain de Bazar. Adieu.

VI. LETTRE

AU MESME,

Ecrite du Camp de l'Armée allant de Lahor à Kachemire le 8. jour de la Marche.

MONSIEUR,

C'est trop de curiosité, il y a de la folie, ou du moins de la temerité à un Européen de s'exposer à de telles chaleurs & à de si facheuses & dangereuses marches; c'est se mettre en évident peril de la vie; neanmoins à quelque chose le malheur est bon. Pendant le tems

que nous venons de ſejourner à Lahor il m'étoit ſurvenu des fluxions & des douleurs de membres qui m'incommodoient extrémement, pour m'être opiniâtre à coucher ſur la Terraſſe & prendre le frais la nuit comme l'on fait à Dehli ſans danger; mais depuis ces huit ou neuf jours de marche la ſueur a bien diſſipé toutes ces humeurs. Mon corps eſt devenu un vrai crible, ſec & aride, & je ne me ſuis pas plûtôt jetté une pinte d'eau dans l'eſtomac (car on n'y va point à moins) que je la voi en méme tems ſortir de tous mes membres comme une roſée juſques aux bouts des doigts; je crois en avoir aujourd'hui bû plus de dix pintes; encore eſt-ce une grande conſolation qu'on en peut quaſi boire autant qu'on veut ſans qu'elle faſſe de mal, pourveu qu'elle ſoit bonne.

VII. LETTRE

AU MESME,

Ecrite du Camp de l'Armée allant de Labor à Kachemire le 10. jour de la Marche au matin.

MONSIEUR,

Le Soleil ne fait que de se lever ; cependant il est insuportable, il n'y a pas un nuage ; pas un soufle de vent ; mes chevaux n'en peuvent plus ; ils n'ont pas vû une herbe verte depuis Lahor ; mes Indiens avec toute leur peau noire, seche & dure, se rendent ; tout mon visage, mes mains & mes pieds sont pelez, & mon corps est tout couvert de petites pustules rouges, qui me piquent comme des aiguilles ; hier un de nos pauvres Cavaliers, qui n'avoit point de Tente, fut trouvé mort au pied d'un petit arbre dont il s'étoit saisi. Je doute si je pourrai passer la journée sans perir ; toute mon esperance est dans un peu de lait caillé

ſec que je m'en vai delaier avec de l'eau, & dans un peu de ſucre, & quatre ou cinq limons qui me reſtent pour faire de la limonade. Adieu, l'ancre ſe ſeche au bout de ma plume, & la plume me tombe de la main. Adieu.

VIII. LETTRE

AU MESME,

Ecrite de Bember, la porte des Montagnes de Kachemire aprés y avoir campé deux jours.

Ce que c'eſt que Bember, changement de voitures pour les Montagnes, nombre incroïable de Porte-faix, & l'ordre qu'on doit tenir dans le défilé de cinq jours.

MONSIEUR,

Nous voilà enfin arrivez à Bember au pied d'une Montagne eſcarpée, noire & brulée, & campez dans un large torrent à ſec, de cailloux & de ſables brûlans; c'eſt une vraie fournaiſe ardente, & ſans cette pluie d'orage qui eſt ſurvenuë ce

matin ; & sans le lait caillé, les limons & la volaille qu'on nous a ici aporté des Montagnes, je ne sçai ce que je serois devenu, & vous eussiez été bien en danger de ne voir jamais cette Lettre ; mais graces à Dieu je sens que l'air est un peu rafraichi, l'apetit, les forces & le caquet me sont revenus ; aprenez de nouvelles marches & de nouveaux embarras.

Hier de nuit, le Roi tout le premier, avec Rauchenara-begum & les autres femmes du Serrail, le Raja Ragnat, qui fait l'Ofice de Vizir, & Fazelkan le grand Maître d'Hôtel, se tiroient de ce lieu si brûlant, & la nuit passée le grand Maître des Chasses partit avec quelques-uns des plus grands & des plus necessaires Oficiers de la Maison Roïale, & plusieurs femmes de consideration ; c'est cette nuit que vient nôtre tour, mon Navab Danechmend-kan partira ; Mahmet-Emir-kan, le fils de ce fameux Emir-Jemla dont j'ai tant parlé ailleurs, sera des nôtres ; Dianetkan nôtre bon ami avec ses deux fils, & plusieurs autres Omerahs, Rajas, & Mansebdars en seront aussi ; & ensuite tous les autres Seigneurs qui sont destinez pour Ka-

Kachemire partiront chacun à leur tour, pour éviter, dans ces chemins dificiles & étroits de Montagnes, l'embarras & la confusion, pendant ces cinq jours de marche qu'il y a d'ici à Kachemire. Tout le reste de la Cour, comme Feday-kan le grand Maître de l'Artillerie, trois ou quatre grands Rajas, & quantité d'Omerahs, demeureront ici autour comme en Garde pendant trois ou quatre mois, jusques à ce que le Roi s'en retourne aprés les chaleurs passées. Les uns iront planter leurs Tentes sur le bord du Tchenau, les autres dans les Villes & Bourgades prochaines, & les autres seront obligez de camper ici dans ce feu de Bember.

Le Roi de crainte d'affamer ce petit Royaume de Kachemire, ne méne premierement avec lui que le moins de femmes qu'il peut, les plus grandes Dames, les meilleures amies de Rauchenara-begum, & les plus necessaires pour le service, il ne méne encore que le moins d'Omerahs & de Milice qui se peut; les Omerahs qui ont permission de venir ne peuvent pas amener avec eux tous leurs Cavaliers, mais seulement vingt-cinq de cent, sans y comprendre neanmoins les

Oficiers particuliers de leur Maison ; & cela se doit observer religieusement, parce qu'il y a un Omerah en garde à l'entrée des Montagnes qui conte tout le monde un à un, & empêche de passer ce grand nombre de Mansebdars & autres Cavaliers qui voudroient bien venir jouïr de la fraîcheur de Kachemire, & tous ces Marchandeaux & petites gens de Bazar qui cherchent à gagner leur vie. Le Roi, pour porter du bagage & des femmes du Serrail, méne quelques Elefans des plus forts & des meilleurs; Ces animaux, quoi que lourds & pesans, ont le pied extrêmement ferme & assuré, ne marchent dans les mauvais pas que comme à tatons, & s'assurent toûjours bien d'un pied avant que de remuer l'autre; Il méne aussi quelques Mules; mais ce qui seroit le plus necessaire, on ne sauroit méner de Chameaux; ces Montagnes sont trop rudes & trop fâcheuses pour leurs longues & roides jambes; il faut que les Portes-faix supléent aux Chameaux; quel nombre en faudra-t-il si le Roi seul, comme l'on dit, en a plus de six mille pour sa part, & qu'en mon particulier, quoi que j'aïe laissé à Lahor ma tente ordinaire & beaucoup de mon bagage, comme chacun a fait, jus-

qu'aux Omerahs & au Roi même, je me trouve obligé d'en prendre trois ? on ne croit pas qu'il y en ait déja moins ici de quinze mille ; ſoit de ceux que le Gouverneur de Kachemire & les Rajas d'ici autour y ont contraint de venir, ſoit ceux qui y viennent d'eux-mêmes des Villages circonvoiſins pour gagner quelque choſe, car on eſt obligé ſelon l'Ordonnance du Roi de leur donner dix écus pour cent livres peſant. On dit qu'il s'en trouvera enfin plus de trente mille, ſans conter qu'il y a déja un mois que le Roi & les Omerahs ont envoyé devant du bagage, & les Marchands, de toutes ſortes de Marchandiſes.



IX. LETTRE
AU MESME,

Ecrite à Kachemire le Paradis Terrestre des Indes, aprés y avoir sejourné trois mois.

Description exacte du Royaume de Kachemire, l'état present des Montagnes circonvoisines; Et réponse à cinq demandes considerables d'un Ami.

MONSIEUR,

Les Histoires des anciens Rois de Kachemire veulent que tout ce Païs n'ait été autrefois qu'un grand lac,& que ce fut un certain Pire ou Saint Vieillard nommé Kacheb qui donna issuë aux eaux en coupant miraculeusement la Montagne de Baramoulé; c'est ce que vous pourrez voir dans l'Abregé de ces Histoires que Jehan-Guire avoit fait faire, & que je traduis du Persien. Pour moi, je ne voudrois pas nier que toute cette terre

Septentrion

CABUL

Chiaruear

Parvan

Mont Coucase

Anghire

KASKAR

ROYAU

ROYAU

Kluyse

Barameulay

Source qui jette du Sable

Radoc

Achauel

Lac Glacé

Sond Safed ou pierre blanche

Sond Brary ou Riviere de Brary

Maison de Plaisance de Nour Mahle

PETIT

THIBET

ROYAU

Tak Souliman ou Throne de Salomon

Heryperbet ou Montagne verte

Pire Penjale

Fosse qui Gele

Baramoule

Kachemire

Chah Limar

Gourche

Inde Fl

Bember

PEN

JAB

Occident

Orient

Midy

Carte nouvelle du ROYAUME DE KACHEMIRE

Milles communes d'Allemagne

5 10 15

n'eût autrefois été couverte d'eaux, ont le dit bien de la Thessalie & de quelques autres Païs ; mais j'ai de la peine à croire que cette ouverture soit l'ouvrage d'un homme, parce que la Montagne est trés-large & trés-haute : je croirois plûtôt que quelque grand tremblement de terre, comme ces lieux y sont assez sujet, auroit fait ouvrir quelque caverne soûterraine où la Montagne se seroit enfoncée, de même que s'est faite l'ouverture de Bab-el-mandel, s'il est vrai ce que les Arabes du Païs en disent, & de la façon qu'il s'est vû des Villes & des Montagnes s'abîmer dans de grands lacs.

Quoi qu'il en soit, Kachemire n'est plus un lac, c'est à present une trés-belle campagne qui est diversifiée de quantité de petites colines, qui a trente lieuës de long ou environ & dix ou douze de large, qui est située dans l'extremité de l'Hindoustan au Nord de Lahor, & qui est enclavée dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles des Rois du grand Tibet, du petit Tibet, & du Raja Gamon, qui sont ses plus proches voisins.

Les premieres Montagnes qui l'entourent, je veux dire celles qui sont les

plus prés de la plaine, ſont de mediocre hauteur, toutes vertes d'arbres ou de pâturages, pleines de bêtail de toute ſorte, comme vaches, brebis, chévres & chevaux; de gibiers de pluſieurs eſpeces, comme perdrix, liévres, gazelles, & de quelques animaux qui portent le muſc; il y a auſſi des abeilles en trés-grande quantité; & ce qui eſt trés-rare dans les Indes, il ne s'y trouve ni Serpens, ni Tigres, ni Ours, ni Lions, ſi ce n'eſt trés-rarement; de ſorte qu'on peut dire que ce ſont des Montagnes innocentes & découlantes de lait & de miel, comme étoient celles de la Terre de promiſſion.

Au delà de ces médiocres Montagnes, il s'en éleve d'autres trés-hautes, dont le ſommet en tout tems demeure couvert de neiges, & qui paroît, au deſſus des nuages & des broüillars ordinaires, toûjours tranquile & lumineux auſſi bien que l'Olimpe.

De toutes ces Montagnes il ſort une infinité de ſources & de ruiſſeaux de tous côtez, que les Habitans ſavent amener à leurs campagnes de ris, & conduire même par de grandes levées de terre juſques ſur leurs petites colines, & qui

aprés avoir fait mille petits autres ruisseaux & mille cascades de tous côtez, viennent enfin à se rassembler, & à former une trés-belle Riviere qui porte des bâteaux aussi grands que nôtre Seine ; & qui aprés avoir doucement tournoyé à l'entour du Royaume, & passé par le milieu de la Ville Capitale, s'en va trouver sa sortie à Baramoulé entre deux rochers escarpez, pour se jetter delà au travers des precipices, se charger en passant de plusieurs petites Rivieres qui descendent des Montagnes, & se rendre vers Atek dans le Fleuve Indus.

Tous ces ruisseaux qui descendent des Montagnes rendent la Campagne & toutes ces Colines si belles & si fertites, qu'on prendroit tout ce Royaume pour quelque grand Jardin tout verd, mêlé de Villages & de Bourgades qui se découvrent entre les arbres, & diversifié de petites prairies, de pieces de ris, de froment, de plusieurs sortes de legumes, de chanvre & de saffran, tout cela entrelassé de fossez pleins d'eau, de canaux, de quelques petits lacs & de ruisseaux : tout y est parsemé de nos plantes & de nos fleurs d'Europe, & couvert de

tous nos arbres, pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers & noyers chargez de leurs propres fruits & de vignes & de raisins dans la saison. Les Jardins particuliers sont pleins de melons, de pateques, ou melons d'eau, de chervis, de betes-raves, de refors, de la plûpart de nos herbes potageres, & de quelques-unes dont nous n'avons pas.

Il est vrai qu'il n'y a pas tant d'especes de fruits que chez nous, & qu'ils ne sont pas même si excellens que les nôtres, mais je crois que ce n'est pas la faute de la terre, & que s'ils avoient d'aussi bons Jardiniers que nous, qui sçussent cultiver & enter les arbres, choisir les endroits & les soulages propres, & faire venir des greffes des Païs étrangers, ils en auroient d'aussi bons que les nôtres; parce qu'entre cette quantité de toute sorte que j'ai souvent pris plaisir de me faire aporter, j'en ai trouvé plusieurs fois de trés-excellens.

La Ville Capitale qui est du même nom que le Roïaume est sans murailles, elle n'a pas moins de trois quarts de lieuë de long & de demi lieuë de large, elle est située dans une rase Campagne, éloignée environ de deux lieuës des

Montagnes qui ſemblent faire comme un demi cercle, & ſur le bord d'un Lac d'eau douce de quatre ou cinq lieuës de tour, qui ſe forme de ſources vives, & des ruiſſeaux qui découlent des Montagnes, & qui ſe va dégorger par un Canal portant bateaux dans la Riviere qui paſſe au milieu de la Ville : Cette Riviere a dans la Ville deux Ponts de bois pour la communication d'un côté à l'autre : la plûpart des maiſons ſont de bois, mais elles ne laiſſent pas d'être bien bâties, & même à deux & trois étages ; ce n'eſt pas qu'il n'y ait de la pierre de taille trés-belle ; on y voit encore quantité de vieux Temples d'Idoles ruinez, & d'autres bâtimens qui en étoient faits, mais l'abondance de bois qui deſcend facilement des Montagnes par de petites Rivieres où on le jette, fait qu'on trouve mieux ſon compte à bâtir de bois que de pierre : Les maiſons qui ſont ſur la Riviere ont preſque toutes leur jardinet qui regarde ſur l'eau, ce qui fait une trés-agreable Perſpective, principalement au Printems ou en Eté quand on ſe promene ſur l'eau ; les autres maiſons qui ne ſont pas ſur la Riviere ont preſque auſſi toutes quelque jardin, & même

il y en a quantité qui ont un Canal qui répond au Lac, & un petit bateau pour s'aller promener dessus.

Dans une extrémité de la Ville paroît une Montagne détachée de toutes les autres, qui fait encore une Perspective assez agréable, parce qu'elle a dans son panchant de belles maisons avec leurs jardins, & que sur le haut il y a une Mosquée & un Hermitage bien bâtis avec un jardin, & quantité de beaux arbres verts qui lui servent de couronne ; & c'est à cause de ces arbres & jardins qu'on l'apelle dans la langue du païs, Haripcrbet, comme qui diroit la Montagne de verdure.

A l'oposite de cette Montagne il en paroit une autre, sur laquelle on voit aussi une petite Mosquée avec un jardin, & un trés-ancien bâtiment qui marque avoir été un Temple d'Idoles, quoi qu'on l'apelle Tact-Souliman, le Trône de Salomon, parce que Salomon, disent les Mahumetans, l'a fait bâtir lorsqu'il vint à Kachemire, mais je ne sai s'ils nous pourroient bien prouver qu'il eût fait ce long voyage.

Le lac a cela de particulier qu'il est plein d'Isles, qui sont autant de jardins de Plai-

ſance qui paroiſſent tous verts au milieu de l'eau à cauſe de ces arbres fruitiers & des allées de treilles ; & parce qu'ordinairement ils ſont entourez de Trembles à larges feüilles diſpoſez de deux en deux pieds, dont les plus gros peuvent être embraſſez, mais qui ſont longs comme des maſts de Navire, ayant un bouquet de branches ſeulement tout au haut comme des palmiers.

Au delà du lac, ſur le panchant des Montagnes, ce n'eſt que maiſons & jardins de plaiſance, le lieu s'étant trouvé admirable pour cela, parce qu'il eſt en trés-bel air, en vûë du Lac, des Iſles & de la Ville, & qu'il eſt plein de ſources & de ruiſſeaux.

Le plus beau de tous ces jardins eſt celui du Roi qu'on apelle Chah-limar ; du lac on y entre par un grand canal bordé de gazons;ce canal a plus de cinq cens pas ordinaires de long,& il eſt entre deux larges allées de peupliers ; il conduit à un grand cabinet qui eſt au milieu du jardin ; où commence un autre canal bien plus magnifique, qui va tant ſoit peu en montant juſques à l'extrémité du jardin ; ce canal eſt pavé de grandes pierres de tailles; ſon talut eſt de même

pierres que le pavé, & dans le milieu on voit une longue file de jets d'eau de quinze en quinze pas; Il y a encore d'espace en espace de grands ronds d'eau comme des reservoirs, d'où s'élevent quantité de jets d'eau de plusieurs sortes de figures, & il se termine à un autre grand cabinet qui est presque comme le premier.

Ces cabinets, qui sont à peu prés faits en Dômes, situez au milieu du canal & entourez d'eaux, & par conséquent entre ces deux grandes allées de peupliers, ont une gallerie qui regne tout autour, & quatre portes à l'oposite les unes des autres, dont il y en a deux qui regardent les allées avec deux Ponts pour y passer, l'une d'un côté & l'autre de l'autre; les deux autres regardent sur les canaux oposez: Chaque cabinet est composé d'une grande chambre au milieu de quatre autres moindres chambres qui sont dans les quatre coins; tout est peint & doré par le dedans, tant la grande chambre que les petites, avec des Sentences écrites en gros & magnifiques caracteres Persans: Les quatre portes sont trés-riches; elles sont faites de grandes pierres avec deux colomnes qui ont été

tirées de ces anciens Temples d'Idoles que Chah-Jehan fit ruïner, on ne ſait pas au vrai le prix de ces grandes pierres & colomnes, ni de quelle matiere elles ſont, mais on voit bien que c'eſt quelque choſe de precieux plus beau que le marbre & que le porfire.

De tout ce que je viens de dire on peut aſſez conjecturer que je ſuis un peu charmé de Kachemire, & que je pretens qu'il n'y a peut-être rien au monde de pareil ni de ſi beau pour un petit Roïaume; il meriteroit encore de dominer toutes ces Montagnes circonvoiſines juſqu'à la Tartarie, & tout l'Hindouſtan juſqu'à l'Iſle de Ceilan, comme il a fait autrefois; & ce n'eſt pas ſans quelque raiſon que les Mogols l'apellent le Paradis Terreſtre des Indes, qu'Ekbar travailla tant pour s'en emparer ſur les Rois naturels du païs, & que ſon fils Jehan-Guire en devint tellement amoureux qu'il ne le pouvoit quiter, & qu'il diſoit quelquefois qu'il aimeroit mieux perdre tout ſon Roïaume que de perdre Kachemire: Auſſi deſlors que nous y fûmes arrivez, tous les Poëtes à l'envi les uns des autres, Kachemiris & Mogols, s'efforcerent de faire des Poëſies à la

loüange de ce petit Roïaume pour les presenter à Aureng Zebe qui les recevoit & les recompensoit agréablement. Il me souvient même entre-autres qu'il y en eut un qui exagerant la hauteur extraordinaire des Montagnes qui l'environnent, & qui le rendent comme inaccessible de toutes parts, disoit que c'étoit le sommet de ces Montagnes qui étoit cause que le Ciel se retiroit en voûte comme il paroît ; & que Kachemire étant le chef-d'œuvre de la Nature, & le Roi des Royaumes du Monde, il étoit convenable qu'il fût inaccessible, pour pouvoir jouir d'une paix & d'une tranquillité inébranlable, commandant à tous sans pouvoir être commandé : Il ajoûtoit que la raison pour laquelle la Nature l'avoit entouré, comme j'ai dit au commencement, de Montagnes, dont les unes, savoir les plus hautes & les plus éloignées, étoient en tout tems toutes blanches couvertes de neiges, & les plus basses & les plus proches de la plaine, toutes vertes & couvertes de bois, étoit parce que le Roi des Royaumes du Monde devoit être couronné d'une Couronne trés-précieuse, dont le haut & les rayons fussent de Diamans

& le fond d'Emeraudes ; Si le Poëte eût encore ajoûté (disois-je à mon Navab Danech-mend-kan qui me vouloit faire admirer toutes ces Poësies) que tous ces grands païs de Montagnes qui l'environnent, comme le petit Tibet, l'Estat du Raja Gamon, Kachguer, & Serenaguer, se doivent comprendre sous le Roïaume de Kachemire, puisque, selon les Histoires du Païs, ils en ont autrefois dépendu, & par consequent que le Gange d'un côté, l'Indus d'un autre, le Chenau d'un autre, & le Gemna d'un autre, sortent du Royaume de Kachemire ; que ces fleuves, avec tant d'autres qui en sortent, valent bien le Gizon, le Fizon & les deux autres ; & qu'enfin il eût conclu que c'étoit là assurément ce lieu là qui étoit le Paradis Terrestre plûtôt qu'en Armenie ; ç'eût été, ce me semble, encore encherir davantage sur la matiere.

Les Kachemiris ont la reputation d'être tout-à-fait spirituels, beaucoup plus fins & adroits que les Indiens, & propres à la Poësie & aux Sciences autant que les Persiens : Ils sont de plus trés-laborieux & industrieux ; ils font des Palekis, des bois de lits, des cofres, des écri-

toires, des caſſetes, des culieres, & plu-
ſieurs autres ſortes de petits ouvrages qui
ont une beauté toute particuliere, & qui
ſe diſtribüent par toutes les Indes; ils
ſçavent y donner un verni, & ſuivre &
contre-faire ſi adroitement les veines
d'un certain bois qui en a de fort bel-
les, y apliquant des filets d'or, qu'il
n'y a rien de plus beau: Mais ce qu'ils
ont de particulier & de conſiderable, &
qui atire le trafic & l'argent dans leur
païs, eſt cette prodigieuſe quantité de
chales qu'ils y travaillent & où ils ocu-
pent les petits enfans; ces chales ſont
certaines pieces d'étofe d'une aulne &
demie de long, & d'une de large ou en-
viron, qui ſont brodées aux deux bouts
d'une eſpece de broderie faite au métier
d'un pied ou environ de large; les Mo-
gols & Indiens, hommes & femmes,
les portent l'Hiver ſur leur tête, les
repaſſans par deſſus l'épaule gauche com-
me un manteau: Il s'en fait de deux ſor-
tes, les uns de laine du païs, qui eſt plus
fine & plus delicate que celle d'Eſpagne;
les autres ſont d'une laine, ou plutôt
d'un poil qu'on apelle Touz qui ſe prend
ſur la poitrine d'une eſpece de che-
vre ſauvage du grand Tibet; ceux-ci

ſont bien plus chers à proportion que les autres, auſſi n'y a-t'il point de Caſtor qui ſoit ſi molet ni ſi délicat; le mal eſt que les vers s'y mettent facilement à moins qu'on ait un ſoin particulier de les déplier & éventer ſouvent, j'en ai vû de ceux-ci que les Omerahs font faire exprés qui coûtoient juſqu'à cent cinquante Roupies; des autres qui ſont de cette laine du païs, je n'en ai pas vû qui paſſaſſent cinquante Roupies.

L'on fait cette remarque ſur les chales, qu'on a beau en travailler avec tout le ſoin poſſible dans Patna, dans Agra, & dans Lahor; jamais on n'en peut rendre l'étoffe ſi molette, ni ſi delicate comme dans Kachemire: On attribuë communement cette délicateſſe à l'eau particuliere du Païs, comme on fait à Maſlipatan cette belle teinture de leurs chittes ou toiles peintes au pinceau, qui deviennent plus belles en les lavant.

Les Kachemiris ſont encore renommez pour le beau ſang; ils ſont auſſi bien faits que nos Européens, ne tenans même rien du viſage de Tartare avec ce nez écaché, & ces petits yeux de porc, comme l'ont ceux de Kacheguer & la plûpart de ceux du grand Tibet; les fem-

mes sur tout y sont trés-belles ; aussi est-ce là que s'en fournissent la plûpart des Etrangers nouveaux venus à la Cour du Mogol, afin de pouvoir faire des enfans qui soient plus blancs que les Indiens, & qui puissent ainsi passer pour vrais Mogols ; & certainement si l'on peut juger de la beauté des femmes qui sont plus cachées & retirées, par celles du menu peuple qu'on rencontre dans les ruës & qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de trés belles. A Lahor, où elles sont en renom d'être de belle taille, menuës de corps, & les plus belles brunes des Indes, comme elles le sont effectivement, je me servis d'un artifice ordinaire aux Mogols, qui est de suivre quelque Elefant, principalement de ceux qui sont richement enharnachez, car aussi-tôt qu'elles entendent ces deux sonnettes d'argent qui leur pendent des deux côtez, elles mettent toutes la tête aux fenêtres : Je me suis servi ici du même artifice, & d'un autre encore qui m'a bien mieux reüssi ; il étoit de l'invention d'un vieil & fameux maître d'Ecole que j'avois pris pour m'aider à entendre un Poëte Persien : Il me fit acheter

quantité de confitures, & comme il étoit connu & qu'il avoit l'entrée par tout, il me mena en plus de quinze maisons, disant que j'étois son parent, nouveau venu de Perse, que j'étois riche & à marier; aussi-tôt que nous entrions dans une maison il distribuoit des confitures aux enfans, & incontinent tout acouroit autour de nous, femmes, & filles, grandes & petites, pour en attraper leur part, ou pour se faire voir; Cette fole curiosité ne laissa pas de me coûter quelques bonnes Roupies, mais aussi je ne doutai plus que dans Kachemire il n'y eut d'aussi beaux visages qu'en aucun lieu de l'Europe.

Il ne me reste plus qu'à vous faire part de ce que j'ai remarqué de plus considerable entre les Montagnes depuis Bember jusques ici (ce qui est peut-être par où je devrois avoir commencé) & aprés vous avoir rendu compte de quelques autres petits voyages que j'ai été obligé de faire dans divers endroits de ce Royaume, vous aprendre tout ce que je puis sçavoir du reste des Montagnes circonvoisines.

Pour ce qui est donc premierement de nôtre voiage de Bember jusques ici,

ce m'a été une chose assez surprenante de me voir dés la premiere nuit que nous partîmes de Bember, & que nous entrâmes dans les Montagnes, passer d'une Zone torride à une temperée; car nous n'eûmes pas plûtôt monté cette affreuse muraille du monde, je veux dire cette haute & escarpée, noire & pelée montagne de Bember, qu'en descendant de l'autre côté nous trouvâmes un air suportable, plus frais, plus doux, & plus temperé; mais ce qui m'a surpris davantage dans ces Montagnes, c'est de m'être trouvé tout d'un coup comme transporté des Indes en Europe; car à voir la terre couverte de toutes nos plantes & arbrisseaux, excepté l'hissope, le tin, la marjolaine & le rômarin, je m'imaginois être en quelques-unes de nos Montagnes d'Auvergne, au milieu d'une Forêt de toutes nos especes d'arbres, de sapins, de chênes verts, d'ormeaux, de platanes, & j'en étois d'autant plus étonné que dans ces Campagnes brûlantes de l'Hindoustan, d'où je venois, je n'avois presque rien vû de tout cela.

Ceci entre-autres choses me surprit à l'égard des plantes, qu'à une journée

& demie de Bember je trouvai une Montagne qui en étoit couverte des deux côtez, mais avec cette difference que dans le côté de la Montagne qui étoit exposé au Midi vers les Indes, c'étoit un mélange de plantes Indiennes & Européennes, & dans celui qui étoit exposé au Nord, je n'y en remarquai que d'Européennes, comme si le premier côté eût participé de l'air & de la temperature d'Europe & des Indes, & que celui qui étoit exposé au Nord eût été tout Européen.

Au regard des Arbres j'admirois cette suite naturelle de generations, & de corruptions; j'en voyois en bas dans ces precipices, où jamais homme ne fut, des centaines qui tomboient ou étoient tombez les uns sur les autres, morts & à demi pourris de vielleſſe, & d'autres jeunes & frais qui renaiſſoient du pied de ceux qui étoient morts; j'en voyois même quelques-uns de brûlez; soit qu'ils euſſent été frapez de la foudre; soit que dans le cœur de l'Eté ils se fuſſent enflâmez se frotant les uns contre les autres, étans agitez par quelque vent chaud & furieux; soit, comme disent les gens du Païs, que le feu s'y prenne enfin de lui-mê-

me quand ils ſont devenus vieux & ſecs.

J'admirois encore ces Caſcades naturelles & ſans artifice que nous trouvions entre ces Rochers : Nous en rencontrâmes une entre-autres ſi admirable, que ſans doute elle n'a point de pareille. On voit de loin du panchant d'une haute Montagne deſcendre un torrent d'eau par un long canal ſombre & couvert d'arbres, & ſe precipiter tout d'un coup en bas d'un Rocher droit & eſcarpé d'une hauteur prodigieuſe, avec un bruit qui étourdit les oreilles comme une petite Catadupe : Un grand Theatre étoit dreſſé tout proche ſur un Rocher que Jehan-Guire fit aplanir exprés, afin que la Cour en paſſant s'y pût repoſer, & pût de là conſiderer à ſon aiſe ce merveilleux Ouvrage de la Nature, qui, auſſi bien que ces vieux arbres dont je viens de parler, ſemble reſſentir quelque choſe de grande antiquité, & de cette premiere naiſſance du monde.

Tous ces divertiſſemens furent mêlez d'un étrange accident. Le jour que le Roi montoit la montagne du Pirepenjale, qui eſt la plus haute de toutes, & d'où l'on commence à découvrir de loin le païs de Kachemire ; le jour, dis-je,

qu'il montoit cette Montagne, ſuivi d'une longue file d'Elefans où étoient les femmes dans des Mikdembers & Embaris, un de ces Elefans fut ſaiſi de peur, en conſiderant, diſent les Indiens, la montée qui étoit trés-longue & trés-droite, & ſe mit à reculer ſur celui qui le ſuivoit, celui-là ſur l'autre, & cét autre ſur un autre, & ainſi juſques à quinze, en ſorte que pas un ne pouvant ſe tourner dans ce chemin qui étoit extrêmement roide & étroit, ils culbuterent tous dans le precipice; le bonheur voulut pour ces pauvres femmes que le precipice n'étoit pas fort eſcarpé, & qu'ainſi il n'y en eut que trois ou quatre de tuées, mais les quinze Elefans y demeurerent: Une fois que ces groſſes maſſes tombent deſſous ces lourds fardeaux dont on les charge, elles ne s'en relevent jamais quand ce ſeroit dans un trés-beau chemin: Nous les vîmes deux jours aprés en paſſant, & j'en remarquai quelques-uns qui remüoient encore la trompe: Cet accident mit toute l'Armée, qui marchoit depuis quatre journées en file ſelon ſon ordre le long des Montagnes, en trés-grand embaras, parce que pour retirer ces femmes & tout ce debris, on fit faire halte,

qui dura tout le reste du jour & toute la nuit, chacun étant obligé de s'arrêter où il se trouvoit, parce qu'il étoit impossible en plusieurs endroits d'avancer, ni de reculer, & que personne n'avoit prés de soi ses Crocheteurs qui portoient sa tente & ses vivres: Pour moi je ne la passai pas des plus mal, ayant trouvé moyen de grimper hors du chemin, & d'y acommoder un petit lieu pour m'y coucher & pour mon cheval; & pour ma bonne fortune, un de mes valets qui me suivoit avoit un peu de pain que nous partageâmes ensemble. Il me souvient que ce fut là qu'en remüant des pierres nous trouvâmes un gros scorpion noir, qu'un jeune Mogol de mes amis mit & pressa en sa main, mit dans celle de mon valet, & puis enfin dans la mienne sans qu'il nous piquât; ce jeune Cavalier disoit qu'il l'avoit charmé, comme il avoit fait autrefois beaucoup d'autres, par un passage de l'Alcoran qu'il ne me voulut pas enseigner, parce que la puissance de charmer, disoit-il, passeroit à moi en le quitant, comme elle avoit passé en lui, en quitant celui qui le lui avoit apris.

En traversant cette même Montagne

du Pire-penjale, où étoient tombez les Elefans, trois choses rapellerent mes anciennes pensées philosophiques. La premiere, qu'en moins d'une heure nous experimentâmes l'Eté & l'Hiver ; car en montant nous suyons à grosses goutes, tout le monde marchant à pied avec un Soleil qui brûloit ; & lors que nous fûmes sur le sommet de la Montagne, nous trouvâmes encore les neiges glacées qu'on avoit coupées pour faire faire le chemin ; un verglas ou petite pluye glacée tomboit, & il soufloit un vent si froid que tout le monde trembloit & s'enfuyoit, principalement les pauvres Indiens, qui n'avoient la plûpart jamais vû de glace ni de neige, ni senti un tel froid.

La seconde, c'est que je rencontrai en moins de deux cens pas deux vents en tout contraires; l'un de Nord qui me donnoit dans le nez en montant, principalement quand j'arrivai proche du sommet, & un de Midi qui me donnoit à dos en descendant ; comme si cette Montagne eût poussé de tous côtez une exhalaison de ses entrailles, qui venant à sortir, eût fait un vent qui eût descendu & pris son cours dans ces deux valons oposez.

La troisiéme, fut la rencontre d'un vieil Hermite, qui étoit sur le sommet de cette Montagne depuis le tems de Jehan-Guire, & duquel on ne savoit point la Religion, quoi qu'à ce qu'on dit, il fit des miracles, qu'il fit tonner étrangement quand il vouloit, & qu'il excitât des orages de grêle, de neige, de pluye, & de vent: Son visage tenoit quelque chose de sauvage, aussi bien que sa longue & large barbe blanche & mal peignée, il demandoit l'aumône fierement, laissoit prendre de l'eau dans des Tasses de terre qu'il avoit arrangées sur une grande pierre, faisoit signe de la main qu'on passât vîte sans s'arrêter, & grondoit contre ceux qui faisoient du bruit; parce que, me dit-il, aprés que j'eus entré dans sa caverne, & lui eus un peu adouci le visage avec une demi Roupie que je lui mis bien humblement dans la main: le bruit excite ici des orages & des tempêtes furieuses; Aureng-Zebe, ajoûta-t-il, a trés bien fait de suivre mon conseil, & de ne permettre pas qu'on en fit; Chah-Jehan en a toûjours usé de même, & Jehan-Guire pour s'être une fois moqué de mes avis, & avoir fait sonner les Trompettes & donner des Timbales, y a pensé perir.

A l'égard des petits Voyages que j'ai faits dans divers quartiers de ce Royaume, voici ce que j'ai à vous en dire. Nous ne fûmes pas plûtôt arrivez à Kachemire, que mon Navab Danechmend-kan m'envoia, avec un de ses Cavaliers, pour escorter un homme du Païs à une des extrêmitez de ce Royaume, à trois petites journées d'ici, sur le raport qu'on lui fit que c'étoit le vrai tems pour voir les Merveilles (car c'est ainsi qu'on en parle) d'une fontaine qui est de ce côté-là. Ces Merveilles sont, qu'au mois de Mai, tems auquel les neiges ne viennent que de fondre, cette fontaine environ l'espace de quinze jours fluë & s'arrête reglement trois fois le jour, sur la pointe du jour, sur le midi, & sur la nuit: Son flux est pour l'ordinaire de trois quarts d'heures peu plus ou peu moins, & assez abondant pour remplir un Reservoir en quarré avec des degrez pour descendre jusques en bas, qui a dix ou douze pieds de largeur ou environ, & autant de profondeur. Aprés les quinze premiers jours son cours commence à n'être plus si reglé, ni si abondant, & enfin aprés un mois ou environ elle s'arrête tout-à-fait & ne coule

plus le reste de l'année, si ce n'est pendant quelques grandes & longues pluyes qu'elle coule sans cesse & sans regle comme les autres fontaines. Les Gentils ont là sur le bord du reservoir un petit Deüra ou Temple d'Idole de Brare, qui est un de leurs Deütas ou fausses Divinitez, & c'est pour cela qu'ils apellent cette fontaine Send-brari, comme qui diroit eaux de Brare, & qu'ils viennent là de toutes parts en pelerinage pour se baigner & se santifier dans cette eau miraculeuse. Ils font sur l'origine de cette eau plusieurs fables que je ne vous raporterai point, parce que je n'y vois aucune ombre de verité. Pendant cinq ou six jours que je demeurai-là, je fis tous mes efforts pour trouver la raison de cette Merveille; je considerai atentivement la situation de la Montagne au pied de laquelle est la fontaine; je montai tout au haut avec beaucoup de peine, cherchant & furetant de tous côtez; je remarquai qu'elle s'étend en long au Nord au Midi, qu'elle est separée des autres Montagnes qui neanmoins en sont fort proche, qu'elle est en forme de dos d'âne, que son sommet, qui est trés-long, n'a guére que cent pas dans l'endroit où

il est le plus large, qu'un des côtez de la Montagne, qui n'est couvert que d'herbe verte, est exposé au Levant, le Soleil neanmoins ne le pouvant voir que sur les huit heures du matin à cause des autres Montagnes oposées, & enfin que l'autre côté qui est exposé au Couchant est couvert d'arbres & de buissons. Tout cela consideré, je me suis imaginé que la chaleur du Soleil, avec la situation particuliere & la disposition interieure de la Montagne, pourroient bien être les causes de ce prétendu miracle, que le Soleil du matin venant à donner fortement sur ce côté qui lui est oposé, l'échauffe, & fait fondre une partie des eaux gelées, qui durant l'Hiver, que tout étoit couvert de neige, s'étoient insinuées au dedans de la terre de la Montagne; que ces eaux venant à penetrer & couler en bas peu à peu jusques à certaines couches ou tables de roches vives, qui les retiennent & conduisent vers la source de la fontaine, produisent le flux du Midi, que le même Soleil s'élevant au Midi & quitant ce côté qui se refroidit, pour fraper de ses rayons comme à plomb sur le sommet qu'il échauffe, fait encore fondre de semblables eaux ge-

lées qui deſcendent de même peu à peu comme les autres, mais par d'autres circuits, juſques à ces couches de roches, & font le flux du ſoir; & qu'enfin le Soleil échauffant de même le côté Occidental, produit le même effet, & cauſe le troiſiéme flux, à ſavoir celui du matin, lequel eſt plus lent que les deux autres, ou parce que ce côté Occidental eſt éloigné de l'Oriental où eſt la ſource, ou parce qu'étant couvert de bois, il ne s'échauffe pas ſi vîte, ou bien à raiſon de la froideur de la nuit. Or je trouvois que mon imagination étoit d'autant plus raiſonnable, qu'elle ſemble s'acorder avec ce qu'on dit, que dans les premiers jours l'eau vient en plus grande abondance que ſur les derniers; qu'elle vient enfin à s'arrêter & à ne couler plus du tout; comme ſi dans le commencement il y avoit de ces eaux gelées dans la terre en plus grande quantité que ſur la fin: Elle ſemble encore s'acorder avec ce qu'on a remarqué qu'il y a des jours dans le commencement même, qu'un flux ſe trouve plus abondant que l'autre, & quelquefois à midi plus qu'au ſoir ou au matin, ou au matin plus qu'à midi; ne ſe pouvant faire qu'il

ne se trouve des jours plus chauds les uns que les autres, ou qu'il ne s'éleve quelques nuages qui interrompent cette égalité de chaleur, & rendent par consequent les flux inégaux.

En revenant de Send-brari je me détournai un peu du grand chemin pour aller coucher à Achiavel, qui est un lieu de plaisance des anciens Rois de Kachemire, & à present du Grand Mogol; Ce qui en fait la principale beauté c'est une fontaine dont l'eau se disperse par dehors de tous côtez à l'entour du bâtiment qui n'est pas laid, & dans les jardins par cent canaux; elle sort de terre comme si elle remontoit & rejaillissoit du fond d'un puits avec violence & boüillonnement & en telle abondance qu'on la pourroit plûtôt apeller Riviere que Fontaine; l'eau en est admirablement bonne, & est tellement froide qu'on n'y peut presque souffrir la main; le jardin est trés-beau, par ses allées, par la grande quantité d'arbres fruitiers, pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers & cerisiers, & par quantité de jets d'eau de plusieurs sortes de figures, & de Reservoirs pleins de poissons, & enfin par une espece de Cascade fort haute, qui en tombant

fait une grande Nape de trente ou quarante pas de long dont l'effet est admirable, particulierement la nuit, lors que l'on a mis par dessous cette Nape d'eau une infinité de petites lampes qui s'ajustent dans des trous faits exprés dans la muraille, ce qui est d'une trés-grande beauté.

D'Achiavel je me détournai encore un peu de mon chemin pour passer par un autre Jardin Royal qui est aussi trés-beau, & dans lequel on trouve les mêmes agréemens qu'à celui d'Achiavel; mais il a ceci de particulier, que l'on trouve dans l'un de ses canaux des poissons qui viennent quand on les apelle & qu'on leur jette du pain, dont les plus grands ont des anneaux d'or au nez avec des inscriptions autour, qu'on dit que leur fit atacher cette fameuse Nour-mehalle la femme de Jehan-Guire, l'ayeul d'Aureng-Zebe.

Aussi-tôt que je fus de retour de Sendbrari, Danechmend-kan assez content de mon voyage m'en fit entreprendre un autre pour aller voir un Miracle assuré, à ce qu'il disoit, qui me devoit bien-tôt faire changer de Religion pour me faire Musulman. Va-t'en, me dit-il,

à Baramoulai ; il n'y a pas plus loin que d'ici à Send-brari, tu trouveras-là une Mosquée où est le tombeau d'un de nos fameux Pires ou Saints Derviches, qui fait encore tous les jours des miracles dans la guerison des malades qui s'y rendent de tous côtez ; peut-être que tu ne croiras rien de toutes ces guerisons miraculeuses que tu pourras voir, mais du moins croiras-tu à un miracle qui se fait tous les jours & que tu verras devant tes yeux ; c'est d'une grosse pierre ronde, que l'homme le plus fort ne sauroit qu'à peine un peu soulever de terre, & qu'onze hommes neanmoins, en intercedant le Saint, enlevent comme si c'étoit une paille avec le bout de leurs onze doigts, sans peine aucune & sans en sentir aucun poids : Je me mis donc en chemin avec mon Cavalier ordinaire & mon homme du Pays, & me rendis à Baramoulai, je trouvai un assez agréable endroit, la Mosquée est assez bien bâtie, le tombeau du Saint prétendu bien orné, & tout autour il y avoit quantité de gens en grande devotion qui se disoient malades ; proche de la Mosquée étoit une Cuisine avec de grandes chaudieres de fondation pleines de chair

& de ris, qui étoient, à mon avis, l'aimant qui atiroit les malades, & le miracle qui les guerissoit ; d'un autre côté étoit le jardin & les chambres des Mullahs qui passent là doucement leur vie à l'ombre de cette sainteté miraculeuse du Pire qu'ils ne manquent pas de bien faire valoir : Mais comme je suis toûjours malheureux en semblables ocasions, il ne fit point de miracle ce jour-là sur les malades. Pour ce qui est de la grosse pierre ronde qui étoit la grande affaire, onze fourbes de ces Mullahs s'arrangeoient autour bien pressez, qui avec leurs Gabaïes ou vestes longues empêchoient de voir clairement de quelle façon ils la prenoient & la soulevoient, disans tous neanmoins qu'ils ne la tenoient que par le bout d'un de leurs doigts, & qu'elle étoit legere comme une plume ; pour moi qui ouvrois bien les yeux & qui y regardois de bien prés, je m'apercevois assez qu'ils faisoient grand effort, & il me sembloit qu'ils y ajoûtoient le pouce, qu'ils tenoient bien ferme sur le second doigt plié & serré, & neanmoins je ne laissois pas de crier comme les Mullahs & tous les assistans, Karamet, Karamet, miracle,

miracle, donnant en même tems une Roupie pour les Mullahs, & les priant bien devotieusement, de me faire cette grace que je pûsse être une fois un des onze qui soûleveroient cette pierre; ils eurent assez de peine à s'y resoudre, mais comme je leur jettai une seconde Roupie, & que je témoignois être pleinement persuadé de la verité du Miracle, un des onze me quita sa place. Ils s'imaginoient sans doute que dix d'entr'eux joints ensemble sufiroient, quand même je n'y ferois pas grand effort, & qu'ils se rangeroient & se presseroient si bien, que je ne m'apercevrois de rien; mais ils furent bien trompez, quand la pierre, que je ne voulois soûtenir qu'avec le bout du doigt seulement, panchoit & tomboit toûjours de mon côté, jusqu'à ce qu'enfin je vis qu'il étoit tems d'y mettre le pouce & le doigt bien ferme & bien serré comme eux, & ainsi nous l'enlevâmes de terre, mais ce fut avec beaucoup de peine; neanmoins comme je vis que tout le monde me regardoit de travers & qu'on ne savoit quel homme j'étois, je ne laissai pas de crier encore karamet comme les autres, & de jet-

ter encore une autre Roupie de crainte d'être lapidé, & m'étant retiré de là tout doucement, je montai au plus vîte à cheval sans boire ni manger, & laissai-là le Saint & ses miracles, considerant en passant cette fameuse ouverture qui donne issuë à toutes les eaux du Royaume, dont j'ai déja dit un mot au commencement de cette Lettre.

Je quitai encore mon chemin pour m'aprocher d'un grand lac que je voyois de loin, au milieu duquel passe la Riviere qui s'en va à Baramoulai. Il est plein de poissons, & sur tout d'anguilles & couvert de canards & d'oyes sauvages, & de plusieurs sortes d'oiseaux de riviere; c'est là que le Gouverneur vient l'Hiver, lorsqu'il en est couvert, pour prendre le divertissement de la Chasse. Au milieu de ce lac il y a un Hermitage avec son petit jardin, qui, à ce qu'on dit, flote miraculeusement sur l'eau, & où l'Hermite passe sa vie sans en sortir. L'on fait encore mille sots contes là-dessus qui ne meritent pas d'être raportez, hormis peut-être ce que quelques-uns m'ont dit, que ce fut un de ces anciens Rois de Kachemire qui par curiosité le fit bâtir sur de

grosses poutres atachées les unes aux autres.

De là je m'en allai chercher une fontaine qui a bien aussi quelque chose d'assez rare;elle boüillonne doucement,monte avec quelque petite impetuosité, fait de petites bales pleines d'air, & amene à la superficie un certain petit sable fort fin & fort délicat qui retourne de même qu'il est venu,l'eau s'arrêtant un moment aprés cela sans boüillonner & sans amener de sable, & puis aprés recommençant tout de nouveau comme auparavant, & continuant ainsi son mouvement par intervalles qui ne sont pas reglez.Or la Merveille, dit-on, consiste en ce que le moindre bruit qu'on fasse en parlant, ou en frapant du pied contre terre, meut l'eau & la fait couler & boüillonner comme j'ai dit: neanmoins je remarquai clairement que le parler,ni le fraper n'y font rien, & qu'elle se meut aussi bien quand on ne dit mot, que quand on parle ou qu'on frape du pied. Pour vous en dire à cette heure la veritable cause, il faudroit y avoir mieux penséque je n'ai fait, si ce n'est qu'on voulût dire que le sable en retombant vient à boucher le canal étroit de cette petite & foible source,

jusqu'à ce que l'eau se trouvant comme rabatuë & reserrée, fasse un effort pour le faire remonter & se dégager ; ou plûtôt, que quelque vent engagé dans le canal de la source sortiroit à reprises comme il arrive dans les fontaines artificielles.

Aprés avoir consideré cette fontaine nous entrâmes dans les Montagnes pour voir un grand lac où il y a de la glace en Eté, dont les vents font & défont des monceaux comme une petite mer glaciale ; & puis nous passâmes par un certain lieu qu'on apelle Sengsafed, qui veut dire pierre blanche ; il est fameux parce que tout l'Eté il est rempli de toutes sortes de fleurs comme un parterre, & qu'on a remarqué de tout tems que quand il y va beaucoup de monde qui fait grand bruit & qui agite beaucoup l'air, il survient incontinent une grande pluie ; quoi qu'il en soit, il est constant que ces années passées que Chah Jehan y alla, il y pensa perir par la grande & extraordinaire pluye qui y survint, quoi qu'il y eût un commandement de ne faire que le moins de bruit que l'on pourroit ; cela convenoit avec ce que mon Hermite de Pire-penjale m'avoit dit,

Je m'en allois delà passer à une Grote de congelations merveilleuses qui est à deux journées de là, mais j'eus nouvelles que depuis le long tems que j'étois absent mon Navab etoit en peine de moi.

Pour ce qui est de l'état des Montagnes circonvoisines; j'ai depuis que nous sommes ici fait tout mon possible pour m'en instruire, mais je vois que je n'ai guere profité, pour ne trouver pas des gens qui remarquent les choses & qui aient l'intelligence qui seroit à souhaiter; neanmoins je ne laisserai pas de vous dire ce que j'en ai apris.

Les Marchands de Kachemire, qui vont tous les ans de Montagne en Montagne amassans les fines laines pour faire ces chales dont j'ai parlé, conviennent tous qu'entre les Montagnes qui dépendent encore de Kachemire, il se rencontre de trés beaux endroits de païs, & qu'entre-autres il y en a un qui paie son tribut en cuirs & en laines que le Gouverneur envoie prendre tous les ans, où les femmes sont extrémement belles, chastes & laborieuses; qu'il y en a encore un autre plus éloigné de Kachemire qui paie aussi son tribut en cuirs & en lai-

nes qui a de fort jolies petites plaines fertiles, & des vallons trés-agreables; & où il se trouve des bleds, des ris, des pommes, des poires, des abricots & des melons excellens, & même des raisins dont il se fait de trés-bons vins, les habitans ont quelquefois refusé de payer le tribut, se confians sur ce que le pays est de trés-dificile accés, mais on a toûjours trouvé le moyen d'y entrer & de les reduire. Ces mêmes Marchands conviennent encore qu'entre les autres Montagnes plus éloignées & qui ne dépendent plus de Kachemire, il se rencontre de même de fort agreables contrées, peuplées de gens blancs & bien faits, mais qui ne sortent presque jamais de là, dont il y en a qui n'ont point de Rois & qui n'ont même point de Religion qu'on ait pû découvrir, si ce n'est que quelques-uns ne mangent point de poisson, le croyant impur.

J'ajoûterai ce que me racontoit ces jours passez un bon vieillard qui avoit épousé une femme de l'ancienne famille des Rois de Kachemire : Il me dit que dans le tems que Jehan-Guire fit une si exacte recherche de tous ceux qui étoient de cette famille, il eut

peur d'être pris, & qu'il s'enfuit avec trois serviteurs au travers de ces Montagnes, sans savoir presque où il alloit, qu'errant ainsi il se trouva enfin dans un fort beau petit canton, où lors qu'on sçût quel il étoit, les habitans le vinrent visiter & lui firent des presens, & que pour comble de caresses ils lui amenerent sur le soir les plus belles de leurs filles, le priant d'en choisir une pour dormir avec elle, parce qu'ils souhaitoient d'avoir de son sang: Que passant delà dans un autre canton qui n'étoit pas fort éloigné, on le vint aussi visiter avec des presens, mais que la courtoisie du soir fut dissemblable de celle de l'autre, en ce que les habitans lui amenerent leurs propres femmes, soûtenans que ceux de l'autre canton étoient des bêtes, parce que son sang ne demeureroit pas dans leur maison, veu que les filles emporteroient l'enfant avec elles dans la maison de celui avec lequel elles seroient mariées.

J'ajoûterai encore qu'il y a quelques années que la dissention s'étant mise dans la famille du Roi du petit Tibet qui confine avec Kachemire, un des pretendans à la Couronne apella secre-

tement à son secours le Gouverneur de Kachemire, qui par ordre de Chah-Jehan l'assista puissamment, fit mourir, ou mit en fuite les autres prétendans, & laissa celui-ci en possession du païs, à la charge d'un tribut annuel qui se païeroit en cristal, en musc & en laines : Ce Roitelet n'a pû se dispenser de venir en personne voir Aureng-Zébe avec quelques presens de ces choses que je viens de dire; mais il avoit un si miserable train, que je ne l'aurois jamais pris pour ce qu'il étoit, mon Navab lui donna à dîner pour le mieux entretenir de l'état de ses Montagnes : J'entendois qu'il disoit que son Païs du côté de l'Orient confine avec le grand Tibet ; qu'il pouvoit avoir trente ou quarante lieuës de large ; que veritablement il avoit quelque peu de cristal, quelque peu de musc & de laines, mais que du reste il étoit fort pauvre, & qu'il n'y avoit point de mines d'or comme l'on disoit ; qu'il y avoit en certains endroits de fort bons fruits & sur tout d'excellens melons ; que l'Hiver y étoit extrêmement grand & fâcheux à cause des neiges, & que le peuple, qui par le passé étoit Gentil, s'étoit fait presque tout Mahumetan

comme lui, à favoir de cette Secte qu'on apelle Chia, qui est celle de toute la Perse.

De plus qu'il y a dix-sept ou dix-huit ans que Chah-Jehan tâcha de s'empa-rer du Roïaume du grand Tibet comme avoient fait autrefois les Rois de Kache-mire; que son Armée aprés seize jours de marche trés-dificile, toûjours entre les Montagnes, assiegea un Château qu'elle prit, qu'il ne lui restoit plus qu'à passer une riviere qui est fameuse & extrêmement rapide, & s'en aller droit à la Ville Capitale qu'on auroit facilement emportée, tout le Roïaume étant dans l'épouvante; mais que la saison étant fort avancée, le Gouverneur de Kachemire, qui étoit le General de l'Armée, eut crainte d'être surpris par les neiges, & s'en retourna laissant dans ce Château une garnison, qui, soit qu'elle eût peur de l'ennemi, ou qu'elle n'eût pas de provision susisantes, l'aban-donna incontinent, ce qui rompit le dessein qu'avoit le Gouverneur de re-tourner au Printems. Maintenant que le Roi de ce grand Tibet a sçû qu'Au-reng-Zebe est à Kachemire & qu'il le menace de la guerre, il lui a envoïé un

Ambaſſadeur avec des preſens du païs; du criſtal, de ces cheres queuës blanches de certaines vaches particulieres de ce pays-là qu'on atache par ornement aux oreilles des Elefans, de quantité de muſc, & d'une pierre de Jachen qui eſt de grand prix, parce qu'elle eſt d'une grandeur extraordinaire : Ce Jachen eſt une pierre verdâtre avec des veines blanches, qui eſt ſi dure qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant & qui eſt fort eſtimée à la Cour du Mogol; on en fait des taſſes & autres vaſes, comme j'en ai, enrichis d'or en filets d'un travail tout particulier avec des pierreries. Le train de cét Ambaſſadeur conſiſtoit en trois ou quatre Cavaliers, & en dix ou douze grands hommes ſecs & maigres avec trois ou quatre poils de barbe comme les Chinois, & de ſimples bonnets rouges comme nos Mariniers, le reſte des habits à proportion, veritablement je crois qu'il y en avoit quatre ou cinq qui avoient des épées, mais le reſte marchoit aprés l'Ambaſſadeur ſans verges ni bâtons. Il traita avec Aureng-Zebe de la part de ſon Maître, promettant qu'il ſouffriroit que dans la Ville Capitale il ſeroit bâti une Moſquée, dans la-

quelle la priere se feroit à la Mahumetane ; que la monnoye qui se feroit desormais seroit marquée d'un côté au coin d'Aureng-Zebe, & qu'il lui payeroit un certain tribut tous les ans ; mais on croit que dés que ce Roi sçaura qu'Aureng-Zebe sera hors de Kachemire, il se moquera de tout ce Traité comme il a déja fait autrefois de celui qu'il avoit fait avec Chah-Jehan.

Cét Ambassadeur avoit amené avec soi un Medecin qu'on disoit être du Royaume de Lassa & de Tribu Lami, ou Lama, qui est la Tribu des gens de Loi de ce païs-là, comme est celle des Brahmens dans les Indes, avec cette difference que les Brahmens des Indes n'ont point de Calife ou Pontife, & que ceux-là en ont un, que non seulement le Royaume de Lassa reconnoit pour tel, mais encore toute la Tartarie, & qui est honoré & respecté comme quelque chose de Divin. Ce Medecin avoit un Livre de receptes qu'il ne me voulut jamais vendre ; l'écriture, à la voir de loin, avoit quelque air de la nôtre; Nous lui fîmes commencer à écrire l'Alphabet, mais il écrivoit si lentement, & son écriture étoit si mauvaise au regard

de celle de ſon Livre que nous jugeâmes d'abord qu'il falloit que ce fût un pauvre Docteur. Il étoit fort ataché à la Metempſicoſe, il en faiſoit d'admirables contes; entre-autres il diſoit que ſon grand Lama, que lors qu'il étoit vieil & prêt de mourir il fit aſſembler ſon Conſeil, & declara qu'il s'en alloit paſſer dans le corps d'un petit enfant qui étoit né depuis peu; qu'on éleva cet enfant avec grand ſoin, & quand il eut environ ſix ou ſept ans on lui aporta quantité de meubles & de hardes qui étoient à des particuliers pêle-mêle avec les ſiennes, & qu'il diſtingua trés-bien celles qui étoient ou avoient été à lui d'avec les autres; ce qui étoit, diſoit-il, une preuve authentique de la Metempſicoſe; pour moi je crûs d'abord qu'il ſe railloit, mais je reconnus enfin qu'il le diſoit du meilleur ſens qu'il eût; je le fus voir une fois chez l'Ambaſſadeur avec un Marchand de Kachemire qui ſçavoit la langue du Tibet & qui me ſervoit d'Interprête; je feignois que c'étoit pour acheter de certaines étofes qu'il avoit aportées pour vendre, qui étoient des eſpeces de ratines d'un pied de larges ou environ; mais c'étoit en effet pour tâcher

d'aprendre quelque chose de ces Païs-là, neanmoins je n'en pûs pas tirer grand'-chose; Il me disoit seulement en general que tout ce Roïaume du grand Tibet étoit au prix du sien un miserable Païs, plein de neiges plus de cinq mois de l'année, que son Roi faisoit souvent la guerre avec les Tartares; mais il ne me put jamais distinguer quels Tartares c'étoient: Enfin aprés lui avoir fait quantité de questions sans en pouvoir tirer d'éclaircissement, je vis que je perdois mon tems avec lui.

Voici une autre chose qui est si constante que personne n'en doute ici; il n'y a pas encore vingt ans qu'il partoit tous les ans de Kachemire des Caravanes qui traversoient toutes ces Montagnes du grand Tibet, entroient dans la Tartarie, & se rendoient en trois mois ou environ à Catai, quoi qu'il y ait de trés-mauvais passages & des torrens trés-rapides qu'on passe sur des cordes qui sont tenduës d'un Rocher à un autre; ces Caravanes raportoient du musc, du bois de Chine, de la Rhubarbe & du Mamiron qui est une petite racine trés-bonne pour le mal des yeux; en repassant par le grand Tibet elles se chargeoient aussi des

marchandises du Païs, de musc, de cristal & de Jachen, & sur tout de quantité de laines trés-fines de deux sortes, l'une de brebis, & de cette autre qu'on apelle Touz, qui est plûtôt, comme j'ai dit un poil aprochant de nôtre Castor qu'une laine; mais depuis cette entreprise que fit Chah-Jehan de ce côté-là, le Roi du grand Tibet a entierement fermé le chemin, & ne permet que personne du côté de Kachemire entre dans son Païs; & c'est pour cela que les Caravanes partent à present de Patna sur le Gange pour ne passer point par dessus ses terres, les laissant à la gauche, & gagnant droit le Royaume de Lassa.

Touchant ce Roïaume qui s'apelle ici Kacheguer, ce qui est à mon avis ce que nos Cartes disent Kascar, voici ce que j'en ai pû aprendre par des Marchands du Païs même, qui sçachans qu'Aureng-Zebe devoit demeurer quelque tems à Kachemire, y étoient venus avec quantité d'Esclaves, filles & garçons, qu'ils vouloient vendre; ils disent que le Roïaume de Kacheguer est à l'Orient de Kachemire tirant un peu au Septentrion; que le plus court chemin seroit d'aller droit au grand Tibet, mais que le pas-

ſage étant fermé, ils étoient obligez de prendre par le petit Tibet ; que premierement ils s'en alloient à une petite Ville qui s'apelle Gourtche, qui eſt la derniere Ville dependante de kachemire, & à quatre journées de la Ville de kachemire ; que de là en huit jours de chemin ils alloient à Eskerdou, qui eſt la Ville Capitale du Roi du petit Tibet ; & de là en deux jours à une petite Ville nommée Cheker, qui eſt encore du petit Tibet, & qui eſt ſituée ſur une riviere fameuſe pour être fort medicinale ; qu'en quinze jours ils paſſoient à une grande forêt qui eſt ſur les confins du petit Tibet, & en quinze autres jours à kacheguer petite Ville, qui a été autrefois la demeure du Roi de kacheguer, au lieu que c'eſt à preſent Jourcend qui eſt un peu plus vers le Septentrion, & à dix journées de kacheguer. Ils ajoûtoient que de la Ville de kacheguer à katai il n'y a pas plus de deux mois de chemin ; qu'il y va tous les ans des Caravanes qui raportent de toutes les ſortes de marchandiſes que j'ai dit, & qui paſſent en Perſe par l'Usbex, comme il y en a d'autres qui de katai paſſent à Patna dans l'Hindouſtan. Ils ajoûtoient

encore que de Kacheguer pour aller à Katai, il falloit gagner une Ville qui est à huit journées de Coten, qui est la derniere Ville du Royaume de kacheguer; que les chemins de kachemire à Kacheguer sont fort dificiles; qu'il y a entre-autres un endroit où dans quelque tems que ce soit il faut marcher environ un quart de lieuë sur la glace. C'est tout ce que j'ai pû aprendre de ces quartiers-là; veritablement cela est bien confus & bien peu de chose, mais on trouvera que c'est encore beaucoup si l'on considere que j'avois à faire à des gens qui sont si ignorans, qu'ils ne savent presque donner raison d'aucune chose; & à des Interpretes, qui, la plûpart du tems, ne savent pas faire comprendre les interrogations, ni expliquer la Réponse qu'on leur donne. Je pensois finir ici cette Lettre ou plûtôt ce Livre, & prendre congé de vous jusqu'à Dehli où nous allons bien-tôt retourner; mais puisque je suis en train d'écrire & que j'ai quelque loisir, je m'en vai tâcher de satisfaire aux cinq Demandes que vous me faites dans vôtre derniere Lettre de la part de Monsieur Thevenot, cét illustre Curieux, qui nous donne tous

les jours plus de découvertes sans sortir de son Cabinet, que nous n'en avons apris de ceux qui ont fait le tour du Monde.

La premiere de ses Demandes est celle-ci; S'il est vrai que dans le Royaume de kachemire il y ait des Juifs habituez de long-tems; s'ils ont la sainte Ecriture, & si le vieux Testament seroit entierement semblable au nôtre.

La seconde, que je vous entretienne de ce que j'ai observé sur la Moisson, ou Saison des pluyes reglées des Indes.

La troisiéme, que je vous donne mes Observations, & vous dise mon sentiment sur cette admirable regularité du courant de la Mer, & des vents dans les Indes.

La quatriéme, si le Royaume de Bengale est aussi fertile, aussi riche & aussi beau comme on dit.

La cinquiéme, que je vous decide enfin cette vieille querelle sur les causes de l'accroissement du Nil.

Réponse à la premiere Demande, qui concerne les Juifs.

JE ferois certainement trés-aise, aussi bien que Monsieur Thevenot, qu'il se trouvât des Juifs dans le fond de ces Montagnes qui fussent tels que je me doute qu'il les desireroit; j'entens de ces Tribus transportées par Salmanasar; mais vous le pouvez assurer que s'il y en a eu autrefois comme il y a quelque sujet de le croire, il n'y en a plus à present, & que tout le Peuple y est ou Gentil ou Mahumetan, c'est dans la Chine qu'il s'en pourroit peut être trouver, car j'ai depuis peu vû entre les mains de nôtre R. P. Jesuite de Dehli des Lettres d'un Jesuite Allemand écrites de Pekin, qui marquoient qu'il y en avoit vû qui avoient conservé le Judaïsme & le vieil Testament, qui ne savoient rien de la mort de J. C. & qu'ils avoient même voulu faire le Jesuite leur kakan pourveu qu'il s'abstint de manger du porc. Neanmoins on ne laisse pas de trouver ici beaucoup de marques du Judaïsme. La premiere, c'est qu'en entrant dans ce Royaume, aprés avoir passé la Mon-

tagne du Pire-penjale, tous les habitans que je vis dans les premiers Villages me semblerent Juifs, à leur port & à leur air, & enfin à ce je ne sai quoi de particulier qui nous fait souvent distinguer les Nations les unes des autres; je ne suis pas le seul qui ait eu cette pensée; nôtre Pere Jesuite & plusieurs de nos Européens l'avoient euë avant moi. La seconde, c'est que j'ai remarqué qu'entre le peuple de cette Ville, quoi que Mahumetan, le nom de Mousa, qui veut dire Moyse, est fort en usage. La troisiéme, qu'ils disent communement que Salomon est venu en leur Pays, & que c'est lui qui a coupé la Montagne de Baramoulé pour donner issuë aux eaux. La quatriéme, que Moyse est mort à Kachemire, & que son tombeau est à une lieuë de cette Ville. Et la cinquiéme, qu'ils pretendent que ce petit & tres-ancien Edifice, qui paroît d'ici sur une haute Montagne, a été bâti par Salomon; & que c'est pour cela qu'on l'appelle encore à present le Trône de Salomon; ainsi je ne voudrois pas nier qu'il n'en eût penetré quelques-uns jusques-ici: Ces gens par la suite du tems pourroient avoir perdu la pureté de leur Loi,

s'être faits Idolâtres, & enfin Mahumetans; en effet on voit quantité de gens de cette Nation qui ont passé en Perse, à Lar, à Hispan, & dans l'Hindoustan du côté de Goa & de Cochin; j'ai apris qu'il y en a plusieurs en Ethiopie, qui sont mêmes braves & guerriers, & quelques-uns tellement puissant, qu'il y en eut un il y a quinze ou seize ans qui avoit entrepris de se faire Roi d'un petit Pays de Montagnes de trés dificile accés, s'il est vrai ce que m'en ont dit deux Ambassadeurs du Roi d'Ethiopie, qui étoient n'a guére en cette Cour.

Réponse à la seconde Demande, qui est sur les Pluyes reglées des Indes.

LE Soleil est si fort & si violent dans les Indes toute l'année, & principalement pendant huit mois, qu'il brûleroit tout & rendroit la terre sterile & inhabitable, si la Providence n'y avoit pourvû particulierement, & disposé les choses d'une façon si admirable qu'au mois de Juillet, dans le plus fort de la chaleur, il survent reglement des pluyes qui durent trois mois de suite, temperent la terre, la rendent trés-fertile & temperent

l'air, de sorte qu'il n'est pas insuportable; ces pluyes ne sont neanmoins pas si reglées qu'elles viennent precisément dans le même tems, j'en ai fait plusieurs Observations en differens endroits, & principalement à Dehli où j'ai demeuré long-tems, il en est de même aux autres Contrées, & il y a toûjours quelque difference d'une année à l'autre, car tantôt elles commencent ou finissent quinze jours ou trois semaines plûtôt, & tantôt plus tard, & il est des années qu'elles ne sont pas si abondantes que les autres, jusques-là que deux années de suite il ne plut presque point du tout, ce qui causa beaucoup de maladies, & une grande famine. Il y a encore cette difference au regard des Contrées differentes & éloignées les unes des autres, que ces pluyes commencent ordinairement plûtôt, ou sont plus abondantes dans l'une que dans l'autre; dans le Bengale par exemple, & le long de la Côte de Koromandel jusques à l'Isle de Ceilan elles commencent & finissent plûtôt d'un mois que vers la Côte de Malabar; & dans le Bengale ce sont des pluyes à verse de quatre mois qui durent quelquefois huit jours & huit nuits sans cesser; au

lieu qu'à Dehli & Agra elles ne sont jamais si abondantes ni si continuës, il se passe même souvent deux ou trois jours sans pleuvoir, & ordinairement tout le matin depuis l'aube du jour jusques sur les neuf ou dix heures il ne pleut que fort peu ou point du tout : Mais la difference la plus considerable que j'aye observée, est que les pluyes en divers endroits viennent de differentes parties du Monde, comme vers la ville de Dehli elles viennent du côté d'Orient où est le Bengale, au lieu que dans le Païs de Bengale & sur la Coste de Koromandel elles viennent du côté du Midi ; & sur la Coste de Malabar elles viennent presque toûjours de l'Occident.

J'ai encore remarqué une chose dont tout le Monde est d'accord en ces quartiers, c'est qu'à proportion que la chaleur de l'Esté vient plûtôt ou plus tard, qu'elle est plus ou moins violente, & qu'elle dure plus ou moins long-tems ; les pluyes viennent aussi plûtôt ou plus tard, sont plus ou moins abondantes, & durent plus ou moins de tems.

Ces Observations m'ont donné sujet de croire que la chaleur de la terre & la rarefaction de l'air devoient être les cau-

ses principales de ces pluyes & les attirer d'autant que l'air des mers circonvoisines des terres, plus froid, plus condensé & plus grossier, se trouvant rempli de nuës que la grande chaleur de l'Esté elevé des eaux, & que les vents poussent & agitent, se décharge facilement du côté des terres où l'air est plus chaud, plus rarefié, plus mobile & moins resistant que sur les mers, en sorte que cette décharge est plus ou moins tardive & abondante selon que la chaleur vient plûtôt, & qu'elle est plus violente.

Suivant ces mêmes Observations je me suis persuadé que si les pluyes *commencent plûtôt sur la Coste de Koromandel que sur celle de Malabar, ce n'est qu'à cause que l'Esté y commence de meilleure heure, y pouvant plûtôt commencer pour quelques raisons particulieres qui ne seroient peut-être pas difficiles à trouver si on examinoit bien le Païs; car on sait que selon la diverse situation d'une terre à l'égard des mers ou des montagnes, & selon qu'elle est plus sabloneuse, ou montagneuse, ou couverte de bois, l'Esté s'y fait sentir ou plûtôt ou plus tard, & avec plus ou moins de violence.

Je me ſuis encore perſuadé ceci ; que ce n'étoit pas merveille que les pluies vinſſent de differens endroits ; que ſur la Côte de Koromandel, par exemple, elles vinſſent du Midi, & ſur celle de Malabar du Couchant ; parce qu'aparemment ce doivent être les Mers les plus proches qui les envoyent, & que la Côte de Koromandel eſt plus proche de la Mer qui lui eſt Meridionale, & lui eſt mieux expoſée, comme celle de Malabar l'eſt à ſon Occidentale, qui s'en va s'étendre vers Bab-el-mandel, l'Arabie & le Golfe Perſique.

Enfin je me ſuis imaginé que ſi à Dehli, par exemple, l'on voit venir les pluyes du côté d'Orient, il ſe peut neanmoins faire que leur origine ſoit des Mers qui lui ſont au Midi ; mais qu'elles doivent être obligées, à raiſon de quelques Montagnes ou de quelques terres où l'air ſera plus froid, plus condenſé & plus reſiſtant, de ſe détourner, & de ſe décharger vers un autre côté où l'air ſera plus rareſié, & où elles trouveront par conſequent moins de reſiſtance.

J'oubliois à vous dire que j'ai encore obſervé à Dehli qu'il ne pleut jamais tout

de bon qu'aprés qu'il a passé durant plusieurs jours quantité de nuës vers l'Occident, comme s'il falloit que ces espaces d'air, qui sont au dela de Dehli vers l'Occident, fussent premierement remplis de nuës, & que ces nuës trouvant là quelque empêchement, comme quelque air moins chaud & moins rarefié, & par consequent plus condensé & plus capable de resister, ou quelques autres nuës & vents contraires qui les repoussassent, vinssent à devenir si épaisses, si chargées & si pesantes, qu'elles fussent obligées de tomber en pluye de la même façon qu'il arrive assez souvent quand le vent pousse des nüages contre quelque haute Montagne.

Réponse à la Troisiéme Demande, qui est sur la regularité du courant de la Mer, & des Vents dans les Indes.

AUssi-tôt que les pluyes sont finies, ce qui arrive ordinairement vers le mois d'Octobre, on observe que la Mer prend son cours vers le Midi, & que le vent froid du Nord s'éleve; ce vent souffle quatre ou cinq mois sans aucune intermission & sans tempêtes, gardant toû-

jours la même égalité pour la force & pour sa route, si ce n'est qu'il change ou cesse quelque jour par hazard, mais il recommence aussi-tôt ; il se passe ensuite deux mois ou environ pendant lesquels les autres vents regnent sans regle ; ces deux mois étans passez, qu'on appelle l'Entre-deux de Saison, ou comme les Hollandois l'ont nommé assez proprement, le Vent douteux ou du Changement, la Mer retourne sur ses pas du Midi au Nord, & le vent du Midi s'éleve pour regner aussi à son tour quatre à cinq mois comme fait le courant de la Mer ; il se passe ensuite deux mois ou environ qui font l'autre Entre-deux de Saison ; durant ces intervalles la Navigation est tres-difficile & tres-dangereuse, au lieu que pendant les deux Saisons elle est tres-aisée, agreable & sans danger, si ce n'est sur la fin de la Saison du vent de Midi ; c'est pour cela qu'il ne se faut pas étonner si vous entendez dire que les Indiens, quoi que tres-craintifs & sans connoissance de l'art de la Navigation, ne laissent pas de faire des voyages de Mer assez longs & assez considerables, comme quand de Bengale ils vont à Tanasseri,

Achem, Malaque, Siam & MaKafcar, ou à Mafſipatan, Cei an, Maldives, Moka & Bender Abbaſſy, parce qu'ils prennent leur tems pour aller avec une Saiſon & revenir avec l'autre. Il eſt vrai que bien ſouvent ils ne laiſſent pas d'y être attrapez & de faire naufrage, mais c'eſt quand ils ne peuvent pas faire leurs affaires aſſez tôt, ou qu'ils manquent à prendre leurs meſures; nos Européens s'y perdent auſſi quelquefois, quoi qu'ils ſoient bien meilleurs hommes de Mer, plus hardis & plus entendus, & que leurs Navires ſoient en meilleur état & bien mieux équipez. De ces deux Entre-deux de Saiſon celui qui ſuit le vent du Midi eſt incomparablement plus dangereux que l'autre, & bien plus ſujet aux tempêtes & aux bouraſques; auſſi ce Vent dans la Saiſon même eſt pour l'ordinaire bien plus impetueux & plus inégal que celui du Nord. C'eſt une remarque que je ne dois pas oublier ici, que ſur la fin de la Saiſon du vent de Midi, pendant le tems de pluïe; quoi qu'il y ait un grand calme en la haute Mer, ce n'eſt neanmoins que tempêtes & coups de vents proche des Coſtes, juſqu'à la diſtance de quinze ou vingt

lieuës ; d'où vient que quand les vaisseaux d'Europe ou autres qui sont en voyage veulent aprocher les Côtes des Indes, de Surate par exemple, ou de Maslipatan, il faut qu'ils prennent bien leur tems pour arriver justement aprés les pluyes, autrement ils courent grand risque de se perdre & de se briser à la Côte.

Voilà à peu prés comme vont les saisons, ou du moins ce que j'en ai pû observer ; ce que je souhaiterois fort seroit de vous pouvoir donner quelques bonnes raisons là-dessus ; mais comment penetrer dans ces profonds secrets de la Nature ? Il m'est venu premierement en pensée que l'air qui environne le Globe de la terre en doit être censé partie comme l'eau de la mer & des rivieres, entant que l'un & l'autre pesent sur ce Globe, tendent à son même centre, & lui sont ainsi en quelque façon unis & atachez ; en sorte que de ces trois corps, je veux dire de l'air, de l'eau & de la terre, il en resulte comme un grand Globe. De plus, que le Globe de la terre étant suspendu & en balance comme il est dans son lieu, dans l'espace libre & sans resistance où Dieu l'a voulu placer ; seroit capable

d'être remué facilement si quelque corps étranger venoit à le rencontrer & à le heurter. En troisiéme lieu, que le Soleil aprés avoir passé la ligne pour aller vers un des Poles, par exemple, vers le Pole Arctique, venant à darder ses rayons de ce côté-là, y fait assez d'impression pour faire un peu abaisser le Pole Arctique, en sorte qu'il l'abaisse toûjours de plus en plus à mesure qu'il avance vers le Tropique, & le laisse relever de même peu à peu à mesure qu'il s'en retourne vers la ligne, jusqu'à ce que par la force de ses raïons il en fasse autant du côté du Pole Antarctique, qu'il a fait du côté de l'Arctique.

Si ces supositions, jointes à celle du mouvement journalier de la terre, étoient veritables, il me semble que ce ne seroit pas sans raison qu'on dit ordinairement dans les Indes, que le Soleil conduit & amene avec soi la mer & le vent; car s'il est vrai qu'ayant passé la ligne pour aller vers un Pole, il fait changer la direction de l'Axe de la terre, & abaisser le Pole de ce côté-là, il faut de necessité que l'autre Pole s'éleve, & que par consequent la mer & l'air, comme ils sont deux corps liquides & pesans, coulent dans ce pan-

chant, en ſorte qu'il ſoit vrai de dire que le Soleil avançant vers un Pole, cauſe de ce côté-là deux grands courans reglez, ſavoir celui de la mer, & celui de l'air qui fait le vent de la moiſſon, comme il en cauſe deux oppoſez quand il s'en retourne vers l'autre Pole.

Sur ce fondement, il me ſemble, qu'on pourroit dire qu'il n'y a que deux flux de mer principaux oppoſez, l'un du côté du Pole Arctique & l'autre du côté de l'Antarctique; que s'il y avoit une mer d'un Pole à l'autre qui paſſât par nôtre Europe, nous verrions que ces deux courans ſeroient reglez par tout comme ils ſont dans les Indes, & que ce qui empéche que cette regularité de flux ne ſoit generale, c'eſt que les mers ſont entrecoupées de terres qui en empêchent, rompent & diverſifient le cours, de la façon que quelques-uns diſent que le flux & reflux ordinaire de la mer eſt empêché dans les mers qui s'étendent en long, comme la Mediterranée, de l'Eſt à l'Oüeſt. Il me ſemble de même qu'on pourroit dire auſſi ſur le même fondement qu'il n'y a que deux flux d'air ou vents principaux oppoſez, & qu'ils ſeroient reglez generalement par tout, ſi la terre

étoit parfaitement unie, égale & semblable par tout.

Réponse à la quatriéme Demande, sur la fertilité, richesses & beauté du Royaume de Bengale.

TOus les Siecles ont parlé de l'Egypte comme du meilleur & du plus fertile Païs du monde, nos Ecrivains ne veulent pas qu'il y ait de terre qui lui soit comparable; mais selon ce que j'ai pû reconnoître du Royaume de Bengale dans deux voyages que j'y ai faits, je crois que cet avantage lui est bien plûtôt dû qu'à l'Egypte. Il porte des ris en si grande abondance que non seulement il en fournit ses voisins, mais même des Païs fort éloignez. On en fait remonter le Gange jusqu'à Patna, & il s'en transporte par mer à Maslipatan & en plusieurs autres Ports de la Côte de Koromandel. On en transporte encore dans les Royaumes étrangers & principalement en l'Isle de Ceilan & aux Isles de Madives; il abonde aussi tellement en Sucre qu'il en fournit les Royaumes de Golkonda & de Karnates où il n'en croît que fort peu; l'Arabie & la Mesopo-

tamie s'en fournissent encore par la voye de Moka & de Bassora ; la Perse même en fait grande traite par le Bander-Abbasi : C'est aussi le Pays des bonnes confitures, principalement dans les endroits où il y a des Portugais qui sont adroits à les faire & en font un grand trafic : Ils en font de ces gros poncires comme nous en avons en Europe ; & d'une certaine espece de racine qui est longuette comme la Salsepareille & trés-delicate ; de ce fruit ordinaire des Indes qu'on apelle Amba ; d'un autre nommé Ananas ; de petits Mirobolans qui sont excellens ; des limons & du gingembre. Il est vrai que le pays du Bengale n'a pas tant de froment que l'Egipte, mais si c'est un défaut, on le doit imputer à ses habitans qui mangent trés-peu de pain, & beaucoup plus de ris que les Egiptiens ; neanmoins il en porte toûjours assez pour ce qu'il en faut dans le Pays, & pour fournir d'excellens biscuits & à bon marché aux équipages des Navires de nos Européens, Anglois, Hollandois & Portugais. On y donne presque pour rien ces trois ou quatre autres sortes de legumes, qui avec le ris & le beurre sont le manger

le plus ordinaire du menu peuple, & pour une Roupie, qui est la valeur de vingt-neuf sols ou environ, on a vingt bonnes poules ou davantage, des oyes & des canards à proportion; Il y a aussi des chévres & des moutons en abondance, & des porcs en si grande quantité, que les Portugais qui sont habituez dans le Païs ne vivent presque d'autre chose, & les Anglois & Hollandois en font de grandes provisions pour leurs Navires: Il en est de même du poisson de plusieurs especes tant de frais que de salé, & en un mot Bengale est le païs où tout abonde; & c'est pour cette abondance de toutes choses qu'il s'y est tant refugié de Portugais, Mestices & autres Chrétiens, de toutes ces terres que leur ont prises les Hollandois; car les Peres Jesuites & Augustins, qui y ont leurs grandes Eglises où ils exercent la Religion avec toute liberté, m'assuroient que dans Ogouli seul il n'y avoit pas moins de huit à neuf mille ames Chrétiennes, & ce que je croirois assez, que dans le reste du Royaume il y en avoit plus de vingt-cinq mille, c'est aussi cette même affluence de toutes les choses necessaires à la vie, jointe à la beauté & la belle-

humeur des femmes qui l'habitent, qui a donné lieu au Proverbe entre les Portugais, les Anglois & les Hollandois; qu'il y a cent portes ouvertes pour entrer dans le Royaume de Bengale & pas une pour en sortir.

Pour ce qui est des marchandises de grand prix, & qui attirent le trafic des étrangers dans le Pays ; je ne sai s'il y a terre au monde qui en donne tant & de tant de sortes differentes; car outre le sucre dont j'ai parlé, & qu'on peut mettre au nombre des marchandises de prix, il y a des cotons & des soyes en telle quantité qu'on peut dire que le Bengale en est comme le Magasin general, non seulement pour tout l'Hindoustan ou Empire du Grand Mogol, mais pour tous les Royaumes circonvoisins & pour l'Europe même. Je me suis quelquefois étonné de la quantité de toiles de coton de toutes sortes, fines & autres, teintes & blanches, que les Hollandois seuls en tirent & transportent de tous côtez, & principalement au Japon & en Europe, sans parler de ce que les Anglois, les Portugais & les Marchands Indiens en tirent de leur côté. Il en est de même des soyes & des étofes de soye de toutes

fortes;on ne s'imagineroit jamais la quantité qui s'y en prend tous les ans ; car ce Païs en fournit generalement tout ce grand Empire du Mogol jusques à Lahor & à Caboul, & la plûpart des autres Pays étrangers où se transportent les toiles de coton. Il est vrai que ces soyes ne sont pas si fines que celles de Perse & que celles de Sirie, Sayd & Barut ; mais il y a bien aussi de la difference de prix;& je sai de bonne part que qui voudroit prendre la peine de les bien choisir & de les bien faire travailler,on en feroit de trés-beaux ouvrages. Les Hollandois seuls ont quelquefois sept ou huit cens hommes du Pays qu'ils y font travailler dans leur Facturie de Kassem Bazar, ainsi que les Anglois & d'autres Marchands à proportion. C'est aussi dans le Bengale que se prend cette prodigieuse quantité de Salpêtre qui décend si commodement sur le Gange de Patna, & où les Hollandois & les Anglois en chargent des Navires pour plusieurs endroits des Indes & pour l'Europe. Enfin c'est du Bengale que la bonne Lacque, l'Opium, la Cire, la Civette & le Poivre long, & autres drogues se tirent, & il n'y a pas jusques au beurre qui ne s'y trouve en si grande abondance,

qu'encore que ce soit marchandise de grand volume, on ne laisse pas d'en transporter par mer de tous côtez.

Veritablement l'air au regard des étrangers n'y est pas trop sain, & principalement en aprochant de la mer; en effet dans le commencement que les Hollandois & les Anglois s'y habitüerent il leur mouroit beaucoup de monde, & j'ai vû dans Balasor deux trés-beaux Vaisseaux Anglois, qui ayant été obligez, à cause de la guerre des Hollandois, de demeurer là plus d'un an, ne pûrent plus se mettre en mer, parce que la meilleure partie de leur équipage y avoit peri: Neanmoins depuis qu'ils ont donné ordre, aussi bien que les Hollandois, que leurs équipages ne boivent point tant de Bouleponges, & ne sortent point si souvent du Navire pour venir à terre visiter les vendeurs d'Arac & de Tabac, & les Indiennes, & qu'ils ont experimenté qu'un peu de bon vin de Grave, de Canarie ou de Chiras, est un merveilleux antidote contre le mauvais air; depuis, dis-je, qu'ils vivent avec ces précautions il n'y a pas tant de maladies, & il ne leur meurt plus tant de monde. Bouleponge est un certain breu-

vage composé d'Arac, c'est à-dire d'eau de vie, de sucre noir, avec du suc de limons, de l'eau, & un peu de muscade rapée dessus; il est assez agreable au goût; mais c'est la peste du corps & de la santé.

Pour ce qui est de la beauté du Païs, il faut s'imaginer que dans tout le Bengale, à prendre prés de cent lieuës de longueur des deux côtez du Gange, depuis Raje-Mehale jusqu'à la mer, ce ne sont que grands canaux, qu'on a autrefois creusez & tirez du Gange avec des travaux immenses bien avant dans les terres, pour la facilité du transport des marchandises & de cette eau la plus excellente du monde comme prétendent les Indiens; ces canaux sont des deux côtez bordez des Villages & des Bourgades de Gentils trés-peuplées; & de grandes campagnes de ris, de sucre & de froment; de trois ou quatre especes de legumes; de moûtarde & de sezame pour faire des huiles, & de ces petits meuriers de la hauteur de deux ou trois pieds pour la nourriture des vers à soye: Mais cette infinité de grandes & petites Isles, qui sont dans le milieu du Gange & qui remplissent tout ce grand espace

de six ou sept journées qu'il y a quelquefois d'une rive de ce fleuve à l'autre; c'est ce qui fait une beauté qui n'a pas sa pareille au monde; car elles sont trés-fertiles, toutes bordées de bois & pleines d'arbres fruitiers, d'ananas & de verdures de toutes sortes, & entrelacées de mille canaux à perte de vûë comme des mails d'eau tous couverts d'arbres; Le mal est que plusieurs de ces Isles qui sont les plus proches de la mer sont à present desertes & abandonnées, à cause de ces Corsaires Franguis de Rakan dont j'ai parlé ailleurs, & qu'elles n'ont plus pour habitans que des Tigres, qui quelques-fois passent à la nage d'une Isle à l'autre, & des Gazelles ou des Porcs & de la volaille devenus sauvages: & c'est à cause de ces Tigres que quand on voïage entre ces Isles avec de petits bateaux à rame, comme c'est l'ordinaire, il est dangereux en beaucoup d'endroits de mettre pied à terre, & on doit bien prendre garde que le bateau qu'on atache la nuit à des arbres ne soit trop proche du rivage; car il y en a toûjours quelques-uns d'atrapez, & on dit qu'il s'est trouvé des Tigres si hardis qu'ils ont entré jusques dans les bâteaux,

d'où

d'où ils ont emporté des hommes endormis, choisissant même (si l'on en peut croire les Bateliers du Pays) les plus gros & les plus gras.

Il me souvient d'un voyage de neuf jours que je fis de Pipli à Ogouli entre ces Isles & ces cannaux, que je ne sçaurois m'empécher de vous raconter ici, parce qu'il ne se passa aucun jour, qui ne fût diversifié de quelque accident extraordinaires. Ma chaloupe à sept Rameurs ne fut pas plûtôt sortie de la Riviere de Pipli, & nous n'eûmes pas plûtôt avancé trois ou quatre lieuës en mer le long de la Coste pour gagner les Isles & les canaux, que nous vîmes la mer couverte de poissons comme de grandes carpes, qu'une bande de Daufins poursuivoit; je fis ramer de ce côté-là & vis que la plûpart de ces poissons étoient couchez sur le côté comme s'ils eussent été morts; que quelques uns avançoient un peu, & que les autres se debattoient & tournoient comme s'ils eussent été enyvrez; nous nous mîmes tous en devoir d'en prendre, & nous en attrapâmes vingt-quatre à belles mains sans aucune difficulté; Je considerai ces poissons, & je remarquai qu'il leur sor-

toit à tous hors de la gueule une vessie comme celle qu'on trouve dans les carpes, qui étoit enflée de vent, & rougeâtre par le bout ; je m'imaginai assez que ce devoit être cette vessie qui les empêchoit de pouvoir aller à fonds, mais je ne pûs jamais trouver pourquoi elle leur sortoit ainsi de la gueule, si ce n'est qu'il eussent été long-tems & violemment poursuivis par ces Dauphins, & qu'ils eussent fait de si grands efforts pour s'enfuïr, que cette vessie se fût ainsi enflée, devenuë rougeâtre, & fût ainsi sortie hors de leur gueule. I'ai depuis conté la chose à cent Mariniers qui ne la pouvoient croire, & je n'ai trouvé qu'un seul Pilote Hollandois qui m'a dit que navigeant sur les Côtes de la Chine dans un grand Navire, il s'étoit trouvé en pareille occasion, qu'ils mirent incontinent le petit bateau en mer, & qu'ils prirent ainsi avec la main trés grande quantité de poisson.

Le lendemain sur le tard nous arrivâmes entre ces Isles, & aprés avoir cherché un endroit où il n'y eût pas apparence de Tygres, nous mîmes pied à terre, nous fimes du feu, & je me fis apprêter une couple de poules & de nôtre

poisson qui se trouva excellent ; aussitôt que tout le monde eut soupé je fis ramer jusqu'à la nuit, & de crainte de nous égarer entre ces canaux dans l'obscurité, nous nous retirâmes du grand canal & cherchâmes un bon abri dans un petit recoin, où nous attachâmes nôtre bateau à une grosse branche d'arbre assez loin du rivage de crainte des Tygres. La nuit que je faisois la garde il survint un accident Philosofique tel qu'il m'en étoit déja arrivé deux dans Dehli ; j'apperceus un Arc-en-ciel ou Iris de Lune, que je montrai à tout le monde, & qui surprit beaucoup deux Pilotes Portugais que j'avois receu dans mon bateau à la priere d'un de mes amis, qui n'avoient jamais veu ni oui parler de chose semblable.

Le troisiéme jour nous nous égarâmes entre ces canaux, & sans que nous rencontrâmes enfin des Portugais qui faisoient faire du sel dans une Isle, & qui nous remitent dans nôtre chemin, je ne sai ce que nous serions devenus : Mais voici un second accident Philosofique: La nuit que nous étions à l'ordinaire retirez à l'abri dans un petit canal, mes Portugais qui se souvenoient de l'Arc-en-ciel ou Iris de la nuit précédente & que cette

remarque avoit rendu plus curieux d'observer le Ciel, m'éveillerent & m'en montrerent un autre aussi beau & aussi bien formé que celui que je leur avois fait voir. Au reste ne pensez pas que j'aye pris des Iris pour des Corones ; je connois trop bien ces Corones ; il n'y a presque point de mois qu'à Dehli dans le tems des pluyes on n'en voye à l'entour de la Lune, lors qu'elle est fort haute sur l'horison ; car j'ai remarqué que c'est une condition absolument necessaire, & j'en ai veu de trois & quatre nuits de suite, & quelquefois même qui étoient doubles : ces Iris, dont je parle, n'étoient pas à l'entour de la Lune, mais à l'opposite, & dans la même disposition que se trouvent ceux que forme le Soleil; & toutes les fois que j'en ai veu, la Lune étoit vers l'Occident & les Iris vers l'Orient, la Lune étoit aussi envirõ son plein, ce qui est à mon avis bien nécessaire, parce qu'en un autre tems elle n'auroit pas assez de lumiere pour les former ; & enfin ces Iris n'étoient pas si blancs que les Corones, mais beaucoup plus colorées, & on y remarquoit même quelque foible distinction de couleurs ; ainsi vous voyez comme j'ai été plus heureux

que les Anciens, qui, selon Aristote n'en avoient point observé devant lui.

Le quatriéme jour au soir nous nous retirâmes à l'ordinaire en seureté hors du grand canal & dans un trés-bel endroit, mais nous eumes une des extrodinaires nuit qui fut jamais ; il ne faisoit pas un souffle de vent, & l'air étoit si chaud & si étoufant qu'à peine pouvions-nous respirer : les bocages qui nous entouroient étoient tellement pleins de ces petits vers qui éclairent, qu'on eût dit qu'ils eussent été en feu ; & de moment en moment il s'élevoit des feux tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ; ils étoient comme des flammes & ils effrayoient beaucoup mes Mariniers qui disoient que c'étoit des Diables; il s'en éleva deux entres-autres trés-extraordinaires. Le premier étoit comme un gros Globe de feu, qui dura, en tombant & en filant, la longeur d'un *Pater* & davantage, & le second qui dura plus d'un quart d'heure, étoit comme un petit arbre tout enflammé.

La nuit du cinquiéme jour fut horrible & dangereuse tout ensemble; il s'éleva un orage si fort, que quoi que nous fussions bien à l'abri sous des arbres, &

que nôtre petit bateau fût bien attaché, le vent ne laissa pas de rompre la corde, & nous alloit jetter dans le grand canal, où nous eussions infailliblement peri, si je ne me fusse promptement jetté avec les deux Portugais à des branches d'arbres, où nous nous tinmes attahez plus de deux heures pendant l'orage ; car il n'y avoit point de secours à espérer de mes Rameurs Indiens, que la peur avoit rendu incapables de nous aider dans cette ocasion: mais ce qui étoit de plus incommode & de plus étonnant, c'est qu'il faisoit une pluye à verse qui remplissoit nôtre bateau, & des éclairs & des coups de tonnerre si horribles & si proche de nôtre tête, qu'à chaque moment nous nous croions abîmez.

Le reste du voyage jusques au neuviéme jour que j'arrivai à Ogouly se passa fort agéablement ; car je ne pouvois me rassasier de voir de si beaux Païs, mais mon coffre & toutes mes hardes étoient moüillées, mes poules mortes, mon poisson gâté, & tout mon biscuit trempé.

Tom. 2 pag. 343

SOURCES DU NIL

Nil R

Gorgora V

DAMBEA

Bed Lac

Dancas

BAGAMEDRI

Iama R

Catadupas

Alata

Sagota

Agaus

Source du Nil

Gurnancura

Baixelo R

AMAHARA

Taba Mariam

Colela

Gamara R

Ligenegus

Adaxa

Nabessa

OLEGA

Maleg R

BIZAMO

GAFATES

Nil R

MAXAOA

Anguer R

Maleg R

DAMUT

Réponse à la cinquiéme Demande, qui est sur l'accroissement du Nil.

A L'égard de cette cinquiéme Demande, je ne sai si je m'en pourrai acquitter comme il seroit à souhaiter; mais je vous donnerai de bonne foi ce que j'en ai écrit aprés avoir veu deux fois cet accroissement, & l'avoir examiné trés-curieusement, & aprés avoir remarqué des choses dans les Indes qui m'ont donné de plus grands avantages pour cela que n'en pouvoit avoir ce grand homme qui en a si ingénieusement & si doctement écrit, quoi qu'il n'eût veu l'Egypte que dans sont cabinet.

J'ai déja dit ailleurs que dans le tems que les deux Ambassadeurs d'Ethiopie étoient à Dehli, mon Agah Danech-mend-kan, qui est extraordinairement curieux, les faisoit venir souvent chez lui en ma presence pour s'instruire de l'état & du Gouvernement de leur Pays, & qu'un jour entre-autres nous les fimes parler de la source du Nil qu'ils appellent Abbabile, dont il nous parloient comme d'une chose si connuë que personne n'en doutoit, veu même

qu'un de ces Ambassadeurs & un Mogol qui étoit retourné d'Ethiopie avec lui y avoient été. Ils nous disoient qu'il a son origine dans les Pays des Agaus, & qu'il sort de terre par deux grosses sources boüillonantes proche l'une de l'autre, qui forment un petit lac d'environ trente ou quarante pas de long; qu'au sortir de ce lac il est déja une riviere raisonnable, & que d'espace en espace il reçoit des rivieres qui le grossissent. Ils ajoûtoient qu'il s'en va tournant & formant une grande peninsule, & qu'aprés être tombé de plusieurs rochers escarpez, il se jette dans un grand lac qui n'est qu'à quatre ou cinq journées de sa source, dans le païs de Dumbia, à trois petites journées de Gander Ville Capitale d'Ethiopie; qu'aprés avoir traversé ce lac il en sort chargé de toutes les eaux qui y tombent, s'en va passer par Sonnar, Ville principale du Roi des Funges ou Barberis tributaires du Roi d'Ethiopie, pour se jetter de là au travers des Catadupes & entrer dans les plaines de Messer qui est l'Egypte.

Aprés que nous eumes appris ces particularitez sur la source & sur le cours du Nil; je leur demandai, pour juger à

peu prés de l'endroit où pouvoit être la ſource du Nil, vers quelle partie du Monde ils croyoient qu'étoit le pays de Dumbia où eſt Gonder eu égard à Bab-el-mandel ; mais ils ne me ſeurent répondre autre choſe ſinon qu'aſſurement ils alloient toûjours vers le Couchant ; & ſur tout l'Ambaſſadeur Mahumetan, qui devoit mieux ſçavoir & prendre garde à la poſition du monde que le Chrêtien, parce que les Mahumetans ſont obligez en faiſant leur priere de ſe tourner vers la Mecque, m'aſſuroit que je n'en devois en aucune façon douter, ce qui m'étonnoit fort, parce que ſelon leur dire, la ſource du Nil devroit être bien en deçà de la ligne, au lieu que toutes nos Cartes avec Ptolomée la mettent beaucoup en delà.

Nous leur demandâmes encore en quel tems il pleuvoit dans l'Ethiope, & s'il y avoit des pluyes comme dans les Indes ; ſurquoi ils nous répondirent qu'il ne pleuvoit preſque jamais ſur la côte de la Mer rouge de puis Suaquen, Arkiko, & l'Iſle de Maſouva juſques à Bab-el-mandel, non plus qu'à Moka qui eſt de l'autre côté dans l'Arabie heureuſe ; mais que dans le fond du Pays, dans la

Province des Agaus, dans celle de Dumbia & dans les circonvoisines, il y pleuvoit beaucoup pendant deux mois les plus chauds de l'Esté, & dans le même tems qu'il pleuvoit dans les Indes, qui étoit aussi selon mon calcul le vrai tems de l'accroissement du Nil en Egypte. Ils ajoûtoient même qu'ils savoient tres-bien que ce sont les pluyes d'Ethiopie qui font grossir le Nil, inondent l'Egypte, & en engraissent la terre du limon qu'elles y portent ; & même que c'étoit pour cela que les Rois d'Ethiopie avoient des prétensions de tribut sur l'Egypte, & que lors que les Mahumetans s'en rendirent les Maîtres, maltraitans les Chrêtiens du Pays, ils avoient voulu détourner le cours du Nil dans la mer Rouge pour ruiner l'Egypte & la rendre infertile, mais que ce dessein se rompit parce qu'on jugea que la chose étoit trop difficile, & peut-être impossible.

Toutes ces particularitez, que j'avois déja apprises en passant à Moka de dix ou douze Marchands de Gonder qui y viennent tous les ans de la part du Roi d'Ethiopie attendre les Vaisseaux des Indes pour le trafic, sont considerables

pour faire juger que le Nil ne croît que par le moyen des pluyes qui tombent hors de l'Egypte vers sa source ; mais les observations particulieres que j'ai faites sur deux accroissemens du Nil, le sont à mon avis encore davantage; car au regard de tous ces contes qu'on en fait; Qu'il est, par exemple, un certain jour déterminé qu'il commence à croître ; Que c'est le premier jour de son accroissement que tombe une certaine rosée qu'on appelle la Goute ; que cette Goute fait cesser la peste, en sorte que personne n'en meurt plus depuis le jour qu'elle a commencé de tomber; & qu'il y a des causes particulieres & secrettes au débordement du Nil. Au regad, dis-je, de toutes ces sortes de contes, j'ai reconnu pendant ces deux débordemens que j'ai observez, que ce ne sont que des fables imaginées & amplifiées par le peuple d'Egypte, enclin naturellement à la superstition & étonné de voir croître un fleuve en Esté dans un païs ou il ne fait point de pluyes ; & j'ai trouvé qu'il n'en étoit point autrement du Nil que des autres fleuves, qui grossissent & débordent par le moyen des pluyes, & sans ces fermentations de la terre toute nitreuse de l'Egypte.

Je l'ai veu acrû de plus d'un pied, & déja fort trouble, prés d'un mois avant ce jour déterminé de ſon acroiſſement.

J'ai remarqué pendant ſon acroiſſement, & avant que les canaux fuſſent ouverts, qu'aprés qu'il avoit crû pendant quelques jours d'un pied où deux, il décroiſſoit en ſuite peu à peu, & puis ſe remettoit à croître tout de nouveau, & qu'ainſi il alloit croiſſant & décroiſſant ſans aucune regle que celle des pluyes qui tombent plus proche de ſa ſource, & juſtement comme fait ſouvent nôtre riviere de Loire, ſelon qu'il tombe dans les montagnes, d'où elle vient, des pluyes en plus grande abondance ou moins, & des jours ou des demi-jours de beau tems.

Je me ſuis trouvé à mon retour de Jeruſalem, montant de Damiette au Caire ſur le Nil, un mois ou environ avant le jour pretendu de la cheute de la Goute, que le matin nous étions tous trempez de la grande roſée qu'il avoit fait la nuit.

Je me ſuis trouvé dans Roſſette à un ſouper chez Monſieur de Bermon Vice-Conſul de nôtre Nation huit ou dix jours aprés ce jour de la cheute de la

Goute, ou trois personnes furent frapées de peste, dont il en mourut deux dans la huitaine, & le troisiéme, à savoir Monsieur de Bermon même, n'en auroit peut-être pas échapé si je ne me fusse hazardé à le traiter, & si je ne lui eusse percé sa peste, ce qui m'empesta moi-même comme les autres, en sorte que si je n'eusse aussi-tôt pris du Beurre d'Antimoine, j'aurois peut-être été aussi bien qu'eux un exemple du peu de seureté qu'il y a dans la peste aprés la Goute; mais cét Emetique dans le commencement du mal fit merveille, & je ne fus que trois ou quatre jours sans sortir, pendant lesquels il me souvient qu'un Bedoüin, qui me servoit, ne feignoit point de boire en ma presence le reste de mon boüillon pour me donner courage, & pour se mocquer, par son principe de predestination, des apprehensions que nous avons de la peste: Ce n'est pas neanmoins qu'aprés le jour de la Goute la peste soit pour l'ordinaire si dangereuse qu'auparavant; l'experience fais voir le contraire: mais la Goute ne contribuë rien à cela; ce n'est à mon avis, que parce que la chaleur étant devenuë vehemente, elle ouvre les

pores & donne issuë à ces esprits malins & pestiferez qui étoient reserrez dedans le corps.

De plus, je me suis soigneusement enquis de plusieurs Rays ou Capitaines de Barques qui avoient remonté jusqu'à la fin des plaines d'Egypte, c'est à dire, jusqu'aux Rochers & aux Catadupes, qui m'ont assuré que lors que le Nil deborde dans ces plaines d'Egypte, ou est cette pretenduë terre nitreuse & fermentative, il est dans le même tems gros & enflé entre ces Montagnes des Catadupes, qu'il couvre extraordinairement, où il ne doit point apparemment y avoir de cette terre nitreuse.

Je me suis encore soigneusement enquis de ces Noirs de Sonnars qui viennent servir au kaire, & dont, le Pays tributaire du Roi d'Ethiopie, comme j'ai dit, est situé sur le Nil entre ces Montagnes au dessus de l'Egypte, & ils m'ont assuré que dans le tems que le Nil est gros & débordé en Egypte, il est gros & furieux chez eux à cause des pluyes qu'il fait alors dans leurs Montagnes, & plus haut dans le Pays de Habeche ou Ethiopie.

Les Observations que j'ai fait dans les Indes sur les pluyes reglées qu'il y fait dans le même tems que le Nil s'enfle en Egypte, sont encore trés-considerables sur ce sujet, & vous doivent faire imaginer l'Indus, le Gange, & tous les autres fleuves de ces quartiers comme autant de Nils, & les terres qui sont à leurs embouchures comme autant d'Egyptes, ce fut la pensée qui m'en vint dans le Bengale; Et voici mot à mot ce que j'en écrivis.

Cette grande quantité d'Isles qui se trouvent dans le Golfe de Bengale à l'embouchure du Gange, & dont les unes se joignent aux autres par succession de tems, & puis enfin avec le Continent, me font souvenir des embouchures du Nil, ou j'ai remarqué qu'il se fait à proportion la même chose, en sorte que comme on dit aprés Aristote que l'Egypte est l'ouvrage du Nil, ainsi pourroit-on dire que le Bengale seroit l'ouvrage du Gange, avec cette difference seulement, que comme le Gange est incomparablement plus grand que le Nil, & qu'ainsi il entraîne & charie vers la Mer bien plus grande quantité de terre, aussi forme-t-il de plus

grandes Isles & en plus grand nombre que le Nil ; & que les Isles du Nil sont sans arbres, au lieu que celles du Gange s'en trouvent incontinent toutes couvertes, à cause de ces quatre mois de pluyes reglées & excessives qu'il y fait dans le cœur de l'Esté, & qui sont cause qu'il n'est pas necessaire de tirer des canaux dans le Bengale pour arroser & engraisser la terre comme on fait en Egypte, ce qu'on pourroit neanmoins faire s'il n'y pleuvoit point; car il en est du Gange & des autres fleuves de l'Hindoustan justement comme du Nil ; celui-cì & ceux-là, croissent dans l'Esté par le moyen des pluyes qui reglement surviennent en ce tems-là;il n'y a que cette difference, qu'on ne voit point alors ni presque jamais de pluyes en Egypte, si ce n'est un peu vers la Mer, & qu'il ne pleut que vers la source du Nil en Ethiopie ; au lieu que dans les Indes le long des Païs par où passent les fleuves on y voit les pluyes reglées;quoi que cela ne soit neanmoins pas general, car dans le Royaume de Scymdi vers le Sein Persique, où est l'emboucheure de l'Indus, il est des années qu'il ne pleut point du tout, & qu'on ne laisse pas d'y voir l'Indus gros

& enflé, & qu'on arrose même les Campagnes par le moyen des Kalis ou canaux, tout de même comme en Egypte.

Au reste pour ce qui est de ce que souhaiteroit Monsieur Thevenot, que je vous fisse part de mes Avantures de la mer Rouge, du Suez, du Tor, du mont Sinaï, de Gidda cette pretenduë terre sainte de Mahomet à demi journée de la Mecque ; de celles de l'Isle de Kamarane & de Louhaya ; & de tout ce que j'ai pû apprendre à Moka du Royaume d'Ethiopie, & du chemin le plus commode pour y entrer ; c'est ce qu'avec le tems je debroüillerai, Dieu aidant, de mes Memoires.

FIN.

MEMOIRE OUBLIE' A inserer dans mon premier Ouvrage pour perfectionner la Carte de l'Indoustan, & sçavoir les Revenus du Grand Mogol.

POur entendre plus clairement ce qui va suivre ; il faut savoir la signification des termes suivans.

1. Soubah, c'est à dire, Gouvernement & Province.
2. Pragna, c'est la principale Ville, Bourg ou Village, qui en a plusieurs autres de sa dépendance, où on paye les Rentes au Roi, qui est Seigneur absolu de toutes les terres de son Empire.
3. Serkar, c'est le Bureau des Trésors du Roi.
4. Zaziné, c'est à dire Trésor.
5. Roupie, Monnoye du Pays, de la valeur de trente sols, ou environ.

6. Lecque, c'est cent mille Roupies.
7. Korour, c'est cent Lecques.
1. Jehan-Abad ou Dehli est le premier Soubah; il a seize Sarkars dans sa dépendance, & deux cens trente Pragnas, rend au Roi dix-neuf millions cinq cens vingt-cinq mille Roupies.
2. Agra, autrement apellé Akber-abad est le second, il a quatorze Serkars, deux cens soixante Pragnas, rend au Roi vingt-cinq millions deux cens vingt-cinq mille Roupies.
3. Lahor a quatorze Serkars & trois cens quatorze Pragnas; donne au Roi de rente vingt-quatre millions six cens nonante-cinq mille Roupies.
4. Hasmer, qui apartient à un Raja, donne au Roi de tribut vingt-un millions neuf cens septante mille Roupies.
5. Gusarate, dont la Ville Capitale est Ahmed-abad, à neuf Serkars, & cent nonante Pragnas; donne au Roi de rente treize millions trois cens nonante-cinq mille Roupies.

6. Le Royaume de Candahar appartient au Roi de Perse, mais les Pragnas qui ont resté unis à la Couronne du Grand Mogol sont quinze, & lui donnent de rente un million neuf cens nonante-deux mille cinq cens Roupies.

7. Maloüa a neuf-Serkars, cent nonante Pragnas ; rend neuf millions cent soixante-deux mille cinq cens Roupies.

8. Patna ou Beara a huit Serkars deux cens quarante-cinq Pragnas ; rend neuf millions cinq cens quatre-vingt mille Roupies.

9. Elabas a dix-sept Serkars, deux cens soixante Pragnas, rend neuf millions quatre cens septante mille Roupies.

10. Haoud a cinq Serkars, cent quarante-neuf Pragnas ; rend six millions quatre-vingt trente mille Roupies.

11. Moultan a quatre Serkars, nonante-six Pragnas ; rend onze millions huit cens quarante mille cinq cens Roupies.

12. Jagannat, où est compris le Ben-

gale, a onze Serkars, douze Pragnas; rend sept millions deux cens septante mille Roupies.

23. Kachemire a cinq Serkars, quarante-cinq Pragnas, rend trois cens cinquante mille Roupies.

24. Caboul a trente-cinq Pragnas, donne de rente trois millions deux cens septante-trois mille cinq cens Roupies.

25. Tata a quatre Serkars & cinquante-quatre Pragnas, donne de rente deux millions trois cens vingt mille Roupies.

26. Aureng-abad anciennement Daulet-abad a huit Serkars, septante-neuf Pragnas, donne de rente dix-sept millions deux cens ving-sept mille cinq cens Roupies.

27. Varada a vingt Serkars, cent nonante-un Pragnas, donne quinze millions huit cens 75. mille Roupies.

28. Candeys, qui a pour Ville principale Brampour, a trois Serkars, cent trois Pragnas; donne dix-huit millions cinq cens cinquante mille Roupies.

29. Talengand, qui confine au Royau-

me de Golkonda du côté de Maslipatan a quarante-trois Pragnas, donne de rente six millions huit cens quatre-vingt-cinq mille Roupies.

30 Bagnala, qui confine aux terres des Portugais & aux Montagnes de Sevagi, ce Raja qui a saccagé Sourate a deux Serkars, huit Pragnas, donne de rente cinq cens mille Roupies.

Suivant ce Memoire que je ne crois pas trop exact ni veritable, le Grand Mogol a de rente tous les ans de ses seules Terres plus de deux Kouroures de Roupies.

FIN.

(719)8


CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
New Delhi